CSP

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE
DES
INSECTES,

DÉDIÉ AUX JEUNES PERSONNES;
orné de Figures en taille-douce.

Par l'*Auteur du* COURS D'HISTOIRE.

TOME SECOND.

Z.o
9A
32

A PARIS,
Chez C. J. PANCKOUCKE, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françaiſe, au Parnaſſe.

M. DCC. LXIV.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

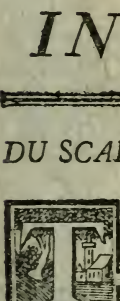
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CSP

QL
462.5
.B4
1764
v.2

HISTOIRE
DES
INSECTES.

DU SCARABÉE, OU ESCARBOT.



Tel qu'un grand Prince qui après avoir fait bâtir des Villes, des Arcenaux, des Palais; fait élever dans une forêt, des portiques & des colonades; la Nature toujours active, toujours féconde, mêle à ses productions les plus utiles & les plus nécessaires, une infinité d'autres productions dans lesquelles elle semble n'avoir voulu que se jouer. De ce nombre sont la plûpart des Insectes, & entre autres le Scarabée, qui est un des plus admirables.

Swammerdam en faisant l'énumération presque effrayante, des richesses de son cabinet, dit qu'il a neuf grandes espéces de Scarabées, vingt & une moyennes, trente-sept petites, & cent trente-six très-petites; parmi lesquelles il y en a vingt-cinq espéces étrangéres qui viennent des Indes Orientales, & Occidentales, de l'Egypte, du Brésil, de la France & de quelques autres pays. Il avoit encore un nombre prodigieux de sous-divisions de chacune de ces espéces. Il en avoit quarante-sept de la seule espéce nommée Capricornes-volans, ou Chévres-volantes. (*Collect. de Dijon*, Tom. V. pag. 180 & 181.)

» Je conserve, dit-il un peu plus bas, » (*pag.* 181.) les œufs du Scarabée » doré vulgaire, qui sont comme des » perles. On voit aussi dans mon ca» binet un Scarabée dont le corps est » tout parsemé de petites cavités, com» me l'est un dé à coudre.

» J'ai un Scarabée des Indes, dont » les fourreaux des aîles, noirs & lui» sans comme l'ébéne ont de petites » cavités où sont logés des espéces de » plumes longues & de toutes couleurs,

» qui effacent l'éclat des pierres pré-
» cieuſes. »

Nous ne décrirons que le Cerf-volant (que l'on nomme auſſi Taureau-volant, grand Eſcarbot, ou Scarabée cornu) le Hanneton, le fouille-merde (*a*) le Scarabée-onctueux & le Monoceros (*b*). Nous y joindrons la Mouche-Cantaride, qui eſt une eſpéce de Scarabée.

» Le Cerf-volant a la tête quarrée,
» plus large que la poitrine, aſſez dure,
» anguleuſe ſur les bords, armée en
» devant de deux cornes remarquables,
» d'un beau rouge, liſſes & luiſantes com-
» me du verre, longue, égales, mobi-
» les, branchues, dentelées, diviſées en
» deux branches à leur extrémité, leſ-
» quelles comme les pinces des bras des

(*a*) Ce nom lui vient de ce qu'il ſe jette avec avidité ſur la bouſe de Vache, la fange & les autres ordures.

(*b*) On l'appelle autrement Unicorne, Licorne, Rhinoceros ou Naſicorne; parcequ'il a, au lieu de nez, une grande corne recourbée par le haut. Cet Inſecte étoit autrefois conſacré à *Mercure*.

» Ecreviſſes ou des Crabes, ſe joignent
» l'un à l'autre par le bout. On lui trou-
» ve entre les deux cornes, une bouche
» aſſez grande, d'où ſortent quatre plu-
» mes d'un jaune pâle, qui conſtituent
» la trompe ou la langue. De chaque
» côté de la bouche, il a une mouſta-
» che noire à quatre articulations. La
» machoire inférieure reſſemble à une
» feuille de lierre. A la baſe des cornes,
» au-deſſus des yeux ſont deux antennes
» noirs comme du jais, terminées d'un
» côté ſeulement par quatre petites
» franges, qui leur font un ornement
» en façon de plumaceau plians. Ses
» deux yeux placés à côté des cornes,
» ſont ronds, petits, noirs, ou d'un brun
» tirant ſur le rouge, luiſans, un peu
» ſaillans, convexes, égaux.

» La poitrine eſt pareillement quar-
» rée, bien jointe d'une part à la tête,
» & de l'autre au ventre.

» Cette derniere partie eſt compoſée
» de ſix anneaux qui vont en diminuant
» de longueur.

» Le Cerf-volant ſe nourrit du ſuc
» vitriolique, qu'il tire du chêne, du
» tilleul & d'autres arbres.

» La femelle de cet Insecte donne » environ vingt œufs assez gros, pâles, » pleins d'une humeur gluante.

» *Swammerdam* dit que ce qu'il trou- » ve de plus curieux dans le Cerf-vo- » lant, est cette espéce de petite trom- » pe ou de langue, qui lui sert d'inst- » trument pour prendre sa nouriture.

» Il est très-faux que le Scarabée » naisse en partie de bois sec & ver- » moulu : car tout Scarabée se reproduit » & se multiplie par l'accouplement » (puisque l'on trouve des œufs dans sa » femelle;) bien qu'on le nomme quel- » quefois *Taureau-volant*, il ne se sert » pourtant pas de ses cornes pour frapper » ou heurter, comme fait le Taureau ; » mais pour pincer & serrer avec force » ses aggresseurs ; aussi les Allemands » lui donnent-ils en leur langue le nom » de *verserrant*. Quand on lui touche » quelque partie du corps, il se redresse » & se retourne pour faire face à l'en- » nemi en lui présentant ses cornes, » qui lui servent de défences ; & s'il » peut attraper le doigt entre les deux » pointes de ses cornes, qui sont dis- » posées, en façon de tenailles, il les

» ſerre tellement, qu'il en fait ſortir » du ſang avec beacoup de douleur. » Cet Inſecte eſt extrêmement fort. Si » on l'enferme vivant dans une boëte, » il y fait autant de bruit qu'en pouroit » faire un Animal beaucoup plus grand » que lui. Peu-à-peu ce fracas diminue » à proportion de ſes forces, qui ſe » perdent faute de nourriture. » (*Mat. Médicale*, Tom. XI.)

Le Hanneton autre eſpéce de Scarabée, parcequ'il eſt bon, parcequ'il eſt ſot, parcequ'il eſt étourdi, ſe laiſſe prendre comme on veut & ne fait point de mal; auſſi eſt-il la malheureuſe victime des enfans qui en font leur jouet.

Cet âge eſt ſans pitié,

Et c'eſt à cet âge qu'il faudroit tâcher d'en remplir le cœur, pour toute la vie. Au reſte, quand *La Fontaine* dit que les enfans ſont ſans pitié, il n'entend pas pour cela qu'ils ſoient incapables d'en éprouver, ſur-tout lorſqu'ils ont le loiſir de la réflexion, & qu'ils ne ſont pas dans les momens de frénéſie où l'ar-

deur du jeu les emporte. Ceux qui peuvent être cruels de sang froid, sont des monstres qu'il faut étouffer, si l'on ne peut changer leur cœur, ce qui est très-difficile, même dans ce premier âge.

Il y eut autrefois à *Athènes*, un enfant qui auroit pû faire le malheur de cette République, s'il n'étoit pas né dans son plus beau siécle, dans un siécle où les Athéniens étoient trop sages pour laisser germer le crime parmi eux. Cet enfant se donna le barbare & affreux plaisir de crever les yeux à un petit Oiseau qu'il avoit élevé. Les Juges le condamnerent à mort; j'ai vû quelqu'un ajouter à ce récit un vœux bien sage » que jamais, dit-il, mon sort » ne dépende de ceux qui trouveront » ce jugement trop sévere. »

On peut accoutumer les enfans à voir répandre quand il est nécessaire, le sang des Animaux, mais il faut leur faire regarder comme un crime, de le répandre inutilement; il faut les accoutumer à la commisération. N'est-il pas affreux & contre toutes les loix de la Nature, qu'un enfant foible & délicat, ne puisse supporter la vûe d'un

Hanneton, ou d'une Grenouille écrasés, & qu'il tue de sang froid un Oiseau, un Chien, ou qu'il s'amuse à les tourmenter ? Il est vrai que dans ses prémieres années, c'est sans méchanceté & sans réflexion qu'il les tourmente ; mais on ne sauroit de trop bonne heure, éloigner de lui tout ce qui peut le rendre cruel. Presque toujours, il faudroit pour une bonne éducation, faire prendre aux enfans un chemin diamétralement opposé à celui par où nous les conduisons. Il faudroit les accoutumer aux objets désagréables, & même sales & dégoûtans, parceque quelque soin qu'ils prennent de les fuir, ils en verront beaucoup. Il faudroit leur inspirer l'horreur du meurtre & de la cruauté, parceque ce goût barbare ne peut produire que de funestes effets. Qu'ils s'amusent avec les Animaux ; mais qu'ils leur fassent le moins de mal qu'il est possible.

» Le Hanneton a la tête munie d'un » large bouclier, & orné d'une mous- » tache avec deux cornes ou antennes, » qui sont houpées au bout, terminées » en maniere de peigne. La tête se peut

» renfermer dans le bouclier de la poi-
» trine, & reluit jusqu'aux yeux com-
» me un miroir. Le col revêtu d'une
» croute luisante se cache dans la poi-
» trine. Le ventre est composé de sept
» plis ou anneaux contigus, & marqués
» chacun d'une petites ligne blanche.»
(*Mat. Médic.* Tom. XI.)

Il y a encore une autre espéce de Hanneton plus petit, d'un jaune pâle ou cendré. Celui dont nous parlons, vole sur les arbres depuis environ la mi-Avril jusqu'à la mi-Juillet; il s'attache particulierement aux jeunes feuilles du chêne, de l'érable, de la charmille & du hêtre, & sur-tout au noyer, où il cause un grand dommage: car il en ronge les fleurs & les feuilles.

La Providence, qui selon la belle expression de M. *Pluche*, a destiné le Hanneton & la plûpart des autres Insectes, à être le lait des petits Oiseaux nouvellement éclos; les fait sortir de terre, au moment précis où ils leur doivent servir de nourriture.

Les Hannetons qui ont été assez heureux pour échpaper aux mains des enfans & au bec des Oiseaux, rentrent dans la

terre jusque vers la mi-Avril suivante, c'est-à-dire, pour neuf mois, & passent tout ce tems sans manger ; mais ils n'y rentrent qu'après avoir préparé une nouvelle race qui doit servir encore de pâture aux *bégayantes couvées.* (*c*)

La femelle du Hanneton va déposer ses œufs dans des couches de fumier, & dans d'autres endroits où la terre est molle & grasse. Il en sort des Vers blancs & gros, munis de fortes dents, on les nomme à la campagne, *Vers de bled*, parcequ'ils mangent les racines des grains. Ils passent quatre

---

(*c*) Ce mot est de *La Fontaine*, il dit d'un ton vraiment poëtique :

La sœur de Philoméle, attentive à sa proie.
. . . . . Happoit Mouches en l'air ;
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
Que ses enfans gloutons, d'un bec toujours ouvert ;
D'un ton demi formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encore mal entendus.

Il y a ici une négligence, & il y en a beaucoup dans *La Fontaine*, il semble que les enfans de l'Hirondelle soient autres que ses petits.

années dans cet état avant que de devenir Nymphes, & de se transformer en Hannetons. Quelques Naturalistes croient qu'après cette métamorphose, ils peuvent vivre encore à-peu-près autant de tems.

Goëdaert, aussi infatigable observateur (*d*) que Peintre célèbre, dit » que » dans son pays on appelle communément les Hannetons des *Meûniers*, » parcequ'ils savent moudre, pour ainsi » dire, tous les jeunes œillerons des » cerisiers, des abricotiers & de plusieurs autres arbres qu'ils réduisent » menus comme de la farine. Chez » nous les enfans leur donnent la même dénomination; mais dans un autre sens. Tout le monde sait que dans » la saison des Hannetons, les enfans » se font un jouet & un amusement de » ces Animaux, soit en les attachant » par la queue à un long fil, soit en

(*d*) Il a étudié les Insectes avec un enthousiasme qui alloit jusqu'au fanatisme, & qui l'a jetté dans beaucoup d'erreurs. On peut se rappeller ce qui est dit de lui au commencement de cet Ouvrage.

» les faisant tourner rapidement sur eux-
» mêmes, au moyen d'un morceau de
» papier composé en façon de ruban
» plié en double. Or il estiment davan-
» tage ceux qui ont le corps blanchâ-
» tre, & comme couvert de folle fa-
» rine. C'est ce qu'ils appellent des *Meû-*
» *niers* ou des *Fariniers*, pour les dis-
» tinguer des autres qu'ils nomment
» *Moutardiers*, à cause qu'ils sont plus
» rougeâtres, ou de couleur de mou-
» tarde. »

J'ai vû en *Flandres*; (les Habitans de ce pays sont fort actifs & industrieux, même dans les plus petites choses) j'y ai vû des Hannetons engaînés jusqu'au col, habilées en soldat, en moine, en procureur, &c. Comme leurs bras & leurs têtes sont les seules parties qu'ils ayent libres; ils les remuent, ils les agitent pour se débarrasser, & souvent les gestes qu'ils font, ne ressemblent pas mal à ceux des originaux qu'ils représentent. Mais ce que je n'ai vû ni là, ni ailleurs, c'est un enfant assez capable de réflexion, & doué d'un assez bon naturel pour rendre la liberté à ces petits malheureux après s'en être

amuſé pendant quelques jours. (e) Qu'un tel enfant ſeroit aimable ! quelles eſpérances on devroit concevoir de lui !

Au lieu de tuer les Hannetons, comme font les enfans, par des ſupplices longs & recherchés ; il faut quand ils ſe multiplient trop employer divers moyens de les faire périr tout d'un coup & en grand nombre. Ces moyens ſont, ſuivant la *nouvelle maiſon Ruſtique*, de ſecouer, de deux jours l'un, entre onze heures du matin, & trois heures après midi les arbres ſur leſquels ſe retirent les Hannetons, qui étant alors endormis ſous les feuilles tombent, s'étourdiſſent, & ne peuvent pas voler ; de ſorte qu'on les écraſe ou qu'on les emporte ſans peine. Pendant les nœufs mois qu'ils paſſent ſous terre ; eux, ou plutôt leurs enfans, nuiſent beaucoup aux racines ; il faut ſur-tout chercher ceux-ci & les exterminer ; ce que l'on fait en fouillant à une certaine pro-

(e) Ils peuvent vivre au moins quinze jours ou trois ſemaines, ſous ce groteſque ajuſtement.

fondeur pour les trouver, & en découvrant les racines des arbres, autour desquelles on met du fumier de Bœuf, quelques vieilles savates, de la corne de Cerf à demi-pourrie, & d'autres matieres fétides qui éloignent les Hannetons. La pivoine est aussi un antidote contre cet Insecte, c'est pour cela qu'on en plante dans les vignes.

M. *Auguste-Jean Roësel*, Peintre en Mignature de *Nuremberg*, fait une Histoire très-détaillée & très-curieuse du Hanneton. (*f*) Elle a été extraite dans un volume du *Journal Etranger*, de 1744. d'où les Auteurs de *la Matiere Médicale* l'ont tirée, & c'est d'après eux que nous en allons citer les morceaux les plus intéressans.

» Il y a deux sortes de Hannetons » qui paroissent tour-à-tour de deux » années l'une; on peut les distinguer » par la couleur de leurs plaques, qui » dans les uns est rouge, & dans les

(*f*) L'Ouvrage où il a mis cette Histoire, est intitulé: *Amusement Physique sur les Insectes.*

» autrefois noirs. (g) Il eſt aiſé de diſtin-
» guer leur ſexe ; car les enfans même
» ſavent que la houpe feuilletée qui ſe
» trouve à l'extrémité de leurs antennes,
» indique un mâle, quand elle eſt lon-
» gue, & une femelle, quand elle eſt
» courte : cette houpe eſt plus petite
» quand le Hanneton eſt en repos que
» quand il vole ; il la déploye ſitôt qu'il
» ſe prépare à s'élever en l'air. »

M. *Roëſel* croit que le Hanneton ne vit pas d'une année à l'autre. Ce qu'il dit du Ver, d'où il provient, eſt fort curieux. Ce Ver change de peau au moins une fois chaque année. Ce n'eſt que ſur la fin de la quatriéme que ſa métamorphoſe arrive. » Il s'enfonce
» ſous terre, quelquefois à plus d'une
» braſſe de profondeur, où il ſe fait
» une caverne qu'il ſait rendre ſi liſſe
» & ſi unie par le moyen de ſes excré-
» tions, & de quelqu'autre humidité,
» qu'il peut y demeurer commodement

(g) Cette plaque eſt celle dont eſt couvert leur col ; elle ſe trouve entre la tête & les ailes écailleuſes.

» & en ſureté. Sa demeure faite, il com-
» mence peu de tems après à ſe racour-
» cir, à s'épaiſſir, à ſe gonfler; & il quit-
» te encore avant la fin de l'Automne ſa
» derniere peau de Ver, pour prendre
» la forme de Chryſalide.

» Ordinairement il conſerve cette
» forme juſqu'à la fin de Janvier ou au
» commencement de Février; c'eſt alors
» qu'il devient un Hanneton de couleur
» blanche & jaunâtre, qui d'abord eſt
» tout mou, & qui ne prend la du-
» reté & la couleur qui lui ſont propres,
» qu'au bout de dix à douze jours. Ce
» Hanneton ne ſort point de terre avant
» le tems que la Nature lui a fixé, &
» par conſéquent il eſt obligé d'y paſ-
» ſer deux ou trois mois depuis ſa for-
» mation. »

Si l'on en croit M. *Roëſel*, qui dit le ſavoir par expérience, les Hannetons à plaques rouges, & ceux à plaques noires dominent chacun à leur tour, les uns une année, les autres une autre. 1743. a été le régne des plaques rouges, on peut, ſi ſon obſervation eſt juſte, leur donner tous les nombres impaires, & s'attendre à les voir reparoî-

tre cette année 1763, & dans deux ans, & dans quatre ans, &c.

Le Hanneton eſt un ſpécifique contre la rage. » On en prend cinq pour un » adulte, & trois pour une jeune per- » ſonne. On les fait mourir dans du » miel, & enſuite on en ôte la tête » comme inutile ; on pile le reſte, on » le donne à la perſonne mordue, le » matin à jeun avec une cuilleré du » miel dans lequel on les a étouffés. La » premiere priſe ſe prend à quelque » heure que ce ſoit, & le plutôt qu'il eſt » poſſible, après l'accident. On continue » ce reméde pendant ſept jour. Il faut » le faire de bonne heure avant que le » venin ait pû faire des progrès. Si l'on » attend que le malade commence à » avoir horreur de l'eau, il reſte peu » d'eſpérance. On doit ramaſſer des » Hannetons & les conſerver dans du » miel, ou de l'huile d'olive, pour » s'en ſervir au beſoin. »

Nous finirons cet article par où nous aurions dû le commencer, par l'étymologie du mot *Hanneton*. » Il paroît » qu'il s'eſt dit par corruption, pour » *Alleton*, du Latin *Alitonans*, à cauſe

» du bruit qu'il fait avec ſes aîles quand » il vole. De là vient auſſi que les La- » tins l'ont appellé *Scarabæus-ſtridulus*, » comme qui diroit Eſcarbot ou *Scara- » bée-bourdonnant*. *Ménage* le fait venir » à ſa mode d'*Aſilus*, par un très-long » détour. » (*Mat. Médic.* Tom. XI.)

Le Fouille-merde (*Fodimerda*) qui pouroit avoir un nom plus honnête, mais qui n'en ſauroit avoir un plus vrai, eſt auſſi nommé ſimplement Eſcarbot, ou Scarabée pilulaire. On l'appelle *pilulaire*, parcequ'il fait de ſes excrémens & de la fiente qu'il ramaſſe, des pilules dans leſquelles il dépoſe précieuſement ſes œufs.

Le deſſus de ſa tête & de ſa poitrine eſt noir, de même que ſes aîles écailleuſes, qui ne ſont, comme dans les autres Scarabées, que l'envelope & le ſurtout des aîles membraneuſes. Ces dehors ſimples & modeſtes, cachent les plus grandes beautés, (c'eſt l'ordinaire.) Le deſſous de l'Eſcarbot eſt d'un bleu rouge changeant, dont le gros de Tour de la plus belle couleur, ni l'Acier le plus fin n'approchent pas.

Il y a auſſi des Scarabées qui ont les

aîles & la tête bleues ou vertes. On m'en a donné un très-beau, dont la tête & les aîles sont changeantes vert-brun, & différent du dessous de son corps, en ce qu'ici c'est le brun qui domine, & que sur les aîles, c'est le vert.

Tracez sur un papier, dont le fond soit brun, une infinité de petites lignes vertes qui se croisent en tous sens, il en résultera un mêlange de couleurs, qui sera à la riche parure du Scarabée dont je parle, ce qu'un clou grossierement fait, est à l'aiguillon d'une Mouche.

Le Scarabée, quoiqu'il soit un Insecte Stercoraire, est toujours très-propre. On peut remarquer que de tous les Animaux qui se plaisent dans la fange, il n'y a que le Cochon qui soit sale; encore ne l'est-il sans doute, que depuis que nous l'avons assujetti à vivre dans nos basses-cours. On en peut juger par le Sanglier, qui est une espéce de Cochon.

» Les Anciens rapportent sur le compte de l'Escarbot plus d'une Histoire » faite à plaisir. On a prétendu qu'il n'y » avoit point de femelle parmi ces Ani-

» maux & qu'ils ſuivoient le cours du » Soleil, employant l'eſpace de vingt- » huit jours, à former avec leurs pieds » de derriere de groſſes pilules, & à » les échauffer pour perpétuer leur ra- » ce. On ajoute qu'ils déteſtent les ro- » ſes, & que la ſeule odeur de ces fleurs » les fait mourir. Ce qu'il y a de vrai, » c'eſt qu'ils aiment tellement l'ordure » & la fiente, ſur-tout celles de Che- » val & de Vache, qu'attirés de loin » par leur odeur, ils y volent avec rapi- » dité, & notamment le ſoir à la brune; » car le Fouille-merde, comme la plû- » part des Eſcarbots, eſt vraiment *Nyc-* » *talope*, c'eſt-à-dire, qu'il voit plus » clair de nuit que de jour; parceque » le Soleil ou le grand jour l'aveugle.

Les Chymiſtes tirent de cet Inſecte, une huile qui diſſout les hémoroïdes.

» Le Scarabée onctueux eſt un des » plus grands Eſcarbots, gros comme » le doigt, long preſque comme le pe- » tit doigt, ou du moins de la longueur » de ſes deux premieres phalanges. Il » a la tête & le col d'un pourpre foncé » ou violet, de même que les antennes » qui ſont faites en forme de collier.

» Le ventre dolu, gras, luisant, plus » long que les étuis ou fourreaux (*h*) » qui ressemblent à un cuir mollet & » ridé ; mais sans aîles au-dessous. On » apperçoit autour du col plusieurs cer- » cles nuancés de bleu, de verd & de » jaune.

» La femelle couchée sur le dos, ap- » proche en quelque façon de la face » humaine. Si on lui verse un peu d'huile » sur le corps, elle entre aussitôt en » convulsion & meurt. (*i*) Pour peu » qu'on la touche, elle jette une liqueur » grasse & onctueuse, de couleur jau- » nâtre, semblable à une huile très-lim- » pide qui sort de toutes les jointures » de ses jambes, & qui teint les mains. » On la trouve en Mai, rarement plus » tard, le long des chemins, dans les » bois, dans les champs, sur les có- » teaux herbus, exposés au Soleil. Quand » on l'écrase elle répand un assez bon-

(*h*) Ces étuis sont les aîles écailleuses.

(*i*) Apparemment que l'huile bouche tout d'un coup toutes ses trachées & lui ôte la respiration.

» ne odeur. Elle se nourrit de Vers ;
» mais principalement de feuilles de
» violette & d'herbes tendres. Sa dé-
» marche est grave & fort lente.

» On a nommé cet Animal *Proscarabée*,
» comme qui diroit faux Scarabée ; &
» *Escarbot* ou Scarabée onctueux, par-
» cequ'il distille de son corps une huile
» grasse (*k*) (*Mat. Méd.* Tom. XI.)

» La derniere espéce de *Scarabée*,
» dont il nous reste à parler, le *Mono-*
» *ceros*, ou *Nasicorne*, se trouve com-
» munément dans les endroits où l'on
» travaille à radouber les vaisseaux,
» parmi les chappellures & la pous-
» siere du bois, dans celle des roseaux
» dont on se sert pour donner le feu
» aux bois de construction, dans les eaux

(*k*) Des personnes peu instruites, pouroient demander s'il y a des huiles qui ne soient pas grasses. Les huiles essentielles & spiritueuses ne le sont pas, du moins sensiblement. On dégraisse aussi les huiles ordinaires, même les plus grossieres, avec l'écaille de plomb, en l'exposant tout un Eté au Soleil. On depure ainsi l'huile pour l'Horlogerie & les autres opérations méchaniques.

» bourbeuſes des vergers, dans le tan, » & enfin autour des vieux arbres & » des bois pourris.

Ces Animaux s'accouplent pendant tout le cours des mois de Juin & de Juillet. Le mâle (*fig.* 18.) ſeul eſt armé d'une corne, il eſt un peu plus petit que la femelle. Celle-ci s'enfonce dans le bois, dans la terre, ou dans le tan, & y diſperſe ſes œufs.

En naiſſant, le Ver du Scarabée trouve ſa nourriture autour de lui, parceque ſa mere qui l'abandonne aux ſoins de la Nature, a l'attention de dépoſer ſes œufs dans des endroits où les petits qui en ſortiront puiſſent trouver, pour ainſi dire, ſous leurs mains, des vivres qu'ils n'auroient pas la force d'aller chercher.

» Je ne puis dire combien de tems » il faut au Ver de ce Scarabée pour » prendre tout ſon accroiſſement & » parvenir à ſa transformation; mais » j'ai gardé de ces Vers pendant plus » d'un an dans une bouteille de verre » avec de la terre & du tan, ſans leur » voir ſubir aucun changement de for- » me. » (*Swammerdam.*)

Il faut humecter la matiere dans laquelle on conserve ces Vers, non seulement ils souffrent l'humidité ; mais ils en ont besoin, ce qui prouve la force de leur constitution. Car les autres Vers, qui comme ceux-ci, ne sont pas ou aquatiques, ou approchant de cette espéce, l'humidité les incommode beaucoup, du moins quand ils sont nouvellement éclos.

Le Ver du Monoceros décrit par *Moufet*, & par d'autres Auteurs sous le nom de *Cossus*, a environ un pouce d'épaisseur, & quatre de longueur lorsqu'il est arrivé à son dernier accroissement. Sa principale force réside dans sa tête, dans sa poitrine & dans ses jambes. Il perce le bois pourri, la terre ou le tan, & s'y fait un nouveau trou quand on l'a tiré du sien.

» Il arrive souvent que le tan & le » bois où vivent ces Vers, s'échauffent » & fermentent comme le foin mouillé ; » cela ne les incommode nullement : » au contraire ils sont d'autant plus » vifs, plus agiles & plus vigoureux, » qu'ils éprouvent une plus grande cha- » leur ; ils mordent alors avec plus de

de

» force, si on les manie trop rudement ; » mais au reste ils ne sont pas d'un na- » turel mal-faisant. » (*Swammerdam.*)

Les Poules d'Inde sont friandes de ces Vers. *Moufet* rapporte d'après *Pline*, que dans le *Pont* & la *Phrygie*, les Anciens mangeoient ces mêmes Vers. » Si » l'on vouloit, ajoute *Swammerdam*, » manger ceux de notre Pays, il fau- » droit les priver de nourriture jusqu'à » ce qu'ils eussent rendu tous leurs ex- » crémens. » Le préjugé se révolte contre une telle proposition ; mais la raison ne la rejette pas. En ce qui concerne les saveurs, tout est arbitraire. Nous aimons le fromage, il s'en fait un dans le *Hainaut*, composé de lait caillé, que l'on pétrit avec quelques gousses d'ail, beaucoup de poivre & de sel, & que l'on ne trouve bon que quand il est tout-à-fait moisi. Les Allemands préferent leur choucroute à des Ortolans ; les Princes de la *Tartarie*, du *Mogol*, & des *Indes*, quand ils sont assez riches, & qu'ils ont assez de crédit pour obtenir des excrémens desséchés d'un prétendu Dieu, que l'on appelle le *grand Lama*, en font saupoudrer tous les mets

que l'on ſert ſur leurs tables. Le Ver du Monocéros eſt une nourriture plus naturelle, plus délicate, plus analogue à notre ſubſtance, & certainement plus agréable par elle-même que toutes celles dont je viens de parler.

Ce Ver paſſe cinq ou ſix mois dans l'état de Nymphe, & en ſort au Printems. *Swammerdam* croit que ſemblable à ceux du Hanneton & de la plûpart des autres Scarabées, il vit trois ou quatre ans avant cette derniere tranſformation.

La corne avec laquelle il paroît en ſortant de deſſous ſon envelope de Nymphe, eſt d'une ſubſtance écailleuſe, & ſi forte qu'on peut s'en ſervir pour percer le bois le plus compact. La ſurface en eſt ſi polie, qu'elle a le brillant d'une glace. Il en eſt de même de l'os ou de l'écaille qui couvre le corcelet, & des fourreaux des aîles. Ils ſont auſſi de la couleur de la corne, c'eſt-à-dire, d'un brun tirant ſur le rouge, d'une eſpéce de More-doré.

Il y a un Scarabée aquatique, que *Swammerdam* nomme ſeulement ſans en faire l'Hiſtoire, c'eſt l'*Hydrocantharus*.

Le Ver Assassin qui vit dans l'eau, produit un Scarabée volatile. » Ce Ver » a treize anneaux, y compris la tête » & la queue. Il se sert de celle-ci comme de gouvernail pour diriger ses » mouvemens en nageant. Il a six yeux » de chaque côté. Il ne se nourrit que » d'Insectes aquatiques : il saisit sa proie » avec ses deux dents ou mâchoires, & » il la perce avec deux pointes recourbées, dont sont armées ces mêmes » dents, qui sont creuses, & dont la » cavité aboutit dans la bouche. Comme elles ont un peu de transparence, » de même que le corps du Ver, on » voit le sang qu'il suce, monter dans » sa bouche par la cavité des dents, & » descendre de la bouche vers l'estomac, sur-tout lorsque ce sang est rouge ; & c'est une chose assez curieuse » que de lui voir sucer tranquillement » le sang d'un Ver de terre, sans lâcher prise, quoique le Ver s'agite, se » contracte & se contourne en différentes manieres. » (*Swammerdam.*)

La manœuvre du Ver Assassin, est assez curieuse quand on ne la regarde qu'avec des yeux observateurs, & com-

me on regarderoit les racines d'une plante qui s'étendent, pour aller chercher les ſucs qui l'environnent. Mais il faut tâcher que le cœur ne ſoit pas de la partie lorſque l'on fait ces ſortes d'obſervations. Il faut voir un Animal en dévorer un autre pour s'en nourrir, comme on voit paſſer une liqueur d'un vaſe dans un autre. Mais malheur à qui ſe repaît avec plaiſir d'un ſpectacle de cruauté & le renouvelle inutilement.

L'Hiſtoire générale des Voyages me fournit encore de quoi augmenter cet article, de quelques faits intéreſſans.

Il y a dans les campagnes voiſines de *Siam*, des Hannetons d'un verd doré le plus beau du monde. Ils jettent une lumiere plus vive que celle de nos Vers luiſans : leurs femelles pondent des œufs gros comme des pois. (*Tom.* XI. *pag.* 311.)

Un Hanneton marin que l'on trouve près du Pole Arctique, a deux nageoires qui ont la figure de celles d'une Baleine : il eſt épais & large au milieu, & pointu par les deux bouts. Il eſt ſi tranſparent qu'on lui voit juſqu'aux entrailles. Toute ſa couleur eſt d'un blanc de lait, ex-

cepté la bouche qui eſt jaune & noire. Sa chair eſt compoſée de parties ſi tenues (*l*) & ſi peu adhérentes, qu'elle ſe diſſout dans les mains. (*Tom.* XV. *pag.* 300.)

On trouve dans le Pays des Hottentots, un Cerf-volant long comme le doigt d'un enfant, ayant le dos verd, le ventre tacheté de blanc & de rouge, & la tête & les aîles couleur d'or. Ces peuples qui ſont fort ſuperſtitieux, parce-qu'ils ſont fort ignorans & fort ſtupides, érigent en Dieu le Scarabée à tête couleur d'or, que je crois être rare, puiſque quand il en arrive un dans quelqu'une de leurs habitations, on lui immole un Bœuf. S'il daigne ſe repoſer par haſard ſur un homme, on ſe perſuade qu'il a de grands motifs de lui accorder cette faveur; & cet homme, fût-il le plus méchant de toute l'imbécille République, paſſe pour un Saint; on lui pend très-reſpectueuſement au col, la coëffe du ventre du même Bœuf qui a été im-

(*l*) Du mot Latin *tenuis*, qu'il n'eſt pas poſſible de bien rendre en Français.

molé au Dieu-Escarbot ; & il la porte avec une fierté modeſte & noble, juſqu'à ce qu'elle tombe en pourriture. (*Tom.* V. *pag.* 174.)

On voit au *Japon* un gros Scarabée noir & luiſant, ayant deux cornes courbées & larges, dont la plus grande eſt ſur le nez, & l'autre ſort des épaules.

Ce Royaume produit encore un Scarabée nommé *Sibi* ou *Simi*, qui eſt ſingulier par ſa façon de mourir. Lorſqu'il touche à ce moment de criſe, ſon dos ſe fend dans ſa longueur : il en ſort une Mouche à quatre aîles, dont le bourdonnement, qui reſſemble au bruit du fuſeau d'un Boutonnier, dure depuis le lever du Soleil juſqu'à midi, & fait aſſez de bruit pour être entendu à la diſtance d'un mille. (*Tom.* X. *pag.* 670.)

Dans *l'Iſle Eſpagnole* eſt un Rhinocéros ou Monocéros, (*m*) dont la corne a deux épouſſettes, l'une en deſſus, l'autre en deſſous. Il lui ſort des narines deux barbillons mobiles, qui ont plu-

(*m*) *Swammerdam* dit que ces Scarabées ont juſqu'à ſix pouces de long.

fleurs articles terminés par de jolies ombelles (*n*) veloutées, qui lui servent d'oculaires. (*o*) Il engendre dans les palmiers nouvellement coupés, une quantité de gros Vers blancs cornus & hideux, dont les naturels du Pays sont fort friands. (*Tom.* XII. *pag.* 229.)

On voit dans la même *Isle Espagnole*, une espéce d'Escarbot, nommé *Locuyo*. Il égale en grosseur, à peu près la moitié d'un Moineau: il a deux yeux à la tête, & deux sous les aîles; ils sont si lumineux, qu'on voyage & qu'on peut même lire à leur clarté. Quand on s'en frotte le visage ou les mains; ils leur communiquent la faculté d'éclairer. (*Ibid.*)

(*n*) „ Ombelle, terme de blason, qui se dit „ d'une espéce de parasol que le Doge de Ve„ nise met sur ses armes, par une concession „ d'Alexandre III. quand il se réfugia à Ve„ nise en fuyant la persécution de l'Empereur „ Frederic I. (*Dict. de Trévoux.*)

(*o*) Les oculaires, ou verres oculaires, sont des lunettes.

DE LA SANGSUE.

IL est une classe d'hommes qui devient de plus en plus nombreuse, & que je grossis peut-être sans le savoir. Je parle de ces petits Ecrivains qui, enflammés du désir de ce que M. *Gresset* appelle *gloriole* (*p*), écrivent des bagatelles au lieu de faire quelque métier honnête & utile. Ils emploient la moitié de leur vie à rédiger laborieusement des phrases, & l'autre ou à s'entretenir dans leur folle ivresse, en se lisant mutuellement leurs merveilleuses productions, ou à mettre aux plus rudes épreuves la patience des personnes désintéressées qui veulent bien les écouter. C'est sur-tout quand ils tiennent ces *bénévoles* auditeurs, qu'ils ne les quittent pas, sans les avoir ou pétrifiés, ou tout au moins endormis. Ne semble-t-il pas qu'ils prévoient le succès de leurs Ouvrages, & qu'ils se

(*p*) Gloire futile & méprisable.

disent à eux-mêmes? » Si nos Ouvrages » ne sont pas connus du Public, qu'ils » le soient au moins de quelques parti- » culiers qui ne puissent jamais oublier » que nous les leur avons lûs. » *Horace* compare avec raison, ces Lecteurs éternels de leurs écrits, ces Lecteurs presque homicides, à la Sangsue, qui n'abandonne la peau où elle s'est attachée, que lorsqu'elle n'y trouve plus de sang. (*q*)

Les Médecins distinguent deux sortes de Sangsues, dont les unes ne sont pas venimeuses, & les autres le sont. Les premieres ne peuvent tuer que par leur multitude & par leur opiniâtreté à sucer le sang. Celles-là sont un emblême assez juste des petits Auteurs qui lisent leurs Ouvrages à tout le monde. Les Sangsues venimeuses représentent beaucoup plus foiblement les avares, les usuriers, les concussionnaires. Il faut plusieurs Sangsues venimeuses, pour tuer un homme; & un seul avare peut

(*q*) *Non missura cutem, nisi plena cruoris Hirudo.* (Horace.)

tuer preſque tout un peuple. Les avares que l'on pouroit nommer de la petite eſpéce, ou *épargne-mailles*, ne ſont pas des Sangſues fort venimeuſes; mais ce ſont du moins de bien viles Inſectes.

Celui que nous donnons ici pour leur ſymbole, » eſt un Inſecte aquatique, » noir, ſans pieds, ſans nageoires, ſans » arrêtes, qui a la figure d'un gros Ver, » long comme le petit doigt, marqueté » de points & de lignes, gliſſant & vivi- » pare comme l'Anguille, & qui vit » dans les marais & autres lieux aqueux. » Son dos eſt de couleur brune noirâtre, » ayant des deux côtés une ligne d'un » blanc-jaunâtre, parſemée ordinaire- » ment de points noirâtres. On lui trou- » ve à la tête, l'ouverture de la bou- » che : cette ouverture eſt triangulaire » & armée de trois dents très-aiguës » & aſſez fortes, capables de percer » non ſeulement la peau d'un Homme ; » mais même celle d'un Cheval ou d'un » Bœuf. C'eſt comme un inſtrument à » trois tranchans qui fait trois plaies à » la fois.

L'eſtomac de la Sangſue eſt compoſé d'une longue ſuite de ſacs; il s'en trou-

ve jusqu'à vingt-quatre dans une grosse Sangsue. Comme sa nourriture est une substance fort épurée, (puisque c'est du sang) il y entre peu de corps étrangers, dont la sécrétion soit nécessaire ; aussi ne voit-on pas que cet Insecte rende d'excrémens. La transpiration est le seul moyen par où il se débarrasse du superflu de sa nourriture. Il n'a point de trachées le long du corps, comme le Ver de terre & la plûpart des autres Insectes. Il paroît qu'il respire, comme nous, par la bouche (*r*).

» Selon *Lemery*, les Sangsues sont » Hermaphrodites, comme les autres » Reptiles qui n'ont point d'os au corps. » Outre nos Sangsues d'eau douce, on » en trouve d'autres dans la mer. Entre » les premieres on remarque des différences en figure, en couleur, en grosseur. Les plus grandes sont appellées » *Sangsues de Cheval*, parcequ'on prétend qu'il n'en faut que neuf pour

(*r*) On doit à M. *Morand*, célébre Chirurgien & Membre distingué de l'Académie des Sciences, ces Observations & plusieurs autres sur la Sangsue.

» tuer un Cheval en lui suçant tout son » sang. En général, les Sangsues durent » plusieurs mois, même sans nourritu- » re, dans de l'eau douce, soit de pluie, » soit de riviere ou de marais. » Que ne peut-on, me dit un de mes amis, à qui je lisois cet article, que ne peut-on faire vivre ainsi les autres Sangsues, dont vous avez parlé? Que ne peut-on tenir ainsi dans l'eau pendant plusieurs mois les petits Ecrivains & les Concussionnaires? Les uns ne grossiroient point durant ce tems-là, leurs trésors, du sang des malheureux; les autres ne fatigueroient personne de la lecture de leurs œuvres. On renouvelleroit de tems en tems cette salutaire opération, & il en résulteroit un grand bien pour la société. Cette réflexion me fit rougir : mon ami s'en apperçut, & eut la complaisance de me dire que ce n'étoit pas de moi qu'il vouloit parler.

La Sangsue, lorsqu'elle perce la peau, y enfonce tellement l'instrument tricuspidal (*f*), dont elle est pourvue, que

(*f*) C'est-à-dire, à trois pointes. Les mots

si on l'arrache de force, elle le laisse souvent dans la plaie. Elle est si avide de sang, qu'elle en boit six fois plus qu'elle ne pése. Coupée en plusieurs morceaux, ses blessures se consolident & se guérissent. Les parties les plus voisines de la tête peuvent vivre cinq mois, mais les autres beaucoup moins. On peut aussi la regarder comme amphibie, car elle vit plusieurs mois hors de l'eau.

Le sel est un poison pour la Sangsue; il la fait mourir en moins d'une demi-heure dans les convulsions. Elle a pour ennemis l'Anguille, la Lamproie, l'Hirondelle de mer & plusieurs autres Oiseaux de riviere ou de marécage.

Les Latins ont nommé la Sangsue, *Hirudo*, de *hærendo*, qui signifie s'attacher. On l'applique aux *hémorroïdes* externes; elle est d'une grandes ressource dans beaucoup de maladies. *Les Ephémérides d'Allemagne* constatent quel-

---

Latins, *tres cuspides*, d'où est formé celui-là, signifient trois pointes.

ques expériences qu'en a fait le Docteur *Samuël Ledelius* ; nous ne citerons que celle-ci. » Deux personnes de sa » connoissance, après avoir tenté en» vain bien des remédes contre des » maux de tête si violens, qu'ils leur » ôtoient la raison, n'avoient pû être » soulagées que par l'application des »Sangsues aux arteres temporales,(c'est-à-dire aux tempes) » qui les avoient » guéries comme par enchantement. »

Les Sangsues de la meilleure espéce, celles dont on se sert en Chirurgie, sont petites, ont la tête menue, le dos rayé de couleur verte & jaune, & le ventre rougeâtre. Il y a certaines précautions à prendre pour les empêcher d'aller plus loin que l'endroit où on les applique.

Il faut bien regarder quand on boit de l'eau de fossé, s'il ne s'y trouve ni Insectes ni Sangsues. Celles-ci sont quelquefois si petites, qu'on les remarque à peine ; mais elle grossissent peu-à-peu dans l'estomac ; elles déchirent ce viscere, & l'on ne peut s'en délivrer qu'en buvant beaucoup d'eau salée, & même en se faisant vomir avec l'émétique.

Des personnes qui ont été tourmentées pendant long-tems d'un *Tœnia* ou Ver Solitaire, l'avoient avalé dans de l'eau où il étoit imperceptible.

DE LA CANTHARIDE.

DE beaux dehors cachent souvent des qualités pernicieuses ; mais celles-ci dirigées par une main sage, peuvent se changer en bien. L'Insecte, dont nous allons parler, le prouve.

» La Cantharide (ou Mouche d'Espagne) » est plutôt un Scarabée oblong, » petit, aîlé, dont les aîles sont recou- » vertes par des étuis, d'un verd doré, » d'une saveur qui d'abord ne se fait pas » sentir ; mais qui devient ensuite très- » âcre, semblable à celle de la poix, » caustique, rougeâtre, d'une odeur » très-puante quand l'Insecte est vivant » & frais.

» Les Naturalistes ont décrit plusieurs » espéces de Cantharides, qui different » entre elles par leur grandeur, par » leur figure, & par leur couleur. Les » plus grandes de ce Pays-ci, (d'*Or-* » *léans*) n'ont guère plus d'un pouce » de longueur, & autant de grosseur ; » les autres ont environ nœuf lignes.

» Les unes ſont pur azur ; les autres » pur or ; d'autres mêlées d'or & d'azur ; » d'autres enfin d'un verd bleu doré : » mais toutes d'un brillant qui charme » la vûe, & d'une beauté ſinguliere. »

Elles ont la tête petite, mais la bouche un peu grande. Elles ont ſur le front, deux yeux de couleur d'or, & au-deſſous des yeux, deux antennes en forme de ſoies, diviſées en douze articulations.

» La poitrine eſt formée d'une ſeule » piéce, plus étroite en devant, plus » large en arriere, remplie intérieure- » ment de trachées qui ſervent à la reſ- » piration. Le ventre eſt compoſé de ſix » grands anneaux pliſſés ſur les côtés, » glabres ou ſans poil en apparence, » mais qui vûs à la loupe ou au microſ- » cope, paroiſſent un peu velus, ſur- » tout en deſſous. »

Les Cantharides peuvent être miſes au rang des Animaux cruſtacés. Les écailles qui leur tiennent lieu d'os, ſont luiſantes comme de l'acier poli. Les œufs de ces Inſectes ſont blancs, il en ſort des Vermiſſeaux qui reſſemblent à des Chenilles. » *Hagendorn*, dans ſa

» *Cynoſbatologie* (*t*) ou ſon *Traité de* » *l'Eglantier*, aſſure qu'elles viennent » des Vers qui ſe trouvent dans les » éponges de l'Eglantier : mais *Lan-* » *gius* nie le fait, & décide qu'elles paſ- » ſent par troupes des Pays étrangers, » en *Suiſſe* & en *Allemagne ;* car, dit-il, » quoiqu'on les voie s'accoupler dans le » Pays du Nord, elle n'y pondent pour- » tant pas leurs œufs, & n'en font point » éclore de petits ; mais on les y ob- » ſerve toutes de la même grandeur : » en quoi il ſe trompe lourdement.

» La vérité eſt, que ces Mouches ſont » beaucoup plus communes dans les » Pays chauds, comme l'*Eſpagne*, l'*I-* » *talie* & les Provinces méridionales » de la *France :* cependant il s'en trou- » ve preſque par toute l'Europe, dans » certains tems de l'année. Selon *Le-* » *mery*, on les trouve en Eté autour de

(*t*) Il faut, quand on eſt jeune, apprendre des noms, & accoutumer ſon oreille aux noms les plus durs : (je dis aux noms, je ne dis pas aux mots, car ceux-ci ſe doivent choiſir, & il faut prendre les autres tels qu'ils ſont.)

» Paris, & en plusieurs autres lieux, » sur les feuilles du frêne, du peuplier, » du rosier, sur les bleds, dans les » prés, &c. *Nicandre*, Médecin Grec, » dans ses *Alexipharmaques*, nomme » les Cantharides *mangeuses de bled.* » On pouroit les nommer aussi des mangeuses de frêne ; elles se plaisent à dévorer les feuilles de ce bel arbre, & quelquefois elles le font périr, apparemment par le suc caustique qu'elles y répandent On distingue celles de la *Chine* & des autres climats brûlans, par les raies jaunes qui coupent leurs aîles.

Les Cantharides seroient encore beaucoup plus rares qu'elles ne le sont dans les Pays froids, si le vent n'y en amenoit de tems en tems des nuées, de l'Orient ou du Midi. Lorsqu'elles arrivent, elles sont précédées d'une odeur forte & désagréable qui les annonce. On va à leur rencontre ; & quand elles se mettent sur les arbres pour se reposer, on les y prend. En *1685.* un Médecin d'*Allemagne*, vit un nombreux Essaim de Cantharides s'attacher à un *Troêne*, manger toutes les feuilles de

cet arbuſte, & pas une ſeule de ſes fleurs.

Pour faire mourir les Cantharides, on les tient au-deſſus de la vapeur du vinaigre bouillant. Quand elles ſont deſſéchées, elles deviennent ſi légeres, que cinquante péſent à peine un gros.(*u*) Les Médecins ne les donnent intérieurement qu'avec beaucoup de précautions. Elles ſont pénétrantes, corroſives, & appliquées ſur la peau, elles y excitent des veſſies.

Je dis que les Médecins n'emploient intérieurement la poudre de Cantharides qu'avec beaucoup de précautions. C'eſt une leçon très-ſage pour les perſonnes qui emploient témérairement des remédes qu'elles ne connoiſſent pas aſſez : mais une confiance aveugle accompagne toujours l'ignorance. Ainſi l'on doit s'attendre que la vie des hommes, déja ſujette à tant d'accidens, auxquels on pouroit la ſouſtraire, ſera encore long-tems expoſée aux mal-

(*u*) Un gros eſt la huitiéme partie d'une once.

heurs qu'entraîne un zele ſans lumieres. Voici des conſeils que l'on pouroit donner là-deſſus. Que vos enfans apprennent à nager; & s'ils tombent dans l'eau, ils ne ſe noieront pas. Qu'ils travaillent à la terre, qu'ils ſoient ſobres; & ils auront une ſanté robuſte. Si quelque accident l'altere, & que le repos & la diéte ne ſuffiſent pas pour la rétablir, adminiſtrez-leur des remédes que vous connoiſſiez bien, & ſouvenez-vous que rarement on ſe repent de n'avoir pas donné certains remédes à un malade, mais que l'on a ſouvent à ſe repentir de les lui avoir donnés.

Un poiſon ſi malin, ſi actif, émane de la Cantharide, qu'il eſt dangereux même d'approcher des lieux où elle ſe trouve. » M. *Lyonnet* a connu un homme » qui eſt tombé malade de la fiévre, » pour s'être endormi ſous un arbriſ» ſeau où il y en avoit, & pour en avoir » reſpiré la mauvaiſe odeur. »

Malgré leur venin, les Cantharides préparées & modifiées, ſont des remédes efficaces dans les maladies les plus critiques. Il eſt donc vrai, comme nous l'avons dit, au commencement

de cet article, que leurs mauvaises qualités dirigées par une main sage, peuvent se changer en bien.

Cataplasme contre la douleur des dents.

» PRenez des Mouches Cantharides » au nombre de cinq; des têtes d'Ail, » au nombre de trois; de la Thériaque, un demi-gros. Pilez le tout; » enveloppez-le dans un linge fin, & » appliquez-le sur le plis du bras, à » l'endroit où l'on saigne, & du côté » douloureux, laissez-le jusqu'à ce que » les vessies s'élévent sur la peau. » Faites mieux encore : prevenez le mal de dents; & pour cela, rincez-vous très-souvent la bouche avec de l'eau simple, plutôt froide que chaude, & mêlez-y quelquefois un peu de vinaigre.

DE LA CIGALE.

L'Insultante raillerie que la Fourmi emploie pour consoler la Cigale qui meurt de faim, est moins la réponse d'une bonne ménagere, que celle d'une avare impitoyable. *La Fontaine* ne donne point la moralité de cette Fable; il craignoit sans doute qu'elle ne le menât trop loin, & qu'elle ne l'engageât dans des réflexions trop affligeantes. Nous ne craignons pas le premier de ces deux inconvéniens, parceque nous ne sommes pas resserrés, comme, *La Fontaine*, dans les bornes étroites de l'apologue; nous ne craignons pas non plus de nous engager dans des réflexions affligeantes. Nous voulons accoutumer les jeunes gens à en faire de cette espéce, toutes les fois qu'elles seront utiles; mais aussi à revenir de celles-là à de plus agréables: car la bonne Philosophie est celle qu'accompagne toujours une gaieté paisible & douce.

La Fourmi de la Fable, c'est un riche

ignoble & ténébreux, qui assez sot pour tirer vanité de sa lésine, non seulement ne voit pas combien il est méprisable, mais ne peut même croire qu'il y ait d'autre mérite réel que la richesse. La Cigale, c'est un Poete ou un Savant, qui presque étranger dans la société, en connoissant à peine les usages barbares, s'est livré à l'impulsion de son ame, & son ame étoit tendre, honnête, active, sublime. Il a chanté, il a plû, il a aimé les justes applaudissemens qu'il recevoit, il n'a pas prévu que tout cela, sans fortune, pouvoit le conduire un jour aux plus affreuses extrémités de la misere, il y est tombé; il implore la commisération du riche au cœur de fer, qui ne connoît pas même de nom, cette belle vertu; celui-ci l'accable ou de grossieres injures, ou de mauvaises plaisanteries qui sont encore plus outrageantes.

Vous chantiez? j'en suis fort aise,
Et bien dansez maintenant.

Console-toi, malheureuse victime de la cruauté & de l'injustice des Hommes. Console-toi,

Console-toi. Tous ne ressemblent pas à ce riche stupide. Mépriſe-le ; que ce soit là ta seule vengeance ; ne te repens jamais d'avoir été trop aimable.

Laissons dire les sots, le mérite a son prix.

Avec plus de raison que la Mouche ne se nomme *fille de l'Air*, la Cigale peut se nommer *fille du Printems* & de *l'Aurore*. (*u*) La rosée qui est le lait de l'Aurore, est la nourriture de la Cigale.

Annoncer les beaux jours, les embellir encore par ses doux accens, chanter, plaire, & n'avoir d'autres soins que de plaire & de chanter ; n'être assujetti à aucun devoir, pas même de *bienséance ;* se baigner dans la rosée & s'en nourrir, telle est l'agréable destinée de la Cigale. Le terme de cette belle destinée, est, dira-t-on, de mourir de faim. Il y a à cela deux réponses, dont la premiere n'est pas la plus sage. Qu'importe comment on meurt, pourvû que l'on ait vêcu dans

(*u*) Quand la Cigale commence à paroître & à chanter, on est sûr du retour de la belle saison. Ainsi on la peut dire fille du Printems.

les plaisirs ? La seconde est, qu'il y a parmi les Animaux, & même parmi les Hommes, peu d'individus qui meurent de faim, & que l'espéce des Cigales n'est pas plus exposée à ce malheur, que la nôtre.

O vous, favoris de la Nature, qui vivez souvent de rosée, qui chantez comme la Cigale, qui nous réjouissez comme elle, & que, comme elle aussi, nous avons quelquefois la cruauté d'abandonner quand vous ne chantez plus ; craignez l'indigence qui menace vos derniers jours. Si vous ne pouvez vaincre votre ascendant pour la liberté & pour les lettres, cultivez les unes, jouissez de l'autre. Mais pour le pouvoir faire toujours, retirez-vous du monde, & accoutumez-vous à vivre de peu : le loisir, l'économie, un travail modéré & continuel, sont vos seuls moyens de vivre. Soyez avec cela les défenseurs de la vertu, de la religion, de l'humanité ; que toujours vos Ouvrages réunissent l'agréable à l'utile ; & vous serez sûrs d'avoir toujours, avec une réputation flatteuse, une fortune suffisante. Car quoi que l'on dise de la dureté de notre siécle, regardez de

près & attentivement les prétendues Cigales qui s'en plaignent; vous reconnoîtrez presque toujours que ce ne sont que des Sauterelles, des Insectes criards. (*v*)

» La Cigale est une sorte de grosse » Mouche dont, au premier coup d'œil, » la forme paroît grossiere. La tête est » large & courte. Les deux yeux à ré- » seaux, y sont l'un à droite, & l'autre à » gauche, tout près de son bout postérieur. Entre ces yeux, qui sont taillés à un nombre prodigieux de facettes, (car leur réseau est extrêmement fin,) il » il y en a trois de ceux qu'on nomme » des yeux lisses, disposés triangulaire- » ment sur la tête. »

Du bout antérieur de la tête, part une piéce de figure triangulaire, qui semble être un très-grand menton. C'est de la pointe de cette piéce que sort la trompe avec quoi la Cigale suce non seulement la rosée, mais aussi les au-

(*v*) On ne laisseroit pas aujourd'hui mourir l'Illustre *la Bruyere* dans un grenier. C'est une tache au siécle précédent, que le nôtre ne craint pas.

tres ſubſtances répandues ſur les feuilles & ſur les fleurs.

Son corcelet eſt bordé de moulures gravées en creux. On voit auſſi un triangle gravé ſur le milieu de ce même corcelet, des deux côtés duquel ſortent quatre aîles tranſparentes, dont les deux ſupérieures ſont beaucoup plus grandes que les inférieures. L'abdomen eſt diviſé en huit anneaux écailleux.

Ariſtote réduit les Cigales à deux eſpéces qui different principalement par la grandeur. Il nomme les plus grandes *Achetes*, & les plus petites *Tettigonies*: il s'en trouve une eſpéce moyenne qu'*Ariſtote* n'a pas connue.

Les Provençaux appellent les *Tettigonies*, *Cigalons*. (*x*)

(*x*) Il regne, dans toute cette partie méridionale de la *France*, une vivacité & une fineſſe d'eſprit analogue à la nature du climat. On y ſait donner aux choſes des noms expreſſifs & agréables, que nous corrompons quelquefois. Ainſi nous diſons, peut-être mal-à-propos, les eaux de *Plombiere*. Cet endroit ſe nomme dans le Pays *Palumbieres*, à cauſe qu'il s'y trouve beaucoup de Palumbes, * autre nom certainement plus doux que celui de *Pigeons ramiers*.

* Du Latin *Palumbes*.

» Dans chaque espéce de Cigales, » le mâle seul fait chanter. Une simple » inspection suffit pour distinguer celles » qui doivent être muettes, de celles » qui peuvent se faire entendre, (& par conséquent les mâles, des femelles.) » Les Payſans le savoient dès » le tems d'*Aldrovandus*, & l'ont su » apparemment plutôt.

Quel nouveau jeu de la Nature ! qu'il est admirable ! Elle fait chanter l'Homme & la Cigale; mais il lui plaît de faire chanter l'Homme par le gosier, & la Cigale par le ventre. Oui, par le ventre, & voici comment les organes de la voix y sont placés. Le premier anneau du ventre est coupé par dessous, & le second est rétréci : il y a dans cet espace, une cavité assez profonde, divisée en deux cellules séparées par un petit triangle écailleux, que l'on peut prendre ici pour une caisse de clavecin. Au fond de chaque cellule sont tendues deux membranes, qui joignent à l'éclat de la plus belle glace, ou du plus beau talc, (*y*) la transparence du

(*y*) Talc est une sorte de pierre luisante,

verre blanc le plus pur, & qui vûe de côté rassemble toutes les couleurs de l'arc en ciel. Dans l'intérieur de la Cigale, & à l'endroit correspondant aux cellules, M. *de Réaumur* a trouvé deux gros muscles, dont chacun est un faisceau d'un nombre prodigieux de fibres droites, foiblement appliquées les unes contre les autres. Ils servent à agiter les parties voisines, qui étant mues violemment, retentissent sur les deux membranes & dans tous les échos de la cavité extérieure, d'où résulte ce bruit harmonieux, mais perçant, qui blesse quelquefois des oreilles délicates. La preuve que ce sont là dans la Cigale les vrais organes de la voix, c'est que M. *de Réaumur* en ayant disséqué une, & ayant remué légerement avec une épingle, les muscles dont nous venons de parler, cette Cigale morte depuis plusieurs mois, jetta encore un petit cri dans cette main savante, à

écailleuse, transparente, dont il y a deux espéces; une appellée talc de *Venise*, & l'autre talc de *Moscovie*.

qui les miracles ne coutoient rien. La cavité qui renferme des parties si délicates & si précieuses, est recouverte avec soin de deux écailles, que les Auteurs de la Matière Médicale, d'où nous avons tiré le sujet de cette description, appellent agréablement les volets des fenêtres intérieures, c'est-à-dire des deux membranes.

Les charmes de l'harmonie agissent sur tous les êtres, depuis l'Homme qu'elle excite aux plaisirs, & aux meurtres, jusqu'à l'Agneau qui bondit au son d'une musette, jusqu'au Serin qui quitte son manger pour apprendre un air de flageolet, jusqu'à la Cigale que ravit le chant de son jeune époux. Tandis qu'il chante, elle travaille avec joie; son travail est cependant pénible. Mais elle entend une voix qu'elle aime, elle prépare des retraites aux enfans dont elle va devenir mere; & l'amour rend délicieux tout ce qu'il fait faire.

La Cigale femelle a le long de la partie inférieure de son dernier anneau, une tariere dont le méchanisme est admirable : cette tariere, qu'elle déploie

facilement, lui sert à percer de petites branches séches, pour y loger ses œufs. De plus de six cents qu'elle porte ordinairement, elle n'en met que huit ou dix dans un trou, quelquefois même que quatre ou cinq. Elle les met dans du bois sec, parcequ'ils n'ont pas besoin, comme ceux de beaucoup d'autres Mouches, d'être extérieurement humectés par la séve ou par quelqu'autre liqueur.

Le Ver qui sort de cet œuf, est hexapode, c'est-à-dire, à six pieds. Il ressemble à la Puce, hors par la couleur, car il est blanc; il a, comme elle, la tête recourbée en dessous vers le ventre. Au sortir du nid, il descend le long de l'arbre sur lequel il est né; & sans regretter la lumiere & l'air, dont il n'a pas encore joui, il va s'enterrer. Il se transforme quelque tems après en une Nymphe de la classe de celles qui marchent, qui prennent de la nourriture, & qui ont à croître. Elle a six jambes, dont la premiere paire lui sert de pique & de bêche, pour ouvrir la terre, où elle pénétre quelquefois jusqu'à deux ou trois pieds de profondeur. Elle passe un an dans l'état de Nymphe.

La Cigale est fort commune en *Italie* & dans le Royaume de *Naples*. Elle s'attache sur-tout au frêne nain à feuilles rondes. *Albert-le-Grand*, (z) que le peuple appelle sorcier, parcequ'il savoit quelques secrets naturels, a pris le Grillon, & d'autres ont pris la grande Sauterelle verte, pour la vraie Cigale. Les Payſans du *Gâtinois*, où celle-ci est assez commune, la connoissent sous le nom de *Birnelle*; ils l'aiment & croient que dès qu'elle commence à chanter, il n'y a plus de jours froids à craindre.

(z) Le surnom de *Grand*, lui vient de son nom de famille *Groot*, qui en Allemand signifie *grand*. Il fut Provincial des Dominicains, & ensuite Evêque de *Ratisbone* en 1260. Il savoit beaucoup de Théologie, & encore plus de Physique. L'opinion vulgaire est, que l'école où il enseignoit à Paris, se trouvant trop petite pour le nombre de ses Auditeurs, il enseigna dans la place publique que l'on nomme aujourd'hui Place *Maubert*, c'est-à-dire, *Maître Aubert* ou *Albert*. Mais on a prouvé que cette place prend son nom d'un Evêque de Paris appellé *Maldebert*. Les Œuvres Théologiques & Physiques d'*Albert-le-Grand* contiennent 21 vol. in-fol. que l'on pouroit peut-être réduire à deux ou trois bons vol. in-12.

» Certains Oiseaux en sont fort friands. » *Belon* (*a*) dans le premier Livre de » ses *Observations*, nous apprend que la » beauté exquise du *Guespier* (*b*) invite » les petits garçons de l'Isle de *Crête* » à le prendre avec des Cigales, com- » me ils font les grandes Hirondelles » qu'on appelle *Martinets*. Pour cet » effet, ils mettent une épingle crochue » en forme d'hameçon, à travers le » corps d'une Cigale, à laquelle ils at-

---

(*a*) Belon (*Pierre*) savant Médecin, né au Hameau de la *Fourletière* dans le *Maine* vers 1518. fut tué près de Paris par un de ses ennemis en 1564. On a de lui un volume d'Observations sur l'Histoire Naturelle. Il les avoit faites dans ses voyages en *Judée*, en *Egypte*, en *Arabie*, & en *Gréce*.

J'ai tiré cette Note, la précédente, & toutes celles du même genre, du Dictionnaire Historique de l'Abbé *Ladvocat*, Ouvrage très-utile; mais qui le seroit encore plus, si au lieu d'un peuple de Dieux ridicules, on y avoit inséré un plus grand nombre d'Hommes célébres.

(*b*) Le Guespier, ou Guêpier, est un Oiseau qui mange les Guêpes. Il ne s'en voit point en *France*, & fort peu en *Italie*; mais il y en a beaucoup en *Crête*. (Dict. de Trévoux.)

» tachent un fil dont ils tiennent le bout.
» La Cigale étant ainſi attachée, ne
» laiſſe pas de voler en l'air; & dès que
» le Gueſpier l'apperçoit, il deſcend avec
» rapidité, & avale la Cigale en volant;
» mais l'épingle crochue le retient au
» moyen du fil, & il y demeure pris.»
Cette épingle tue par conſéquent & la Cigale & le Gueſpier. Quel eſt donc le fruit de ce jeu cruel? Il faut faire faire cette réflexion aux enfans, en leur indiquant quelque autre moyen de prendre le Gueſpier, tel qu'un filet, que par une ficelle, on pouroit de loin faire tomber ſur lui, pendant qu'il mangeroit la Cigale. Il n'y auroit alors qu'une victime, & ce ſeroit celle qui doit l'être.

» Il y a des Chiens qui mangent vo-
» lontiers des Cigales. *Aldrovandus*
» avoit à ſa maiſon de campagne, une
» petite Chienne qui dévoroit toutes
» celles que ſon Maître lui donnoit. Elle
» les aimoit tant, que toutes les fois qu'un
» domeſtique alloit ſe promener dans
» les champs, elle le ſuivoit; & s'ar-
» rêtant ſous les arbres où les Cigales
» chantoient avec ardeur, elle l'invi-

» toit, par le mouvement continuel de » ſa queue, & par une voix plaintive, » à les prendre.

» Le nom de Cigale vient du mot » Latin *Cicadula*, (petite Cigale) qui » eſt un diminutif de *Cicada* (Cigale.)»

Nos Peres mangeoient des Cigales, & les trouvoient fort bonnes : nous préférons à tous ces mets naturels, des poiſons compoſés. C'eſt un outrage que nous faiſons à la Nature ; mais nos langueurs, nos infirmités, nos maladies, la vengent bien.

» Le ſavant *Jérome Mercurial*, (*c*) a » obſervé que les années où les Cigales » chantent peu, ſont ſujettes à des ma- » ladies épidémiques. Ce qui, comme » l'ont remarqué d'autres Médecins,

(*c*) Médecin du ſeiziéme ſiécle, natif de *Forli*, (*Forum Livii*) dans la Romagne, enſeigna avec réputation à *Padoue*, à *Boulogne* & à *Piſe*, & eut le bonheur de mourir dans ſa Patrie en 1596. âgé de 66. ans. On a de lui IV. Livres de l'art Gymnaſtique, un Traité des Maladies des femmes, & un grand nombre d'autres Ouvrages eſtimés, qui ſont tous écrits en Latin.

» vient de ce que ces années ſont or-
» dinairement humides, chaudes &
» pluvieuſes, & que le Soleil n'y pa-
» roît guère pendant l'Eté, ce qui n'ex-
» cite pas les Cigales à chanter. Or, ſui-
» vant les Obſervations d'*Hyppocrate*,
» ces conſtitutions d'air chaudes &
» humides, diſpoſent les humeurs à la
» putréfaction, & occaſionnent *des fiè-*
» *vres malignes épidemiques.*

DE LA PUNAISE.

QUe d'ennemis vous avez, Grands de la terre ! combien votre préten du bonheur eſt traverſé ! Ornez, tant qu'il vous plaira, ces magnifiques alcoves où vous vous étouffez entre pluſieurs rideaux, où vous vous enfoncez dans le duvet, dont la chaleur exceſſive & mal-ſaine vous affoiblit, vous énerve ; jamais vous n'y jouirez d'un vrai repos. Vous y êtes dans un état contraire à la Nature. Vous n'en bannirez jamais ni les ſoucis dévorans, ni même les Punaiſes. Il n'en faut qu'une pour vous tourmenter toute la nuit ; & quelque ſoin que prenne cette multitude importune de domeſtiques dont vous êtes obſédés, il en échapera toujours quelques-unes à leur vigilance. Le ſort des pauvres eſt moins malheureux à cet égard-là, que le vôtre. Ils ont l'eſprit tranquille, & ne craignent que les Punaiſes ; il en faut même beaucoup pour

les arracher au profond ſommeil qui eſt la récompenſe de leur travail ; & ils peuvent, avec un peu d'attention & de propreté, en diminuer conſidérablement le nombre, ſur-tout s'ils ont le bonheur de vivre loin des Villes, dont l'air infect eſt propre à ces Animaux mal-faiſans, & en augmente la population.

Le genre des Punaiſes contient un grand nombre d'eſpéces. (*d*) » Nous

(*d*) „ Ces eſpéces ſont différentes pour la „ figure, pour la grandeur, & pour la „ couleur. On les trouve dans les champs, „ dans les jardins potagers, dans les vergers, „ ſur les légumes, ſur les arbres, ſur les murs. „ *Swammerdam* les nomme Punaiſes de terre „ volantes, & en compte ſeize eſpéces, que „ la Nature a peintes de toutes ſortes de couleurs ; ce qui les rend auſſi agréables à la „ vûe, que leur odeur eſt incommode ; non „ compriſes les Punaiſes d'eau, qui volent pareillement, & qui ont dans la bouche un aiguillon, avec lequel elles piquent fortement. „ *Linnæus* fait mention de quarante-trois eſpéces de Punaiſes qui ſe trouvent en *Suéde*, „ & qui ont toutes des aîles, excepté la Punaiſe de lit, qui n'en a point.

» ne parlerons ici que de la Punaiſe » domeſtique. C'eſt un Inſecte de la » groſſeur d'une petite lentille, court, » fort plat, preſque rond, mou & fa- » cile à écraſer pour peu qu'on le tou- » che. Elle eſt rougeâtre ou d'une cou- » leur canelle un peu foncée, (e) d'une » odeur puante & fort deſagréable. Son » corps eſt compoſé extérieurement de » trois parties principales, qui ſont la » tête, la poitrine ou le corcelet, & le » ventre ou le corps proprement dit. » Aux deux côtés de la tête ſont deux petits yeux bruns, que nous devons bien craindre, car dès que la Punaiſe a apperçu quelque mets qui lui ſoit agréable, (& nous ſommes aſſurément pour elle une friandiſe) elle ne ſe donne point de relâche qu'elle n'y ſoit arrivée. J'ai lû, je ne ſais dans quel Ouvrage, qu'un Curieux a fait l'expérience que voici. Il s'eſt couché dans un lit ſuſpendu & découvert, au milieu d'une chambre où il n'y avoit aucun meuble.

(e) La Punaiſe domeſtique prend la teinte des ſombres demeures où elle vit: les autres au contraire, ſont belles comme les jardins & les champs qu'elles habitent.

Il a mis sur le plancher une Punaise, qui conduite sans doute & par la vûe, & par l'odorat, a hésité quelque tems sur les moyens qu'elle prendroit d'arriver au lit; ce qui étoit fort difficile. Elle a enfin pris le parti de monter à la muraille par le chemin le plus court; elle a gagné le plafond, toujours en suivant une ligne droite qui devoit passer au-dessus du lit; & lorsqu'elle y est parvenue, elle s'est laissé tomber sur le nés de l'Observateur.

La tête de la Punaise n'a rien de remarquable; le corcelet qui en est séparé par un étranglement, est composé d'un anneau; l'abdomen ou le reste du corps en a neuf.

Par la même raison que les Teignes se multiplient beaucoup chez nous, les Punaises y fourmillent aussi. Nous leur procurons des retraites fort commodes, depuis que nous avons des gardes-robes, c'est-à-dire des magazins de haillons & d'habits précieux. La mauvaise odeur, la sueur, la crasse sont les parfums & la nourriture des Punaises; elles préferent celles des personnes oisives, & qui font bonne chere, parcequ'étant

l'extrait des humeurs âcres qui circulent dans leur sang, elles sont plus fétides. Ces détails pouront paroître désagréables aux *Précieuses* de l'un & de l'autre sexe; mais dans une Histoire naturelle, il faut tout dire.

Pourquoi le faut-il? & que ne pouvons-nous en supprimer quelques traits qui semblent favoriser l'inhumanité? Ce ne sont pas seulement les Hommes qui se tuent, qui se dévorent les uns les autres, ou tout d'un coup, comme chez les Antropophages, ou peu-à-peu, comme chez-nous.

Les Chenilles & les Punaises se mangent aussi quand elles peuvent..... Mais ce n'est sans doute que quand la faim les y oblige?.... Non, cette régle n'est malheureusement pas générale. M. *de Réaumur* a souvent vû une Chenille à côté d'une autre plus foible, manger sa compagne, & préférer ce mets délicat aux feuilles, dont elle avoit commencé à se nourrir.

» Il y a long-tems qu'on est dans » l'opinion que les Chartreux n'ont » point de Punaises; & *Cardan*, (*f*)

(*f*) *Jean-Baptiste Cardan*, né à *Pavie* en 1734.

» cherchant à en apporter une raiſon
» naturelle, prétend que c'eſt parce-
» qu'ils ne mangent point de viande.
» Mais *Scaliger* le réfute en ces termes.
» Je veux qu'aucun Chartreux ne ſoit
» incommodé des Punaiſes; il reſtera
» toujours à ſavoir ſi elles ne naiſſent
» point dans leurs lits; car les lits de
» *Toulouſe* ne mangent point de viande,
» & cependant ils ſont infeſtés de cette
» Vermine. Au reſte, ſi l'abſtinence des
» Chartreux l'extermine, le beau mi-
» racle que voilà! Ne ſait-on pas que
» chez les Marſes il y a des Viperes,
» qui ne leur font aucun mal, quoiqu'ils
» ſoient les ennemis déclarés des Ser-
» pens? »

---

fut Docteur en Médecine, fit pluſieurs excellens Ouvrages: épouſa par une belle paſſion, une femme aimable, dont il ſe dégoûta, & qu'il empoiſonna. Exemple effrayant de ce qui peut arriver d'un amour à grands tranſports, & du nœud indiſſoluble du Mariage. Il fut arrêté & eut la tête tranchée en priſon à l'âge de vingt-ſix ans. Son pere a fait ſur ſa mort, un Livre intitulé *De utilitate ex adverſis capiendâ*. (De l'utilité qu'on doit retirer des adverſités.)

Je ne crois pas avec *Cardan* que la ſeule abſtinence de viande ſuffiſe pour rendre ceux qui s'en abſtiennent, inacceſſibles aux Punaiſes, puiſque ſi cela étoit » les Bénédictins, les Bernardins » réformés de la Trappe, les Camal- » dules, les Carmélites, jouiroient du » même privilége. » Mais je crois que quand on mange habituellement beaucoup de fruits, (*g*) & de légumes, outre que l'on eſt plus porté à la gaieté, on eſt auſſi moins expoſé aux diverſes eſpéces de Vermines, & par conſéquent aux Punaiſes.

Ce qui met ſur-tout les Chartreux à l'abri des Punaiſes » c'eſt qu'ils ne ſor- » tent point, & qu'ils tiennent leurs » cellules, ainſi que leurs habillemens, » dans une très-grande propreté. Cela

---

(*g*) Il paroît que ce ne ſont pas les fruits qui nourriſſent les Vers dans notre corps. Il faut avouer cependant qu'ils ſont mal-ſains, quand ils ne ſont pas aſſez mûrs. Le vrai moyen de s'aſſurer de leur maturité, ſeroit de les ramaſſer plutôt que de les cueillir; ou du moins de ne les cueillir que quand ils ſont prêts à tomber d'eux-mêmes.

» eſt ſi vrai, qu'il y a des Chartreuſes » où les domeſtiques ſont mangés de » Punaiſes, (*h*) tandis que les Reli- » gieux n'en ont point. Nous tenons ces » éclairciſſemens d'un Viſiteur de l'Or- » dre, Homme incapable d'en impo- » ſer. » (*Mat. Médic.* Tom. XI.)

» Les Punaiſes fuient la lumiere, & » ſe tiennent cachées pendant le jour; » mais dès que la lumiere eſt éteinte, » & qu'elles ont ſenti qu'on eſt couché, » elles ſe laiſſent tomber des rideaux » & du ciel de lit, elles ſortent en fou- » le de leurs différentes retraites, elles » aſſiégent le pauvre Homme qui veut » dormir, & le tourmentent comme un » forçat, ſe jettant principalement au » viſage, & aux parties du corps où la » peau eſt plus tendre. »

Un des meilleurs moyens d'éloigner les Punaiſes, eſt de joindre à la recette des Chartreux, c'eſt-à-dire, à la propreté, & à une nourriture ſaine, l'appat que *Mouſet* indique dans ſon *Theá-*

(*h*) Auſſi ces domeſtiques-là mangent-ils ordinairement beaucoup de viande.

tre des Insectes ; c'eſt du marc de beurre que l'on fait bouillir, & dont on enduit une aſſiéte de bois ; elles y viennent en foule, & après en avoir beaucoup mangé, elles meurent de réplétion. Ainſi on peut ſe donner le plaiſir malin de voir ces petites gourmandes accourir au poiſon qu'on leur a préparé : & la vengeance contre les Punaiſes eſt aſſurément bien permiſe.

» Selon *Pline*, le parfum des Sangſues » tue les Punaiſes, comme celui des Punaiſes tue les Sangſues. *Aldrovandus* » & *Jonſton* nous apprennent, d'après » *Hyppocrate*, que la fumigation faite » de fiente de Taureau, chaſſe les Punaiſes. *Avicenne* (*i*) dit la même choſe » de la fiente humaine. (Ce reméde eſt

(*i*) *Avicenne*, ſavant Médecin Arabe, né en 980. fut un Philoſophe très-ſubtil. On dit qu'il lut quarante fois la Métaphyſique d'*Ariſtote*, ſans l'entendre ; ce qui ne fait pas l'éloge de cette Métaphyſique. Ses débauches lui cauſerent de grandes maladies, dont il mourut en 1036. Que ne s'en étoit-il tenu à la Philoſophie d'un honnête Jardinier, que ſon pere lui avoit donnée pour premier maître !

un peu violent.) » D'autres vantent la » fumée du vitriol, ou du verdet, cel- » le du cyprès, de la nicelle, de la » conyze, de la ciguë, du tabac, &c. &c. (*Mat. Médic.* Tom. XI.)

On assure que les Chinois aiment beaucoup l'odeur de la Punaise. Chaque Peuple, de même que chaque Homme, a ses goûts, ses fantaisies.

Linnæus croit que parmi les Punaises de la campagne, on en pouroit trouver quelques espéces, qui étant introduites dans les maisons, détruiroient les Punaises de lit.

La Punaise est nommée en Grec *Coris*, & en Italien *Cimice*, du Latin *Cimex*. *Ménage* en trouve l'étimologie Française dans le mot Latin *putere*, qui signifie puer; d'où vient aussi *Punais*, *Putoir* ou *Putois*.

DE LA SAUTERELLE.

REprends les armes, foible & orgueilleux maître des Animaux ; en voici encore un qui te brave & qui eſt ſûr de te braver impunément. Tu as cultivé des plaines immenſes, tu les as baignées de ta ſueur, tu y as répandu l'eſpérance de ta richeſſe ; tu te prépares à la recueillir, le tems te ſert au-de-là de tes vœux, tu chaſſes de tes terres les Daims, les Cerfs, les Sangliers, les Oiſeaux même. Tu n'en chaſſeras pas cette nuée de Sauterelles, qui portée ſur les aîles d'un vent brûlant, vient moiſſonner ce que tu as ſemé. Ni *Pharaon* Roi d'*Egypte*, ni *Charle XII.* (*k*) Roi de *Suéde*, quoiqu'ils euſſent des armées à leurs ordres, n'ont pû leur réſiſter. Rentre chez-toi, pleure la perte de ton bien, & tâche de la répa-

(*k*) Nous citerons plus bas ce trait de l'Hiſtoire de *Charles XII.*

rer.

ter. Jouiſſons des productions de la Nature ; mais ſans trop d'attachement, puiſqu'elles peuvent ſi facilement nous être enlevées ; & quand l'orgueil voudra s'emparer de notre foible cœur, ſouvenons-nous qu'il y a, je ne dis pas des Lions, des Tigres, des Ours, mais ſeulement des Sauterelles..... Qu'une autre réflexion tirée du même ſujet, nous conſole, lorſque la guerre ou quelque autre malheur nous vient ravir ou notre fortune, ou nos eſpérances ; diſons-nous ſans amertume, ſans emportement: » C'eſt une légion de Sauterelles qui eſt » venu dévorer nos grains »..... Mais les Sauterelles ſont un fléau inévitable lorſque le vent nous les améne, au lieu que la guerre & la plûpart des autres malheurs pouroient ne l'être pas. Reprenons des mœurs ſi ſimples & ſi pures, que nous n'ayions déſormais à craindre que les Sauterelles ; & nous ſerons alors ſi heureux, que nous ne craindrons plus les Sauterelles même ; car nous ſerons ſûrs de trouver du ſecours dans nos voiſins, dont elles n'auront pas dévaſté les terres ; au lieu que ces ſecours ſont très-difficiles à obtenir aujourd'hui, que le

luxe rend neceſſaire juſqu'au plus embarraſſant ſuperflu, & que par cette raiſon, les Hommes même les plus riches n'ont pas de quoi ſoulager les malheureux.

Les Sauterelles ſe diviſent, comme preſque tous les autres Inſectes, en pluſieurs eſpéces. La plus remarquable eſt celle que l'on appelle grande Sauterelle, & ce ſera la ſeule dont nous parlerons ici. » Elle eſt d'une couleur d'herbe verte, excepté ſeulement une ligne » d'un bai-brun, qui paſſe ſupérieurement par le dos, la poitrine & le » ſommet de la tête, & deux lignes » pâles au-deſſous du ventre & de la » derniere paire de jambes. On y diſtingue principalement la tête, la poitrine ou le corcelet, & le ventre. La » tête eſt oblongue, regardant la terre, aſſez reſſemblante à celle d'un » Cheval. Sa bouche eſt recouverte » d'une eſpéce de bouclier rond, ſaillant, mobile, & munie de deux mâchoires dentées, dont les dents ſont » d'un bai-brun, pointues & réfléchies » par le bout. On y trouve en dedans, » une groſſe langue rougeâtre, attachée

» à la mâchoire inférieure, qui eſt large
» & arrondie. Il y a près des mâchoires,
» une mouſtache verdâtre velue, qui ſe
» plie par le moyen de trois articula-
» tions. Les antennes ſont noueuſes,
» fort longues, de plus en plus déliées,
» pâles, placées au ſommet de la tête;
» & les yeux hémiſphériques, un peu
» ſaillans, comme des points noirs. Le
» corcelet eſt élevé, étroit, armé en
» deſſus & en deſſous de deux épines
» dentelées. Le dos porte un bouclier
» oblong, auquel ſont fortement atta-
» chés les muſcles des jambes de de-
» vant, & ces muſcles ſont environnés
» de vaiſſeaux aëriens ou de trachées,
» blanches comme neige, ſi remarqua-
» bles qu'on ne peut s'empêcher d'ad-
» mirer l'Auteur de la Nature.

Comme la Sauterelle fait ſouvent de longs voyages, il lui falloit, pour en ſoutenir la fatigue, des aîles vigoureuſes. Elles en a quatre, qui ſont traverſées dans leur milieu par une groſſe côte verte. Elle a ſix jambes, ſoutenues ſur des cuiſſes pictées & ſillonées: ces jambes ſont épineuſes, elles ſont terminées par des pieds, de chacun deſ-

quels sortent deux crochets recourbés en hameçons. Les deux jambes de derriere sont les plus longues & les plus fortes, parcequ'elles doivent la soutenir & l'aider à s'élancer. Cette conformation est la même dans le Grillon & la Cigale, parcequ'elle est destinée au même usage.

La Sauterelle a un triple estomac; & » *Swammerdam* observe qu'il a beau» coup de rapport avec celui des Ani» maux qui ruminent; que cette partie » de leur estomac où elles réservent les » alimens, est fort aisée à reconnoître, » & qu'il ne doute point qu'elles ne ru» minent. »

Le ventre de la Sauterelle est bien fait pour sa voracité. Il est très-grand, formé de huit anneaux. A la partie inférieure du dernier, naissent deux petites queues velues comme celles des Rats. La femelle porte sous son ventre une double pointe ou tariere, dont elle se sert pour percer la terre ou les autres corps, dans lesquels elle dépose ses œufs, vers la fin de l'Automne.

Ni la femelle, ni le mâle ne survit guère à la ponte; les œufs éclosent aux

premieres chaleurs du Printems. Les Laboureurs soigneux & attentifs, les cherchent, & détruisent tous ceux qu'ils trouvent: ils ont pour récompense, tout le grain qu'auroient mangé les Sauterelles qu'ils auroient laissé paître.

Beaucoup de Sauterelles nous viennent d'*Espagne;* & il seroit aisé de les y faire périr avant leur naissance, par le moyen que nous venons d'indiquer. Les Payſans Espagnols ont négligé jusqu'ici de s'en servir; & ils avoient de quoi motiver leur paresse. » Si les *Langostes* (*l*) disoient-ils, ne mangent pas » nos bleds, le Roi & l'Eglise les mangeront. Que nous importe de les conserver? » Mais ils reprennent toute leur activité sous l'empire actuel d'un Roi juste, qui les met à leur aise, qui les encourage, & qui empêche que les Ecclésiastiques & les Grands ne les accablent.

Des œufs de Sauterelles qui viennent à bien, il en sort, pour notre malheur,

(*l*) Ils nomment ainsi les Sauterelles, du mot Latin *Locusta*.

de petits Vers blancs, pas plus gros que des Puces. En deux ou trois jours, ils prennent une couleur noirâtre, qui s'affoiblit peu-à-peu, & finit par être rousse; ils sont alors dans l'état de Nymphe; ils y passent environ vingt-cinq jours; après quoi ils ne mangent plus. Tous les Insectes en usent ainsi, pour quitter plus aisément leur robe: ils savent qu'une diéte forcée est le moyen de la rendre large & flottante.

Quand la Nymphe de la Sauterelle est prête à se dépouiller, elle s'attache à un chardon ou à une ronce, & y fait la pénible opération de son travestissement. » La Sauterelle ainsi dégagée, » ne montre plus cette couleur obscure » qu'elle avoit auparavant; mais une » couleur blanchâtre ou d'un verd plus » clair. Et comme elle s'est beaucoup » fatiguée pour quitter sa dépouille, & » que son corps est encore trop tendre » pour pouvoir soutenir la violence des » impressions de l'air, elle se laisse » tomber par terre, où elle demeure à » demi-morte pendant une heure.

» Les Sauterelles sont difformes & » ridées, leur bouche est comme cou-

» verte d'écailles, & derriere la tête
» elles portent un coqueluchon qui fi-
» nit où les aîles commencent. Si l'on
» en croit un Auteur Arabe cité par le
» Docte *Samuel Bochart*, (*m*) on trou-
» ve dans la Sauterelle, la nature de
» dix Animaux, ſavoir : la tête du *Che-*
» *val*, les yeux de l'*Eléphant*, le col du
» *Taureau*, les cornes du *Cerf*, la poi-
» trine du *Lion*, le ventre du *Scorpion*,
» les aîles de l'*Aigle*, la cuiſſe du *Cha-*
» *meau*, les jambes de l'*Autruche*, & la
» queue du *Serpent*; (*n*) ce qui fait un
» compoſé monſtrueux. Au reſte, il y
» a des Sauterelles qui ont des aîles

(*m*) *Bochart*, Miniſtre de la Religion prétendue réformée, naquit à *Rouen* en 1599. fit beaucoup d'ouvrages de Théologie, & de Controverſe, dont il auroit mieux fait de s'épargner le travail inutile & même dangereux. Il mourut ſubitement en 1667. en diſputant avec *Pierre-Daniel Huet*, autre Docteur Controverſiſte.

(*n*) La plûpart de ces prétendues reſſemblances ſont, ſans doute, auſſi peu fondées, que celles que nous croyons avoir avec un Aigle, un Lion, une Chouette, &c. quand nous nous cachons le bas du viſage.

» assez jolies, les unes bleues, les au-
» tres rouges, d'autres bigarées. La plû-
» part sautent plus qu'elles ne volent;
» & leur saut est tel, qu'il va deux cents
» fois plus haut que la longueur de
» leur corps. Mais la plus singuliere, &
» en même tems la plus grande de tou-
» tes, est la *Mante* (*o*) ainsi nommée
» du mot Grec *Mantis*, qui signifie Pro-
» phéteſſe, soit parcequ'elle annonce le
» Printems quand elle paroît, soit par-
» ceque son arrivée, comme celle des
» autres Sauterelles, présage la disette,
» soit parcequ'elle semble, dans son at-
» titude la plus ordinaire, prier Dieu,
» les mains jointes, comme faisoient les
» Prophétes de l'ancienne Loi. Aussi le
» Peuple de Provence l'a-t-il appellé
» *Pregue dieu*. Elle y est regardée avec
» une sorte de vénération, comme un
» Insecte dévot. Sa charité, dit-on, est
» grande, au moins pour les enfans:
» lorsqu'il y en a quelqu'un qui lui
» demande le chemin, elle le lui mon-

(*o*) M. *de Réaumur* la nomme *Mente*. Voyez ci-dessus l'article des Insectes en général, *p.* 15.

» tre avec un de ſes pieds. On aſſure » qu'il eſt rare qu'elle le lui enſeigne » mal, que cela n'arrive preſque jamais. (*Mat. Médic.* Tom. XI.)

C'eſt pour s'en moquer, que les Auteurs de la *Matiere Médicale* racontent cette ridicule Hiſtoire, que nous avons auſſi racontée en peu de mots, & avec tout le mépris qu'elle mérite, au commencement de cet Ouvrage. Il faut que le peuple ſoit bien imbécille, bien ennemi de la vérité & de lui-même, pour ſe faire de tels fantômes. Il trouve de la dévotion dans un Inſecte, & dans un Inſecte deſtructeur. On le reconnoît bien-là ; de tout tems il a adoré ſes bourreaux, de tout tems on l'a vû.

L'Encenſoir à la main, chercher les Crocodiles. *Boileau.*

La Sauterelle Prophéteſſe montre le chemin aux enfans, à-peu-près comme les Hannetons dont nous avons parlé, plaident, font des armes, ou prêchent, ſelon les habits qu'on leur donne ; car on interprête toujours leurs geſtes re-

lativement à l'habit dont on les a décorés.

Le monde eſt vieux, je le crois; cependant
On le peut amuſer encor comme un enfant.

La Fontaine.

» Notre Sauterelle verte a un chant » qui n'eſt pas déplaiſant; & dans les » climats froids, où on ne connoît pas » la vraie Cigale, on lui donne aſſez » communément le nom de Cigale, » quoiqu'il y ait entre elles une très- » grande différence. Il n'y a que le mâle » qui chante, de même que dans les au- » tres eſpéces de Sauterelles; la femelle » eſt muette. » Uniquement occupée des tendres ſoins qu'elle doit à ſa poſtérité, les organes du chant lui auroient été inutiles, elle auroit à peine eu quelquefois le loiſir d'en faire uſage. Il valoit bien mieux qu'ils fuſſent donnés au mâle, qui s'en ſert pour la deſennuyer, pour lui rappeller leurs amours, pour lui rendre le travail agréable. C'eſt par cette raiſon que la Nature a conformé de même les Oiſeaux..... Je me rappelle ſur ce ſujet une plaiſanterie,

que les Femmes ſont intéreſſées à rendre mauvaiſe. On demandoit pourquoi les femelles des Oiſeaux étoient muettes, & les Femmes ne l'étoient pas. Quelqu'un, faiſant alluſion au bon mot de *Mallebranche*, répondit avec malignité, que c'étoit parceque les Oiſeaux n'avoient pas mangé de grain défendu (*p*).... Juſqu'à quand la fourberie, l'impoſture & la médiſance, qui découlent plus ſouvent encore des lévres des Femmes, que des nôtres, feront-elles notre fléau du don de la parole, qui leur a été accordé, & qui pouroit contribuer à notre bonheur? Juſqu'à quand, pour mieux dire, auront-elles des défauts, & en aurons-nous auſſi? Ce ſera juſqu'à ce que nous ayions entierement changé leur éducation & la nôtre.

» Si l'on prend à une Sauterelle une » des jambes de derriere, elle ſe détache » du corps à ſa naiſſance, & alors elle

(*p*) *Mallebranche* diſoit, en conſidérant le triſte ſort des Animaux que nous avons aſſociés à nos malheurs, qu'il falloit qu'ils euſſent mangé du foin défendu.

» ne sauroit presque plus voler; parceque » ses jambes lui servent à s'élancer en » l'air. Lorsqu'on la serre dans la main, » elle la mord si fort, qu'on est obligé » de la lâcher. Quand elle vole, elle fait » un peu de bruit avec ses aîles.

» Les Sauterelles multiplient prodi- » gieusement. M. *Lyonnet* remarque » que celles de passage qui broutent » les champs, ont la queue trop courte » pour pouvoir pondre leurs œufs bien » avant dans la terre; c'est ce qui fait » que les Oiseaux & les injures de » l'air en détruisent une grande quan- » tité: sage effet de la Providence, qui » empêche par-là la trop grande mul- » tiplication d'un Animal si nuisible.

Les dommages qu'elles causent, sont incroyables & font frémir. » En voici » un exemple que l'on trouve dans » l'*Histoire de Charles XII. Roi de Suéde*, » Tom. IV. (*q*) Son Historien rappor- » tant que cet infortuné Prince fut très-

(*q*) Ce n'est pas celle dont M. *de Voltaire* est l'auteur. Celle-ci n'a qu'un volume, c'est déja un avantage, & ce n'est pas le seul qu'elle ait sur celle que l'on va citer.

» incommodé, dans la *Besserabie*, par les
» Sauterelles, s'exprime en ces termes.
» Une horrible quantité de Sauterelles
» s'élevoit sur le midi, du côté de la
» mer ; premierement à petits flots ;
» ensuite comme des nuages qui ob-
» scurcissoient l'air & le rendoient si
» sombre & si épais, que dans toute
» cette vaste plaine le Soleil paroissoit
» entierement éclipsé. Ces Insectes ne
» voloient point proche de terre ; mais
» à-peu-près à la même hauteur que l'on
» voit voler les Hirondelles, jusqu'à ce
» qu'ils eussent trouvé un champ, sur
» lequel ils pussent se jetter. Nous
» en rencontrions souvent sur le che-
» min, d'où ils s'élevoient avec un
» bruit semblable à celui d'une tem-
» pête. Ils venoient ensuite fondre sur
» nous comme un orage, se jettoient
» sur la même plaine où nous étions,
» & sans crainte d'être foulés aux pieds
» des Chevaux, ils s'élevoient de terre,
» & couvroient le corps & le visage, à
» ne pas voir devant nous, jusqu'à ce
» que nous eussions passé l'endroit où
» elles s'arrêtoient. Par-tout où ces Sau-
» terelles se reposoient, elles y faisoient

» un dégât affreux, en broutant l'herbe jusqu'à la racine; en sorte qu'au » lieu de cette belle verdure dont la » campagne étoit auparavant couverte, » on n'y voyoit qu'une terre aride & » sablonneuse. On ne sauroit jamais » croire qu'un si petit Animal pût passer » la mer, si l'expérience n'en avoit si » souvent convaincu ces pauvres peuples; car après avoir passé un petit » bras du *Pont-Euxin*, en venant des » Isles ou terres voisines, ces Insectes » traversent encore de grandes Provinces, où ils ravagent tout ce qu'ils » rencontrent, jusqu'à ronger les portes » même des Maisons.

Voici une autre scène, qui se passe sur un autre théâtre, & qui ressemble beaucoup à la premiere. » On vit à la » *Chine*, dit *Du Halde*, (r) une si pro-

(r) *Du Halde* (Jean-Baptiste) Jésuite, Voyageur, Sécretaire de *Michel Tellier*, Confesseur de Louis XIV. étoit né à Paris en 1674. & y mourut en 1743. Il a fait la *Description de la Chine & de la Tartarie Chinoise*, & a travaillé aux *Lettres édifiantes & curieuses*, depuis le neuviéme Recueil inclusivement, jusqu'au vingt-six.

» digieuſe quantité de Sauterelles, que » couvrant entierement le ciel, leurs » aîles ſembloient s'entre-toucher. Vous » auriez cru voir ſur votre tête, de groſ- » ſes montagnes de verdure. Le bruit » que ces Inſectes faiſoient en volant, » reſſembloit à celui des tambours. (*Hiſtoire des Voyages*, Tom. VI. *page* 490.)

Les Auteurs nous ont laiſſé pluſieurs » recettes pour éloigner ou faire périr » les Sauterelles : mais ne croyons pas » que l'on doive y ajouter foi. *Aldro-* » *vandus* avoue que trop ſouvent les » reſſources de l'eſprit humain n'y ſer- » vent de rien, & que l'unique moyen » d'exterminer ces Inſectes, eſt de re- » courir à Dieu par des prieres publi- » ques. Au reſte, les Sauterelles s'entre- » détruiſent elles-mêmes, & les plus » fortes dévorent les plus foibles. » Que de rapports frappans, entre cette pernicieuſe engeance & la nôtre !

Le nom de *Sauterelle* vient du mot *ſauter*, & ſon nom Italien *ſaltarella*, du mot Latin *ſaltare*, qui ſignifie danſer, ſauter. Elle ſe nomme auſſi en Italien, *Cavalletta*, (petite Cavale;) en

Grec *Akris*, en Latin *Locuſta*; (*ſ*) d'où vient que l'on nomme la grande Sauterelle *Loguſte*, en certaines Provinces de *France*, où l'on nomme la petite, *Sauterau*. Ailleurs on déſigne l'une & l'autre ſous le nom commun d'*Aoutron*, *Aoutrelle*, parcequ'elle paroît au mois d'Août.

Il y a en Orient une eſpéce de Sauterelles, dont la chair eſt auſſi blanche que celle de l'Ecreviſſe, & que l'on dit être d'un goût très-agréable. Les peuples de ces contrées les mangent avec plaiſir, & en font un de leurs mets les plus délicats. L'Evangile nous apprend que *S. Jean-Baptiſte* s'en nourriſſoit dans le déſert. De tout tems les Orientaux en ont mangé. *Moïſe* ſpécifie quatre ſortes de Sauterelles dont il permet l'uſage aux Juifs; & ce ſont ſans doute les meilleures & les plus ſaines. Car ſes loix ont pour objet, avec la

---

(*ſ*) J'ai rapporté dans le *Cours d'Hiſtoire*, à la fin du regne de Néron, un trait ingénieux, auquel le mot *Locuſta* a donné lieu. Je vais le tranſcrire-ici.

plus grande pureté de l'ame, la meilleure constitution du corps. C'étoit la coutume à *Athénes*, suivant *Aristophane*, de porter les Sauterelles au marché, comme l'on y apporte chez nous la Volaille & le Gibier. La probité, la modération dans le désir de s'enrichir, & toutes les vertus tiennent de plus près que l'on ne pense, à la frugalité : nous aurons fait bien du progrès vers la perfection, quand nous commencerons à manger des Sauterelles.

» Ces Insectes pris en forme de par-
» fum, c'est-à-dire, pulvérisés, guéris-
» sent, selon *Dioscoride*, la rétention d'u-
» rine, sur-tout dans les Femmes. D'au-
» tres les conseillent contre les vapeurs.
» M. *Linnæus* dit qu'en *Suéde*, les gens
» de la campagne font mordre les ver-
» rues de leurs mains à notre grande
» Sauterelle verte, qui, en mordant,
» vomit sur la plaie une liqueur qui les
» fait sécher. » Il y a un remède plus efficace que celui-là : c'est de faire calciner une ardoise, que l'on jette ensuite dans de fort vinaigre. On fait de tout cela une bouillie épaisse, dont

on frotte, plusieurs fois le jour, la verrue ou poireau, & l'on est guéri en peu de tems. Il y a plusieurs autres remédes que tout le monde sait, & parmi lesquels il y en a beaucoup de ridicules, dont on ne doit attendre aucun effet.

DU CLOPORTE
OU CLAUPORTE. (t)

CErtains Hommes, avec des talens par leſquels ils pouroient ſe rendre utiles, ne s'occupent que de choſes frivoles; au lieu, par exemple, de s'être adonnés à l'Agriculture, ou au Commerce, ils s'amuſent de vaines ſpéculations: ces Hommes reſſemblent au Cloporte, qui avec un aſſez grand nombre de pieds, (il en a quatorze) marche preſque auſſi lentement qu'un Eſcargot ou un Ver apode, à moins qu'il ne ſoit fort preſſé.

» La Cloporte eſt un petit Inſecte » terreſtre & non aîlé, plat, un peu » vouté, long à peine d'un travers de » doigt, de figure rhomboïde, (u) de

(t) Ce mot eſt auſſi féminin; mais on ne trouve guère *une Cloporte*, que dans les Ouvrages de Médecine.

(u) Cette figure, qui eſt auſſi celle de la Punaiſe & de quelques autres Inſectes, eſt ainſi nommée du Latin *Rhombus*, (Turbot) parcequ'elle reſſemble à ce Poiſſon.

» couleur ordinairement cendrée, quel-
» quefois livide ou noirâtre. Il a la tête
» petite, arrondie, munie d'une bou-
» che presque imperceptible située en
» dessous, & de deux petites cornes
» ou antennes un peu saillantes en des-
» sus, composées chacune de cinq ar-
» ticulations, dont les plus proches de
» la tête sont les plus courtes. » On ob-
serve avec plaisir la mobilité de ces an-
tennes, & l'usage continuel qu'en fait
la Cloporte en marchant; elle paroît
s'en servir comme l'aveugle de son bâ-
ton. » Elle a le corps couvert d'une peau
» lisse & polie, qui est comme écail-
» leuse & ferme, composée de huit
» anneaux d'inégale grandeur, dont le
» second est le plus grand de tous, non
» compris six autres anneaux plus pe-
» tits, qui sont vers la queue. Les deux
» côtés vers les pieds, sont dentés com-
» me une scie. Sous le ventre on com-
» pte quatorze pieds, composés cha-
» cun de quatre jointures garnies en
» dedans de quelques épines très cour-
» tes. La queue est doublement four-
» chue, longuette, pointue. On apper-
» çoit quelquefois sur le dos de l'Insec-

» te des taches noirâtres ou jaunâtres, » semées çà & là. »

Les Cloportes sont vivipares, c'est-à-dire, que les œufs que porte la femelle, éclosent dans son corps ; ce n'est qu'en ce sens qu'il y a des Animaux vivipares ; le Ciron, le Dromadaire, l'Homme, tout ce qui respire, sort d'un œuf ; (*v*) les opérations des Anatomistes le démontrent, il n'est plus permis d'en douter ; & c'est une raison de plus d'adorer l'Auteur de la Nature, & de reconnoître sa puissance & sa sagesse infinie, en ce qu'il fait produire à une seule cause, à une cause la plus simple qui soit possible, tant d'effets & si variés. (*x*)

Jonston se trompe lorsqu'il dit » avec » bien d'autres, que les Cloportes, après » l'accouplement, pondent un grand

(*v*) On y pouroit ajouter tout ce qui végéte ; car la graine, par exemple, n'est-elle pas l'œuf de la plante ?

(*x*) Tous les Savans ne sont pas d'accord sur la maniere d'être de ces œufs ; mais tous reconnoissent sous differens noms, leur existence.

» nombre d'œufs blancs, luisans, sem-
» blables à de petites perles, & ramassés
» en tas, d'où sortent des Vers blan-
» châtres, qui demeurent quelque tems
» immobiles. M. *Lemery* (*y*) a recon-
» nu sûrement, & dit en termes exprès,
» que les femelles portent une grande
» quantité de petits, qui sortant du
» ventre de leur mere, marchent & se
» répandent alaigrement à la ronde,
» quoiqu'ils ne soient pas plus gros que
» des Poux. »

On a cru long-tems que la Vipere & la Cloporte mouroient en jettant leurs petits. Des observations plus justes ont détruit cette erreur. Il n'est pas dans la Nature qu'une mere, en faisant à de nouveaux êtres le don précieux de la

---

(*y*) Lemery (*Nicolas*) habile Chymiste, né à Rouen en 1645, se fit recevoir Apothicaire à Paris, & ouvrit chez lui des cours publics de Chymie. Il fut long-tems le seul qui sût faire le *Blanc d'Espagne*. Il bannit de la Chymie les termes barbares. Il passa du Protestantisme à la Religion Catholique, pour éviter de mauvaises affaires qu'on lui suscitoit. Il mourut en 1715.

vie, en soit punie en la perdant elle-même. Si cela arrive quelquefois aux Femmes, c'est la faute de leur mollesse, ce n'est point celle de la Nature. Si quelques Insectes, tels que l'Ephémere, la Sauterelle, &c. ne survivent que quelques instans à leur ponte, au moins y survivent-elles, au moins jouissent-elles, pendant quelques instans, du plaisir si doux de s'être assuré, par la propagation, une sorte d'immortalité.

» J'ai observé, dit *Langius*, (z) que » les Cloportes femelles portent leurs » petits attachés à leur ventre, à-peu-» près comme les Ecrevisses de riviere » y portent leurs œufs.

» Les Cloportes ne different entre » elles que par la grandeur, la couleur » & le lieu de leur habitation. Car elles » sont plus grandes ou plus petites,

---

(z) *Langius* ou *Lange* (Rodolphe) né en Vestphalie sur la fin du XV. siécle, c'est-à-dire, vers 1460. fut Prévôt de l'Eglise de *Munster*, voyagea pour s'instruire, fut un des premiers restaurateurs des Lettres en Allemagne, composa plusieurs Poëmes Latins, qui sont estimés; & mourut en 1519.

» d'une couleur brune, cendrée ou blan-
» châtre, domestiques ou sauvages. Les
» domestiques se trouvent sous les toits,
» dans les crevasses des vieux murs,
» sous les pierres, dans les caves, dans
» les celliers, sous des vaisseaux pleins
» d'eau, dans les fumiers, dans les cou-
» ches des jardins, dans les serres, aux
» lieux humides ; frais & remplis de
» salpêtre.. Les sauvages se tiennent
» dans les bleds, dans les bois, dans
» les fentes & sous l'écorce des vieux
» arbres. Ces dernieres sont les plus
» petites, & on les emploie beaucoup
» moins en Médecine. Les premieres
» sont préférées, parcequ'elles paroissent
» plus empreintes d'un sel salpêtreux,
» dont elles se sont nourries, & qui fait
» toute leur vertu. Les unes & les au-
» tres sont d'une sensibilité exquise : car
» pour peu qu'on les touche, elles se
» replient, se roulent sur elles-mêmes;
» en joignant leur tête à leur queue, &
» s'arrondissent si exactement en un inf-
» tant, qu'elles paroissent en maniere
» de petites boules ou de pilules fort bien
» formées. Elles demeurent en cet état,
» sans aucun mouvement apparent, jus-
qu'à

» qu'à ce que la peur d'être prises, étant
» passée, elles se développent & repren-
» nent leur premiere figure. La rigueur
» de l'Hyver les engourdit & les tue
» pour la plûpart. Les Oiseaux, les Lé-
» zards & les Araignées les mangent.
» On a douté qu'elles changeassent ja-
» mais de peau; mais on trouve assez
» souvent de leurs dépouilles, & d'ail-
» leurs c'est la coutume des Insectes
» de changer de peau tous les ans, ce
» qui leur est commun avec les diffé-
» rentes espéces de Serpens.

» Il ne faut pas confondre, comme
» a fait Pline, les Colportes avec les
» Scolopendres, soit terrestres, soit
» aquatiques, ni avec ces Insectes que
» les Latins appellent *Juli*, (c'est-à-dire
» *Velus*,) & qui méritent mieux qu'el-
» les, le nom de Mille-pieds, puis-
» qu'au rapport de *Cardan*, on leur
» trouve quarante-quatre pieds. On
» découvre une méchanique admirable
» & curieuse dans le marcher des Mille-
» pieds, tels que sont les Scolopendres
» & ceux qu'on nomme *Juli*. A cha-
» que côté du corps, on voit une ran-
» gée de jambes qui s'étend depuis un

» bout du corps jusqu'à l'autre. Cha-
» cune de ces jambes a un mouvement
» particulier, & l'une suit régulière-
» ment l'autre, d'une maniere admira-
» ble qu'on ne sauroit bien décrire.
» Lorsqu'ils marchent, leurs jambes
» font une espéce d'ondulation, & trans-
» portent le corps par un mouvement
» progressif, plus rapide qu'on ne se l'i-
» magine, vû le nombre de petits pas
» que tant de pieds doivent faire.

» La Cloporte a été nommée en
» Latin *Asellus*, en Grec *Onos*, ou
» *Oniscos* (*a*), c'est-à-dire, Ane ou
» Anon; soit à cause que cet Insecte est
» gris cendré, & de la couleur de l'A-
» ne, soit à cause de la lenteur de sa
» marche, malgré la multitude de ses
» pieds. Le mot François Cloporte,
» Closporte ou Clauporte, est dit pour
» Clausporque, (*Clausi porca* ou *Clusi-*
» *lis porca*,) comme qui diroit Truie
» close. Aussi le Vulgaire appelle-t-il
» les Cloportes, des Truies. En Cham-

(*a*) D'où on lui a donné le nom Latin *Oniscus*.

» pagne, on les nomme *Pourcelets* ou » *Porcelets de saint Antoine.* En Ita- » lien, *Porcelletti* ou *Porcellioni*, parce » qu'on s'est imaginé que la figure des » Cloportes avoit quelque ressemblan- » ce avec celle des Pourceaux. » (*Mat. Méd.* Tom. XI.)

Des Censeurs difficiles pouront trouver mauvais que je fasse de si longues citations : je les prie d'observer qu'il vaut mieux prendre dans un bon Livre une description bien faite, que de la faire soi-même, au péril de la rendre moins précise & moins juste. Je les prie d'observer que je n'ai dans cet Ouvrage, que l'humble qualité de Compilateur, & que ne travaillant que sur les observations des Naturalistes, je dois les rapporter telles qu'elles sont dans leurs Mémoires, plutôt que d'y donner avec effort, une tournure, qui sans que je m'en apperçusse, pouroit quelquefois altérer la vérité. Il faut d'ailleurs se souvenir que je me propose deux objets, l'un moral, l'autre physique ; que celui-ci n'est, comme il doit l'être, que l'accessoire du premier ; que la partie morale est la seule de cet Ou-

vrage qui m'appartienne ; qu'à l'égard de l'autre, je devrois être regardé comme plagiaire, si je n'accusois mes larcins par des guillemets (*b*), & si par ce moyen je ne rendois aux Savans, qui enrichissent ma compilation, l'hommage que je leur dois.

Les Médecins emploient avec succès dans plusieurs maladies, les Cloportes pulvérisés ; on les prend intérieurement. » Quant à l'usage exter» ne, on les écrase pour les appliquer » en cataplasme sur la gorge, dans l'es» quinancie. Les Cloportes vives appli» quées sur certains ulceres, les morti» fient & en facilitent la guérison. L'hui» le dans laquelle on les a mis infuser, » sert de liniment (*c*) dans les Hémor» rhoïdes.

(*b*) On nomme Guillemets les petites marques [„] par lesquelles on indique les citations.

(*c*) Ce mot qui revient à celui de calmant ou adoucissant, est tiré du Latin *linire*, adoucir, frotter avec quelque chose de gras & d'onctueux.

DU CANCRE DE MER, OU CRABE, ET DE L'ECREVISSE.

ARriere (*a*) ceux dont la bouche
Souffle le chaud & le froid.

Lorſque le Satyre congédie bruſquement par ces mots, le pauvre Voyageur à qui, ſuivant le doux inſtinct de l'humanité, il venoit d'offrir ſon dîner, il raiſonnoit en Sauvage, & en Sauvage qui un peu civiliſé, raiſonneroit plus juſte. Souffler par le même organe le chaud & le froid ; c'eſt en même tems

(*a*) J'ai lû dans un Ordinaire de la Meſſe, une indécente réflexion, qui commence auſſi par ce vieux mot, c'eſt au moment de la Conſécration. *Arriere, vagabondes penſées, laiſſez paſſer le Roi de gloire, le voici qui arrive.*

L'Ouvrage où j'ai lû cela, eſt d'un certain P. Corret, Jéſuite Flamand. Ce Livre de prieres ſi peu propres à toucher l'ame & à l'élever, ne laiſſe pas que d'être encore en *Flandres* le Manuel de bien des perſonnes, qui font profeſſion de piété.

un avantage pour nous, & une preuve de la sage simplicité du Créateur, qui pour ne pas multiplier les causes, fait produire à une seule, des effets opposés. Il ne faut donc, ni blâmer la bouche qui souffle le chaud & le froid, ni croire, comme ce Satyre, qu'elle annonce un cœur qui prend, selon l'occasion & selon son intérêt, ou le parti de la vertu, ou celui du vice. Qu'auroit donc dit ce sévere Moraliste des Forêts, s'il avoit entendu la Chauve-souris désavouer alternativement pour ses semblables, les Souris & les Oiseaux ?

Je suis Oiseau, voyez mes aîles ;
Vive la Gent qui fend les airs.
. . . . . .
Je suis Souris, vivent les Rats ;
Jupiter confonde les Chats.

Sans doute, il n'en auroit pas conclu, comme La Fontaine.

Le Sage dit selon les Gens :
Vive le Roi, vive la Ligue.

Rien, il est vrai, n'est si méprisable, ni si affreux, qu'un cœur double.

Le commerce entre les Hommes n'eſt plus qu'un brigandage, dès que la ſincérité en eſt bannie. Plus il nous eſt aiſé de tromper ceux à qui nous parlons, plus nous nous rendons criminels en le faiſant, puiſque ceux que nous trompons, n'ont aucun moyen d'échapper à nos piéges. On ne ſauroit trop admirer le génie de *Lucien* qui, après avoir fait dire plaiſamment à *Momus*, que le Taureau devroit avoir les cornes au-deſſous des yeux, pour voir où il porteroit ſes coups, & que les maiſons devroient être à roulettes, pour qu'on les tranſportât où l'on voudroit, lui fait terminer ſa critique par cette grande idée: Il faudroit auſſi que l'Homme eût à ſon ſein une fenêtre, par où l'on pût découvrir ce qui ſe paſſe dans ſon cœur. (*a*) Nous ajouterons qu'il ſeroit cependant à propos que cette fenêtre fût couverte en dedans d'une gaze légere, car ſans jamais mentir, on peut quelquefois, pour ſon bien, pour celui des autres, & quand cela ne peut nui-

a) M. *Richer* a mis cette Fable en vers.

re à perſonne, modifier un peu la vérité; témoin la Chauve-ſouris qui échape aux deux Belettes; témoin le Renard qui prétexe un rhume pour ſe diſpenſer de dire ce qu'il ſent dans l'antre du Lion. Il réſulte encore du même principe, que pour ſe mettre à l'abri de la malignité des Hommes, on peut avoir recours à d'innocens artifices; (a) qu'il eſt quelquefois néceſſaire de miner comme la Taupe; ou d'aller comme le Crabe, ou l'Ecreviſſe, ſoit à reculons, ſoit de côté vers le but qu'on ſe propoſe d'atteindre.

» Entre tous les Animaux ou Poiſ-
» ſons cruſtacés, que les Grecs appellent
» *Malacoſtraca*, & les Latins *Cruſtata*
» ou *Cruſtacea*, c'eſt-à-dire, couverts
» d'une croute dure par elle-même,

(a) Quels ſont ces artifices; & dans quelles circonſtances ſont-ils innocens? Un honnête Homme à qui l'on a inſpiré dès ſa jeuneſſe l'amour de la vertu, reconnoît ſans peine les artifices criminels à l'horreur qu'ils lui inſpirent. Il ſeroit inutile de les faire connoître aux Hommes de mauvaiſe foi; leur conſcience s'éléve aſſez contre l'uſage qu'ils en font; mais ils étouffent le cri de leur conſcience.

» mais molle en comparaiſon des écail-
» les ou coquilles pierreuſes des Teſta-
» cées, on diſtingue, 1°. le Cancre de
» mer, dont il y a pluſieurs eſpéces; 2°.
» la grande Sauterelle de mer, nom-
» mée *Langouſte*; 3°. la groſſe Ecre-
» viſſe de mer, que les Normands ap-
» pellent *Homar*, & les Marſeillois *Lin-*
» *gumbauld*; 4°. la petite Ecreviſſe de
» mer, dite *Chevrette, Crevette, Squille,*
» *Bouquet* ou *Sallicoque*; 5°. l'Ecreviſſe
» d'eau douce.

De ces cinq eſpéces de Poiſſons cruſtacés, nous ne traiterons ici que de la premiere & de la derniere.

» Le Cancre de mer, ou Crabe, a le
» corps arrondi, plus large que long,
» ayant pour l'ordinaire neuf pouces
» de largeur, & un demi-pied de lon-
» gueur. Il eſt couvert d'une écaille, ou
» croute aſſez liſſe & polie, quoiqu'on
» y remarque des éminences & des en-
» foncemens, quelquefois même des
» incruſtations, qui y forment certains
» petits reliefs, ſelon *Belon*. Il croît
» gros comme la tête d'un Homme,
» mais de forme plus platte; ſon écorce
» eſt fort dure; ſes jambes ſont cour-

» bées en dehors ; il en a quatre de
» chaque côté, couvertes de poils, ayant
» chacune trois articulations ; les on-
» gles longs & aigus. Ses bras ont deux
» articulations, & sont fourchus vers
» le bout. L'extrémité des mordans,
» qu'on appelle autrement forces, pin-
» ces ou tenailles, est fort noire & co-
» chée (*a*) en dedans, d'une dureté
» pareille à celle des os. Voilà pour-
» quoi les Payſans qui les vont vendre
» au Marché, leur tiennent étroitement
» les bras dans un ſac, de peur qu'ils ne
» s'entre-tuent en ſe coupant les jam-
» bes les uns aux autres. La couleur
» des Cancres vivans eſt beaucoup plus
» vive que celle des morts. Quoiqu'on
» les diſe ſans queue, ils en ont pourtant
» une qui eſt repliée en deſſous, & ne
» paroît point. Si on leur ouvre la bou-
» che pour contempler chaque choſe en
» détail, on y trouvera pluſieurs dents,
» des appendices, (*b*) des pellicules, &
» tant de petits ſecrets, qu'on ſera for-

(*a*) C'eſt-à-dire, coupée, entaillée, dentelée comme les roues d'une Montre.

(*a*) Appendice eſt une partie du corps déta-

» cé de convenir que l'artifice de l'Au-
» teur de la Nature eſt comme incroya-
» ble. La ſubſtance intérieure, qui eſt d'un
» jaune rougeâtre, qu'on trouve d'une
» ſaveur très-douce, ſemble être le foie
» de l'Animal. On lui compte neuf cane-
» lures ſur ſes gros bras. L'écaille a de
» chaque côté ſur ſes bords, neuf co-
» ches ou inciſions faites en demi-cer-
» cles. Ses huits pieds & ſes deux bras
» ſont courts à proportion du corps :
» mais, ſuivant *Rondelet*, (*a*) le bras
» droit eſt plus grand que le gauche,
» comme c'eſt l'ordinaire dans tous les
» Cancres, s'il en faut croire *Ariſtote*.

» Le Crabe eſt un poiſſon monſ-
» trueux, horrible à voir, qui marche
» tantôt en avant, tantôt de travers,
» ou de côté & d'autre, tantôt à re-
» culons, quand il a peur. Il eſt am-

---

chée d'une autre partie, comme le bout de l'oreille à l'égard de la joue.

(*a*) Médecin qui a eu plus de réputation que de mérite. Il naquit a Montpellier en 1507, ſon inhumanité & ſa gourmandiſe le déshonnorent. Il diſſéqua le cadavre d'un de ſes enfans, & mourut pour avoir mangé trop de figues. *Rabelais* l'a joué ſous le nom de *Rondibilis*.

» phibie; on le peut garder, ſi l'on veut, » en vie, pendant un mois, même » des deux à trois mois dans une cave » ſans eau.

Comme *rien n'eſt nouveau ſous le Soleil*, ſelon la belle expreſſion de *Salomon*, rien auſſi n'y eſt ſtable. Ce qui étoit mer, eſt devenu terre; ce qui étoit iſle eſt devenu continent. La voute épaiſſe ſur laquelle nous végétons, déchirée en quelques endroits par les eaux qui circulent dans les veines de la terre, ou rompue par l'exploſion des feux qu'elle cache dans ſes entrailles, s'entrouvre quelquefois, & laiſſe tomber dans l'abyme, une vaſte Forêt, une Province, un Royaume. Ainſi tout change; & ce choc, auſſi impétueux qu'opiniâtre, des élémens & des corps mixtes, devient par le mouvement qu'il excite ſans ceſſe dans la Nature entiere, le principe de la fécondité, & une cauſe toujours renaiſſante de la jeuneſſe éternelle de l'Univers. Il ne faut pas être ſurpris de ne pas reconnoître quelques endroits de la terre ou des mers, qu'indiquent les plus anciennes Géographies; c'eſt que ces endroits ne ſont

plus. L'Hiſtoire nous apprend que les anciens Médecins Grecs & Arabes faiſoient beaucoup d'uſage des Cancres de rivieres d'*Allemagne* & des *Gaules*, & il ne s'en trouve plus, ni dans nos rivieres, ni dans celles d'*Allemagne*. Il n'en faut pas conclure que l'Hiſtoire eſt fauſſe ; mais ſeulement qu'on a dépeuplé de Cancres, les rivieres où ils étoient, ou bien qu'elles ſe ſont comblées, peu-à-peu, & que nous habitons aujourd'hui les lieux qu'habitoient alors les Cancres.

Le rut met ces Poiſſons en fureur, les mâles ſe livrent alors de rudes combats. Ils s'entre-battent & ſe heurtent de front comme les Béliers, comme les Cerfs, &c. car l'amour répand la diſcorde, la folie & toutes les horreurs qui les ſuivent, dans toutes les eſpéces d'Animaux ; mais ſur-tout dans la nôtre : témoin ces déplorables victimes du ridicule amour que produit la lecture des Romans, ou une imagination déréglée. Malheur à qui connoît d'autre amour qu'une amitié tendre, ſans extaſes, ſans foibleſſe, ſans jalouſie, ſans aveuglement.

Autant le Crabe eſt fort & hardi dans le rut, autant devient-il foible & timide après la mue : il ſe dépouille au Printems de ſa robe, toute dure & épaiſſe qu'elle eſt ; auſſi ne le peut-il faire ſans de grands efforts. Dès qu'il a fini cette pénible opération, il ſe cache dans le ſable, où il reſte languiſſant, accablé & demi-mort ; mais quand ſa nouvelle croute commence à ſe durcir, il devient inſolent, il brave la Séche, le Calemac, & le Polype, ſes plus redoutables ennemis ; il oublie alors combien il étoit foible, il y a quelques jours, & combien il le ſera encore l'année ſuivante : il eſt bien en cela le Singe des Hommes parvenus, qui ſe méconnoiſſent dans une grande fortune, & ne conſiderent pas qu'elle eſt plus mépriſable, (*a*) & plus fragile que l'enveloppe d'un Cancre.

(*a*) Oui, plus mépriſable & plus fragile, car la coquille du Crabe eſt l'ouvrage de la Nature ; elle ajoute quelque choſe de réel à la force, à la ſûreté, & par conſéquent à l'être de ce Poiſſon ; or tout cela appliqué à la fortune, ne ſe change-t-il pas en contre-vérité.

» Les Cancres n'habitent guère qu'aux » lieux âpres & entre les rochers ; ſi » le flot s'en retourne, & qu'il les laiſſe » à ſec, ils retirent leurs jambes à eux, » & demeurent immobiles, comme s'ils » étoient tranſis. On a prétendu qu'ils » ſentoient les influences de la Lune, » ſuivant les différentes phaſes, (*a*) de » cette Planette, de même que tous » les Animaux cruſtacés ou teſtacés ; » & que dans le Croiſſant ou la pleine » Lune, ils étoient plus ſucculents, plus » gros, & meilleurs que dans le décours » ou la nouvelle Lune : mais l'expérien- » ce a démenti cette prétendue obſerva- » tion. Il n'eſt pas vrai non plus qu'ils » aiment la muſique, & qu'ils ſe laiſſent » attraper au ſon des inſtrumens. »

En vain *Tyrcis* accompagneroit des plus doux accens de ſa muſette, ces paroles miellées pour engager les Cancres ou d'autres Poiſſons, à ſe laiſſer prendre par ſa Bergere *Anette* :

(*a*) Phaſe ſignifie paſſage : on nomme ainſi les différens points de vûe, ſous leſquels la Lune nous paroît, lorſqu'elle croît ou qu'elle décroît.

. . . . . Citoyens de cette onde,
Laissez votre Naïade en sa grotte profonde ;
Venez voir un objet mille fois plus charmant,
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle,
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle,
Vous serez traités doucement ;
On n'en veut point à votre vie :
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal ;
Et quand à quelques-uns, l'appat seroit fatal,
Mourir des mains d'*Anette*, est un sort que j'envie.

Cette haute folie d'aimer à mourir d'une belle main, ne peut entrer que dans des têtes humaines ; les Animaux plus raisonnables & plus sages, trouvent qu'il est fort triste de mourir de quelque main que ce soit, hors de celle de la Nature ; c'est-à-dire, quand on est rassasié de la vie, & qu'il est tems de la quitter, parceque l'on devient insensible à ses charmes, & que l'on ne goûte plus ce qu'elle a d'agréable. La mort n'est alors qu'un doux sommeil ; c'est la chûte d'un fruit mûr,

. . . . . C'est le soir d'un beau jour,

» Les Voyageurs racontent que dans » le Levant, il y a des Cancres d'une » telle grandeur, & en si grande quan- » tité, que les Hommes les redoutent. » *Albert-le-Grand* assure que dans » l'Océan Occidental, il se trouve des » Crabes si monstrueux, qu'ils submer- » gent les Hommes en les saisissant avec » leurs mordans. *Rondelet* fait mention » d'un Crabe, dont la largeur surpassoit » un grand palme, & dont la longueur ap- » prochoit d'une demi-coudée. *Belon*, qui » a joui de la réputation très-méritée de » Naturaliste véridique, ce qui n'est » pas un éloge commun, nous apprend » que les Cancres de l'Océan ont quel- » quefois un pied de large, & qu'il » y en a de si grands, qu'il lui est ar- » rivé d'en voir un en Angleterre qui » pesoit dix livres.

» Nous avons un bon nombre d'Au- » teurs graves, qui avancent en preuve » de l'adresse des Cancres, le fait sui- » vant, comme un fait des plus avérés. » Ces Animaux épient de leurs forts, » c'est-à-dire des cavernes de rochers » où ils se tiennent en sentinelle, les » Huitres & les Moules, pour les attra- » per & en faire curée. Mais ayant re-

» connu que leurs pinces ou mordans, » n'ont pas assez de force pour rompre » les coquillages qui couvrent ces Poiſ- » ſons délicats, & ayant auſſi remarqué » qu'ils ouvrent pluſieurs fois le jour, » leurs écailles pour prendre le frais, » ils ſe muniſſent ſoigneuſement de pe- » tits cailloux ronds, qu'ils ont choiſis » dans le gravier, & s'approchant dou- » cement d'une Huitre, ou d'une Moule, » ils jettent une de ces pierres avec tant » d'adreſſe dans ſa coquille entrouverte, » que le Poiſſon qui ne peut plus ſe re- » fermer, demeure la proie de nos fins » chaſſeurs. Mais une pareille Hiſtoire » a tout l'air d'une Fable.

» Le grand Cancre de mer a été ainſi » nommé du Latin *Cancer*, qui eſt for- » mé du Grec *Karkinos*. Quant au mot » *Crabe*, dit *Crabble* ou *Crable* dans les » étymologies Françoiſes de l'Abbé » *Ménage*, il vient du Latin *Carabus*, » qui eſt formé du Grec *Karabos*. *Be-* » *lon* appelle le *Pagurus Crape* ou *Cha-* » *bre*. Le même Auteur nous apprend » que les Normands l'ont nommé un » *Rouſſeau*, à cauſe de ſa couleur rou- » geâtre ; les autres, un *Tourteau*, parce-

» qu'il porte sa sauce avec lui, & qu'il » suffit de le faire cuire au four; que » les Habitans de *Marseille* l'appellent » *Carabasse* ou *Fagoulle*, les Vénitiens » *Granciporo*; & les François qui ha- » bitent les bords de la mer Méditer- » ranée, un *Pagull*.

» L'Ecrevisse de riviere est un Pois- » son Insecte crustacé, oblong & pres- » que rond, plus ou moins gros suivant » l'âge & les lieux, muni d'une queue » bien apparente, un peu large, amphi- » bie, laid de figure, affreux dans sa » démarche, d'une couleur verdâtre, » tirant sur le brun livide, quand il est » en vie ou crud, & d'un assez beau » rouge quand il est cuit. Ce Poisson » connu de tout le monde, ressemble » parfaitement à l'Ecrevisse de mer, » qu'on appelle *Hommar* ou *Homar*, & » n'en differe que pour la grandeur. Il » n'a point de sang proprement dit; il » nage peu; mais il marche volontiers » en avant, de côté ou à reculons; & » habite dans les trous, ou dans les ca- » vernes de la terre, le long des bords » des rivieres & des ruisseaux. Son » corps est couvert d'une croute peu

» épaiſſe qui lui tient lieu de peau, d'é-
» caille & d'os. Quoique *Galien* (*a*)
» diſe qu'il n'a ni tête ni col, on lui
» trouve cependant une tête, petite à
» la vérité, mais diſtinguée de la poi-
» trine ou du corcelet; car où ſont les
» yeux, le front & les cornes ou an-
» tennes, là eſt auſſi la tête. Or il por-
» te devant les yeux deux antennes ar-
» ticulées dans le commencement, lon-
» gues, déliées, qui vont inſenſiblement
» en diminuant, ſe terminer par une
» pointe très-fine. Au-deſſous de ces

(*a*) Galien (*Claude*) que l'on nomme en Latin *Galenus*, naquit vers 131. à *Pergame* dans la Natolie ou Aſie mineure. Il voyagea beaucoup, & acquit tant de belles connoiſſances en Médecine, qu'il paſſa pour ſorcier, & fut chaſſé de *Rome* où *Marc-Aurèle* l'avoit appellé. (C'étoit ainſi que l'on récompenſoit le mérite dans ces ſiécles de ténébres.) Galien avoit écrit près de deux cents Volumes, dont la plûpart furent brûlés dans l'embrâſement du temple de la Paix. Il eût le bonheur de mourir dans ſa Patrie, & de mourir vieux, quoiqu'il fût d'une complexion foible. La prolongation de ſa vie fut ſur-tout l'effet de ſa frugalité. Il avoit pour maxime de toujours ſortir de table avec un reſte d'appétit.

» deux grandes antennes, il y en a qua-
» tre autres semblables pour la forme,
» mais beaucoup plus menues & très-
» courtes, dont quelques-uns s'imagi-
» nent que l'Ecrevisse se sert pour attri-
» rer les petits Poissons, tandis que les
» deux premieres lui servent à sonder
» le chemin. Du milieu du front, sort
» une autre petite corne un peu large,
» dentelée des deux côtés. Le front est
» pointu & âpre comme un aiguillon.

Les autres parties extérieures de l'Ecrevisse sont, deux grosses pattes qui lui servent de bras & d'armes pour attaquer sa proie, & se défendre contre ses ennemis; dix autres pattes uniquement destinées au mouvement progressif, terminées chacune par un petit ongle pointu, semblable à un bec d'Oiseau; & enfin une queue large, platte, couverte d'écailles qui forment une suite réguliere & agréable. C'est le gouvernail de l'Ecrevisse quand elle nage.

» *Aristote* pense que quand l'un des
» mordans des bras est plus long que
» l'autre, c'est un pur hazard; & ce-
» pendant il demeure constant par l'ex-
» périence, qu'on ne les voit presque

» jamais exactement égaux.

» L'Ecreviſſe a, comme les autres » Poiſſons teſtacés ou cruſtacées, plu- » ſieurs ouïes larges, qui lui tiennent » lieu de poumons.

Les Continuateurs de la *Matiere Médicale* ajoutent ici des choſes très-curieuſes & très-intéreſſantes ſur les *Pierres* ou les *Yeux* d'Ecreviſſes, & ſur la *mue* de ces Animaux. Ils reconnoiſſent les avoir tirées des excellens Mémoires que MM. de *Réaumur* & *Geoffroy* le jeune, tous deux de l'Académie des Sciences, ont donnés ſur ces importans objets.

» L'opinion la plus commune touchant » ces ſortes de Pierres, qui, à cauſe de leur » figure, ſont nommées Yeux d'Ecre- » viſſes, eſt qu'elles ſe trouvent dans le » cerveau des Ecreviſſes de rivieres. » Cependant on les trouve plutôt au- » tour de leur eſtomac. *Van-Helmont* » (*a*) paroît être le premier qui s'en ſoit

(*a*) Van-Helmont (*Jean-Baptiſte*) Gentilhomme très-riche, ſut allier le ſavoir à l'opulence, & eut le rare mérite de faire bon uſage

» apperçu. Il avoit obſervé que vers la
» mi-Juin, les Ecreviſſes commencent
» à devenir malades, parceque c'eſt là
» environ le tems qu'elles doivent chan-
» ger de dépouilles. Elles demeurent
» pendant neuf jours & davantage, lan-
» guiſſantes & comme mortes, & il
» prétend que dans cet eſpace de tems
» il ſe forme une nouvelle membrane,
» qui enveloppe leur eſtomac, & qu'en-
» tre les deux, il s'épanche une liqueur
» laiteuſe, qui deſcendant aux deux cô-
» tés, ſe durcit en pierre. Cette nou-
» velle membrane lui ſemble naître de
» la pellicule qui ſe forme ſur cette li-
» queur laiteuſe, comme il a coutume
» de s'en former une ſur du lait chaud.
» Elle devient le nouvel eſtomac; &
» le vieux, qui eſt au-dedans avec le
» reſte de cette liqueur & les Pierres

---

de l'un & de l'autre. Il oſa prouver qu'*Ariſtote* & *Galien* s'étoient quelquefois trompés, & cela lui attira des ennemis; parcequ'alors on aimoit mieux croire à l'autorité, que ſe donner la peine d'interroger la raiſon. Il étoit né à Bruxelles en 1588. Il mourut en Hollande en 1644.

» même, se résout peu-à-peu, & sert » de nourriture à l'Animal, pendant » vingt-sept jours que durent ces pier- » res; car alors il ne mange point, » & on ne lui trouve aucune autre chose » dans l'estomac. »

De ces Observations & de plusieurs autres de *Van-Helmont*, qui ont été confirmées de nos jours, par celles de M. *Geoffroy* le jeune, il résulte que les Ecrevisses, dans le tems de la mue, changent d'estomac, & qu'il n'y a en elles que cette partie intérieure qui change.

M. *Lemery* dit que les Pierres d'Ecrevisses que l'on achéte chez les Droguistes, & que l'on emploie en Médecine, viennent la plûpart des Indes Orientales, où l'on en trouve souvent une si grande abondance aux bords des rivieres, qu'on les ramasse à poignées. Celles des Indes Occidentales sont plus petites. Il y en a de composées, de falsifiées; car la mauvaise foi est habile dans l'art d'imiter, même la Nature, toute inimitable qu'elle est. On distingue les vraies Pierres, des fausses, en ce que celles-ci sont moins blanches, plus

plus pesantes, plus argilleuses quand on les écrase, & que l'on en trouve beaucoup de cassées.

On lit dans les *Ephémérides d'Allemagne*, de quelle maniere les Habitans de la Bessarabie & de l'Ukraine, recueillent les Pierres des Ecrevisses qui abondent dans leurs rivieres. Ils négligent de cultiver leurs terres, quoique fertiles, parcequ'elles ont été plusieurs fois ravagées par les armes ennemies. Ils sont yvrognes & voleurs, & par conséquent stupides, oisifs, pauvres. Les Ecrevisses sont la seule ressource honnête qu'ils aient sû se ménager. Ils en font un grand commerce. Ils n'oseroient se nourrir de ces Animaux, de peur d'en diminuer le nombre. Dans le tems de la mue, ils font près des rivieres, de grandes fosses qu'ils remplissent d'Ecrevisses; ils les y écrasent avec des maillets, les foulent comme du raisin, les y laissent pourrir: & quelques mois après, lorsque la chaleur du Soleil les a séchées, & qu'elles sont presque réduites en poussiere, ils passent les ordures par un crible où il ne reste plus que les Pierres.

Ce fait, que M. *Geoffroy* le jeune rapporte auſſi, peut fournir beaucoup de triſtes, mais utiles réflexions ſur la folie & l'inconſéquence des hommes, qui dans chaque pays ont des vices, des travers différens. Les Coſaques (*a*) plutôt que de manger ces Poiſſons, qui ſeroient une aſſez bonne nourriture, les ramaſſent dans des foſſes pour qu'ils s'y corrompent, pour qu'ils infectent l'air, & leur produiſent de quoi ſoutenir une vie languiſſante, qu'ils pouroient rendre agréable par le travail, par des mœurs plus douces..... Mais non, ils ne le pouroient pas; ils ſont ſans ceſſe obligés de ſe tenir ſur la défenſive, ils ſont environnés de peuples autant & plus méchans qu'eux. S'ils étoient bons, on les opprimeroit; s'ils cultivoient leurs terres, on viendroit les moiſſonner les armes à la main.... Révérons les deſſeins cachés de Dieu, qui en même tems qu'il a donné à l'Homme innocent, l'heureux pouvoir de perfectionner la Nature, de mettre de l'ordre dans les

(*a*) Ce ſont les Habitans de l'*Ukraine*.

productions du monde physique, a donné à l'Homme coupable, le pouvoir funeste de bouleverser le monde moral.

Les peuples qui habitent les bords des rivieres & des mers, ont long-tems assuré, sans qu'on ait voulu les croire, que lorsqu'un Crabe ou une Ecrevisse venoit à avoir une de ses grosses pattes cassées, il lui en poussoit une autre. On refusoit de le croire, parceque c'étoit le peuple qui le disoit. Ce motif d'incrédulité est très-bon, quand il est joint à quelque autre plus solide ; mais il ne suffit pas seul. Le peuple, les bonnes gens, qui ne sont ignorans & grossiers, que parceque la tyrannie de ceux qui se croient au-dessus d'eux, les a rendu tels, ne se trompent pas toujours. Les Observations réitérées de M. *de Réaumur* & d'autres Savans, constatent, que si après avoir arraché une patte à une Ecrevisse, on la nourrit bien, (*a*) il lui revient une nouvelle patte, qui

(*a*) Je crois que si on lui cassoit les deux pattes, elle ne pouroit pas vivre, parcequ'elle n'auroit plus de quoi saisir sa nourriture.

croît peu-à-peu, jusqu'à ce qu'elle soit égale à celle qui reste.

L'endroit où il faut que la jambe soit cassée pour se reproduire plus aisément, est celui de la naissance de la patte; c'est un petit étranglement par où elle ne tient presqu'à rien. Quand on la casse plus haut, l'Ecrevisse a l'attention de la casser elle-même de nouveau à cet endroit, si on lui en laisse la liberté, parcequ'elle sait que ce sera le moyen qu'elle revienne plus vîte. Les petites jambes que nous avons dit ne servir qu'au mouvement progressif de l'Animal, renaissent aussi; mais plus difficilement, par la raison qu'il est plus rare qu'elles se cassent. Car la Divine Providence a pourvû à tout. Par la même raison, la queue de l'Ecrevisse, qui est forte, & qui est bien attachée au corps, ne s'en détache pas aisément; mais si on l'en arrache avec violence, elle ne revient pas, & l'Ecrevisse meurt.

Quand vous voulez attraper une Ecrevisse par la patte, elle vous la laisse, & sauve ainsi sa vie en vous sacrifiant une petite partie de son corps

qu'elle eſt ſûre de recouvrer bientôt. » C'eſt ce qui a fait dire au P. *du Ter-* » *tre* (*a*) aſſez plaiſamment, qu'il ſeroit » bien commode aux coupeurs de bour- » ſe, de pouvoir ſe défaire de leurs » bras, lorſqu'on les ſaiſit. »

» Si nous voulons appeller l'inſtant » de la naiſſance de chaque jambe, ce- » lui où elle ſe dégage de la membra- » ne qui l'enveloppoit; une jambe qui » naît en Eté un mois ou cinq ſemai- » nes après que l'ancienne jambe a été » coupée, ſeroit à naître, dans un autre » ſaiſon, plus de huit ou neuf mois. » C'eſt un fait dont il ne ſeroit pas ſi

(a) Du Tertre (*Jean-Baptiſte*) naquit à *Calais* en 1610. Il quitta ſes études pour entrer dans les troupes, & voyagea en divers pays ſur un vaiſſeau Hollandois. De retour en France, il ſe fit Dominiquain à Paris, en 1635. & cinq ans après, il fut envoyé en Miſſion dans les Iſles de l'Amérique, où il travailla avec zéle. Il en revint en 1658. & mourut à Paris en 1687. après avoir retouché ſon Hiſtoire générale des Iſles de ſaint Chriſtophe, &c. & l'avoir donné beaucoup plus parfaite, ſous le titre d'*Hiſtoire générale des Antilles habitées par les François*, en quatre volumes in-4°.

» difficile de rendre une bonne raiſon ; » car quelle que ſoit la cauſe forma- » trice, s'il eſt permis d'uſer d'un ter- » me ſi obſcur, elle ne peut travailler, » ou plutôt faire pouſſer une nouvelle » jambe, que dans le tems où elle trou- » ve aſſez de matiere pour cela. Or les » Ecreviſſes, quoiqu'Animaux carna- » ciers & voraces, mangent peu ou » point du tout, pendant près de ſept » à huit mois de l'année. Elles ne ſont » pas alors en état de fournir les ſucs » néceſſaires à de nouvelles productions ; » c'eſt beaucoup qu'elles puiſſent ſoute- » nir leur vie. Pendant l'Hyver, elles » s'aſſemblent pluſieurs dans un même » trou ; elles l'abandonnent rarement » avant le Printems.

» Ces Animaux ſont carnaciers, ils » aiment beaucoup les Grenouilles, ils » s'attachent aux cadavres des Chiens » & des Chevaux ; ils ſe mangent mê- » me les uns les autres. Quelquefois » ils broutent l'herbe tendre, au rapport » des Pêcheurs. »

Il y a pluſieurs façons de les pêcher : la meilleure, ſelon l'Auteur de la *nouvelle Maiſon Ruſtique*, eſt de jetter dans

l'eau un Liévre ou une Morue salée, à demi-pouris. On les en tire le lendemain, couverts de toutes les Ecrevisses qui sont occupées à les manger. On remet & on retire cet appât plusieurs jours de suite, tant qu'il dure.

De l'eau forte, ou seulement de l'eau-de-vie répandue sur l'écaille d'une Ecrevisse, la rend aussi rouge que si elle étoit cuite.

Quelques Naturalistes *à merveilles*, prétendent que la cendre d'Ecrevisse produit une infinité de petites Ecrevisses, qu'il faut nourrir de sang de Bœuf: mais cela n'étoit bon à dire que dans le tems où l'on croyoit qu'un Veau mort engendroit des Abeilles.

» Il est, disent les savans Continua-» teurs de la *Matiere Médicale*, il est des » lieux bas, pleins de sources, assez » étendus pour faire naître l'idée d'y for-» mer une *Ecrevissiere*, c'est-à-dire, une » habitation artificielle d'Ecrevisses, ré-» gulierement construite au moyen de » plusieurs petits canaux d'une eau » vive & courante, bordés de petits » pilotis, propres pour cazerner les » Ecrevisses, & qui communiqueroient

» dans des baſſins, le tout entouré de
» murs, & orné de gazons en forme de
» parterre. Nous connoiſſons un Curieux
» qui n'a épargné ni ſoins ni dépenſe
» pour en conſtruire une pareille. Il
» jouit aujourd'hui du fruit de ſes tra-
» vaux, il jouit du plaiſir flatteur de
» voir naître, croître & multiplier ſous
» ſes yeux une multitude étonnante
» d'Ecreviſſes, qui fourniſſent ſa table
» de mets exquis, & dont on pouroit
» dans un beſoin, ſe faire un revenu
» qui ne ſeroit pas à mépriſer.

» L'Ecreviſſe eſt appellée en Latin
» *Aſtocus* ou *Gammarus*, en Italien
» *Gammarella* ou *Gambaro*, en Alle-
» mand *Krebs*, en Flamand *Krevits*, en
» Anglois *Crevice*. Quelques Etymolo-
» giſtes prétendent que notre mot Fran-
» çois *Ecreviſſe* vient de *Scarabiſca*, qui
» a été fait de *Scarabus*, qu'on a dit pour
» *Carabus*. (Crabe.)

La chair de l'Ecreviſſe, outre qu'elle eſt un mets très-délicat, contient un ſuc huileux & balſamique, qui purifie le ſang, & chaſſe par les urines, les levains vicieux qui s'y trouvent mêlés. Le ſeul défaut de l'Ecreviſſe eſt d'être

difficile à digérer ; d'où vient que les vieillards & même les jeunes gens qui ne sont pas d'un tempérament chaud & bilieux, doivent craindre d'en manger beaucoup.

Si l'Ecrevisse a parmi les Poissons crustacés (*a*) la propriété de purifier le sang, la Tortue, parmi les Testacées, a aussi le même effet. Je tiens d'un très-habille Homme, que si quelqu'un qui passe de la France aux Isles, avec un sang fort corrompu, ce qui n'est pas rare, il peut se faire en arrivant à sa destination, un nouveau sang très-pur, très-sain : il n'a qu'à prendre tous les jours des bouillons de Tortue.

(*a*) On appelle crustacée, (*crustâ tectus*,) un Poisson couvert d'une écaille peu épaisse, d'une petite croute, comme l'Ecrevisse, le Crabe ; & testacée, (*testâ tectus*) celui qui est couvert d'une grosse écaille, où il vit comme sous un toît, comme entre deux morceaux de cruche cassée ; & une cruche se dit en Latin *testa*. Les testacées sont la Tortue, l'Huitre, &c.

DE L'HUITRE.

UN Auteur Italien a fait des Dialogues ingénieux entre *Circé*, *Ulysse* & ses Compagnons ; ceux-ci par des motifs assez solides, s'opiniâtrent à ne vouloir reprendre, ni la qualité, ni même la figure d'Hommes. (Pourquoi l'avons-nous tant avilie, cette auguste qualité ?) *Guillaume Rouille*, Auteur François du seiziéme siécle, a traduit ces Dialogues, & par la plus infâme & la plus lâche flatterie, les a dédiés à une autre *Circé*, à *Catherine de Médicis*, qu'il comble d'éloges. (*a*) Chacun de ces Animaux de nouvelle création, se trouve doué d'un caractere analogue à la profession qu'il exerçoit. Le Médecin est devenu Serpent ; le Laboureur, Tau-

(*a*) Il en a paru l'année derniere, une traduction nouvelle & fort agréable, dont l'Auteur ne se nomme pas. Elle a pour titre *Dialogues des Animaux*, ou *le Bonheur*. Cet Ouvrage est dédié au Roi *de Prusse*.

pe ; le Pêcheur, Huître. (*a*) Qui croi-

(*a*) Quand il n'y auroit qu'un seul de mes Lecteurs qui ignorât la Fable des Compagnons d'*Ulysse*, je croirois devoir, pour celui-là seul, en citer ce beau morceau : *Comme te voilà fait*, dit Ulysse à celui qui étoit changé en Ours !

Ah ! vraiment, nous y voici,
Reprit l'Ours à sa maniere ;
Comme me voilà fait ? Comme doit être un Ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?
Je m'en rapporte aux yeux d'une Ourse, mes amours.
Te déplais-je ? vas-t-en, fuis ta route, & me laisse :
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;
Et te dis tout net & tout plat :
Je ne veux point changer d'état.
Le Prince Grec au Loup va proposer l'affaire ;
Il lui dit, au hazard d'un semblable refus ;
Camarade, je suis confus,
Qu'une jeune & belle Bergere
Conte aux échos les appétits gloutons,
Qui t'ont fait manger ses Moutons.
Autrefois on t'eût vû sauver la Bergerie,
Tu menois une honnête vie ;
Quitte ces bois & redeviens,
Au lieu de Loup, Homme de bien . . . .
En est-il ? dit le Loup : pour moi, je n'en vois guère,
Tu t'en viens me traiter de bête carnaciere.
Toi qui parles, qu'es-tu ? Saurez-vous pas sans moi,
Mangé ces Animaux que plaint tout le Village ?

roit que celui-ci, sur-tout, dût préférer la triste condition d'Huître, à celle d'Homme, & d'Homme libre, ou du moins, qui ne dépendoit que de son travail ? Il la préfére cependant, & il paroît qu'il a raison. Tu me plains, dit-il *à Ulysse ;* » (*a*) parceque je n'ai plus le » pouvoir de marcher, de changer de » lieu. Quand je le pourois, je n'en » voudrois pas prendre la peine. Je traî- » nois autrefois un grand filet contre » le cours de l'eau, je le traînois sou- » vent loin pour amasser de quoi satis- » faire ton goût dédaigneux. Je ne te » donnois, il est vrai, mon travail qu'en

---

Si j'étois Homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage ?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des Loups ?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme,
Que scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un Loup qu'un Homme :
Je ne veux point changer d'état.

(*a*) Je n'ai ni les Dialogues Italiens, ni la traduction, dont je viens de parler. Je mets dans la bouche de l'Huître, le discours qu'elle me paroît devoir faire.

» échange de ton argent, qui m'étoit
» d'un usage nécessaire ; mais enfin je
» te donnois mon travail. Aujourd'hui
» je ne prends plus la moindre peine
» pour personne, pas même pour moi.
» Tout ce qui m'est nécessaire, m'envi-
» ronne, je n'ai plus rien à chercher...
» Tu me plains, parceque je suis enchaî-
» né sur ma roche, comme *Prométhée*
» sur le mont *Caucase* : (*a*) souviens-
» toi donc que *Prométhée* avoit des re-
» mords, & que je n'en ai pas ; qu'il
» étoit dévoré autant de ses remords que
» du vautour qui déchiroit son cœur ;
» & que moi, qui ne saurois être mal-
» heureux, parceque je ne suis point
» coupable, je m'épanouis (*b*) délicieu-

(*a*) Il ne faut pas s'étonner qu'un Pêcheur, qu'un Homme sans éducation connoisse *Prométhée* & le mont *Caucase*. La Mythologie étoit le Cathéchisme des Payens.

[*b*] Au lieu de ce mot, j'avois mis, *je bâille* délicieusement, &c. Une Dame de beaucoup d'esprit a voulu que je le changeasse ; parceque j'écris pour tout le monde, & qu'il y a peu de personnes qui aient le bonheur d'éprouver que la paix de l'ame répand une suavité inexprimable, jusque sur les actions les plus communes, jusque sur celle de bâiller.

» ſement au Soleil .... Je ne veux point » déshonorer mon eſpéce par un plus » long parellele avec la tienne. Je ſuis » fâché de ne te pouvoir faire com- » prendre toute la fécilité d'une Huî- » tre. Vas, reſte ce que tu es; mais » laiſſe-moi ce que je ſuis.

Quelle humiliation pour le Roi des Animaux, que de voir le dernier de ſes ſujets, préférer ſon ſort au ſien, motiver cette préférence, & lui prouver en bonne Logique qu'elle eſt juſte! .... Que nos vertus nous faſſent recouvrer le haut rang que nous avons perdu; & qu'au moins les derniers des Animaux n'aient plus à ſe vanter de leur ſupériorité ſur nous.

» On compte pluſieurs eſpéces de » Poiſſons à coquilles, ou de coquilla- » ges bivalves, c'eſt-à-dire à deux bat- » tans, ou de deux piéces, qu'on appelle » Huîtres : mais nous ne traiterons ici » que de l'Huître ordinaire & de la Na- » cre de Perle.

Les trois quarts des Hommes mangent des Huîtres à peu près comme les Anes mangent du foin, c'eſt-à-dire ſans être ſeulement tentés de connoître ce

qu'il y a de plus admirable dans la forme & dans l'organisation de ce coquillage. Je leur pardonnerois difficilement de n'avoir pas cette noble curiosité, quand même ils n'en auroient pas davantage pour les petites nouvelles du jour, & pour mille autres inutilités. Combien plus ne se dégradent-ils pas, lorsque toujours occupés des anecdotes ridicules que fournissent les spectacles & les assemblées, ils sont indifférens sur les plus grandes merveilles de la Nature !

» Il y a des Auteurs qui n'ont pas » craint de ranger l'Huître parmi les » Zoophytes ou Plantes-Animaux, com- » me étant d'un genre mixte ou équi- » voque; & *Aristote* la nomme *Plante-* » *aquatique*, parcequ'elle n'a aucun » mouvement progressif. C'est un co- » quillage épais, robuste, pesant, d'une » figure presque ronde, ordinairement » raboteux & inégal, à battans iné- » gaux, rudes & âpres en dehors, lis- » ses & argentés en dedans, dont l'un » est plus ou moins creux, & l'autre ap- » plati, attachés ensemble par un li- » gament.

Un bel arbre que l'on ne sauroit trop

multiplier, cet arbre, qui selon la sublime expression de la Fontaine, porte sa tête dans les cieux, & *dont les pieds touchent à l'Empire des morts*, le chêne, en un mot, est tout entier dans un gland; le sénevé, à l'ombre duquel les Oiseaux viennent se reposer, (*a*) est tout entier dans une graine bien plus petite encore; l'Eléphant & tous les Quadrupédes, sont contenus dans des œufs moins gros que ceux d'une Mouche: dans un œuf d'Huître, on trouve une Huître en miniature, avec toutes ses parties bien distinctes, sans en excepter les écailles. » D'abord elles sont molles; mais » elles durcissent insensiblement, à me» sure qu'elles augmentent de volume. » Les fibres tendineuses du ligament » mitoyen, en se contractant ferment » exactement les coquilles; & en se re» lâchant, elles les laissent s'ouvrir. On » découvre entre les ouïes du Poisson, » l'ouverture de sa bouche, ensuite l'œ-

(*a*) Jesus-Christ tire du sénevé une riche comparaison, qui peut nous donner une idée

» ſophage, (*a*) puis le ventricule ou » l'eſtomac, dont la capacité eſt aſſez » ample. On obſerve que dans l'Huître » l'inteſtin fait un plus long circuit que » dans aucun autre Animal, afin qu'elle » puiſſe retenir plus long-tems ſes ex- » crémens, qui lorſqu'elle vit à ſec, & » hors de ſon élément, infecteroient l'eau » renfermée dans ſon écaille, ſi elle » venoit à les rendre mal à propos.

» Les ouïes ſurpaſſent en volume tous » les autres viſceres, pour faciliter da- » vantage la reſpiration, en tirant de » l'air contenu dans l'eau, une plus » grande quantité à la fois de corpuſcu- » les nitreux, à l'aide des muſcles cir- » culaires, qui ſe contractent & ſe re- » lâchent alternativement.. Les Huîtres

---

de ſon regne, c'eſt-à-dire de la Religion qu'il venoit établir. Ce ne fut d'abord qu'un grain, c'eſt aujourd'hui un arbre dont les branches couvrent l'Univers entier. Dieu ſemble vouloir manifeſter ſa toute-puiſſance, en donnant aux plus grandes choſes l'origine la plus ſimple.

(*b*) Conduit par où les alimens deſcendent du goſier dans l'eſtomac.

que l'on tire de l'eau, en prennent en ſe fermant, tout ce que peuvent contenir leurs écailles. Elles nagent, elles vivent dans ce petit Océan : ſi nous les y regardons d'un œil philoſophique, elles nous offrent un beau ſpectacle, celui du vrai ſage, qui lorſqu'il ne peut pas voguer en pleine eau, c'eſt-à-dire, lorſque la fortune ou ne lui donne rien, ou lui reprend ce qu'elle lui a donné, *s'en conſole aiſément, s'enveloppe de ſa propre vertu, jouit de lui-même dans une pauvreté qu'il ſait rendre reſpectable,* (*a*) & ne voudroit être riche que pour pouvoir ſoulager les malheureux.

Vers le mois de Mai, les Huîtres jettent leur frai (*b*) qui s'attache à des rochers, à des pierres, à de vieilles écailles. On diſtingue aiſément dans ce

(*a*) .... *Reſigno quæ dedit, & meâ*
Virtute me involvo, probamque
Pauperiem ſine dote quæro.
(Hor.) Liv. III. Od. XXIX.

(*b*) On nomme ainſi une matiere viſqueuſe, dont la plûpart des Poiſſons enduiſent, pour ainſi dire, leurs œufs, pour les faire tenir enſemble. Tel eſt le frai des Grenouilles.

frai, de petits œufs, dans lesquels, à l'aide du microscope, on apperçoit des Huîtres toutes formées avec leurs coquilles.

» Au mois de Mai, il est permis » aux Pêcheurs, suivant les Réglemens, » de pêcher toutes sortes d'Huîtres; & » comme on compte souvent sur une » seule pierre ou une seule écaille, vingt » petites Huîtres, il leur est enjoint, pour » entretenir la multiplication de l'es- » pèce, de les remettre à la mer. Après » le mois de Mai, il ne leur est per- » mis de pêcher que les Huîtres d'une » grandeur raisonnable. Quant au frai » qu'ils ont détaché des pierres, & aux » Huîtres encore tendres, ils les met- » tent comme en dépôt dans certains » détroits de mer, où elles croissent & » s'engraissent; de maniere qu'en deux » ou trois ans, elles parviennent à leur » perfection. Pour les rendre vertes, » ils les renferment le long des bords » de la mer, dans des fosses profon- » des de trois pieds, qui ne sont inon- » dées que par les marées hautes à la » pleine & à la nouvelle Lune, y fai- » sant des espéces d'écluses, par où

» l'eau reflue, jusqu'à ce qu'elle soit » abaissée de moitié. Or ces fosses ver- » dissent, tant par la qualité du terrein, » que par les rayons du Soleil, & dans » l'espace de trois ou quatre jours, » communiquent leur couleur aux Huî- » tres. Mais pour leur donner le tems » de devenir extrêmement vertes, on » a l'attention de les y laisser séjour- » ner pendant six semaines ou deux mois. Elles doivent, sans aquérir un goût plus fin, prendre des qualités nuisibles dans ces eaux croupissantes. Peut-être les friands trouvent-ils en cela un nouveau motif de les préférer.

» Les Huîtres ont pour ennemis les » Crabes, les Etoiles marines, la Gre- » nouille pêcheuse, ou le Baudroi, les » Pétoncles & les Moules. L'algue ma- » rine & la vase les font périr dans leur » naissance.

Volontiers les Pédans raisonnent de choses qui sont au-dessus de leur sphere & de celle de tout le monde; parce-qu'ils s'imaginent que n'étant pas mieux entendus des autres, qu'ils ne s'entendent eux-mêmes, ils en seront plus admirés: & cela leur réussit auprès du

peuple, qui eſt auſſi ſtupide qu'ils ſont importuns. De-là vient que ces Hommes mépriſables, qui ont infeſté tous les ſiécles, ont mieux aimé prendre pour objet de leur prétendue ſcience, les cieux que la terre. Ici bas il ſeroit trop aiſé de relever leurs erreurs; il eſt plus difficile de les leur faire voir dans les cieux. C'eſt pourquoi ils y établiſſent ce que l'on pouroit appeller leurs bureaux. Ils en font deſcendre les cauſes de tout ce qu'ils n'entendent pas: & que de cauſes n'ont-ils pas à en faire deſcendre? Non ſeulement il faut, ſelon eux, que nous nous portions bien, ou que nous ſoyons malades, ſelon que nous nous trouvons ſous tel ou tel aſpect du Soleil ou de la Lune; mais celle-ci ſur-tout, qui eſt leur *Cheval de bataille*, produit tous les événemens phyſiques, politiques & moraux: il n'y a pas juſqu'aux Huîtres, qui ne ſoient ſoumiſes à ſon irréſiſtible influence: ils prétendent, en dépit de nos yeux & de tout ce qui nous ſert à meſurer les objets, qu'elles croiſſent & décroiſſent avec la Lune. Ne les irritons pas, en voulant leur prouver qu'ils

se trompent; ils en viendroient peut-être à soutenir que les arbres, que toute la terre, & nous-mêmes sommes soumis à cette loi.

Le Jésuite *Martini*, dans son Histoire de la *Chine*, & plusieurs autres Ecrivains disent que les Chinois écrasent des Huîtres, qu'ils en expriment le frai, (*a*) & que l'ayant répandu par gouttes dans des marais, il en naît des Huîtres en abondance. *Rosinus Lentilius* a fait voir la fausseté de cette ridicule relation. Si elle étoit vraie, on pouroit croire aussi que l'Histoire des dents semées par *Cadmus*, & changées en Hommes, n'est pas une Fable, & nous pourions espérer qu'en suivant une méthode à peu près semblable, nous pourions forcer nos jardins à prodnire des Poulets & d'autres Animaux. S'imaginer que la Nature soumette ainsi ses productions à nos caprices; quelle absurdité!

» Le Pere *du Tertre*, Dominicain, dans » son Histoire générale des *Antilles*, as-

(*a*) Voilà déjà une chose très-difficile, pour ne pas dire impossible.

» ſure qu'il a vû dans une petite iſle
» qui eſt proche de la *Guadeloupe*, un
» grand nombre d'arbres ſi chargés
» d'Huîtres, que leurs branches en rom-
» poient. On en trouve entr'autres ſur
» un certain arbre nommé *Paletuvier*,
» qui croît aux bords de la mer : il s'y
» attache auſſi d'autres Poiſſons à co-
» quilles. La même choſe arrive pro-
» che de *Plimouth*. Il n'eſt pas mal-ai-
» ſé de deviner la raiſon de cette par-
» ticularité ; c'eſt que les arbres où l'on
» trouve ces Huîtres, étant placés aux
» rivages de la mer, les vagues qui s'en
» élévent, mouillent les branches qui
» s'abaiſſent le plus, & y portent le frai
» de l'Huître, lequel s'y attache, s'y
» agglutine, & enſuite y éclôt en de peti-
» tes Huîtres. Pour ce qui eſt de la nour-
» riture de ces petits Animaux, elle ſe
» fait facilement ; car leurs coquilles,
» par leur peſanteur, contraignant les
» branches de l'arbre à ſe courber, ſont
» rafraîchies deux fois le jour par le
» flux & reflux de la mer. Il eſt à ob-
» ſerver que ces Huîtres qu'on trouve
» attachées à des arbres, different des
» communes par leurs écailles plus pe-

» tites & plus minces, & qu'elles ont
» un auſſi bon goût. Les Huîtres diffé-
» rent encore entr'elles en grandeur &
» en couleur, ſelon les lieux. La mer
» d'*Eſpagne* en fournit de rouges, &
» en d'autres endroits, l'écaille & la
» chair de l'Huître ſont noires.

» On diſtingue deux ſortes d'Huî-
» tres; les fécondes, & celles qui ne
» le ſont pas. Les premieres ſont aſſez
» reconnoiſſables par une eſpéce de pe-
» tite frange noire qui les entoure. Les
» friands ne les manquent point, ils
» trouvent que ce ſont les plus ſuccu-
» lentes. Dans la ſaiſon que les Huîtres
» fécondes jettent leurs œufs, ou com-
» me parlent les Pêcheurs, leurs grains,
» elles ſont laiteuſes, déſagréables &
» mal-ſaines. En quelques endroits mê-
» me, comme en *Eſpagne*, il eſt dé-
» fendu d'en draguer, (*a*) & d'en ven-
» dre au marché, à cauſe des accidens
» qu'elles pourroient cauſer, ſi des per-

(*a*) Draguer, c'eſt pêcher quelque choſe dans la mer. C'eſt chercher une ancre avec le gros cordage qu'on appelle drague.

ſonnes

» ſonnes indiſcrétes venoient à en man-
» ger. *Lemery* dit que ceux qui remuent
» de gros tas d'Huîtres pendant la nuit,
» apperçoivent quelquefois ſur leurs
» écailles, des particules lumineuſes,
» comme de petites étoiles, de couleur
» bleuâtre ; que cette lumiere vient de
» certains petits Vers luiſans, qui s'at-
» tachent à l'écaille & qui la rongent ;
» qu'on voit facilement ces petits Vers
» par le moyen d'un microſcope, ou
» même avec une loupe, & que plu-
» ſieurs autres Poiſſons rendent auſſi de
» la lumiere ; (*a*) mais qu'il n'y a guère
» d'apparence que ce ſoit toujours par
» des Vers.

» On trouve encore dans les Huîtres,
» outre ceux dont nous venons de par-
» ler, certains Vers blanchâtres & luiſans,
» qui pour la premiere fois, furent ob-
» ſervés en 1666. par M. *de la Voye*,
» Ingénieur en chef à *Breſt*. Ces Vers
» reſſemblent à une groſſe épingle, &

(*a*) Tout le monde ſait que les Harengs ſur-tout, rendent une lumiere très-vive ; juſques-là même que les côtes où on les pêche, en ſont éclairées.

» ils ont depuis cinq jusqu'à huit lignes » de long. Rien n'est plus difficile que » de pouvoir examiner ces Vers entiers ; » car au moindre attouchement, à la » moindre secousse, ils se résolvent en » une matiere gluante & aqueuse, qui » s'attache même aux doigts. Il est com- » me impossible qu'en maniant ces Huî- » tres, on n'en enléve quelques Vers lu- » mineux. Voilà pourquoi les doigts bril- » lent alors, ainsi que feroient des grains » de phosphore écrasés sur du papier » blanc : mais toutes les Huîtres ne » donnent pas lieu à cette expérience ; » sur un panier de deux ou trois cens, » à peine en trouve-t-on vingt, ou » vingt-cinq, qui aient des Vers lui- » sans. Encore ne les ont-elles pas dans » toutes les saisons. Des années même » se passent, sans qu'on on découvre » aucun.

» Le mot François *Huîtres*, est dérivé du Latin *Ostrea* ou *Ostreum*, qui » vient du Grec *Ostreon* ou *Ostracon*. » On a dit d'abord *Oueſtre*, *Oeſtre* ou » *Oiſtre*, puis *Ouiſtre*, enfin *Huiſtre* ou » Huître, comme on a fait *Huis*, d'*Os-* » *tium*.

Il ſemble que Dieu pour mettre une unité plus frappante & plus parfaite entre tous les êtres, ait voulu rendre preſque inſenſibles les nuances, non ſeulement du régne Végétal, au régne Animal & au Minéral; mais même celles qui ſéparent les genres & les eſpéces contenues ſous ces trois grandes diviſions. Ainſi l'Eſcargot participe & à la nature de l'Inſecte rampant, & à celle du Coquillage: s'il ne vit pas dans l'eau, il ne vit au moins que dans l'humidité. Ainſi la Grenouille eſt moitié quadrupéde, moitié Poiſſon. Il y a dans toutes les claſſes d'êtres, des amphybies deſtinés à lier la précédente à la ſuivante; ce qui fait de l'Univers entier, un enſemble ſi ſimple & ſi admirable, que l'on ne peut l'obſerver ſans en adorer l'Auteur. Auſſi verrions-nous ſe proſterner devant lui les incrédules & les impies qui le bravent, ſi aveuglés par leurs paſſions, ils ne regardoient pendant toute leur vie, la Nature, ſans jamais la voir.

Pluſieurs Poiſſons vivent également, ſoit dans la mer, ſoit dans les rivieres; & ils rapprochent ainſi les deux

eſpéces. La Truite ſaumoneuſe ſe tient volontiers aux embouchures des rivieres, pour pouvoir paſſer de-là dans l'eau ſalée. Par la raiſon contraire, le Saumon habite les mêmes lieux, il aime l'eau douce. L'Huître s'engraiſſe & prend un goût plus fin, quand on la tranſporte dans des marais. Mais il faut qu'elle y ſoit dépoſée dans une eau vive & claire; elle perdroit beaucoup de ſa qualité, ſi on la mettoit dans une eau bourbeuſe & ſtagnante. Car il en eſt de cette eau comme des caracteres ſombres, cachés, taciturnes; on n'en tire jamais rien de bon, que l'on ne les ait entierement changés, & on le peut, au moins dans la jeuneſſe, à peu près comme on peut renouveller & faire circuler des eaux qui croupiſſent.

» Les meilleures Huîtres & les plus » eſtimées, ſont celles qu'on pêche en » *Angleterre*, vers le rivage de la mer. » On en tranſporte auſſi en *Xaintonge* » dans des marais ſalants, où par le » ſéjour, leur chair acquiert une couleur » verdâtre, & prend un goût beaucoup » plus délicat qu'auparavant; ces Huî-

» tres vertes sont très-recherchées, &
» avec raison. Mais comme la super-
» cherie se glisse dans toutes sortes de
» commerce, on y est quelquefois
» bien trompé; & le Docteur *Rosinus*
» *Lentilius* nous apprend qu'à la Haye,
» l'Ambassadeur d'un grand Prince
» ayant invité quelques personnes dis-
» tinguées de l'un & de l'autre sexe à
» un repas somptueux, y fit servir des
» Huîtres vertes, qu'on croyoit venir
» des côtes d'*Angleterre;* que tous ceux
» qui en mangerent, se trouverent mal
» sur le champ, souffrant des anxiétés
» & vomissant avec des efforts énor-
» mes, de sorte qu'ils eurent beaucoup
» de peine à se rétablir; qu'enfin on
» reconnut par des informations, que
» l'Huîtrier (*a*) ou le Vendeur d'Huî-
» tres avoit teint des Huîtres commu-
» nes avec du verd de gris pour les fai-
» re passer pour de véritables Huîtres
» d'*Angleterre.* » Empoisonner plusieurs
personnes, pour gagner quelque cho-

(*a*) Un Huîtrier s'appelle à *Paris*, un Ecailler. Ce dernier mot est plus agréable à l'oreille,

se de plus, sur un panier d'Huîtres, cela suppose une scélératesse réfléchie incorrigible, & par conséquent digne de mort. Celui qui en a l'ame infectée, mérite d'être puni de mort. Heureux le Juge qui n'a jamais condamné d'Homme, qui ne fût aussi évidemment coupable que celui-là !

Il en est des Huîtres, comme du melon, des truffes, &c. comme du café & des liqueurs fortes; la répugnance avec laquelle nous les goûtons la premiere fois, est un avis que nous donne la Nature, d'en faire un usage très-modéré.

» Suivant l'opinion la plus généralement reçue, les Huîtres excitent l'appétit, & poussent les urines; mais elles nourrissent peu, & la digestion qui s'en fait dans l'estomac, est plutôt une simple dissolution, qu'une parfaite digestion; c'est-à-dire, que l'Huître se consume dans l'estomac, sans y produire que très-peu de chyle; elle se résoud presque toute en eau, & cette eau qui est de la nature de celle dont l'Huître se nourrit dans la coquille, c'est-à-dire, un

» peu piquante, irrite doucement les fi-
» bres de l'eſtomac & des inteſtins,
» ce qui l'empêche de ſéjourner long-
» tems, & eſt cauſe qu'on en peut man-
» ger un aſſez grand nombre, ſans en
» être incommodé, ſur-tout ſi l'on boit
» par-deſſus, de la bierre (*b*) au lieu
» de vin, parceque le vin les durcit &
» les racornit dans l'eſtomac, les ren-
» dant par-là de plus difficile digeſ-
» tion.

La Médecine ne trouve rien dans la chair de l'Huître, qui mérite qu'elle en faſſe uſage; mais la coquille de deſſous, c'eſt-à-dire, celle qui eſt creuſe, lui fournit un reméde dont elle ſe ſert ſur-tout avec ſuccès pour les enfans, pour cette belle & innocente partie de notre eſpéce, qui mérite d'au-

(*b*) Je ſuis né dans un pays, où l'on ne boit que de la bierre (en Artois,) & j'en ai bû long-tems. Mais je ne conçois pas que des perſonnes qui n'ont point le palais gâté, & qui ſe piquent d'un peu de délicateſſe ſur les ſaveurs, puiſſent boire de la bierre, ſans manger quelque choſe immédiatement après, pour en perdre le goût. Les Huîtres & tout ce qui eſt piquant & acide, la font trouver encore plus mauvaiſe.

tant plus d'être secourue, qu'elle est sujette aux maladies sans savoir pourquoi, sans l'avoir mérité, & seulement ou parceque nous lui avons transmis les nôtres, ou parceque nous la faisons vivre comme nous.

» Prenez, dit M. *Homberg*, (*c*) cette » partie de la coquille d'Huître qui est » creuse, en jettant l'autre moitié » qui est plate. Lavez-la bien des » ordures extérieures, & faites-la » sécher pendant quelques jours au So- » leil : étant bien séche, pilez-la dans » un mortier de marbre ; elle se mettra » en bouillie. Exposez-la de nouveau » au Soleil pour la sécher ; puis achevez » de la piler, & passez la poudre par » un tamis fin. La dose est depuis vingt » jusqu'à trente grains dans cinq ou six

(*c*) Homberg (Guillaume) né à *Batavici* dans l'isle de *Java*, en 1652. vint en France, où le grand Colbert le retint par des offres considérables. Le feu Duc d'Orléans lui donna un très-riche cabinet de physique, pour se l'attacher. Il fut de l'Acad. des Sciences. M. *de Fontenelle* fit son éloge. Chacun de ces avantages suffiroit seul pour le rendre célébre. Il mourut en 1715.

» cueillerées de vin blanc ou d'eau de
» méliſſe, le matin à jeun; il faut con-
» tinuer à en prendre pendant trois ſe-
» maines ou un mois.

» Ce reméde eſt principalement d'u-
» ſage pour les enfans, qui ſe nourriſ-
» ſant de laitage, ſont plus ſujets aux
» aigres de l'eſtomac. Le Docteur *Har-*
» *ris*, Médecin Anglais, a fait un ex-
» cellent Traité ſur les maladies aiguës
» des enfans, où il fait voir qu'elles
» viennent preſque toutes de cette cauſe.
» Il y a des Artiſtes (*d*), qui au lieu de
» donner la poudre des coquilles d'Huî-
» tres ſimplement porphyriſée (*e*), com-
» me nous venons de dire, la font de
» plus, calciner, (la brûlent, la réduî-
» ſent en chaux; *calciner* vient du mot
» Latin *calx*, de la chaux;) mais cette
» méthode eſt mauvaiſe. On ſe ſert en-

(*d*) La préparation des remédes compoſés, appartient à la Chymie, qui eſt un Art; c'eſt pourquoi on appelle ici Artiſtes ceux qui l'exercent.

(*e*) C'eſt-à-dire, broyée ſur le porphyre, marbre rouge & fort dur, dont les Apothicaires font des mortiers à piler.

» core de cette poudre incorporée avec » la graisse de Porc non salée, pour en » faire un onguent admirable contre » les hémorrhoïdes, qu'il ramollit, ré- » sout, & dont il appaise la douleur » en peu de tems. (*Mat. Médic.* To- » me XI.)

Si quelqu'un trouvoit déplacées les recettes que nous donnons ici de tems en tems, nous avons à lui faire au moins deux réponses péremptoires. 1°. Il faut apprendre un peu de tout aux jeunes gens, c'est le seul moyen de découvrir sûrement à quoi ils ont le plus d'aptitude. 2°. L'Histoire naturelle ne sera plus, comme quelques autres sciences, qu'une vaine spéculation, si on ne la tourne, comme nous tâchons de le faire, à l'avantage des mœurs, & à la conservation de la vie.

Nous avons décrit l'Huître des friands; il nous reste à décrire celle des magnifiques & des avares, la Nacre de Perles, la Mere-Perle, ou l'Huître à écailles nacrées.

» C'est une espéce de Coquillage bi- » valve, fort, pesant, gris en dehors, » ridé & âpre, blanc ou de couleur ar- » gentée, uni & luisant en dedans; d'une

» ſubſtance plus dure & plus ſolide que
» les Perles qu'il produit, & qui lui ont
» donné ſon nom; tant ſoit peu verdâ-
» tre, de figure applatie & circulaire,
» ayant vers le milieu la marque d'une
» Huître qui en a été arrachée, & qui
» ſe prend de différentes grandeurs dans
» les mers Orientales.

» Les Perles ſont des ſubſtances pier-
» reuſes, rondes ou anguleuſes, gre-
» nées, tranſparentes, d'une ſaveur ter-
» reuſe.

» Les Auteurs ſont partagés ſur l'ori-
» rigine de ces Perles. Les uns penſent
» avec *Pline*, qu'elles s'engendrent dans
» l'eſpace d'un mois, de la roſée qui
» tombe du ciel, & que les Huîtres
» viennent recevoir ſur la ſurface de
» la mer. D'autres les regardent com-
» me une lépre ou un excrément des
» Huîtres; quelques-uns, comme une
» concrétion (un amas durci) du ſuc
» nourricier, qui ſe forme dans les Huî-
» tres trop vieilles, ou attaquées d'au-
» tres maladies, à peu près de la même
» façon que le calcul (*a*) ou la Pierre ſe

(*a*) Ce mot eſt un diminutif de caillou, il

» forme d'un amas de graviers dans les » reins ou la vessie. Ce dernier sentiment » nous paroît, ainsi qu'à *Samuel Dalo*, » & plusieurs autres bons Physiciens, » sinon le plus vrai, du moins le plus » vraisemblable. Le suc ou la colle qui » sert aux Huîtres à former par la trans- » piration, les commencemens & les ag- » grandissemens de leurs écailles, s'ex- » travase quelquefois hors de son ré- » ceptacle ou réservoir naturel ; il s'a- » masse par gouttes, il s'épaissit par pe- » tits pelotons ou globules de la cou- » leur de l'écaille ; & voilà des Perles » toutes faites : » & ces Perles ne sont qu'une humeur viciée, qui s'amasse dans les plus mauvaises Huîtres, car on ne mange point celles qui les produisent ; parcequ'on ne les trouve que dans les endroits où l'air est le plus chargé de vapeurs, le plus mal-sain, & qu'elles ont d'ailleurs un goût désagréable.

Les plus belles Perles, sont celles que l'on pêche dans les mers d'Orient &

---

signifie petit caillou. On appelle aussi calculs, les opérations arithmétiques, parcequ'on les faisoit autrefois avec de petits cailloux.

d'Occident. Les Huîtres ne ſont pas les ſeuls Animaux teſtacés, qui fourniſſent des Perles, on en trouve auſſi dans les Moules de la *mer Baltique*, de *Norvége*, de la *Lapponie*, de la *Silésie*; mais toutes les Perles, même celles des Huîtres, quand elles ne viennent point des mers Orientales ou Occidentales, ſont moins blanches, ce qu'on appelle d'une moins belle eau, & d'une figure irréguliere. (*a*)

Comment peut-on ne pas faire l'uſage le plus modéré du ſucre, quand on ſait ce qu'il coute aux malheureux qui le façonnent! (*a*) Comment peut-on ne pas renoncer tout-à-fait à l'uſage des Perles, quand on a appris ce qu'elles coutent aux malheureux qui les pêchent! Ils deſcendent au fond de la mer où les Huîtres ſont ordinairement attachées

---

(*a*) Les Rondes ſont eſtimées parfaites, parcequ'elles ſont très-rares.

(*b*) Nous aurons peut-être occaſion de faire ailleurs ce tableau effrayant, & nous prouverons combien il ſeroit plus avantageux à tous égards, de ſubſtituer le miel au ſucre, & d'employer les Négres, avec plus d'humanité, à d'autres travaux.

ſur les rochers. » Ils y deſcendent dans » une corbeille où tient une groſſe pier- » re, qui péſe environ trente livres; & » avec un couteau ou un autre inſtru- » ment de fer, ils détachent les Huî- » tres. Quand ils ont rempli la corbeil- » le, ils donnent le ſignal à leurs com- » pagnons, au moyen d'une corde, & » on les retire incontinent. Quoique ces » Plongeurs deſcendent quelquefois à » plus de ſoixante pieds de profondeur, » ils diſent que le jour y eſt ſi grand, » qu'on y voit auſſi clair qu'à terre. » Dès qu'ils touchent le fond, ils cou- » rent de tous côtés ſur le ſable, ar- » rachant les Huîtres de deſſus les pier- » res & les pointes des rochers, le plus » vîte qu'ils peuvent, car ils n'ont pas » de tems à perdre. Les meilleures Plon- » geurs demeurent pourtant juſqu'à une » demi-heure ſous l'eau : mais la plû- » part n'y peuvent réſiſter qu'un bon » quart-d'heure. Dans certains endroits » ils ſe ſervent pour reſpirer, d'une » éponge imbibée d'huile & liée au bras » qu'ils flairent de tems à autre. Ail- » leurs ils n'emploient pour cela, ni » huile, ni aucune autre liqueur; ils

» ne font que retenir leur haleine, s'y
» étant accoutumés dès leur bas âge.
» Les jeunes gens robuſtes & vigou-
» reux, y ſont les plus propres. Au
» reſte, ces pauvres gens ſont expo-
» ſés à de grands périls ; car outre
» les riſques de ſe précipiter ſi profon-
» dément dans la mer, de demeurer
» accrochés en quelque endroit, de
» s'eſtropier, ou même de ſe tuer en
» tombant ſur quelque pierre, ſur quel-
» que pointe de rocher ; de perdre la
» tramontane (*a*) par la peur, & de s'é-
» vanouir en manquant d'air ; ils cou-
» rent encore celui d'être dévorés par
» de gros Poiſſons, ſur-tout par des
» Requins.

Le Philoſophe qui du fond de ſa ſolitude, jette un regard attendri ſur le rivage où ſe fait cette affreuſe pêche,

(*a*) Les Italiens appellent *Tramontane*, du Latin *tranſ-montana*, une étoile & un vent du Nord, parceque le Nord de l'Italie eſt par-de-là les montagnes qui la couvrent de ce côté-là ; ainſi avoir perdu la tramontane, c'eſt dans le ſens figuré, avoir perdu le Nord. Ne ſavoir plus où l'on en eſt.

voudroit en vain décider, si les Marchands, qui attendent les Perles, sont plus cruels, que les Plongeurs qui les vont chercher, ne sont fous. La folie des uns lui paroît égale à la cruauté des autres. Mais que pense-t-il de ceux qui sachant comment nous viennent les Perles, ne laissent pas que d'y mettre un haut prix, & d'en relever leur parure? Il les trouve coupables tout à la fois, & de la cruauté des Marchands, & de la folie des Plongeurs..

» Lorsque les Huîtres sont tirées de » la mer, on les étale au Soleil, & » l'on attend qu'elles s'ouvrent d'elles- » mêmes; car si on les ouvroit de force, » comme l'on ouvre nos Huîtres à l'é- » caille, on pouroit endommager & » fendre les Perles..

» On trouve des Perles de différen- » tes couleurs; les unes blanches, les » autres tirant sur le jaune ou sur le » verd; d'autres qui sont livides & com- » me plombées. *Tavernier* (*a*) dit en

(*a*) Jean-Baptiste *Tavernier*, fils d'un Géographe d'Anvers, établi à Paris, eut dès son

» avoir eu six, parfaitement rondes; mais
» aussi noires que du jaïet : la couleur
» blanche leur est la plus naturelle : la
» couleur jaunâtre ou verdâtre, vient
» de ce que les Pêcheurs, vendant leurs
» Huîtres par monceaux, & les Mar-
» chands attendant quelquefois jusqu'à
» quatorze ou quinze jours, qu'elles
» s'ouvrent d'elles-mêmes, pour en ti-
» rer les Perles, quelques-unes de ces
» Huîtres venant pendant ce tems-là
» à perdre leur eau, se gâtent & s'em-
» puantissent; de sorte que la Perle se
» jaunit ou verdit par l'infection : ce
» qui est si vrai, que dans toutes les
» Huîtres qui ont conservé leur eau, les
» Perles sont toujours blanches. Les
» Perles de couleur plombée & noire,
» ne se trouvent guère que dans l'A-
» mérique; & cette couleur vient de
» la Nature du fond de la mer, qui est

---

enfance l'imagination échauffée de voyages; il alla six fois aux Indes, & n'en revint ni plus sage ni plus heureux. Il mourut à *Moscou* dans son septiéme voyage en 1689. Il avoit alors 34. ans. L'Histoire de ses voyages n'est pas estimée.

» plus rempli de vaſe qu'en Orient.

Les Perles parfaitement rondes, polies, blanches, luiſantes ou tranſparentes, les Perles d'une belle eau, ſont regardées comme d'un grand prix; on n'en fait ordinairement que des colliers & des braſſelets, ſymboles de l'eſclavage où vivent les perſonnes qui les portent. » On ſe ſert en Médecine, des » Perles menues, qu'on appelle *ſemence* de Perles à cauſe qu'elles reſſemblent à des ſemences. Elles n'ont pas » moins de vertu que les groſſes, & » ne coutent pas tant. Il faut néanmoins » les choiſir Orientales, blanches, claires, tranſparentes, nettes : on les » prépare en les broyant ſur le porphyre, juſqu'à ce qu'elles ſoient réduites » en poudre impalpable. Quant aux » coquilles, on choiſit les plus belles » & les plus luiſantes ; on les taille, » & l'on en fait des cuillers, des jettons & beaucoup d'autres petits ouvrages polis, doux au toucher, luiſans, fort agréables à la vûe. On en » broie auſſi ſur le porphyre, pour les » réduire en poudre impalpable ; & » c'eſt ce qu'on appelle Nacre de Perles

» préparée ; les Femmes en emploient » pour le fard. » Que n'emploient-elles pas ! Mais combien auſſi qui n'emploient rien ! Et celles-là ne veulent plaire, que par leurs charmes naturels & par leurs vertus, parcequ'elles ſont plus ſûres de plaire long-tems & d'être aimées pour elles-mêmes.

» Les Anciens ont appellé les Perles » en Latin *Uniones*, parcequ'ils ont cru » qu'on n'en retiroit jamais qu'une de » chaque Huître : mais ils ſe ſont trom- » pés ; car on en trouve juſqu'à ſept » dans une ſeule écaille. » *Michel-Bernard Valentini* croit que les Perles ſont de petits œufs, qui ne ſe trouvent que dans les Coquillages femelles ; il rapporte encore ſur ce ſujet pluſieurs autres Hiſtoires également ridicules.

» Les Perles ſervent en Médecine à » augmenter la pompe & le prix de » pluſieurs diſpenſations, (*a*) ſans en » augmenter beaucoup le mérite ; car » elles n'ont pas d'autres vertus que » les coquilles qui les renferment. Les

(*a*) C'eſt-à-dire, de pluſieurs remédes que la Médecine diſpenſe & diſtribue.

» Apothicaires y trouvent leur compte, en les taxant dans leurs remédes, » comme s'ils avoient employé les plus » groſſes Perles de l'Orient & de la plus » belle eau ; & le malade a l'eſprit ſatisfait, en penſant qu'un reméde bien » cher doit lui faire beaucoup de bien. » Au reſte, de ſavans Médecins ont aſſez écrit ſur cette charlatanerie, pour » nous diſpenſer d'en dire ici davantage. Il paroît cependant qu'il devroit » être bien clair pour tout le monde, » que ſi les remédes les plus chers avoient » le plus de vertu, les pauvres ſeroient » exclus de leur uſage, & qu'il n'y auroit que les riches qui pouroient ſe » guérir avec facilité ; ce qui eſt contraire à la bonté de Dieu, & à l'ordre de ſa Providence, qui a établi la » Médecine pour le ſoulagement de tous » les Hommes, & qui pour cette fin, tire des choſes les plus viles en apparence, les remédes les plus ſouverains. » (*Mat. Médic.* Tome X I.)

L'aveu généreux que font ici MM. *Arnault de Nobleville*, & *Salerne* (a) &

(a) Auteurs de la Matiere Médicale, d'où

que font auſſi dans leurs Ouvrages pluſieurs autres Médecins habiles, doit nous tenir en garde contre la charlatanerie des Apothicaires, que les Médecins favoriſent trop ſouvent. Mais peu de perſonnes en profiteront, peu de Charlatans & peu de dupes ceſſeront d'être ce qu'ils étoient.

---

nous avons tiré cet article & quelques-uns des précédens.

DE LA MOULE ET DE LA PINNE-MARINE.

C'Est en vain que l'orgueil, l'avarice, ou quelque autre passion, nous tient loin de notre Patrie, & tâche de nous consoler de l'avoir quittée; elle n'y réussit qu'imparfaitement, la Nature réclame ses droits : elle a assigné à chaque être la place qui lui convient, elle veut qu'il y reste. L'arbre & toutes les plantes allongent leurs racines, les ramifient, les envoient autour d'eux chercher les sucs de la terre, tandis que leurs branches, qui s'étendent en même tems, attirent ceux du ciel : (*a*) on ne peut sans leur faire beaucoup de tort, sans retarder leur accroissement, les transférer d'un lieu à un autre. Les Animaux même les plus sauvages & les plus légers à la course, tel

(*a*) Il est prouvé que les arbres reçoivent plus de nourriture de l'air que de la terre.

que le Cerf, le Daim, le Liévre, &c. s'éloignent peu des lieux qui les ont vû naître, & y reviennent toujours. Si par une autre disposition de la Nature, qui varie ses œuvres en toutes manieres, quelques Oiseaux, & quelques Quadrupédes, ont deux Patries, ils s'affectionnent à certain endroit de l'une & de l'autre, & y reviennent chaque année. Une Hirondelle qui fait actuellement son nid à ma fenêtre, l'y viendra retrouver l'année prochaine, ou bien en fera un autre, si elle ne l'y trouve plus. La Moule pouroit au moins faire de petites excursions autour de son rocher. Elle marche difficilement; mais elle seroit, selon nous, dédommagée de cette peine, par le plaisir de voir de nouveaux objets; elle aime mieux voir toujours les mêmes; elle n'a rien ni de nos caprices, ni de notre inconstance. Il y a entre elle & nous la même différence qu'entre ces deux Hommes, dont l'un attend la fortune sans quitter son village, & l'autre la va chercher inutilement dans le nouveau monde. (*La Fontaine*, Liv. VII. Fable XII.)

» La Moule ou Moucle de mer, » (elle se nomme aussi Caïeu) est » un petit Poisson oblong, gros com- » me une féve, d'une figure approchan- » te de celle d'un petit muscle, d'où » lui est peut-être venu son nom.

» M. *de Réaumur*, dans un Mémoire » sur le mouvement progressif de diver- » ses espéces de Coquillages, nous ap- » prend que les Moules de mer, quoi- » que communément attachées aux pier- » res ou les unes aux autres par diffé- » rens filamens, ne laissent pas cepen- » dant d'avoir la faculté de se mouvoir; » & que pour le prouver, il suffiroit de » rapporter le fait suivant. Dans le tems » qu'il ne fait plus assez chaud pour ti- » rer du sel des marais salans, les Pê- » cheurs jettent quelquefois dans ce ma- » rais, des Moules qu'ils ont prises au » bord de la mer. Ils prétendent par- » là rendre leur chair plus délicate, en » les faisant vivre dans une eau moins » salée; car l'eau de pluie qui tombe » dans ces marais, auxquels on ne lais- » se alors aucune communication avec » la mer, rend plus douce l'eau salée » qu'ils contiennent, en se mêlant avec elle.

» elle. Nous avons remarqué que c'eſt
» par le même moyen qu'on rend ver-
» te la chair des Huîtres. Mais les Pê-
» cheurs y jettent les Moules ſéparées
» les unes des autres, & à diverſes
» diſtances ; & lorſqu'ils vont les pê-
» cher enſuite, ils les trouvent aſſem-
» blées en gros paquets. Or il eſt viſible
» que ces Moules n'ont pû s'approcher
» les unes des autres, pour s'attacher
» ainſi, ſans ſe mouvoir elles-mêmes ;
» car elles ne ſont point dans une eau
» courante. Reſte maintenant à ſavoir
» quelle partie elles emploient à cet
» uſage. Pour s'en inſtruire, il ne faut
» qu'ouvrir la coquille d'une Moule par
» le côté, où elle s'entrouvre naturel-
» lement. Rien ne paroît alors plus diſ-
» tinctement dans le corps de cet Ani-
» mal, qu'une certaine partie noire ou
» brune, dont la baſe eſt placée à peu
» près au milieu des autres parties, &
» la pointe tournée vers le ſommet de
» la coquille. Sa longueur eſt environ
» de ſix ou ſept lignes. On ſe fera une
» image aſſez reſſemblante de ſa figu-
» re, en concevant celle de la langue
» d'un Animal. C'eſt cette partie qu'on

» peut appeller la jambe ou plutôt le
» bras de la Moule, puiſqu'elle ſe traî-
» ne par ſon moyen, plutôt qu'elle ne
» marche. Quand la Moule ſe prépa-
» re donc à changer de place, elle
» commence par entr'ouvrir ſa coquil-
» le. Enſuite on voit paroître ſur ſes
» bords la pointe de cette partie que
» nous avons dit reſſembler à une lan-
» gue. L'Animal lui donne bientôt plus
» d'étendue, & l'allonge quelquefois
» juſqu'à un pouce & demi loin des
» bords de ſa coquille. Alors il s'en
» ſert pour tâter à droite & à gauche,
» le terrein : cela fait, il replie l'extré-
» mité de cette partie, qui eſt char-
» nue & très-flexible, ſur quelque corps
» pour le ſaiſir ou s'y cramponer en
» quelque façon ; de ſorte que réduiſant cette partie à peu près à ſon éten-
» due naturelle, ſans lui laiſſer aban-
» donner le corps ſur lequel il a re-
» courbé ſa pointe, oblige ſa coquil-
» le d'avancer vers ce corps. Ainſi l'on
» voit que la manœuvre, dont les Mou-
» les ſe ſervent dans leur mouvement
» progreſſif, reſſemble aſſez à celle d'un
» Homme, qui étant couché ſur le

» ventre, voudroit s'approcher de quel-
» que endroit, en se servant seulement
» de son bras. Il porteroit ce bras sur
» le corps le plus éloigné, qu'il pou-
» roit saisir avec la main: en le raccour-
» cissant ensuite, il obligeroit son corps
» à quitter sa place, comme les Mou-
» les quittent la leur. Aussi est-ce sur
» cette ressemblance que nous avons
» nommé d'abord cette partie le bras
» de la Moule, parceque son extrémi-
» té fait de même en se recourbant,
» la fonction de main; & toute la dif-
» férence qu'il y a entre l'usage que
» l'Homme feroit de son bras dans la
» circonstance précédente, & celui que
» la Moule fait de cette partie, est qu'el-
» le la raccourcit véritablement, au lieu
» qu'il ne feroit que plier le bras. Les
» Moules ne profitent pas souvent de
» la facilité qu'elles ont à se mouvoir;
» car elles sont toutes ordinairement at-
» tachées les unes aux autres, ou à
» d'autres corps par différens fils, &
» ce n'est que lorsque ces fils sont rom-
» pus, qu'il leur arrive quelquefois de
» faire usage de cette espéce de bras; »
qui après les avoir traînées où elles

ont voulu, leur sert à se fixer de nouveau, car il est en même tems la filiere, ou pour mieux dire, le moule dans lequel passe la liqueur gluante, dont se forment les fils ou petits cables, qui la tiennent comme à l'ancre. M. *de Réaumur* dit avoir quelquefois compté plus de cent cinquante de ces fils, autour d'une seule Moule; les plus longs n'ont pas plus d'un pouce & demi, parcequ'ils ne peuvent être plus longs que le canal, dans lequel ils sont jettés, & que ce canal est dans leur bras, qui lorsqu'il s'étend le plus, n'a qu'un pouce & demi de longueur. » Ainsi l'on » peut dire avec vérité, que la mer a » des fileuses dans les Moules, com- » me la terre en a dans les Vers à soie, » les Chenilles & les Araignées. Par- » là on voit que la même partie est des- » tinée à des fonctions fort différentes, » puisqu'elle sert à la Moule, tantôt de » jambe ou de bras pour marcher, & » tantôt de filiere pour filer. Les Vers » à soie, les Chenilles, les Araignées » tirent de leurs corps, des fils aussi » longs qu'il leur plaît, en les faisant » passer par un trou de filiere; leur pro-

» cédé reſſemble à celui du Tireur d'or. » Le procédé des Moules, au contrai- » re, reſſemble à celui des Ouvriers qui » jettent les métaux en moule ; le ca- » nal de leur filiere eſt un moule où le » fil prend une figure & une longueur » déterminée.

Nos connoiſſances les plus claires ont des côtés ténébreux, & peut être que ſi nous parvenons à diſſiper le nuage, le ſuccès de ce grand effort ſera de nous convaincre que la plûpart de nos connoiſſances étoient vaines & illuſoires. Cette découverte ſeroit importante, elle nous raméneroit tout entiers à la vertu, à l'art d'être heureux. Ne recueillir de ſes travaux que des incertitudes, n'eſt-ce pas une condition bien triſte, bien humiliante ? Or c'eſt ſouvent ce qui nous arrive. Tandis que quelques Obſervateurs célébres donnent à la Moule la faculté de marcher, un autre la leur refuſe. (*a*) Il appuie

(*a*) Dans un Mémoire lû à l'Académie Royale des Belles Lettres de la Rochelle, M. *Mercier du Paty*, en parlant des *Bouchets à Mou-*

ſon opinion de raiſonnemens & d'expériences qu'il eſt difficile de détruire.

» La Moule ſe trouve abondamment » le long de nos côtes maritimes. Ce » petit Poiſſon a des ennemis ; car outre que les Pêcheurs s'en ſervent beaucoup en qualité d'appas pour prendre du Poiſſon, M. *de Réaumur* a obſervé qu'il y a un petit coquillage de » l'eſpéce de ceux qu'on appelle en Latin *Trochus*, (*b*) dont la coquille eſt » d'une ſeule piéce & tournée en ſpirale, comme celle du Limaçon, qui » en fait ſa proie. Il s'attache pour cela » à la coquille d'une Moule, la perce » d'un trou aſſez exactement rond, d'environ une ligne de diamétre, & y » fait paſſer une eſpéce de trompe ou » de petit boyau cylindrique, long de » cinq ou ſix lignes, qu'il tourne en

---

les, (qui ſont des eſpéces de parcs fermés par des pieux, avec des perches entrelaſſées) entreprend de démontrer que les Moules ne marchent pas.

(*b*) Ce ſont ceux que nous avons nommés ailleurs d'après *Swammerdam*, Limas turbinés.

» ſpirale, & avec quoi il ſuce la Mou-
» le. Notre illuſtre Académicien a vû
» quelquefois pluſieurs trous ſur une mê-
» me Moule; & quand il a trouvé des
» coquilles de Moules vuides, il y a
» preſque toujours vû de ces trous : ce
» qui lui a fait croire que ces coquil-
» lages ne contribuoient pas peu à dé-
» truire les Moulieres.

» On rapporte qu'en quelques lieux
» du Bréſil, on voit des Moules ſi groſ-
» ſes, qu'étant ſéparées de leur coquil-
» le, elles péſent quelquefois juſqu'à
» huit onces chacune, & que les co-
» quilles de ces groſſes Moules ſont d'une
» grande beauté. *Liſter* nous apprend
» que chez quelques Habitans des en-
» virons de *Lancaſtre* en *Angleterre*, le
» principal uſage des Moules eſt pour
» fumer les terres voiſines de la mer,
» d'où on les tire par charretées. M. *Lin-*
» *næus* dit auſſi que le territoire de la
» Province d'*Helſingie* en *Suéde*, eſt
» en grande partie, compoſé des mê-
» mes coquillages. Il ajoute que les
» Flamands mangent des Moules auſſi
» bien que les Anglais; mais que les
» Suédois n'en mangent point.

Les Moules ſont mal-ſaines, & peuvent exciter la fiévre. Il en faut manger modérément. Elles ſont quelquefois venimeuſes, ſur-tout après des Hyvers qui ont été très-froids; parceque les Poiſſons que la gelée a fait périr, venant à ſe corrompre au Printems, les Moules qui vivent dans l'eau, que ces cadavres empoiſonnent, y contractent des qualités très-nuiſibles. Ainſi la mort nous attend & nous menace juſque dans nos alimens les plus ſimples. Apprenons à l'attendre auſſi ſans la craindre. Nous en avons deux moyens, c'eſt d'être vertueux & de jouir innocemment de la vie; car lorſqu'on n'en a pas joui, on la quitte avec un regret preſque égal à celui que l'on reſſent, lorſque l'on en a abuſé. (c)

La Pinne-Marine, coquillage bivalve, c'eſt-à-dire, compoſé de deux écailles, a pluſieurs des propriétés de la Moule, entr'autres celle de s'attacher par des fils

(c) On doit entendre par jouir de la vie, ſe procurer les plaiſirs permis; mais ne chercher que ceux-là.

au corps, dont elle eſt environnée. Mais les fils de la Pinne-Marine ſont beaucoup plus longs que ceux de la Moule. Ils ſont auſſi en beaucoup plus grand nombre & plus fins. Les Anciens en faiſoient une belle étoffe, qu'ils nommoient *byſſe*, de *byſſus*, qui ſignifie fin lin. On en fait encore en Sicile des étoffes & d'autres ouvrages.

» On trouve dans la Pinne-Ma-» rine, comme dans la Moule de mer, » quelquefois trois petits Cancres ou » Crabes, quelquefois deux; mais le » plus ſouvent un ſeul: ce qui a fait » dire aſſez mal à propos que la Pin-» ne-Marine ſe nourriſſoit de Poiſſons, » & que quand ſon petit Crabe nommé » *Pinophylax*, comme qui diroit *Garde-*» *pinne*, voyoit dans ſes coquilles quel-» ques petits Poiſſons, il l'avertiſſoit de » les fermer, & qu'enſuite ils parta-» geoient le butin entr'eux deux.

La Pinne-Marine des côtes de Provence a environ un pied de long. Il s'en trouve ſur les côtes d'Italie, qui ont près de deux pieds.

DE LA SECHE OU SEICHE.

LOrsque *Homere* & *Virgile* enveloppent d'épais nuages, les Dieux & les Héros, pour les dérober aux yeux des Mortels, on admire le génie & l'imagination de ces Poétes sublimes ; on admire les grands tableaux qu'ils ont sû peindre de couleurs si vives, & l'on est fâché que ce ne soit que des fictions. Ce qui n'est que fiction dans la Mythologie, se réalise dans la Nature ; elle rend les moindres êtres capables de miracles, dont tous les Dieux des Poétes ne l'étoient pas. Jamais *Enée* n'a parcouru le Temple de *Carthage* dans une nuée qui le rendoit invisible ; mais tous les jours la Séche répand autour d'elle une pluie de liqueur noire, lorsqu'elle veut ou échapper à son ennemi, ou saisir sa proie.

La séche & tous les autres animaux carnaciers sont ruse industrieux, pleins d'artifices & pour ainsi dire, méchans par prin-

cipe & avec méthode. (d) De cette observation on pouroit conclure que l'Homme étoit originairement le plus carnacier de tous les Animaux, si les Anatomistes ne démontroient par la configuration de sa bouche, qu'il est également carnivore & frugivore. Il faut donc qu'une cause étrangere ait ajouté quelques dégrés à sa cruauté & à sa malice naturelle. Cette cause ne peut être que la raison. Sans elle nous serions réduits, comme les Animaux, au seul instinct, & nous ne ferions de mal qu'autant que la nécessité de vivre nous y obligeroit; au lieu que nous en faisons par mille autres motifs, souvent même sans aucun motif. Ah! puisque la raison peut ajouter à l'instinct, puisqu'elle le peut changer, qu'elle ne le change donc plus que pour nous rendre meilleurs. Nous commençons à sentir combien cela est nécessaire, nous commencerons bientôt à nous corriger. La Religion ramenée à la forme

(d) Le Mouton, l'Ane, le Bœuf, le Cheval, le Cerf, &c. qui ne vivent que de végétaux, ont une sorte d'ingénuité & de candeur.

ſimple & auguſte, ſous laquelle Dieu a daigné nous la donner, achevera ce que la raiſon aura ébauché ; & cette raiſon qui nous a été ſi long-tems funeſte, commencera enfin à nous devenir utile.... On voudra bien nous pardonner cette digreſſion, elle porte avec elle ſon excuſe; puiſqu'elle a été amenée par l'amour de l'humanité, par le déſir de hâter nôtre marche dans les ſentiers du vrai bonheur..... Revenons à l'objet de cet article.

» La Séche ou Seiche eſt du genre » des Poiſſons mous, qui, quoique d'une » chair aſſez dure, ne ſont ni écailleux, » ni cruſtacés, ni teſtacés. C'eſt un Poiſ- » ſon de mer long d'environ un ou deux » pieds, quelquefois approchant de la » grandeur de deux coudées, couvert » d'une peau mince, mais ferme, laid » & difforme, reſſemblant beaucoup » au Poulpe ou Polype de mer, & au Cal- » mar, mais un peu plus large ; ayant » un corps charnu en dehors, & garni » en dedans ſur le dos, d'une ſorte » d'écaille aſſez ſolide, ou d'un os grand » comme la main, épais d'un pouce au » milieu, plus mince aux côtés, blanc,

» opaque, léger, uni, d'un goût salé
» & âcre, sans odeur, connu vulgai-
» rement sous le nom d'*os de Séche.* Il
» porte attachés à sa tête, huit pieds, ou
» plutôt huit bras placés à égale distan-
» ce les uns des autres, ronds, plus
» gros au commencement, puis allant
» en diminuant peu-à-peu de grosseur,
» jusqu'à leur extrémité où ils se termi-
» nent en pointe. Tous un peu convexes
» du côté intérieur, qui regarde la bou-
» che, & garnis de plusieurs rangées
» de petits suçoirs mobiles, qui lui ser-
» vent à saisir fortement & à retenir
» sa proie, à nager & à porter les ali-
» mens à la bouche, près de laquelle ils
» sont situés. En outre, deux espéces de
» trompes ou deux autres bras plus
» longs que les précédens, plus menus,
» ronds, lisses par-tout, excepté à leur
» extrémité, où ils sont pareillement
» garnis de suçoirs, dont la plûpart sont
» plus grands que ceux des autres, les-
» quels servent aux mêmes usages, en
» atteignant de plus loin. Ces bras leur
» servent aussi à s'attacher aux pierres
» & aux rochers, comme avec des an-
» cres qui les empêchent d'être entraî-

» nées çà & là par les flots de la mer » agitée.

La Séche a environ cent ſuçoirs à chacun de ſes petits bras, & plus de cent vingt à chacun des deux grands. Le ſeul uſage des ſuçoirs eſt de retenir la proie & de s'y coler comme un morceau de cuir mouillé ſur une pierre polie. » Au centre des bras eſt ſitué le bec » compoſé d'une ſubſtance, qui approche de celle de la corne. Ce bec reſſemble, pour la couleur & la figure, » à celui des Oiſeaux de proie, ou à » un bec de Perroquet. Ses yeux ſont » placés aux deux côtés de la tête, à » une certaine diſtance l'un de l'autre. » Au dedans de la cavité du bec, eſt » une chair fongeuſe, (*e*) ſelon *Bon-* » *delet*, ou une membrane ſelon M. *Née-* » *dham*, garnie de pluſieurs rangées de » dents, qui miſes au foyer (*f*) d'un

(*e*) C'eſt-à-dire, poreuſe, ſemblable à celle du champignon, lequel ſe nomme en Latin *fungus*.

(*f*) Le foyer d'un microſcope eſt la partie concave du verre où tous les rayons viſuels ſe réuniſſent.

» bon microſcope, paroiſſent, les unes » plus mouſſées, reſſembler aſſez à des » dents mâchelieres, les autres plus » longues, coniques & terminées en » une pointe fine, approcher pour la » figure, des défenſes d'un Sanglier, & » qui ſervent à la Séche à hacher les » alimens dont elle ſe nourrit.

» Elle a dans ſa partie inférieure, une » veſſie qui contient une humeur noi- » re, à laquelle *Cicéron* donne le nom » d'encre. » On peut comparer cette veſſie à la véſicule du fiel, & la liqueur qu'elle contient, à la bile, lorſque l'on expoſe au Soleil, ou ſeulement en plein air, cette liqueur, que quelques-uns nomment *Sanie*, (du Latin *Sanies*, Lie.) Elle s'épaiſſit, ſe condenſe, devient dure & fragile comme du charbon; mais differe du charbon en ce qu'elle eſt diſſoluble dans l'eau.

» Le ſexe de la Séche ſe diſtingue ai- » ſément. Le mâle eſt plus bigaré que » la femelle; il a le dos plus noir, tout » le corps plus rude & la queue plus » pointue. En outre la femelle a deux » eſpéces de mammelles que le mâle » n'a pas. Elle pond au Printems, & le

» fait a différentes repriſes, comme » ayant beſoin de repos dans ce travail. » Alors le mâle ſuit la femelle à la piſ- » te, & répand ſa laite ou ſon frai ſur » les œufs nouvellement pondus. Ces » œufs ſont gros comme des grains de » raiſin ou de groſſes baies de myrte. » D'abord ils ſont blancs, ſemblables » à des grains de grêle, & petits : mais » ſitôt que la femelle a verſé de ſon » encre deſſus, ils deviennent noirs & » plus grands. Si on les ouvre avant » qu'ils ſoient ſecs, on apperçoit aiſé- » ment au-dedans la petite Séche en » ſon entier, & l'on y diſtingue ſans » microſcope, ſes yeux, ſon corps, l'os » qui le couvre & qui eſt déjà aſſez dur, » le ſac ou la veſſie où eſt contenue la » liqueur noire, & pluſieurs autres par- » ties de l'Animal.

» Les Phyſiciens ne s'accordent pas » ſur la cauſe qui fait que la Séche » (de même que le Calmar) jette ſa li- » queur noire, dans le beſoin. Preſque » tous les Anciens diſent que c'eſt une » ruſe de l'Animal, qui le porte à ré- » pandre ſon encre dans la mer pour » en troubler l'eau, quand il ſe voit

» pourſuivi, & ſe dérober à la vûe des
» Pêcheurs qui veulent l'attrapper, imi-
» tant en cela les Dieux d'*Homere*, qui
» enveloppent d'un nuage épais ceux
» qu'ils veulent ſauver du danger. D'au-
» tres s'imaginent que ces Animaux
» étant naturellement fort peureux, c'eſt
» peut-être la crainte qui en relâchant
» le ſphincter de la veſſie où eſt conte-
» nue la liqueur noire, en occaſionne
» ſouvent l'écoulement; comme il ar-
» rive à quelques perſonnes timides,
» dans leſquelles la crainte relâche tel-
» lement les ſphincters, de l'anus & de
» la veſſie, que l'urine & les excré-
» mens ſortent involontairement. D'au-
» tres enfin croient que ces Poiſſons
» s'en ſervent pour troubler l'eau, dans
» la vûe d'empêcher leur proie de leur
» échapper, & non pour ſe dérober à la
» pourſuite de leurs ennemis, comme
» on l'a cru aſſez généralement. Ce qu'il
» y a de certain, c'eſt que les reſtes
» d'alimens qu'on leur trouve dans l'eſ-
» tomac, prouvent qu'ils ſe nourriſſent
» d'Animaux, & qu'entr'autres, ils
» vont à la chaſſe des Pélamides, des
» Mélettes, des Ecreviſſes de mer &

» d'autres petits Poissons qui se retirent » dans les bas fonds, pour éviter les » Calmars & les Séches qui les y pour- » suivent en foule, tandis que ces der- » niers sont poursuivis à leur tour par » les Loups marins & par d'autres Pois- » sons carnaciers, qui aiment beaucoup » leur chair.

Ce trait d'Histoire naturelle nous conduit à une moralité affligeante, mais utile. Nous ne l'omettrons donc pas. Seulement pour soulager & nos Lecteurs, & nous-mêmes, nous l'amènerons d'un peu loin.

La Fontaine, après avoir peint le repas champêtre que *Philémon* & *Baucis* viennent d'offrir aux Dieux, que leur vertu à attirés dans leur humble cabane, fait ensuite cet autre tableau.

Les Dieux sortent enfin, & font sortir leurs hôtes.
De ce Bourg, dit *Jupin*, je veux punir les fautes :
Suivez-nous. Toi, *Mercure*, appelle les vapeurs.
O Gens durs, vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs.
Il dit : & les Autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine ;

Un appui de roſeau ſoulageoit leurs vieux ans.
Moitié ſecours des Dieux, moitié peur, ſe hâtans,
Sur un mont aſſez proche, enfin ils arriverent.
A leurs pieds auſſi-tôt cent nuages creverent.
Des Miniſtres du Dieu, les eſcadrons flottans
Entraînerent ſans choix, Animaux, Habitans,
Arbres, maiſons, vergers, toute cette demeure;
Sans veſtige du Bourg, tout diſparut ſur l'heure.
Les Vieillards déploroient ces ſéveres deſtins,
Les Animaux périr! Car encore les humains,
Tous avoient dû tomber ſous les céleſtes armes.

De même que *Philémon* & *Baucis* ſe plaignent ici de la rigueur des Dieux contre les Animaux; qu'ils nous ſoit permis de nous livrer à un mouvement de ſenſibilité, & de nous plaindre de la Nature, en adorant toutefois les juſtes & impénétrables décrets de ſon Auteur. Que les Animaux carnaciers ſe dévorent les uns les autres, cela paroît être dans l'ordre; mais pourquoi l'innocente Brebis, qui ne ſe nourrit que d'herbe, eſt-elle la proie des bêtes féroces?.... Jettons les yeux ſur la Société, nous y verrons quelque choſe

d'auſſi affreux, qui nous touche de beaucoup plus près, & qui, ſi nous le voulions bien, ne ſeroit pas un mal ſans reméde. Tandis que l'Agneau qui mange de l'herbe, eſt dévoré par le Loup, le Laboureur qui mange du pain, eſt dévoré par l'Homme de finance. (g)

» Le ſuc noir de la Séche peut ſervir dans les Arts, par exemple, d'encre à écrire ou à imprimer, & nous liſons dans les Satyres de *Perſe*, que les Romains s'en ſervoient de ſon tems pour écrire. Si l'on en croit la Matiere Médicale d'*Hermann*, les Chinois mêlent ce ſuc avec du bouillon de ris ou d'autre légume, pour l'é-

(g) On pouroit, ſans leur livrer le peuple, aſſouvir par un grand commerce & par d'autres moyens, l'avidité de ces Hommes qui doivent néceſſairement ſouhaiter d'autant plus de richeſſes, qu'ils en ont déjà acquis davantage. On pouroit par la réforme du luxe, réduire la richeſſe preſque au ſeul uſage de ſoulager les malheureux : on la rechercheroit alors avec modération ; & par cette raiſon-la-même, le nombre des malheureux diminueroit beaucoup ; on ſuivroit cette bonne maxime du Peuple : *Il faut vivre & laiſſer vivre.*

» paiſſir, & en former une compoſition » qu'ils envoient dans tout l'Univers, » ſous le nom d'*Encre de la Chine*.

» On pêche la Séche ſur les bords » de l'Océan & de la mer Méditerra- » née. Selon *Geſner*, (*h*) il s'en trouve » une plus grande quantité en *France* » qu'en *Italie*. Le mâle eſt fort attaché » à la femelle, & cet attachement lui » inſpire du courage. Quand elle eſt » bleſſée, il vient à ſon ſecours, au » lieu qu'elle s'enfuit quand il eſt bleſ- » ſé. Ces Animaux ont coutume d'aller » deux à deux. *Oppien* (*i*) dans ſon *Ha-* » *lieuticon* ou *Poëme de la Pêche*, dit que » pour prendre la Séche, on n'a beſoin » ni de naſſe, ni de filet; mais qu'il » n'y a qu'à traîner avec une corde,

(*h*) Conrard *Geſner*. Nous avons parlé de ce ſavant Naturaliſte dans le premier article de cet Ouvrage.

(*i*) *Oppien*, Poéte Grec du onziéme ſiécle, a auſſi fait un Poëme ſur la Chaſſe, il préſenta ces deux Ouvrages à l'Empereur *Caracalla*, qui en fut ſi ſatisfait, qu'il lui fit donner un écu d'or pour chaque Vers: d'où l'on croit que les Vers d'*Oppien* furent nommés *Vers dorés*. Il mourut de peſte en ſon pays, à l'âge de trente ans.

» une femelle dans l'eau ; car du plus » loin que le mâle peut l'appercevoir, » il court à elle, ce qui donne au Pê- » cheur toute la facilité possible de le » prendre. » On prendroit les Hommes à peu près de la même maniere, s'ils étoient Poissons ; & les femmes auroient ordinairement le courage de s'éloigner du piége. Je me rappelle une petite Histoire qui peut servir ici d'*Episode*.

Certaine Femme, qui peut-être dans l'occasion, n'en auroit pas moins fait que les deux Veuves & l'Egyptienne de *Zadig*, (*k*) se piquoit, comme les pre-

(*k*) Il se trouvera peut-être quelques-uns de mes Lecteurs, qui ne connoîtront pas *Zadig* (& je les plains de ce qu'ils ne le connoissent pas,) je crois devoir leur apprendre au moins qui sont les Veuves, dont je parle ici. Je ne doute pas que même la foible esquisse que je vais donner des premieres pages de ce Roman, ne fasse naître l'envie de le lire: j'ai un très-bon moyen d'augmenter cette envie, c'est d'ajouter qu'il est de M. *Voltaire*, qui a sû y réunir sous des fictions charmantes, tout ce qu'il y a de bon en Morale.

Zadig, jeune & riche, & par conséquent aimable, n'eût-il eu que ces deux qualités-là, se

mieres, de beaucoup de tendreſſe. Elle

---

fait aimer de *Sémire*, fille d'un Grand de *Babylone*: il alloit l'épouſer, lorſque le Prince *Orcan* envoie des ſoldats pour l'enlever un jour qu'elle ſe promenoit ſeule avec *Zadig*. Celui-ci fait pour elle, des prodiges de valeur, & la délivre. Il reçoit dans la mêlée un coup de fléche qui le bleſſe à l'œil. Un Médecin prédit qu'il ſera borgne, & *Sémire* qui n'aime pas les borgnes, épouſe *Orcan*. *Zadig* guéri en dépit du Médecin, ſe conſole de l'heureuſe perte qu'il vient de faire de *Sémire*: il épouſe une honnête & vertueuſe Citoyenne nommée *Azora*. Quelque tems après leur mariage, elle lui raconte avec une indignation violente, que la jeune veuve *Coſrou*, vient de faire détourner un ruiſſeau pour éluder le ſerment qu'elle avoit fait, de reſter près du tombeau de ſon mari tant que ce ruiſſeau ſuivroit ſon cours. Le faſte de vertu qu'*Azora* avoit mis dans ſon récit, déplaît à *Zadig*; il forme le deſſein d'éprouver ſa conſtance; (de quoi s'aviſoit-il?) Pendant deux jours qu'il l'envoie paſſer à la Campagne, il met dans ſon ſecret quelques-uns de ſes Domeſtiques & *Cador* ſon ami. Elle revient; on lui dit que *Zadig* eſt mort ſubitement, & qu'on l'a mis dans le tombeau de ſes peres; elle pleurt beaucoup; *Cador* entreprend de la conſoler, & y réuſſit. Il ſe plaint d'un violent mal de rate; auquel, dit-il, le meilleur reméde eſt d'appliquer le nés d'un Homme mort depuis vingt-

avoit un jour fait remarquer à son Amant qu'un Moineau après avoir beaucoup caressé sa femelle, s'étoit envolé, & l'avoit laissée seule. Cela doit être, répondit-il, son ardeur est satisfaite, il va s'occuper de soins plus importans, il va bâtir un nid. Sa femelle paroît affligée; elle le suivra bientôt, pour qu'il la caresse encore, mais qu'il soit blessé, qu'il lui arrive quelque malheur, volera-t-elle à son secours? Du reste j'accorde si vous voulez à cette femelle & à tout votre Sexe, plus de constance, plus d'amour qu'au nôtre, & je n'examine pas même si c'est dans le tempérament ou dans le cœur qu'il en faut chercher la cause. Je pourai peut-être vous prouver dans la suite que si nous n'avons pas cet avantage,

---

quatre heures; *Azora* court au tombeau de *Zadig*, elle se dispose à lui couper le nés. Il l'arrête, lui fait une petite semonce, où il rappelle le ruisseau de la jeune *Cosrou*, & l'abandonne. Il va vivre seul à la Campagne en se disant à lui-
„ même: „ Là le vrai Philosophe vit tranquil-
„ le, il ne craint rien des Hommes, & sa ten-
„ dre épouse ne vient point lui couper le nés.„

nous

nous en ſommes dédommagés.

A quelque tems de-là, il fut avec elle au bord de la mer; elle étoit calme, on y voyoit nager beaucoup de Séches. Il en avoit fait prendre une femelle. Il la mit au bord de l'eau. Son mâle, qui la cherchoit avec inquiétude, vient ſe jetter dans la main du Pêcheur qui la tenoit; il le prend, il lâche la femelle, qui dans le moment même, & ſans tourner ſeulement la tête vers le malheureux, qui vient de s'immoler pour elle, ſe donne à un nouveau mâle..... Et bien, dit alors l'Amant vengé, ma Séche ne vous rend-elle pas avec uſure, votre Moineau?

Juſqu'à ce que l'on apprenne aux jeunes Filles à ſe garder des languiſſantes fadeurs, & bien plus encore des manéges criminels, qui ſont l'opprobre de la Nature & de l'Amour; juſqu'à ce que l'on apprenne aux jeunes Hommes que l'Amour doit être vif & délicat, mais ſans foibleſſes; les uns & les autres feront de grandes fautes, & s'attireront de grands malheurs.

L'Amour eſt un étrange maître;
Heureux qui peut ne le connaître

Que par récit, lui ni ſes coups !

» M. *Lyonnet*, dans ſes Remarques ſur » la *Théologie des Inſectes* de M. *Leſſer*, » dit en parlant du *Syſtême de la Natu-* » *re* de M. *Linnæus*, qu'il n'eſt point du » tout certain qu'il y ait des Inſectes à » qui le nom de *Zoophytes*, (*l*) *pourvûs* » *de membres*, puiſſe convenir ; qu'au » moins eſt-ce un nom qui ne convient » nullement aux Ourſins, à la Séche, » aux Etoiles, ni aux Orties de mer, » puiſque ce ſont tous de vrais Animaux, » d'une forme à la vérité très-bizarre ; » mais cependant tous capables de fonc- » tions animales, d'un mouvement pro- » greſſif & qui ne tiennent aucunement » de la nature des plantes.

Quoique la Séche ſoit dure, coriace, de mauvais goût, & très-difficile à digérer, on en mange en pluſieurs endroits ; on en ſert à de bonnes tables, à ces tables qui ſont faites pour de pareilles mets, pour les poiſons de toute eſpé-

(*l*) On appelle *Zoophytes* ou *Plantes-Animaux*, certains corps organiſés, qui étant moitié Animaux, moitié Plantes, forment la ligne de ſéparation de ces deux claſſes d'êtres.

ce. On attendrit la Séche dans l'eau salée, mêlée de chaux vive & de cendre; on y ajoutera peut-être bientôt du savon, ou quelque autre drogue. On feroit beaucoup mieux de manger de bons légumes, des racines saines & d'un goût agréable. Mais il faut du Poisson, quel qu'il puisse être.

La partie intérieure & spongieuse de l'os de Séche est d'usage dans les Arts, les Orfévres l'emploient à faire des moules de cuillers, de fourchettes, de bagues, &c. On en donne au soir aux Serins dans leurs cages. La partie dure de ce même os entre dans presque tous les remédes dentifriques, (*m*) c'est-à-dire, qui sont propres à nettoyer les dents; & dans les collyres secs, qu'on souffle dans les yeux pour emporter & consumer les taies qui se forment sur la cornée.

Le mot Séche ou Seiche, vient du Latin *Sepia;* celui de *Boufron* est purement Grec, & signifie *fort prudent*, qualité que l'on attribue à la Séche, surtout à la femelle, qui ne s'expose à au-

(*m*) Du Latin *dentes fricare*, frotter les dents.

cun danger, pas même lorsque l'Amour pouroit lui servir d'excuse : elle n'est pas de ces sots Animaux, comme le Lion, comme l'Homme, comme la plûpart des autres, qui éprouvent tous les jours cette triste vérité :

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire, adieu prudence.

DU GRILLON.

QUi pouroit nous délivrer des importunités de la Mouche, du Couſin, de la Fourmi, du Grillon, &c. (*n*) ſe couvriroit de gloire & d'une gloire immortelle. On oubliera les noms des Conquérans, & de bien d'autres; mais le ſien vivroit autant que l'Univers. Il ſemble que Dieu, après avoir éloigné de nous par pitié, le Lion, le Tygre & les autres Bêtes féroces, dont le nom ſeul nous fait ſi juſtement frémir, ait voulu, pour humilier notre orgueil, que nous euſſions du moins à craindre les Mouches, les Couſins, &c. Ce ſont là des fléaux dignes de nous, & des fléaux vraiment redoutables. Si les armées de Sauterelles, qui viennent ravager les Campagnes, tournoient leur fureur

(*n*) Ajoutez, me dit quelqu'un à qui je liſois ceci, ajoutez, de la Coquette, du petit Maître du Pédant, du Flatteur & des autres Inſectes domeſtiques.

contre les Hommes, elles n'en feroient, à la vérité, point leur pâture, parce-qu'elles sont frugivores; mais elles les harcelleroient & les tueroient. Si au lieu de deux ou trois Mouches à la fois, qui viennent nous piquer les nés, les lévres, le bord des yeux, toutes celles qui s'amusent autour de nous, dans les lieux que nous habitons, se réunissoient malheureusement pour nous tourmenter, nous n'aurions d'autre parti à prendre, que de leur céder la place. Une Légion de Cousins nous donneroit encore bien plus de peine, nous serions obligés de les aller replonger dans l'eau d'où ils sont sortis; en nous y jettant nous-mêmes. Lorsqu'un essaim d'Abeilles irritées s'attache sur quelqu'un, il n'y a pas de moyen plus prompt que celui-là, de se sauver la vie. Si une nuée de Grillons noirâtres & dégoutans venoit à s'échapper d'une cheminée, & à se repandre dans toute une maison, que deviendroient ceux qui l'habitent? Remercions la Providence de ce qu'elle n'a pas traité les Insectes comme nous; de ce qu'elle n'a pas permis que leur méchanceté égalât à peu près leur pou-

voir ; & reconnoissons que le Roi des Animaux, avec toute sa suffisance & tout son orgueil, est lui-même un Animal bien foible.

Il y a deux sortes de Grillons, le Sauvage ou Champêtre, & le Domestique. On nomme celui-ci » Grillon, » Grillot, Grillet ou Grille, Grésillon, » Crignon, Crinon, Cricon ou Criquet » domestique. C'est un Insecte qui tient » un peu de la Cigale & de la Sauterel- » le, de couleur d'un brun-châtain, » longuet, tendre & mollasse, compo- » sé de plusieurs anneaux. Sa tête est » ronde, luisante, munie sur les côtés, » de deux yeux noirs assez apparens, & » en devant, de deux petites cornes ou » antennes simples, déliées, nerveu- » ses, formées d'un grand nombre d'ar- » ticulations, qui les rendent mobiles » en tout sens ; d'une bouche un peu » large, faite de deux mâchoires armées » de dents avec lesquelles l'Animal sai- » sit fortement sa proie. Son corcelet » est bien joint d'un côté à la tête, & » de l'autre au corps ; sillonné sur ses » bords & tant soit peu velu. Enfin son » corps est formé par douze anneaux

» contigus & bien articulés enſemble ;
» revêtu en deſſus de quatre aîles blan-
» châtres, pliées ſuivant leur longueur,
» dont les deux inférieures ſont plus
» étroites & plus longues que les ſu-
» périeures. Sous la poitrine & le ven-
» tre, il y a ſix pieds velus, dont les
» deux derniers ſont robuſtes, & trois
» fois plus longs que les autres; & cha-
» que pied qui ſe fléchit à ſon extrémi-
» té par cinq petites articulations, eſt
» terminé par une pince en forme d'ha-
» meçon. La queue eſt fourchue, faite
» de deux ſoies, placées aux deux cô-
» tés de l'anus, velues & épineuſes.

» On trouve dans la femelle une in-
» finité d'œufs brillans, d'une figure ap-
» prochante de la graine de Cumin; mais
» beaucoup plus petits. »

La mâle chante, & ce n'eſt point par le frottement de ſes aîles, comme l'ont crû quelques Anatomiſtes qui ne l'ont pas bien obſervé ; mais par un organe ſemblable à celui de la Sauterelle mâle. Son chant, qui nous paroît triſte & monotone, réjouit ſa femelle, parcequ'il eſt pour elle le cri de l'Amour. D'ailleurs cette muſique ſépul-

chrale est analogue à la mélancholie, qu'elle contracte sans doute dans les lieux sombres où elle vit.

» On ne sauroit presque douter, dit » M. *Lyonnet*, que les Insectes à qui » la Nature a donné une espéce de voix, » ou pour parler plus juste, la faculté » de former certains sons, comme el- » le l'a donnée aux Cigales, aux Grillons, » aux Sauterelles & à plusieurs Scara- » bées, n'aient aussi reçû le sens de » l'ouïe, pour entendre ces sons. Nous » ne leur connoissons, il est vrai, aucu- » ne oreille *extérieure*; mais encore n'en » sauroit-on inférer qu'ils n'en ont point. » Elles peuvent être déguisées & ren- » dues méconnoissables par leur forme » & par la place qu'elles occupent. » Des Animaux dont la voix ne se for- » me point par le gozier, qui respirent » par le corcelet, les côtés ou la par- » tie postérieure; des Animaux parmi » lesquels on en voit qui ont les yeux » sur le dos & les parties génitales sur » la tête; (o) des Animaux de cet or- » dre peuvent fort bien avoir les oreil-

(o) Le Limaçon les a au col; & l'Araignée dans les antennes.

» les par-tout ailleurs que là où l'on
» s'attendroit de les trouver. L'uſage
» de tous les membres des Inſectes, ne
» nous eſt pas connu. Peut-être y en
» a-t-il parmi ceux dont nous ignorons
» la deſtination, qui leur ſont donnés
» pour recevoir l'impreſſion des ſons.
» Encore moins pouvons-nous aſſurer
» que les Inſectes n'ont point d'oreilles
intérieures : cet organe, s'ils en ont,
» doit être en eux ſi délicat & ſi petit,
» que quand on l'auroit devant les yeux,
» il ſeroit peut-être impoſſible de le
» reconnoître. Nous ne connoiſſons
» donc pas aſſez les Inſectes pour pou-
» voir affirmer qu'ils ſont privés des
» organes de l'ouïe, & d'autant moins
» devons-nous avancer qu'ils entendent
» ſans avoir ces organes.

» Le Grillon ſauvage eſt plus noirâ-
» tre & plus gros que le domeſtique.
» Il eſt fort gourmand, il eſt même
» carnacier ; & dans ſa faim, il n'é-
» pargne pas ſes ſemblables. Souvent
» la jalouſie ſe mêle parmi les mâles,
» qui ſe battent avec acharnement &
» s'entre-tuent, chantant durant le
» combat & après la victoire. Les Gril-

» lons mangent volontiers les Fourmis.
» *Pline* nous apprend que pour en attra-
» per, il faut attacher une Fourmi par
» le milieu du corps avec un cheveu ou
» un crin, puis la mettre au bord du
» trou, après en avoir soufflé toute la
» poussiere, de peur qu'elle ne s'y ca-
» che, & attendre que le Grillon tien-
» ne la Fourmi embrassée; car alors il
» n'y a qu'à tirer à soi le cheveu pour
» le prendre. On peut encore le faire
» sortir hors de son trou, en y introdui-
» sant à diverses repriſes un brind'herbe,
» d'où est venu le proverbe, *Sot comme*
» *un Grillon.* (*p*) (*Mat. Méd.* Tome XI.)

Le Grillon sauvage, de même que la Guêpe, la Fourmi & les autres Insectes, qui se logent sous terre à peu de profondeur, cherche les ravines, pour n'être pas inondé; il aime aussi les endroits où il y a le moins d'herbe, & qui sont fort exposés au Soleil. On trouve cependant aussi des

(*p*) On dit aussi, *comme un Orson*, *comme un Dindon*; & le proverbe est juste, sur-tout par rapport à ce dernier.

Qui va comme un mouton, dessus la foi d'autrui.

Grillons dans les prés & ailleurs. » J'ai » quelquefois vû, dit *Swammerdam*, » des champs pleins de ces Grillons, » qui s'étoient creuſé dans la terre cha- » cun un trou d'environ deux doigts » de profondeur, à l'entrée duquel ils » ſe tenoient & faiſoient un bruit inſup- » portable, en agitant leurs aîles; ils » s'enfonçoient précipitamment dans » leurs trous, dès qu'ils appercevoient » quelque choſe d'extraordinaire. (*Collection Acad. de Dijon*, Tom. V. de la *partie étrangere. Mat. Medic.* Tome XI.)

Il y a ſans doute, dans le chant de cet Inſecte, des modulations, des différences que les organes épais de notre ouïe ne peuvent ſaiſir; car il n'eſt pas dans l'ordre qu'il chante ſur le même ton, le combat, la retraite & la victoire; la douleur & le plaiſir. On remarque, lorſqu'il appelle ſa femelle, qu'il le fait d'abord par de grands cris; mais qu'il baiſſe de quelques tons, à meſure qu'il l'entend avancer, & que lorſqu'elle eſt près de lui, il ne dit plus rien. On peut inférer de-là, qu'il a auſſi d'autres moyens d'exprimer ſes diverſes paſſions.

Derham, dans ſa *Théologie Phyſique*,

observe que les Sauterelles & les Grillons ont les cuisses grosses & robustes; les jambes longues & menues, mais fortes, & que par-là ils sont en état de courir avec beaucoup d'agilité. Le Grillon, ou n'a pas reçû de la Nature le don de l'agilité, ou n'en fait point usage. Ne pas faire usage des dons de la Nature, est le caractere distinctif de l'Homme : il faut croire que le Grillon n'a pas reçû de la Nature le don que *Derham* lui attribue. Il marche lentement, il vole peu, ou pour mieux dire, il ne fait que sauter. Il marche tantôt en avant, tantôt à reculons. Il jette avec grace ses pattes de derriere, il rue comme un petit Cheval. Il ne mord que quand on l'irrite, & sa morsure est légere. Il y a cependant des personnes qui prétendent qu'il va chercher le Coucou jusque dans son nid, & le tue; mais leur autorité n'est pas respectable : ce sont les mêmes qui assurent qu'il contribue au bonheur des Hôtes, chez qui il daigne venir faire son joli ramage & perpétuer son espéce. On trouvera beaucoup de sagesse dans la méthode que prescrit M. *Lyonnet* pour distinguer le

vrai d'avec le faux, dans les merveilles que l'on attribue à la Nature. » Il eſt » dangereux d'admettre le merveilleux » ſur des ſimples ouï dire ; il ne faut pas » non plus rejetter tout merveilleux, » parcequ'il ne nous paroît pas vraiſem- » blable : mais on en doit examiner la » nature & faire attention aux preuves, » ſur leſquelles il eſt fondé. Si quelqu'un, » par exemple, peu expert dans l'art » de faire des obſervations, débite que » la tête & la queue d'un Loup, chaſ- » ſent les Mouches, que les Grillons » tuent le Coucou, & qu'il ne m'ap- » prenne pas comment il en a fait l'expé- » rience, ni de quelles précautions il » s'eſt ſervi pour ſe bien aſſurer de la » vérité du fait ; je ſuis en droit de le » révoquer en doute, d'autant plus que » les relations de cet ordre ont un air » fabuleux, & qu'on a de la peine à ſe » figurer que la tête & la queue d'un » Loup, puiſſent chaſſer les Mouches, » tandis que la chair des autres Ani- » maux, & ſelon toutes les apparen- » ces, celle du Loup même, les atti- » re, & que l'on comprend encore » moins comment un Grillon, dont la

» morſure eſt très-légere, & qui ne pa-
» roît guère capable de voler un peu
» haut, peut venir à bout de tuer un
» Oiſeau ſi grand que le Coucou, dont
» le vol eſt très-rapide, & qui eſt tou-
» jours perché dans les arbres. Mais ſi
» d'un autre côté un Auteur fidéle &
» éclairé me rapporte un fait extraordi-
» naire; par exemple, que quand une
» Ecreviſſe a perdu une jambe, il lui en
» vient une autre en la place, & qu'il
» m'apprenne que pour s'aſſurer de cet-
» te vérité, il a renfermé & nourri dans
» un réſervoir, bon nombre d'Ecreviſſes
» mutilées, qu'il les y a examinées avec
» aſſiduité, & qu'il me marque tous les
» progrès d'accroiſſement que ces mem-
» bres mutilés ont fait de tems à autre,
» juſqu'à ce qu'ils aient pris toute leur
» premiere forme & grandeur; je ne
» dois pas faire de difficulté de croire
» ſur ſon rapport, un fait pareil, quel-
» que merveilleux & étrange qu'il me
» paroiſſe, parceque ſa bonne foi me
» perſuade qu'il eſt incapable de m'en
» vouloir impoſer à deſſein, & que tous
» les détails qu'il me fait de ces ob-
» ſervations, m'aſſurent qu'il ne s'eſt pas
» trompé lui-même.

Il eſt un troiſiéme cas dans lequel il faut ſur-tout ſe conduire prudemment. C'eſt celui où deux grands Hommes tirent d'une même obſervation des réſultats différens. Il eſt certain que l'un des deux ſe trompe. S'ils ont obſervé chacun ſéparément, & que ni eux ni perſonne, n'aient encore rapproché leurs obſervations pour les comparer, pour les vérifier; le procès doit reſter indécis juſqu'après l'examen des piéces. S'ils ont obſervé tour-à-tour, & que les procédés du dernier aient été différens de ceux du premier, il faut encore ſuſpendre le jugement; parceque ſi en partant du même point, ils ont pris deux chemins, l'un à droite, l'autre à gauche; il n'eſt pas étonnant qu'ils n'arrivent pas au même but. Mais ſi le dernier, après avoir répété les opérations & les expériences de ſon prédéceſſeur, en a fait d'autres qui l'ont conduit à des vérités ultérieures & plus lumineuſes, il faut ſuivre la route qu'il trace, s'éloignât-elle de celle que ſon prédéceſſeur avoit mal tracée. Ainſi *Swammerdam* a crû voir que l'Homme & tous les Quadrupédes ſortoient d'un

œuf ; M. *de Buffon*, qui est venu après lui, en répétant ses observations, y en a ajouté de nouvelles, a été plus loin que lui, & a fait des découvertes (*q*) qui infirment celles que *Swammerdam* croyoit avoir faites : il n'est pas douteux, en ce cas-là, qu'il ne faille quitter *Swammerdam*, & suivre M. *de Buffon*.

» Pour revenir au Grillon domestique, » il ne faut pas confondre cet habitant » de nos foyers avec la Blatte, qui est un » Insecte plat, de couleur tannée, dont » le mâle seul a des aîles, & que quel- » ques-uns nomment mal à propos, » *Grillon de Fournier*, ni avec les Sca- » rabées noirâtres de la farine, que les » Boulangers nomment *Bêtes noires* ; ni » avec le *Grillon-Taupe*, plus connu

(*q*) On ne marche sûrement vers les secrets de la Nature qu'au flambeau de l'expérience. » Ce que nous pouvons, est la mesure de ce » que nous savons. On en conclura que notre » science est très-bornée ; mais cette vérité humiliante est préférable à toutes les illusions » de la vanité. (*Collect. Acad. de Dijon*, Tom. » V. de la *patrie étrangere*, pag. 603.

» sous le nom de *Courtiliere*, ce gros » Insecte hideux, abhorré des Jardi- » niers & des Fleuristes, (*r*).

» On trouve le Grillon domestique » dans des murs d'Argille, ou entre des » briques, dans les trous des cheminées, » proche des foyers, des fours & des » fourneaux. Là il chante presque con- » tinuellement, sur-tout le soir & la » nuit, même dans l'Hyver, excepté » dans les plus grands froids : & au » lieu que le Grillon sauvage se taît & » se retire au moindre bruit qu'il en- » tend ; celui-ci ne s'épouvante point » du bruit, y étant accoutumé, (*s*) seu- » lement il fuit la lumiere, comme plu- » sieurs autres Insectes. Il mange de » tout, de la farine, du pain, de la » viande, de la graisse, des fruits. Son » cri aigu paroît désagréable & incom- » mode à bien des gens : mais comme » les goûts sont différens, l'on voit » tous les jours, non seulement des par-

---

(*r*) Nous en avons parlé, Tom. 1. page 259.

(*s*) On verra néanmoins bientôt que le trop grand bruit l'épouvante.

» ticuliers ; mais même des Peuples » entiers, qui ſe plaiſent à entendre une » pareille muſique. Nous liſons dans » les *Ephemérides d'Allemagne*, (*t*) qu'en » Afrique on nourrit des Grillons dans » des cages de fer, & qu'ils ſe ven- » dent bien cher, parceque leur chant » procure un doux ſommeil. Ces Mé- » moires ajoutent, touchant l'organe de » la voix du Grillon, que c'eſt une mem- » brane pliée à peu près comme un éven- » tail, à laquelle eſt attaché ſous l'aî- » le, le long tendon d'un muſcle, qui » en ſe contractant, fait plier cette » membrane qui eſt ſéche, d'où pro- » vient le ſon : on peut même le con- » trefaire après la mort de l'Animal, » en tirant le tendon. » Nos Savans ſont parvenus à décompoſer de même, & à faire agir les organes de la voix de pluſieurs Animaux.

Chez nous le Peuple aime beaucoup les Grillons, (*v*) & ſon goût pour ces

(*t*) *Décurie* II. année IV. pag. 84.

(*v*) Il ſe trouve des perſonnes très raiſonnables qui l'aiment auſſi: il n'eſt pas mal-faiſant, il n'a contre lui que ſa laideur & ſa triſte voix,

Insectes, comme pour tant d'autres choses, est décidé par le Fanatisme. Il s'imagine que ce seroit un crime que de leur faire du mal, il les nomme *les petits Chevaux du bon Dieu.* Il n'étoit pas besoin de profaner ce nom adorable, pour leur concilier le respect; il auroit suffi de les nommer *les petits Chevaux de Saint George*, ou de quelque autre Saint. Il eût mieux valu encore ne leur donner aucun de ces noms que la superstition ou l'hipocrisie invente pour tromper les ames foibles. Ne multiplions pas les objets de nos hommages & de nos craintes. Adorons Dieu, respectons les Saints, craignons-nous nous-mêmes, c'est assez.

» Le Docteur *Samuel Ledilius* nous » apprend, dans une observation qui se » trouve dans les *Ephémérides d'Alle-* » *magne*, qu'une mere de famille qui » étoit incommodée par le chant d'une » foule de Grillons, en fut délivrée » de la maniere suivante: Un jour qu'el- » le avoit invité plusieurs convives de

ce ne sont pas pour des personnes sensées, des motifs suffisans de répudiation.

» belle humeur à un festin, où il y avoit » des tambours & des trompettes ; le » son bruyant de ces instrumens, qui » rempliſſoit la maiſon, fit une telle » impreſſion ſur les Grillons, qu'on » les trouva tous morts le lendemain. » *Jonſton* dit que pour faire déguerpir » ces Inſectes d'une maiſon, il n'y a » qu'à mettre dans un verre, de la tein- » ture de vitriol. Une forte vapeur de » ſoufre les fait périr, comme la plû- » part des Animaux. »

Le Grillon, dit en Italien & en Eſpagnol *Grillo*, en Allemand *Grill*, a été ainſi nommé du mot » Latin *Gryl-* » *lus*, qui vient du Grec *Grullos*. Les An- » glais l'appellent *Cricket*, à l'imitation » des Français. Toutes les différentes » dénominations que cet Inſecte a re- » çues, lui ont été données par rapport » à ſon cri naturel.

» Les Grillons ſont regardés en Mé- » decine comme diurétiques & apéri- » tifs : ils tiennent quelque choſe des » propriétés des Cantharides ; mais dans » un dégré fort adouci. Ainſi on peut les » employer ſans crainte pour nettoyer » les conduits de l'urine, des ſables &

» des graviers qui s'y amaſſent quel-
» quefois. On les fait ordinairement ſé-
» cher au four, dans un vaiſſeau couvert,
» & on les réduit en poudre qui ſe don-
» ne depuis douze grains juſqu'à un ſcru-
» pule, dans quelque eau appropriée.
» LeDocteur *Samuel Ledilius*, raconte
» qu'un Payſan de ſa connoiſſance s'é-
» toit guéri pluſieurs fois de la fiévre
» tierce, en avalant un Grillon diſſout
» dans un verre de bierre. Voici une
» autre obſervation tirée auſſi des Ephé-
» mérides; mais qui nous paroît ſuſ-
» pecte. Un Médecin habile ayant été
» appellé auprès d'un malade qui n'a-
» voit point uriné depuis huit jours, &
» lui ayant fait pluſieurs remédes ſans
» ſuccès, il ſurvint une Femme qui au
» récit de la maladie, avoit été cher-
» cher quelques Grillons qu'elle enfer-
» ma lâchement dans un nouet, enfor-
» te qu'ils pouvoient s'y mouvoir faci-
» lement. Elle lia enſuite ce nouet ſous
» les genoux du malade, qui ſe ſentit ſur-
» pris ſur le champ d'un certain frémiſſe-
» ment qui lui fit rendre après quelques
» momens, beaucoup d'urines. Cette
» cure, ſi elle eſt vraie, eſt bien extraor-
» dinair.

DE LA GRENOUILLE.

SI la sagesse naturelle & sur-tout la foi, ne nous rendoient la douleur supportable, nous souhaiterions souvent de n'exister plus. L'état de souffrance sans consolation est inférieur au néant. Par la raison contraire, les dégrés de l'être peuvent se mesurer par ceux du bonheur, (*u*) & l'on peut dire que plus on est heureux, plus on existe. Chaque Animal (excepté l'Homme) jouit de tout le bonheur, & par conséquent de toute l'existence dont il est susceptible. Ainsi l'on peut dire que tous les Animaux sont également heureux, puisqu'ils jouissent chacun de tout le bonheur dont ils sont capables. Ce bonheur est complété par celui de ne pouvoir pas établir de comparaison entre leur sort, & le sort de ceux qui ont

(*u*) Ils peuvent donc se mesurer par ceux de la vertu.

plus de dégrés d'être ; par celui de n'avoir aucune notion de ce que l'on appelle bonheur abſolu, ou bonheur conſidéré en lui-même. Le don de juger de ce dernier n'eſt accordé qu'à l'Homme ; en quoi nous devons admirer la ſageſſe & la bonté de Dieu, qui a voulu que le ſeul Animal capable de calculer tous les dégrés de bonheur, fût auſſi capable de les réunir tous. Mais hélas! nous ne faiſons guère uſage que de la moindre de ces deux facultés, que de la premiere. Si nous n'avons pas le courage de rendre notre bonheur tel qu'il pouroit être ; ayons du moins le cœur aſſez bon pour nous réjouir de celui des autres Animaux. Voyons avec plaiſir ceux qu'une longue vie, qu'un ſang fort diviſé, que des organes délicats & bien développés, rendent capables, comme nous, d'un grand nombre de ſenſations, d'un grand bonheur, & pour ainſi dire, d'un grand être, & qui en ſavent mieux profiter que nous. On peut ranger parmi ces Animaux, la Grenouille. Elle eſt un diminutif de l'Homme; elle en approche même par la conformation extérieure. (*Figure* 19.)

Lorſque,

Lorſque, ſelon l'Hiſtoire Poétique, de ſacriléges Payſans outragerent *Latone*, & qu'elle les changea en bêtes, il ſemble que ç'ait été pour rendre la métamorphoſe plus prompte & plus facile, que cette Déeſſe les changea en Grenouilles. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à voir cette métamorphoſe s'opérer dans le baſſin de *Latone* à *Verſailles*, on y verra ſous la main de l'Artiſte immortel qui l'a fait, les diſſemblances & les rapports qui ſéparent ou rapprochent l'eſpéce des Grenouilles, de la nôtre.

Il y a peu d'Animaux plus tranquilles, plus paiſibles, & d'ailleurs mieux organiſés que la Grenouille; il n'y en a guère par conſéquent de plus heureux. Toute ſa vie qui eſt de pluſieurs années, elle la partage entre les plaiſirs de la promenade & ceux du bain. Elle n'eſt l'ennemie de perſonne, que du Ver & du Limaçon, elle n'a elle-même que peu d'ennemis; le plus redoutable eſt le Soleil, pere & deſtructeur de tout ce qui végéte, elle croaſſe contre lui quand il deſſéche les marais, comme le Chien aboie à la Lune, quand il

la voit se mirer dans l'eau.

Les savantes observations de *Swammerdam*, sont un fonds riche & inépuisable, d'où nous allons tirer l'Histoire de cet Insecte, ou plutôt de ce Poisson.

Il provient, comme tous les autres, d'un œuf, d'où il ne sort qu'après s'y être nourri & y avoir pris de l'accroissement; ce qui n'arrive qu'à un très-petit nombre d'autres Animaux.

On trouve dans le corps de la Grenouille beaucoup d'œufs qui sont fécondés au Printems par le mâle. Le peuple de *Hollande* appelle *Equitation* (*a*) des Grenouilles, leur accouplement, parceque le mâle est comme à Cheval sur le dos de la femelle qui le promène, tandis qu'il la tient embrassée; & cette équitation, cette promenade dure un mois ou six semaines. La femelle arrivée au terme où elle doit jetter ses œufs, les jette tous en un moment. Cette opération faite, le mâle se sé-

(*a*) Du mot Latin *Equus*, qui signifie *Cheval.*

pare d'elle, & recommence à nager » comme avant l'accouplement, & à » remuer ſes bras, quoiqu'ils aient été » long-tems dans un état d'immobilité, » & comme de contraction ſpaſmodi- » que. (*b*)

Les œufs de la Grenouille vont d'abord au fond de l'eau, & reviennent enſuite à la ſurface. Ils ſont colés tous enſemble par une matiere viſqueuſe & gluante. Chacun de ces œufs eſt environné d'une glaire de couleur d'agathe, au centre de laquelle eſt le petit Ver qu'on nomme Tétard. A meſure qu'il ſe fortifie, il ſuce un peu de cette glaire, qui lui donne de nouvelles forces. Elle ſe dilate inſenſiblement; & plus elle diminue de maſſe, plus elle augmente de volume. Elle n'eſt bientôt plus qu'un léger nuage, d'où le Tétard ſort de tems en tems pour s'eſſayer à nager: mais il y rentre preſque auſſitôt, parcequ'il n'a dans ces premiers tems, que de bien foibles moyens de ſe ſoutenir ſur l'eau; il

(*b*) Spaſmodique eſt.....

n'a que de très-petites nageoires. (*Figure* 20.) Elles croissent, & le nuage se sublimise dans la même proportion, de sorte qu'il se trouve entierement dissipé lorsque le nouveau Poisson n'en a plus besoin. La Nature est une mere tendre & ingénieuse, elle conduit ainsi tous ses enfans, tous les êtres. Elle les mene d'abord, pour ainsi dire par la lisiere; elle les enhardit ensuite à marcher à mesure qu'ils en sont capables, & ne fait plus que leur présenter de loin, une main caressante : enfin elle les laisse aller seuls.

Le Tétard, quinze jours après sa naissance, c'est-à-dire après la ponte de la femelle qui l'a produit a environ six lignes de longueur. Il commence dès lors, à imiter sa mere, à nager comme elle..... Tout est Singe dans ce monde, le Tétard est le Singe de la Grenouille; les enfans sont les Singes des adultes; les sots sont les Singes des gens d'esprit, & ceux-ci sont les Singes les uns des autres. La Ville est le Singe de la Cour, qui ne peut être celui de personne, parcequ'il n'y a rien au-dessus d'elle. Nous voulons tous

faire ce que nous voyons; cela eſt ſurtout plaiſant dans la diverſité des conditions, que les Hommes ont établies entr'eux.

Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs.
Tout petit Prince a des Ambaſſadeurs,
Tout Marquis veut avoir des Pages. (*a*)

(*a*) Rien ne prouve mieux combien nous ſommes Singes & enfans qu'une anecdote que j'ai lue dans une Feuille périodique, qui a pour titre, *Annonces & Affiches des Provinces de Flandres, d'Artois & de Haynaut*, (1762. No. XIX.) „ Les différentes peuplades de la *Côte de Guinée*, „ ont chacune leur Roi, dont la triſte Majeſté „ n'a pas beaucoup d'éclat. Cette canaille „ Royale eſt toujours flattée qu'un de nos Mar„ chands la régale d'*eau-de-vie*. Elle affecte „ ſouvent de prendre les noms de nos Princes. „ On voyoit en 1743. un Roi *Guillaume*, dont „ l'auguſte épouſe s'appelloit la Reine *Anne*. „ Il ſe donna une fameuſe bataille entre ce „ Roi *Guillaume* & un certain *Martin*, qui avoit „ oſé s'égaler à lui. *Guillaume* perdit trois Hom„ mes, & ſon rival, cinq. Celui-ci conſterné „ de ſa défaite, demanda la paix, qu'il obtint „ aux conditions ſuivantes: 1°. *Qu'il renonce„ roit au titre de Roi, & ſe contenteroit de celui*

La bouche des Tétards eſt tout-à-fait cachée ſous la partie ſaillante de la tête. » Elle eſt placée, dit *Swammerdam*, » ſur la face inférieure de la tête, ou » ſur la poitrine, comme dans le Chien » de mer, (*Charcharias*) qui flotte à » la ſurface de l'eau. Il faut néceſſaire- » ment qu'ils ſe renverſent ſur le dos,

---

„ *de Capitaine.* 2°. *Qu'il ne mettroit plus de bas* „ *ni de ſouliers, lorſqu'il iroit à bord des Vaiſ-* „ *ſeaux d'Europe, & que cette brillante diſtinc-* „ *tion appartiendroit déſormais au Roi Guillau-* „ *me.* 3°. *Qu'il donneroit au vainqueur la plus* „ *belle de ſes filles en mariage.* Après ce traité „ glorieux, *Guillaume* vint en bas & en ſou- „ liers ſur un Vaiſſeau Danois, où il apperçut „ un bonnet de Grenadier qu'il acheta pour en „ décorer la tête de la Reine. Il voulut que „ *Martin* la vît dans toute ſa parure; & *Martin* „ avoua qu'elle n'avoit jamais été ſi belle. Il „ faut convenir qu'une guerre qui ſe termine „ à la perte de ſept ou huit Hommes, nous pa- „ roît bien ridicule; car pour nous autres peu- „ ples aimables, doux & polis, il faut, pour „ nous intéreſſer, voir couler le ſang de trois „ ou quatre cents mille victimes. Ces Négres „ ſont des imbécilles, & nous nous intitulons „ des ſages. „ Craignons pour eux, qu'ils ne deviennent nos Singes en tout.

» & c'eſt auſſi ce que je leur ai vû fai-
» re tres-ſouvent, ſur-tout lorſqu'ils ſont
» preſſés de la faim, ou quand ils veu-
» lent chaſſer au-dehors, l'air qu'ils ont
» dans leurs poumons. Ils ſe retournent
» alors avec une telle viteſſe, qu'à
» peine l'œil peut ſuivre leurs mouve-
» mens.

Le Tétard ſert d'envéloppe à la Grenouille, en laquelle il doit ſe métamorphoſer. Il eſt une Chryſalide vivante, comme ſont celles de pluſieurs autres eſpéces d'Inſectes. Dans un Tétard de trente-ſix jours, les jambes de derriere commencent à paroître en dehors; mais il faut l'ouvrir pour voir les jambes antérieures, qui devant être plus courtes, ſont auſſi moins ſaillantes, & paroiſſent plus tard de quelques jours.

Après environ deux mois de priſon, la petite Grenouille ſe ſent capable d'en briſer les portes, & ne recule pas cet heureux moment; (jamais priſonnier l'a-t-il reculé?) elle déchire ſa peau de Tétard, en ſe contractant & ſur-tout en élevant ſon dos, ce qui fait que la peau ſe fend vers la tête, & la Grenouille ſort par cette ouverture. La

queue dont le Tétard avoit besoin pour nager, parcequ'elle lui servoit de gouvernail & de soutien, seroit inutile à la Grenouille qui est pourvûe de quatre bonne rames. Aussi laisse-t-elle cette queue attachée à la robe qu'elle quitte. (Fig. 21)

D'où viennent les petites Grenouilles qui couvrent la terre pendant certaines pluies d'orage? Cette question est curieuse, & l'expérience la décide. Ces Grenouilles viennent d'où elles paroissent venir, c'est-à-dire du ciel. Il y a donc des Grenouilles dans le ciel? Oui; mais il n'y en a que parceque le Soleil y enléve par sa chaleur, les œufs que leurs meres avoient déposés sur la terre. Ces œufs écloſent dans les nues, & il tombe avec la pluie, de petites Grenouilles, parmi lesquelles il se trouve sans doute une infinité de petits Tétards, chacun plus ou moins approchant de sa derniere métamorphose.

Ce que la Grenouille offre de plus curieux dans son nouvel état, est la circulation du sang & les mouvemens des muscles. La rapidité de la circulation est prodigieuse dans la Grenouille,

comme dans tous les Animaux, même dans ceux qui n'ont au lieu de sang, qu'une liqueur épaisse, blanche, ou jaune, ou grise, &c. Il est aisé d'observer cette circulation dans la Grenouille, parcequ'elle a la peau bien tendue & transparente. Il est aisé d'y observer aussi le mouvement musculaire, qui est le plus beau jeu & la plus grande merveille de la Nature.

Swammerdam, après avoir rapporté les choses incroyables qu'il a observées dans le méchanisme des muscles, termine ainsi ce bel article. » Le Phéno-» méne de la contraction musculaire, » est extrêmement compliqué. Il fau-» droit connoître tous les ressorts de la » machine humaine, & même la Na-» ture des élémens, dont nous sommes » environnés, avant de pouvoir expli-» quer parfaitement l'action d'un seul » muscle : cette action étant compli-» quée de celle de l'atmosphere, des ali-» mens, du sang, du cerveau, de la » moëlle épiniere, des nerfs & de cet-» te matiere très-subtile, qui se porte si » rapidement aux fibres motrices. Il » faut bien connoître toutes ces cho-

» ſes avant de pouvoir découvrir pleï-
» nement la Nature du mouvement muſ-
» culaire. Pour moi, je ne crois pas y
» avoir beaucoup contribué par mes
» travaux ; quoiqu'ils aient été conſi-
» dérables, je ne crois pas avoir plus
» fait, que ſi j'euſſe voulu peindre le
» Soleil dans tout ſon éclat avec un char-
» bon. »

Cet Homme ſi modeſte, & par-là même, plus grand & plus digne de nos éloges, ne laiſſe rien échapper quand il obſerve ; il a vû dans les poumons de preſque toutes les Grenouilles qu'il a diſſéquées, de petits Vers vivans, de même taille que celui qui ronge la coquille de l'Eſcargot de mer, nommé en Hollande, *Alie-Kruyk*, & à peu près ſemblable au Ver de terre, il en a quelquefois trouvé ſix dans un même poumon. » On trouve quelque-
fois encore ſur les poumons des Gre-
» nouilles, une autre eſpéce de Vers
» ſemblables à de petits filamens, &
» qui ſe roulent ſur eux-mêmes. Ces
» Vers ont un bec aigu & une queue. »
Ils ſe multiplient ſur le champ de bataille, c'eſt-à-dire dans les poumons de la

Grenouille ; & les petits qu'ils y déposent, dès qu'ils sont nés, sucent le sang de leur malheureuse hôtesse : ils n'ont pas besoin pour cela de la moindre instruction, ils ne regardent pas même comment font leurs peres. L'instinct est sûr & actif dans tous les Animaux, mais il l'est sur-tout dans les Animaux de rapine. *L'art de dévorer* se transmet de pere en fils avec une facilité incroyable.

Si la Grenouille, par la finesse & la régularité de son organisation, approche de notre espéce, elle participe aussi à quelques-uns de nos malheurs. Chaque Printems elle éprouve, pendant six semaines, toute la crainte & la servitude de l'union conjugale. Elle, comme nous, des ennemis qui naissent dans ses propres entrailles ; mais au moins n'est-elle pas, comme nous nous le sommes à nous-mêmes, son plus cruel ennemi,

DU POLYPE D'EAU DOUCE.

J'Ai entendu des personnes très-sensées dire à un honnête Homme, qui étoit malheureux, & que par conséquent on étoit porté à croire un peu coupable : Vous pouriez faire cesser vos malheurs en vous fixant, en prenant un état ; devenez du moins membre de la société, vous n'êtes rien. Ces objections étoient solides, il eût été difficile d'y répondre ; aussi n'y répondoit-il pas. Il fit même plusieurs tentatives inutiles pour devenir quelque chose : il se trouva n'être propre à rien. Cependant ses malheurs le conduisirent à une philosophie un peu rare, qui lui valut de la réputation & des secours suffisans pour vivre à son aise dans une retraite obscure & agréable. Il dit alors à ceux qui lui avoient conseillé de prendre un état : Je sens aujourd'hui que n'avoir aucun état proprement dit, c'est en avoir un au-dessus de tous c'est avoir celui de Précepteur des peuples & de ceux qui leur commandent. Mais peu d'Hommes sont

faits pour cet état là, je ne l'étois sans doute pas, & je dois à mes malheurs de m'avoir assez élevé l'ame pour pouvoir joindre, avec quelque succès, ma foible voix à celle des grands Hommes, dont les Ouvrages m'ont appris à réfléchir, à connoître la Nature, à estimer les choses leur juste valeur, à mépriser la fortune, & à être heureux malgré elle. C'est souvent un grand état que de n'en avoir aucun, comme c'est posséder toute la terre, que de n'y avoir rien en propre, pourvû que l'on sache en même tems sentir tout le prix de la liberté, laquelle est le premier fruit de cette privation.

En suivant la même méthode de raisonner, nous pouvons dire que parmi les êtres vivans, ceux qui paroissent le moins organisés, le moins susceptibles de sensations & de bonheur, ceux qui paroissent n'appartenir à aucun genre, ne sont pas moins heureux que les autres. Les reptiles par leur humble condition, sont à l'abri de la plûpart des dangers, auxquels sont exposés les Animaux qui vivent en plein air. Les Amphybies n'ont pas tous les avanta-

ges des deux classes auxquelles ils participent; cela ne seroit pas juste; mais ils en ont assez de chacune, pour être heureux : on peut généraliser le mot *Amphybie*, & il comprendra les Insectes-Poissons, les Poissons-volatiles, les Plantes-Animaux ou Zoophytes. Le Polype est remarquable entre ces derniers (*a*). Il semble étendre ses bras d'un côté sur le régne animal, de l'autre sur le régne végétal, il tient fortement à tous les deux : les qualités de l'un & de l'autre qui viennent se fondre, se nuer, s'assimiler en lui, en font un des plus admirables composés qui soient sortis des mains de la Nature.

Le Solitaire dont l'Histoire vient de servir ici d'introduction, disoit en parlant du *Polype* & des autres Animaux que l'on peut nommer *Amphybies* ou *Intermédiaires* : Il semble que Dieu nous ait communiqué une partie de sa puissance : de même qu'il a créé, pour ainsi

(*a*) Il est si décidément Animal, que nous ne le mettons ici parmi les Zoophytes que parcequ'il a très-peu d'organes & de mouvemens.

dire, ne se jouant, des êtres mixtes, qu'il a soumis en même tems à des loix de la Nature qui paroissent opposées entr'elles; nous changeons, ou du moins nous modifions aussi presqu'à notre gré, les loix de la Nature dans la plûpart des êtres créés. Nous forçons les arbres à se courber en berceaux, à s'étendre en évantails; nous forçons la terre à doubler des fleurs qu'elle ne produisoit que simples, & à nourrir d'excellens fruits sur des arbres qui devoient être stériles; nous forçons les eaux à élever vers le ciel des torrens semblables à ceux que lui seul devroit verser sur la terre. J'ai, continuoit-il, un grand Chien qui pouroit, ou se révolter contre moi, ou au moins me quitter pour aller vivre en liberté dans les forêts: la Nature l'y invite, surtout dans les momens où pour me le soumettre, je le gronde, je le menace, je le frappe; cependant je l'oblige dans ces momens-là même, à venir baiser la main dont je l'ai frappé. En pareil cas, un Homme sans humanité, sans ame, admire son vaste pouvoir & en abuse. Mais un honnête

Homme touché de l'obéiſſance que lui rend un être libre, le dédommage de cette contrainte par de bons traitemens : c'eſt ainſi que s'établit une douce ſubordination ſi utile à la ſociété ; le maître & l'eſclave ſont également ſatisfaits l'un de l'autre, & tout eſt bien. Près de ma cabane habite un autre Homme qui a une famille nombreuſe, (car malgré les coups mortels que leur portent les gens de rapine, il y a encore à la campagne, des familles nombreuſes.) La mere de celle-ci éleve parmi ſes enfans une petite fille que l'on nomme *la petite Demoiſelle*, parcequ'elle a un beau hochet, & que ſon pere porte l'épée. Les premiers mouvemens des enfans de la Nourrice, ont ſans doute été de battre *la petite Demoiſelle*, à qui leur mere donne mille ſoins qui ne ſont dûs qu'à eux ; mais cette femme a ſu changer en reſpect la juſte haine de ſes enfans contre une rivale trop heureuſe. Ils la careſſent, ils la préviennent, ils lui font de petits préſens, dont elle les récompenſera dans la ſuite, ſi elle n'eſt pas un monſtre.

Quelques-uns de mes Lecteurs pour-

ront trouver mauvais que j'aie débuté par l'Hiſtoire d'un Philoſophe & par les réflexions qu'il fait ſur une Nourrice & ſur un Chien, pour revenir de-là à la deſcription du Polype. Voici ma réponſe : Malheur à qui peut jamais trouver la morale déplacée, de quelque endroit qu'elle vienne, & de quelque maniere qu'elle ſoit amenée, pourvû qu'elle ſoit bonne, & qu'elle ne faſſe pas une diſſonance trop marquée avec l'objet que l'on traite : or c'eſt un reproche que l'on ne pouroit ſans doute nous faire ici qu'injuſtement.

Le Polype d'eau douce, (*a*) joint à quelques parties d'une Plante, un beaucoup plus grand nombre de celles qui conſtituent l'Animal. On remarque pareillement dans les autres êtres que j'ai nommés *Intermédiaires*, une tendance plus marquée vers l'une des deux claſſes auxquelles ils appartiennent. La Nature a eu l'attention de ne pas laiſſer

(*a*) On le nomme ainſi pour le diſtinguer du *Polype* ou *Ika*, Poiſſon de mer qui ne reſſemble en rien à une Plante.

leur ſort tout-à-fait indécis. Car ſi ce n'eſt quelquefois pas un malheur que d'être ſans état dans la ſociété, il ſemble que c'en ſoit un que de ne tenir aucun rang dans l'Univers ; il faut être ou Animal ou Plante, ou quelque autre choſe, & comme on dit, Chair ou Poiſſon. Auſſi le Polype eſt-il plus Animal que Plante ; la chauve-Souris, plus Oiſeau que Souris, le Serpent aîlé plus Reptile qu'Oiſeau. Il y a dans les Indes, un Animal que l'on pouroit nommer Oiſeau-Plante ; mais qui eſt bien plus Oiſeau que Plante. On le nomme *Feuille-Ambulante :* parceque ſes aîles ſont des feuilles qui naiſſent au Printems, & ſont alors d'un vert clair ; qu'elles deviennent pendant l'Eté d'un vert plus foncé ; qu'elles ont en Automne, la couleur de feuilles mortes ; qu'elles tombent l'Hyver, & renaiſſent d'un vert clair au Printems ſuivant. (Note de M. *Lyonnet ſur la Théologie des Inſectes*, L. 1. Chap. 2.]

On peut mettre encore au rang des Zoophytes ou Plantes-Animaux, l'Ortie de mer qui reſſemble beaucoup à un Champignon, & n'a point de mouve-

ment ſenſible, car elle emploie un quart-d'heure à parcourir un eſpace de ſix lignes. (*Ibid.*)

M. *Henri Baker*, de la Société Royale de Londres, a très-bien décrit le Polype, dans un Ouvrage fait exprès, où l'on trouve tous les détails néceſſaires pour le faire bien connoître. Il commence par ſpécifier à qu'elle claſſe du régne animal il appartient, il le nomme Inſecte. Et ce nom lui convient, ſurtout parceque ſon corps eſt une ſuite d'anneaux membraneux, qui ſe replient les uns ſur les autres, de maniere qu'il s'allonge & ſe raccourcit à volonté, depuis un pouce & demi juſqu'à la dixiéme partie d'un pouce, au moins ceux de la grande eſpéce; ceux de la petite ne s'étendent que d'un quart de pouce à trois quarts. *

Par un effet de la probité & de la candeur ordinaire aux grands Hommes, M. *Baker* avoue que les choſes les plus intéreſſantes qu'il va nous apprendre ſur le Polype, il les doit à M. *Trembley*.

---

* (Fig. 22 & 23)

» En 1739, dit-il, cet ingénieux Au-
» teur rencontra le Polype en recher-
» chant les petits Insectes qui vivent
» dans l'eau ; & comme il lui parut
» avoir, à certains égards, du rapport
» avec une plante, & sous certains au-
» tres, de la ressemblance avec un Ani-
» mal, il résolut de le couper par mor-
» ceaux, pour s'assurer par-là auquel
» des deux genres il appartenoit véri-
» tablement.... Le résultat de cette ex-
périence fut tel que nous le dirons bien-
tôt, & auroit déterminé l'Observateur
à conclure que le Polype » appartenoit
» au régne végétal, s'il n'avoit remar-
» qué en même tems un fréquent chan-
» gement de figure, un mouvement d'un
» lieu à un autre, un appétit vorace,
» & une adresse singuliere pour attra-
» per, se rendre maître & dévorer des
» Insectes & des Vers, beaucoup plus
» gros, & en apparence bien plus forts
» que lui. Circonstances qui ne laif-
» soient plus aucun sujet de douter que
» ce ne fût un Animal vivant. »

M. *Martin Flogues*, Président de la Société Royale de *Londres*, & M. *de Réaumur*, ont fait sur le Polype les

mêmes expériences que M. *Trembley*, & ont trouvé les mêmes réſultats. Suivons M. *Baker* dans les ſiennes.

Le 5. Avril, il avoit trois Polypes. Le 15. Août, ces trois Polypes lui en avoient produit pluſieurs centaines, & cette grande multiplication n'étoit le fruit ni de l'accouplement, comme dans les Animaux, ni de l'émiſſion de la graine, comme dans les plantes. Quelle nouvelle & prodigieuſe cauſe de fécondation eſt donc réſervée aux Polypes ? (*a*) Celle préciſément qui détruit les autres êtres. Coupez-lui la tête, il lui en viendra une autre; & celle que vous venez d'abattre, c'eſt un fils que vous lui avez donné. Cette tête devient un corps entier. Coupez de même, une ou pluſieurs parties du premier ou du ſecond Polype, c'en eſt autant de nouveaux que vous allez créer; & bien plus réellement que ce Villageois qui fait

(*a*) Outre la voie extraordinaire que nous allons indiquer, le Polype engendre naturellement, & de même que les autres Animaux. Nous en expoſerons la maniere dans la ſuite de cet article.

trois Serpens de deux coups, un tronçon, la queue & la tête.

Un Homme revenu des folies du monde, un Homme qui savoit s'amuser de tous les états, de tous les âges, qui savoit en tirer des lumieres & leur en communiquer, raconta tour à tour l'Histoire du Polype à un Berger, à un Concussionnaire, & à une petite fille de cinq ou six ans. Le Berger s'écria avec transport: » Ah! si les Moutons se » multiplioient comme les Polypes, » mes Moutons seroient bientôt hachés » en piéces; quel carnage je ferois! Le Philosophe lui prouva sans amertume, sans colere, qu'il étoit un indigne Pasteur; il le vit s'attendrir; il tira de sa poche un *Plutarque*, & lui lut l'endroit de son Ouvrage, où ce grand Homme fait une si belle description de l'inhumanité de tuer les Animaux.(*a*) Le

(*a*), Tu me demandes pourquoi Pithagore „ s'abstenoit de manger de la chair des bêtes; „ mais moi, je te demande au contraire quel „ courage d'Homme, eut le premier qui ap- „ procha de sa bouche une chair meurtrie,

Berger versa des larmes, & jura que quand même ses Moutons acquéreroient la nature du Polype, il ne vou-

---

„ qui brisa de sa dent les os d'une bête expi-
„ rante, qui fit servir devant lui, des corps
„ morts, des cadavres, & engloutit dans son
„ estomac, des membres, qui le moment
„ d'auparavant, béloient, mugissoient, mar-
„ choient & voyoient. Comment sa main
„ put elle enfoncer un fer dans le cœur d'un
„ être sensible? Comment put-il supporter l'as-
„ pect des chairs pantelantes? Comment ne
„ fût-il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur,
„ quand il vint a manier l'ordure de ces bles-
„ sures, à nettoyer le sang noir & figé qui les
„ couvroit?

„ Les peaux rampoient sur la terre écorchées,
„ Les chairs au feu mugissoient embrochées,
„ L'Homme ne put les manger sans frémir,
„ Et dans son sein les entendit gémir.

„ Voila ce qu'il dut imaginer & sentir, la
„ premiere fois qu'il surmonta la Nature pour
„ faire cet horrible repas, la premiere fois
„ qu'il eut faim d'une bête en vie, qu'il voulut
„ se nourrir d'un Animal qui paissoit encore,
„ & qu'il dit comment il fallo t égorger, dé-
„ pecer, cuire la Brebis qui lui léchoit les
„ mains.

L'Homme auroit, il est vrai, plus d'humanité,

droit pas les multiplier d'une maniere si cruelle. Le Concussionnaire, à qui le Philosophe raconta la même Histoire, répandit, en faisant la grimace, quelques grosses larmes; mais qui avoient l'air ignoble, & qui étoient, si je l'ose dire, imprégnée de bêtise, il les accompagna d'un sanglot, qui ressembloit fort au braire de l'Ane.— Ah! si mes contrats, si mes louis, sîmes écus étoient des Polypes! .. Le Philosophe n'entreprit pas de le corriger; il n'avoit pas en sa disposition, comme *Prométhée*, le feu du ciel, & quand il l'auroit eu, la boue dont est formé le cœur d'un Avare, est si sale, si infecte & si épaisse, que le feu du ciel même ne sauroit ni l'épurer ni l'animer. La petite Fille se réjouit beaucoup de l'Histoire du Polype; elle s'écria dans son premier transport, qu'elle mouroit d'envie de voir l'opération dont on lui parloit, elle dit qu'elle voudroit bien

---

plus de douceur, & seroit beaucoup plus sain s'il ne se nourrissoit que de Végétaux; mais malgré cette éloquente & sublime déclamation de Plutarque, il ne faudroit pas vouloir anéantir tout d'un coup l'usage de la viande.

que

que l'on en pût faire autant de ſa Poupée..... Mais s'étant arrêtée un moment, elle ajouta avec une eſpèce d'horreur : Non, non, j'aime mieux n'avoir qu'une Poupée, & je ne veux plus voir couper de Polype, je ne veux ni faire de mal, ni ſouffrir que l'on en faſſe. Le Philoſophe l'embraſſa de joie, & ſe dit à lui-même : Des trois enfans (*a*) à qui j'ai raconté cette hiſtoire, le dernier eſt le ſeul raiſonnable, & le ſeul qui ait l'ame vraiment belle.

Le Polype ſe reproduit, comme nous l'avons dit, par deux voies différentes: Le premiere & la plus naturelle, eſt analogue à celle dont ſe ſe reproduiſent les plantes. » Les jeu-» nes Polypes naiſſent d'un Polype plus » âgé, comme une branche naît ſur » une tige. (*fig.* 24.) La ſeconde eſt violente, mais plus admirable. » Si » l'on coupe un Polype en pluſieurs » parties, chaque partie diviſée étant » tenue dans l'eau, devient en peu de

(*a*) Aux yeux d'un Homme qui ſait penſer, un Homme n'eſt qu'un vieil enfant.

» jours, un Polype complet, de même qu'une petite branche séparée de » sa tige & mise en terre, forme un » arbre avec le tems. Au reste, cette » maniere de se reproduire par boutures & par une espéce de végétation, n'est point particuliere aux Polypes d'eau douce observés par M. » *Trembley*. Elle leur est commune avec » plusieurs autres espéces de Polypes » & de Vers aquatiques, avec les Sangsues-limaces, les Orties de mer, les » Etoiles de mer, (*b*) & avec plusieurs espéces de Vers de terre. » (*Coll. Acad. de Dijon*, tom. V. de la partie étrangere, pag. 598.)

Le Ver meurtrier que nous portons dans nos entrailles, & que nous nommons *Tænia*, ou *Solium*, ou *Ver solitaire*, ne sauroit aussi engendrer par la voie de l'accouplement s'il est seul, comme on l'a cru jusqu'ici; mais est-il bien prouvé qu'il soit seul? *Valisnieri* croit que les anneaux applatis dont il paroît compo-

(*b*) Il sera parlé un peu plus bas, de l'Etoile de mer.

ſe, ſont une ſuite de Vers entiers qui ſe tiennent colés les uns aux autres. C'eſt une conjecture qui ne peut être réaliſée que par l'obſervation & l'expérience. (*Théologie des Inſectes de Leſſer*, Livre I. ch. 1.)

N'en dira-t-on pas autant du *Dragoneau*, du *Ver* de *Guinée?* C'eſt un petit Ver long, qui s'engendre dans les parties muſculeuſes des bras & des jambes. (Il n'attaque guère que les Négres.) Il eſt blanc, rond, long, uniforme, aſſez ſemblable au fil blanc & rond dont on fait le cordonet. Il s'annonce par de grandes douleurs & une abcès qu'il cauſe. Quand on a amené l'abcès à ſuppuration, la tête du Ver en ſort; on la lie à un petit bâton, pour qu'elle ne rentre pas. Le Ver ſort tous les jours d'un pouce ou deux; (& cela dure long-tems, car il a quelquefois juſqu'à cinq aunes.) On lie à meſure ce qui eſt ſorti. Si on peut avoir ainſi peu à peu le Ver entier, la plaie eſt bientôt guérie; mais s'il ſe caſſe, il vient des ulceres, ſouvent très-opiniâtres, aux endroits où les reſtes des Vers enſevelis ſont putréfiés.

Pour faciliter l'extraction de ces Vers, on fait prendre au Malade des remédes anthelmatiques, c'eſt-à-dire, vermifuges, (qui chaſſent les vers) & des préparations d'*aloës* fort ameres. (Voyez le Dictionnaire univerſel de Médecine, au mot *Dragunculi*, Dragoneaux.)

La ſituation ordinaire du Polype, eſt de ſe tenir appuyé ſur la queue, (*c*) en dirigeant vers la ſurface de l'eau ſa tête, où ſont implantées des cornes, ou plus-tôt des pattes, car elles n'ont que la figure de cornes, & font les fonctions de pattes; elles lui ſervent ſur-tout à ſaiſir & à retenir ſa proie.

Le Polype n'eſt pas éternellement juché ſur ſa queue. Sa condition en ce cas-là ſeroit fort inférieure à celle d'une plante. La plante, qui n'eſt capable d'aucun mouvement, n'a auſſi nul moyen de ſentir ce qu'elle perd à la privation du plaiſir de ſe mou-

(*c*) Il ſemble que ce doit être un appui bien foible que celui-là : mais la Nature ſe plaît à nous étonner par de tels ſpectacles. Celui de la *Chenille arpenteuſe en bâton*, que nous avons vue au commencement de cet Ouvrage, eſt encore plus admirable.

voir : si au contraire, le Polype, qui est capable de sentir ce malheur, y étoit exposé, la Nature seroit injuste : or elle ne l'est jamais. Elle a accordé à ce petit Animal non seulement le mouvement de circonvolution, c'est-à-dire autour de lui-même, mais aussi le mouvement progressif. Lorsqu'il veut avancer vers quelque objet, il se tourne de ce côté-là, puis s'étend & se contracte tour à tour ; de sorte qu'à chaque pas, il fait répéter à sa queue le chemin qu'il vient de faire faire à sa tête. Cette marche est lente, elle ressemble en quelque chose à celle du Ver de terre, & un peu à celle de la Chenille *arpenteuse* ou *géomètre*.

Il faut avoir bien peu observé le Polype, pour le regarder comme une plante. Non seulement il marche, mais il fait presque tous les mouvemens que feroit l'Animal le mieux organisé. Il prend toute sorte de situations dans l'eau ; » souvent il se frotte la tête & » le corps avec les pattes ou la bouche, » comme s'il vouloit se nettoyer, ou » écarter quelque chose qui l'incom- » moderoit. » Il fait tout cela avec len-

teur ; & quand il le pourroit faire plus vîte, il n'en prendroit sans doute pas la peine. Rien ne le presse: Il n'a ni ville à construire comme l'Abeille, ni provisions à amasser comme la Fourmi, ni toile à filer & à ourdir comme l'Araignée ; il est heureux comme une Huître ; il vit sans peine, sans fatigue & sans soins. Le seul objet qui puisse l'arracher de cette douce indolence, c'est sa proie. Dès qu'il l'a apperçue, il fond sur elle avec l'impétuosité d'un Aigle, & la dévore.

On distingue quatre espéces de Polypes peu différens les uns des autres. Ceux de la premiere paroissent d'un châtain-clair quand ils ont mangé ; mais à jeun ils sont blancs. (*d*) Le nombre de leurs pattes est depuis huit ou dix, jusqu'à douze ou quatorze. Ceux de la seconde espéce sont d'un châtain encore plus clair que ceux de la précédente. Ils ont rarement plus de six

(*d*) Il est aisé d'en sentir la raison. Leur corps est à peu près diaphane, & doit, à mesure qu'il se remplit d'alimens, acquérir une teinte plus forte, une couleur plus foncée.

ou huit pattes. Ceux de la troisiéme n'ont pas, comme ceux des deux premieres espéces, un demi-pouce dans leur état de contraction, mais seulement un quart de pouce : ils sont de couleur verte, & ont huit, neuf ou dix pattes. Ceux de la quatriéme ont la peau plus mince, & par la même raison, une couleur plus claire que les autres ; le nombre de leurs pattes excéde rarement celui de six.

Ces quatre espéces sont les plus connues, mais ne sont pas les seules. Il y en a plusieurs autres. » Une sur-tout » fort extraordinaire, dont les Polypes » ont autour de la tête cinquante ou » soixante petites cornes ou pattes, qui » toutes ensemble font dans l'eau, » lorsque l'Insecte n'est point interrom- » pu, un mouvement circulaire, sem- » blable à celui d'une roue de moulin. » Ils forment ainsi un tourbillon dans » lequel sont entraînés plusieurs petits » Insectes, qui se trouvant à la por- » tée de leurs pattes, sont aussitôt por- » tés à la bouche de la façon la plus sin- » guliere. M. *Trembley* les appelle des » Polypes à panaches ou à plumets,

» à cauſe de la reſſemblance qu'ont » leurs pattes avec des plumes. Ils s'at- » tachent, dit-il, aux tiges ou aux raci- » nes des plantes aquatiques; & ils ont » un fourreau, ou une cellule dans la- » quelle ils ſe renferment quand ils » ſont inquiétés; (e) mais auſſitôt que » la tranquillité régne autour d'eux, » ils en ſortent & ſe remettent à tra- » vailler comme auparavant. »

On trouve dans la vaſe des tuyaux de plomb & des gouttieres, un Inſecte qui ſe retire, comme le Polype, dans un fourreau, & a comme lui, à la tête deux roues qu'il fait jouer ſans doute pour le même uſage : lorſque l'eau lui manque, il ſe renferme dans ſon étui, il y reſte deux ou trois mois ſans prendre aucune nourriture; il ſupporte même pendant tout ce tems, la plus grande ardeur du Soleil; & dès que l'eau revient dans le canal qu'il habite,

(e) Avant que de rentrer dans leurs fourreaux, ils retirent & font rentrer dans leur tête, comme les Limaçons, cette petite forêt de cornes, qui leur eſt d'un uſage ſi précieux.

il recommence son manége ordinaire.

Tous les Polypes ont des queues plus ou moins longues selon les différentes espéces ; mais cette queue ne paroît dans le Polype, que quand il se contracte, car lorsqu'il est étendu, le reste du corps devenu par l'extension, aussi mince que la queue, ne peut plus en être distingué.

Les Polypes qui ont la queue longue, l'ont aussi tres-mince, tres-grêle ; & on remarque que la longueur des pattes est toujours proportionnée à celle de la queue. Celle-ci, longue ou courte, contient un intestin, elle a à son extrémité inférieure, une petite ouverture, que l'on peut regarder comme l'anus, puisqu'il en sort des excrémens rejettés par l'intestin ; mais ce n'est-là, pour ainsi dire, que l'usage accidentel de l'anus, puisque le Polype fait presque toutes ses évacuations par la bouche.

Son principal usage est de déposer sur le corps qu'il touche, une mucosité ou matiere glaireuse, que le Polype y répand lorsqu'il veut s'y attacher.

Il est à croire que les Polypes qui vivent en liberté dans les étangs, ne sont jamais malades ; mais ceux qui,

pour leur malheur, tombent entre nos mains & deviennent les victimes de nos expériences, sont sujets à des maladies. La plus ordinaire, & qui pourroit les tuer, ce sont les meurtrissures que nous leur faisons en les touchant, quelques précautions que nous y puissions prendre. Mais le remède est facile : on coupe la partie endommagée, & à sa place il en croît une autre, qui est très-saine.

Quoique l'on n'ait encore pû découvrir sur le corps du *Polype*, ni pointes ni crochets, il est à croire qu'il en a ; car dès qu'un Ver ou quelque autre petit Insecte l'a touché, il se trouve comme empêtré & ne peut plus se débarrasser ; ce qui donne en même tems au Polype le loisir d'amener ses pattes vers cette proie & de la saisir. Une autre expérience que nous rapporterons bientôt, prouve qu'il a aussi les pattes garnies de ces crochets invisibles. Il porte sa proie à sa bouche, si l'on peut nommer bouche un tubercule ou mamelon qui se trouve au centre des pattes, qui s'allonge en forme de museau, lorsque le Polype veut

haper un Ver, & qui s'applatit enſuite & s'élargit circulairement lorſqu'il l'avale.

On n'apperçoit dans cette bouche, ni dents ni mâchoires; il faut cependant qu'il y en ait, puiſque le Ver y eſt à peine entré, qu'il meurt en faiſant des contorſions qui annoncent une douleur violente. Le Polype a ſans doute auſſi une liqueur venimeuſe, ſemblable à celle de la Vipere, & il l'injecte, comme elle, dans la plaie qu'il a faite; car avec quelque promptitude qu'on lui ôte le Ver qu'il a mordu, ce Ver meurt en peu de tems, de ſa bleſſure.

Les pattes du Polype ſont rangées autour de ce que nous avons appellé ſa bouche, & y forment un cercle qui a pluſieurs pouces de diamétre. Malheur au Vermiſſeau qui entre dans ce cercle; il n'en ſortira pas. Le Polype, outre qu'il paroît avoir des yeux, a auſſi le tact ſûr; il ſent par le frémiſſement de l'eau, qu'il y a du gibier dans ſes filets, il les reſſerre, & l'Inſecte eſt pris.

Les Polypes qui ont le plus de pattes, en ont treize ou quatorze; ceux qui en ont le moins, en ont quatre. Ces derniers les ont ſans doute plus fortes & plus

agiles, ou bien leur proie est plus aisée à prendre ; car la Nature est équitable.

» Chaque patte est formée de plusieurs rangs de nœuds ou de petits » tubercules, joints ensemble par une » substance membraneuse & transparente, qui est douée dans un dégré » souverain, de la propriété de s'étendre & de se raccourcir ; de façon que » par ce moyen, ces nœuds sont tantôt rapprochés les uns des autres, » tantôt écartés ; & cela dans toutes » les directions possibles, & que l'Insecte peut à son gré plier telle ou » telle partie des pattes, du côté qu'il » veut, & en tout sens. » (*Transactions Philosophiques*, nº. 469. pag. 42.)

Les Polypes de quelques espéces, peuvent étendre leurs pattes depuis une ligne jusqu'à plusieurs pouces. (*f*) Le jeu continuel de ces pattes, les différentes attitudes qu'elles prennent, les fonctions de pieds & de mains qu'elles exer-

(*f*) M. le Duc de *Richmont* dit avoir vû dans le cabinet de M. *Trembley*, des Polypes dont les pattes s'étendoient jusqu'à neuf ou dix pouces.

cent tour à tour, & quelquefois en même tems ; tout cela forme le spectacle le plus varié & le plus agréable.

Quoique les pattes du Polype, dans leur plus grande extension, » soient » à peine aussi épaisses qu'un fil d'A- » raignée, elles conservent cependant » assez de force pour saisir un Ver beau- » coup plus gros & plus remuant que » le Polype, & le retiennent si bien, » qu'il est difficile qu'il s'échappe. » Ces mêmes pattes, dans leur état de contraction, ressemblent aux rayons de l'Etoile de mer.

Cette ressemblance, & plusieurs autres qui se trouvent entre le Polype & l'*Etoile de mer*, nous engagent à faire ici une courte description de ce Poisson.

On distingue trois principales espéces d'Etoiles de mer. La premiere est lisse, la seconde épineuse, la troisiéme arboreſcente ou branchue.

Celle qui est lisse » a cinq pattes ou » rayons, qui ont chacun un pouce de- » large, & plus de cinq pouces de » long. Le tronc de l'Animal n'a pas » plus d'un pouce de diamétre. Cha- » cun de ces rayons est couvert de- » petits tubercules, que l'on trouve

» pareillement sur les pattes du Polype.

» Celle qui est épineuse, a aussi cinq » pattes, chacune desquelles est poin- » tue, étroite à sa naissance, large vers » le milieu, & longue de deux pou- » ces trois quarts, quoique le corps » de l'Animal n'ait pas plus d'un demi- » pouce de diamétre. Son corps & ses » pattes sont garnis de piquans mobi- » les, semblables à ceux du Hérisson » de mer.

L'Etoile de mer arborescénte a plus d'un pied de diamétre. Son corps, qui est de même forme que celui du Polype, n'en differe qu'en ce qu'il est taillé à côtes; il est de figure pentagone ou à cinq angles. La bouche de cette Etoile de mer est de la même figure que le corps, elle a aussi cinq angles, qui naissent de la rencontre de cinq lévres, qui répondent aux cinq côtés du corps. Des côtés de chacun de ces angles, sortent cinq pattes rondes, à peu près de la grosseur d'un pouce. Elles se divisent d'abord chacune en deux branches, & celles-ci en une infinité de petites ramifications. On en a trouvé 81. 920. dans une Etoile de mer que

l'on conserve dans le cabinet de la Société Royale de *Londres*. Ce Poisson fait, comme le Polype, une espéce d'épervier (*g*) des ses pattes. Lorsqu'il y tient sa proie, il les rapproche & la mange à son aise.

Le Polype ressemble en tant de choses à l'Etoile de mer, qu'on pouroit lui donner le nom d'Etoile d'eau douce.

Il dévore des Poissons & des Vers plus gros que lui. Son estomac s'élargit autant qu'il est nécessaire pour les recevoir : c'est un sac d'une peau très-mince & très-susceptible d'extension. Celui des Serpens & des Lézards, s'élargit de même, quand ils avalent un Crapaud ou une Grenouille. On voit dans les Isles, des Serpens énormes, qui en quatre coups de dents, font entrer dans le gouffre de leurs entrailles, un Chameau entier ; aussi après ce repas, restent-ils immobiles, sans défense,

(*g*) L'épervier est un filet que l'on jette en rond, & qui forcé de se resserrer aussitôt, par le poids du plomb dont il est entouré, raméne tout ce qui se trouvoit de Poisson, sous l'endroit où on l'a jetté.

& fort à charge à eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils en aient à peu près fait la digestion : ce qui nous apprend combien l'état d'un homme sobre est préférable à celui d'un gourmand ; combien un homme qui vit dans une honnête médiocrité, est plus heureux que ces *Crassus* (*h*) modernes, qui regorgent d'opulence, & qui ressemblent, sous plus d'un point de vûe, aux Serpens qui dévorent des Chameaux. Tous les Animaux carnaciers ont des estomacs proportionnés à leur voracité. Le Polype digere en quelques heures les Vermisseaux qu'il a pris ; & lorsqu'il en rejette les membranes qui ne se digerent pas, elles sont aussi minces que des fils d'Araignée.

On a vû plus haut qu'il engendre par boutures, qu'il pousse des rejettons comme les arbres. Ainsi il ne faut pas s'étonner qu'il engendre sans accouplement ; ce qui lui est commun avec le *Puceron* & quelques autres Insectes.

(*h*) *Crassus* étoit un riche & épais Romain, contemporain de *César* & son Collégue dans le *Triumvirat*.

» Les jeunes Polypes sortent des côtés » de leurs peres, sous la forme d'un » très-petit bouton ou tubercule, dont » la grosseur n'excéde pas la pointe d'une » épingle. Ce bouton s'allonge & grossit » d'une heure à l'autre. Dans un ou » deux jours ses pattes se développent; » il devient parfait, quoique petit, & » il se détache du corps de son pere.

Souvent il n'en est pas détaché, qu'il en a déja produit d'autres, & que le tronc de ceux-ci en a déja poussé de nouveaux; de sorte que le Polype aïeul, s'il étoit capable de voir, verroit sortir de ses côtés ses arriére-petits-fils.

Cette suite de générations demande fort peu de tems: un Polype en produit cinq autres en une semaine, & chacun de ceux-ci en produit un pareil nombre la seconde semaine après sa naissance, & continue alors d'en produire cinq toutes les semaines; ce qui fait qu'en un an la postérité d'un seul Polype deviendroit immense, si, heureusement pour les Insectes dont il se nourrit, il n'étoit lui-même la pâture de beaucoup d'autres.

Quand un Polype a mangé un Ver, on voit grossir l'estomac des petits qu'il porte à ses côtés. La nourriture passe du sien dans les leurs.

Quand un jeune & un vieux Polype saisissent en même tems un Ver, ils se le disputent, comme nous ferions si nous étions à leur place; mais ils finissent, par en avaler chacun la moitié, & c'est ce que nous ne ferions peut-être pas.

Quand un Polype s'est détaché du corps de son pere, il ne reste aucune marque sensible à l'endroit où il étoit.

Bien d'autres Insectes que le Polype, engendrent d'une façon singuliere. Nous en citerons deux exemples.

1°. Le Crapaud de *Surinam*, que l'illustre *Sybille Mérian* a dessiné, porte sur son dos une grande quantité d'œufs qui s'y forment, on ne sait comment, dans des cellules d'où l'on voit sortir les petits dès qu'ils peuvent forcer leur prison.

2°. » Dans le mois d'Avril & de » Mai, dit M. *Baker* à M. *Folques*, » on trouva dans du Limon, parmi » les petits Vers rouges qui servent à

» nourrir les Polypes, un grand nom-
» bre de petits œufs de couleur bru-
» ne, de la groſſeur de la tête d'une
» épingle moyenne, chacun deſquels
» étoit muni d'une coquille. Vous exa-
» minâtes les œufs au microſcope, &
» vous apperçutes diſtinctement qu'ils
» contenoient chacun des Vers qui
» étoient en vie. Ce qu'il y a de plus
» ſurprenant dans cette obſervation,
» c'eſt qu'en briſant ces coquilles avec
» la pointe d'une aiguille, il n'en eſt
» pas ſorti un Ver tout ſeul, comme
» on devoit s'y attendre, mais quatre,
» cinq ou ſix, quelquefois même juſ-
» qu'à huit ou neuf, bien conformés,
» quoique très-petits, qui ſe remuoient
» avec beaucoup d'agilité, & avoient
» chacun leur envelope particuliere.

» Nous trouvons ici des œufs
» renfermés dans des œufs, & nous
» voyons pluſieurs petits Animaux ſortir
» d'une ſeule coquille. Ce fait eſt vé-
» ritablement ſurprenant; & je ne me
» rappelle pas d'avoir rien connu de
» ſemblable dans les ouvrages de la
» Nature.

Les eaux qui ne ſont ni tout-à-fait

ſtagnantes, ni trop rapides, ſont les ſeules où l'on trouve le Polype; la force d'un courant modéré, qui ne ſuffit pas pour empêcher qu'il ne s'attache à une pierre ou à une plante, ſuffit pour entraîner dans ſes filets des Inſectes, qui pouroient éviter le piége dans une eau bourbeuſe où ils nageroient ſans obſtacles.

Lorſque le Polype a ſaiſi un Ver, eût-il deux ou trois pouces de long, c'eſt-à-dire, fût-il pour lui un coloſſe; il le ſerre & l'empêtre ſi bien dans ſes pattes, qu'il en fait tout ce qu'il veut. Il le plie en deux, le prend par le milieu du corps, lui ſuce le ſang; & lorſqu'il l'a réduit par cette ſuction, à un beaucoup moindre volume, il n'en fait plus qu'une gorgée; ou s'il ne peut l'avaler tout entier, il ſe tient la bouche ouverte, & laiſſe flotter la tête & la queue de ſa proie, juſqu'à ce qu'en ayant digéré une partie, il puiſſe avaler le reſte.

» J'ai fait (c'eſt encore M. *Baker* » qui parle) j'ai fait pluſieurs fois l'ex- » périence de préſenter un gros Ver à » l'extrémité d'une ſeule patte, qui auſ-

» sitôt s'y est attachée par ces petits
» crampons invisibles ; j'ai eu ensuite
» un plaisir infini de voir le Polype
» sous-peser, pour ainsi dire, & exami-
» ner sa prise avec le même jugement
» & la même attention que pouroit
» faire un Pêcheur, qui sentiroit un
» gros Poisson pris à sa ligne, & qui
» craindroit de la rompre. En retirant
» par dégrés la patte qui tient le Ver,
» il l'amène à la portée de ses autres
» pattes, qui l'environnent aussitôt de
» toutes parts.

De quelles ruses, de quels efforts le moindre Animal devient capable, quand il a sa vie à défendre ! De même qu'un homme qui s'apperçoit qu'il alloit marcher sur un Serpent, fait un grand saut en arriere, quand même la goutte ou la crampe lui prendroit dans ce moment là ; de même que poursuivi par un Ours,

..... Il grimpe sur un arbre,
Ou bien, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nés, fait le mort, tient son vent ;

(quand même il auroit alors la plus

violente envie d'éternuer ;) de même le Ver, qui fait que le Polype a la cruelle délicateſſe de l'Ours, qu'il ne veut que du gibier vivant, reſte immobile entre ſes pattes, dès qu'il ſe voit pris. Si le Polype eſt la dupe de ce ſtratagême, le Ver tâche d'en profiter, de ſortir tout d'un coup du piége par une élan ; mais il eſt rare que cet expédient lui réuſſiſſe. Le Polype le veille, le tient en arrêt, & au moindre mouvement qu'il lui voit faire, il le reprend auſſi vîte qu'un Chat reprend une Souris qui croit lui échaper.

Il paroît que les Polypes ont des yeux ; car dès que l'on approche une lumiere du vaſe où on les met en expérience, ou que l'on tranſporte ce vaſe d'un lieu obſcur dans un lieu éclairé, ils allongent leurs corps & leurs pattes ; ce qu'ils font auſſi de plus loin qu'ils voient ou qu'ils ſentent un Ver que l'on va leur donner.

M. *Baker* nourrit ſes Polypes avec des Vers rouges, qui ſont faciles à trouver ſur le limon de la *Tamiſe ;* M. *Trembley* nourrit les ſiens de *Pucerons d'eau*, qui ſont communs en *Hollamde ;*

& quand tout ſon petit peuple a dévoré les proviſions qu'il lui a jettées, il peut voir combien chaque Polype a mangé de Pucerons. Ceux-ci ont les yeux noirs & brillans, on les apperçoit à travers la peau de l'eſtomac du Polype, qui eſt tranſparente quand elle eſt tendue : & elle eſt toujours tendue quand il a mangé.

On cherche ſouvent des Polypes avec beaucoup de peine, ſans en trouver, quoiqu'on les ait ſous ſa main. On pêche, on regarde dans l'eau, on la remue, & on ne trouve rien : auſſi n'eſt-ce pas là ce qu'il faut faire. Il faut enlever doucement les plantes, les morceaux de bois, les pierres, ſur leſquels il peut y avoir des Polypes, & les mettre dans un vaſe plein d'eau. Si quelques Polypes y ſont attachés, vous les verrez bientôt s'étendre & allonger leurs pattes : mais ſans cet expédient, vous auriez mille Polypes, que vous ne croiriez pas en avoir encore trouvé un ſeul ; parceque quand vous les ôtez de l'eau, ils ſe contractent, & que dans cet état, ils ſont preſque imperceptibles.

Un Historien fidéle doit tout dire ; je dirai donc, mais en frémissant, parceque je ne peux m'empêcher de rapprocher ici l'un de l'autre, l'Homme & le Polype. Je dirai que les Polypes sont humains entre eux, qu'ils s'aiment, qu'ils se ménagent les uns les autres, & ne se nuisent jamais. Jettez à un Polype affamé, un autre Polype, il il le saisit d'abord avec fureur : mais dès qu'il l'apperçoit, (ce qui arrive dans le même instant) il lui ôte les chaînes dont il vient de le charger, & le remet doucement auprès de lui : il mourra de faim, s'il le faut, mais il ne sauvera pas sa vie aux dépens de celle de son frere. Ainsi, en lisant l'Histoire du Polype, ou bien on ne sent pas que l'on a un cœur, ou bien on verse des larmes de tendresse ; & l'on ne peut au contraire lire celle de l'Homme, tel qu'il est encore aujourd'hui, sans une horreur profonde qui tarit la source des larmes.

Il faut, pour conserver les Polypes, renouveller souvent l'eau dans laquelle on les nourrit : sans cela, on les voit périr & tomber en pourriture.

Il

Il faut avoir le même soin pour tous les Poissons que l'on tient dans des réservoirs ; car l'eau qui croupit, se corrompt & dissout les substances animales.

En changeant l'eau des Polypes, on doit avoir l'attention de les prendre les uns après les autres, dans un tuyau de plume taillé en gouttiere, & de les changer de vase, jusqu'à ce que l'on ait rincé exactement celui où ils étoient, & que l'on en ait enlevé la matiere visqueuse qu'ils ont répandue sur le fond & sur les parois ; parcequ'elle corromperoit l'eau qu'on y va mettre. Si un Polype s'attache à la plume avec quoi on le transporte, il faut laisser la plume dans le vase, il la quitte de lui-même, une ou deux minutes après. Si on l'en retiroit avec force, on lui arracheroit quelques pattes : il est vrai qu'il lui en reviendroit d'autres : mais il vaut encore mieux lui laisser celles qu'il a ; c'est lui épargner de la douleur.

Toutes les eaux ne conviennent pas au Polype ; il ne peut vivre que dans une eau fort claire & fort douce, telle

que celle de fossé, ou de riviere : l'eau de puits ou de fontaine, le fait mourir.

Quel Animal n'a pas ce que l'on peut appeller son ennemi & son bourreau domestique ? Celui du Polype est un gros Pou, qui se multiplie sur son corps, & dont il est quelquefois dévoré. On ne peut lui ôter cette cruelle Vermine, qu'en la faisant tomber avec un pinceau.

Lorsqu'on tient les Polypes dans un grand vase, (*i*) on n'est pas obligé d'en renouveller l'eau si souvent, parcequ'un grand volume d'eau se corrompt moins vîte qu'un petit. Il faut seulement avoir l'attention de ramasser avec les barbes d'une plume, la mucosité que nous avons dit qui s'attache au fond & aux parois du vase.

(*i*) M. *Baker* remarque que les Polypes, que l'on tient proprement dans des vases, & auxquels on ne laisse pas manquer de nourriture, deviennent beaucoup plus grands & plus forts que si on les laissoit dans les fossés.

C'eſt par toutes ces attentions que M. *Baker* à réuſſi à élever beaucoup de Polypes, & à faire ſur eux un grand nombre d'expériences, auſſi curieuſes que ſavantes : on ne peut bien obſerver les Polypes, qu'en les élevant ainſi chez ſoi ; on ne ſauroit appercevoir leurs ruſes ni leurs manéges dans leur demeure natale, car ils y échapent aux yeux. Le meilleur moyen de les conſerver long-tems, eſt de les ſervir avec beaucoup de propreté. La propreté fait vivre tous les Animaux. (*k*) Pourquoi nous la ſommes-nous rendu preſque impoſſible, par la multitude d'ajuſtemens inutiles dont nous nous accablons ?

Le Polype vit dans toutes ſortes d'air;

(*k*) Elle leur eſt ſi eſſentielle, que ceux même qui vivent dans les matieres les plus ſalles, ont ſoin de ſe nettoyer quand ils en ſortent. Le *Scarabée* & le *Ver Stercoraire*, en ſont des preuves. On pouroit citer parmi les quadrupédes le Cochon, qui lorſqu'il eſt tenu proprement, acquiert une graiſſe plus ferme, & une chair plus délicate, & paroît être, ſi je l'oſe dire, plus content de lui-même.

il aime la lumiere, il se contracte, lorsqu'on l'en éloigne; il s'étend & s'épanouit lorsqu'on l'y raméne; ce qui donne lieu de croire, qu'il a la faculté d'en jouir, qu'il a des yeux.

Quand on veut transporter des Polypes un peu loin, il faut (les menât-on en litiere) que le vase qui les contient, soit tout-à-fait plein d'eau, afin qu'ils n'éprouvent aucune secousse; car le moindre frottement continué les tue.

» Je ne sais, dit M. *Baker*, com-» bien le Polype peut vivre de tems, » n'en ayant encore vû mourir aucun » de ceux que j'ai par-devers moi. (Depuis le mois d'Avril, jusqu'au mois de Septembre.) Il ajoute avoir appris de M. *Miles* son ami, que si l'on touche dans l'eau un Polype mort, il se dissout aussitôt sous la forme d'une vapeur subtile. Ceux que l'on fait mourir hors de l'eau, restent entiers: on les fait sécher, & on les observe alors facilement au microscope. Mais il faut bien des soins & bien de l'adresse pour les tirer, sans les rompre, de l'esprit-de-vin ou du vinaigre, dans quoi on les a fait mourir.

Les parties intérieures du *Polype* ſont ſi ſimples, & d'ailleurs ſi difficiles à appercevoir, que le microſcope même n'y découvre preſque rien.

Si on coupe en deux parties un Polype vivant, on voit en trois ou quatre jours quand il fait chaud, & en ſept ou huit quand il fait froid, revenir un corps ſous la tête, & une tête ſur les corps qui ont été coupés. Si on le coupe en un plus grand nombre de parties, chacune redevient, à-peu-près dans le même eſpace de tems, un Polype entier. Semblable à certaines plantes vivaces que l'on peut appeller indeſtructibles, qui renaiſſent de graines, de bouture, de greffe, & de racine, le Polype ſe multiplie de toutes ſortes de manieres, & vit ſous toutes ſortes de formes. M. *Trembley* retourne des Polypes, c'eſt-à-dire leur fait ſortir la queue par la bouche, (*fig* 25.) & ils vivent & ils redeviennent en peu de jours, tels qu'ils étoient avant cette ſinguliere opération. Voici comme on les retourne : on donne à un Polype, un Ver de tipule, qui eſt un Ver un peu long. Le Polype en

avale une partie, & laisse flotter le reste. Alors on tire le Ver, en même tems qu'on pousse la queue du Polype ; & la queue & l'estomac, & la partie du Ver, tout cela sort ensemble par sa bouche.

M. *Baker ;* en terminant l'Histoire du Polype, décrit un petit prodige de végétation (*fig* 26.) que je vais rapporter mot à mot. Car il n'y a pas dans tous le recit qu'il en fait, la moindre petite circonstance qui ne soit remarquable.

» J'avois dans un vaisseau de terre » d'environ un demi-septier, une petite » quantité du limon noir de la Tamise, » dans lequel se trouvoient quelques » Vers qui servent de nourriture à mes » Polypes. J'y versois tous les jours un » peu d'eau, pour donner aux Vers un » nouvel aliment, & empêcher qu'ils » ne se corrompissent. Quelques minu- » tes après avoir mis l'eau, j'en re- » tirois tout ce qui n'étoit pas imbibé » dans le limon, de maniere qu'il étoit » toujours humide ; mais que l'eau n'y » surnageoit jamais.

» Dans ce limon ainsi conservé pen-

» dant environ quinze jours, je re-
» marquai, le 27. du mois de Septem-
» bre dernier, en plusieurs endroits,
» & particulierement vers le bord, un
» grand nombre de petits corps lui-
» sans, assez semblables, pour la for-
» me & pour la grosseur, à certains
» grains de sable gros & transparens,
» & je les regardai d'abord comme
» tels; mais en les examinant avec
« plus d'attention, je vis, sans le se-
» cours d'aucune loupe, que c'étoient
» de petits corps transparens, ovales,
» qui avoient environ la vingtiéme par-
» tie d'un pouce en hauteur, & un
» bouton ou une petite couronne noire
» au sommet. Ils étoient debout, &
» assez proches les uns des autres dans
» ce limon, ce qui faisoit un fort joli
» effet.

» Frappé de ce spectacle, j'en pré-
» sentai un tout de suite au microsco-
» pe, & je le trouvai parfaitement
» semblable à un flacon de Florence,
» dont le fond étoit en haut, & qui
» avoit au sommet une couronne ou
» un bouton arrondi, un peu applati
» par sa partie supérieure.

» Le corps & le cou de ce flacon, » s'il eſt permis d'en parler ainſi, pa- » roiſſoient pleins d'une eau très-claire, » & étoient ſi tranſparens, que lorſ- » que leur foyer répondoit à celui du » microſcope, on pouvoit y diſtinguer » nettement les fenêtres de quelques- » unes des maiſons ſituées vis-à-vis, » qui, paroiſſoient dans une ſituation » renverſée, ainſi qu'il ſeroit arrivé ſi » on les avoit vûes à travers un verre » de ſemblable forme.

» La couronne ou le bouton qui en » formoit le ſommet, étoit noire à ſa » partie ſupérieure, & on y remarquoit » des ramifications irrégulieres formées » par quelques traits blanchâtres. Mais » plus bas, vers l'endroit où ce bou- » ton ſe joint au flacon, lui-même avoit » quelque teinture de cette couleur, » quand on le regardoit d'un côté bien » éclairé.

» Dans le tems que j'examinois cet » objet curieux, ſes côtés commence- » rent à ſe flétrir, & lui-même de- » vint opaque à meſure que la pe- » tite portion du limon où il étoit, » ſe deſſécha. Mais, une minute après

» que je lui eus donné une goutte d'eau, » il redevint tendu & diaphane, & » parut, comme auparavant, semblable à un vase de verre plein d'eau.

» Je crois que ces petits corps sont » des plantes qui, je pense, n'ont point » été encore décrites, & dont la forme & l'accroissement sont fort singuliers. Les racines sont dans le limon, d'où la plante sort, soutenue » par une tige semblable au coup d'un » flacon; & il y a tout lieu de croire que » le bouton noir & rond qui est sur son » sommet, en est le fruit ou la semence.

» Ces plantes durerent peu de jours; » & le tems étant devenu froid, elles » disparurent toutes à la fois.

DU VER A SOIE.

ON a fait, il y a quelques années, un Ouvrage qui a pour titre, *Les grands événemens produits par de petites causes :* cet Ouvrage eſt fort peu utile aux perſonnes qui penſent ; & comme rien ne ſauroit l'être à celles qui ne penſent pas, l'Auteur s'épargnera ſans doute la peine d'y faire une ſuite qui deviendroit immenſe en pure perte. Quelqu'un ignore-t-il que les grands événemens, de même que les grandes découvertes, ſont preſque toujours le fruit des caprices des hommes ou de ceux du hazard ? L'Hiſtoire & la Fable ſe réuniſſent pour le prouver. *Joſeph*, fils de *Jacob*, raconte un ſonge à ſes freres ; voilà le principe de leur haine & de ſon élévation à la premiere dignité de l'Egypte. La fille de *Pharaon* va ſe baigner dans le *Nil*, préciſément à l'heure que Moyſe y alloit périr : les Hébreux conduits par *Moyſe* juſqu'aux bords de la

Paleſtine, feront la ſanglante conquête de ce Pays. Une Courtiſane ou une Louve (car on ne ſait pas bien qui ce fut (*l*) prend pitié de deux enfans expoſés dans un bois : il y aura une Ville nommée *Rome*, & cette Ville ſera la Capitale de l'Univers. Les *Jacobins*, pour avoir voulu s'attribuer, à l'excluſion des *Auguſtins*, le commerce des Indulgences, allument les premieres étincelles de la faction de *Luther* : cette querelle de deux troupes de Moines coûtera la vie au meilleur & au plus grand des Rois, elle coûtera la fortune ou la vie à plus d'un million de Citoyens. La foudre allume une forêt, des flots de métal liquéfié coulent dans la plaine ; des Fondeurs & des Forgerons apprennent à cette école à nous fabriquer des armes, des vaſes, &c. Un Chien affamé, trouve ſur le bord de la mer des Eſcargots, il les mange : (*m*) les Empereurs auront des

(*l*) Il eſt à croire que ce fut une Courtiſane. Les femmes de cette eſpéce ſont auſſi humaines, que les Louves le ſont peu.

(*m*) Les bords de ſa gueule en furent

robes de pourpre. Un morceau de fer que l'on a mis par hazard près d'une pierre d'aimant, perd tout d'un coup ſon inertie; il ſe remue, il s'approche de l'aimant; & lorſqu'il y a touché, ne ceſſe de s'agiter juſqu'à ce qu'il ſe ſoit tourné vers le Nord : nous aurons des bouſſoles, nous tracerons des chemins ſur toutes les mers, nous découvrirons de nouveaux mondes, nous en rapporterons des tréſors, des vices & la peſte. Une Chenille, pour ſe bâtir un tombeau, tire de ſa filiere une glu ductile; nos Pontifes, nos Prêtres auront de magnifiques ornemens, qui rendront plus auguſtes les cérémonies de la Religion : mais auſſi nos Coquettes & nos petits Maîtres auront des rubans qui leur feront perdre le peu de raiſon que la Nature leur avoit donnée.

» Le Ver à ſoie eſt un Inſecte dont » le corps a, comme celui des autres

---

teints, & l'on découvrit ainſi cette belle couleur, comme nous l'avons dit à l'article de l'Eſcargot.

» Chenilles, beaucoup plus de longueur
» que de diamétre. Il eſt compoſé de
» douze anneaux, qui ſont tous mem-
» braneux. La tête tient, ou ſemble tenir,
» au premier anneau. Elle eſt principa-
» lement compoſée de deux piéces écail-
» leuſes, égales & ſemblables, de ma-
» niere que l'ouverture qui reſte en-
» tre deux, eſt la cavité où ſe trouve
» la bouche du Ver, munie de deux
» lévres, dont chacune n'eſt armée que
» d'une dent: mais d'une dent ſi large &
» ſi épaiſſe, que vû la petiteſſe de l'Inſec-
» te, elle équivaut à toutes les dents dont
» ſont armées les mâchoires des grands
» Animaux. C'eſt par le mouvement al-
» ternatif des dents, qui toutes deux s'é-
» cartent l'une de l'autre, & qui toutes
» deux viennent enſuite ſe rencontrer,
» que le Ver à ſoie hache par petits mor-
» ceaux les feuilles qui lui doivent ſer-
» vir de nourriture; ce qu'il fait avec
» une avidité & une adreſſe qu'on ne
» peut s'empêcher d'admirer. Les mou-
» vemens de la lévre ſupérieure, & ſur-
» tout ceux de la lévre inférieure,
» aident à faire entrer dans la bouche,
» le morceau que les dents viennent

» de couper. La lévre inférieure a une » partie extrêmement remarquable, qui » eſt la filiere où ſe moule la liqueur » ſoyeuſe; cette filiere eſt percée dans » un petit mamelon charnu, de figure » pyramidale.

Sur le devant de la tête ſont rangés ſix yeux noirs, aſſez beaux, quoique petits. Au lieu de ces ſix yeux petits & ronds que porte la Chenille, on verra bientôt dans le Papillon qu'elle couvre, deux beaux grands yeux hémiſphériques, taillés en réſeaux; on verra auſſi dans ce même Papillon la liqueur blanchâtre qui lui tient lieu de ſang, avoir ſon cours de la tête vers l'anus, quoique dans la Chenille elle circule de l'anus vers la tête.

Un profond Mathématicien préſente & démontre ſous vingt formes différentes, une même propoſition. Un grand Machiniſte entouré de piéces déſunies, jettées confuſément les unes ſur les autres, les démêle, les rapproche; il ſemble qu'elles viennent d'elles-mêmes reprendre leurs places. D'un chaos dont lui ſeul connoît les êtres, les Spectateurs voient avec ſurpriſe ſes mains tirer une

machine où tout s'engrene, tout sert, tout agit & se meut. Que ces hommes admirables sont encore de foibles emblêmes de l'Auteur de la Nature! Il a destiné tous les Animaux aux mêmes fonctions, il leur a donné à tous, les mêmes organes; ces organes sont les plus simples possibles, il n'en est aucun qui ne serve à plusieurs usages. Il a varié à l'infini leurs situations, leurs formes; & dans cette prodigieuse variété, on ne se lasse point d'admirer l'unité du plan le plus parfait. Les parties qui sont intérieures dans quelques Animaux, sont extérieures dans d'autres: toutes sont différemment combinées & arrangées; & ces différences ne se trouvent pas seulement d'un Animal à un autre, mais d'un Animal à lui-même, témoin les yeux & le sang du Ver à soie.

Cet Insecte a dix-huit stigmates qui lui tiennent lieu de poumons, du moins en partie; car ils ne lui servent qu'à aspirer l'air; il l'expire par d'autres conduits presque imperceptibles.

» Son corps est appuyé sur plusieurs » paires de jambes différentes entre » elles. On lui en trouve six *écailleu-*» *ses*, trois de chaque côté, qui partent

» des trois premiers anneaux, ainſi nom-
» mées parcequ'elles ſont recouvertes
» d'une ſorte de cartilage luiſant. (On
» peut auſſi les nommer *jambes anté-*
» *rieures*, ou *premieres jambes.*) Il en a
» huit autres qui naiſſent vers le milieu
» du corps, des ſixiéme, ſeptiéme,
» huitiéme & neuviéme anneau; celles-
» là ſe nomment membraneuſes, par-
» cequ'une peau molle & flexible les
» envelope : ces dernieres s'allongent,
» ſe raccourciſſent, ſe gonflent &
» s'applatiſſent un gré de l'Inſecte : au
» contraire, les premieres, quoiqu'elles
» puiſſent ſe recourber plus ou moins,
» ſont incapables d'allongemens ou de
» raccourciſſemens ſenſibles. Il y a en-
» core deux jambes attachées au der-
» nier anneau, qu'on peut nommer les
» *jambes poſtérieures* ou les *dernieres jam-*
» *bes*, tandis qu'on appellera celles du
» milieu, *jambes intermédiaires.* Cha-
» cune de ces ſeize jambes eſt termi-
» née par un pied armé d'une grande
» quantité d'ongles ou de crochets. Se-
» lon *Malpighi*, la ſubſtance de ces on-
» gles crochus eſt ſolide, oſſeuſe, jau-
» nâtre, & il s'en trouve ordinaire-

» ment jusqu'à quarante à chaque pied.
» Pour achever la description abré-
» gée des parties extérieures du Ver à
» soie, d'après M. *de Réaumur*, dont
» les excellens *Mémoires sur les Chenil-*
» *les & les Papillons*, nous servent ici
» de guides, nous finirons par faire
» observer que ce Ver est du nombre
» des Chenilles rases, c'est-à-dire, dont
» la peau n'est pas couverte de poils, au
» moins sensibles à la vûe simple; mais
» qu'il est lui-même distingué des au-
» tres Chenilles rases par une espéce
» de cornes qu'il porte sur l'onziéme an-
» neau, si pourtant on peut donner ce
» nom à une partie qui n'a de commun
» avec les autres cornes, que sa figure
» & sa position; car elle est de substan-
» ce charnue & assez molle, pour em-
» pêcher même de soupçonner qu'elle
» lui puisse servir d'arme offensive ou
» défensive. L'ouverture de l'anus est
» composée de six parties charnues,
» qui sont comme six sillons séparés
» par des canelures; aussi les excré-
» mens du Ver à soie sont-ils de petits
» prismes à six faces canelées. » (*Mat. Médicale*, Tom XI.)

Rien n'eſt plus ſimple que le méchaniſme intérieur de cet Inſecte ; il conſiſte en deux vaiſſeaux pleins de matiere ſoyeuſe, & en deux canaux placés l'un au-deſſus, l'autre au-deſſous du corps graiſſeux (*n*) qui les ſépare. Ces deux canaux s'étendent de la bouche à l'anus ; celui d'en-bas fait les fonctions de l'œſophage, de l'eſtomac & des inteſtins. Il eſt tranſparent, on y voit une eſpéce de liqueur verte, elle eſt compoſée des feuilles que le Ver a triturées, a broyées en les mangeant. Au-deſſus de ce canal, après le corps graiſſeux, eſt un autre canal que l'on peut regarder comme le cœur, puiſque le ſang s'y forme, & en même tems comme la grande artere, puiſqu'il régne d'une extrémité du corps à l'autre, & que le ſang, à meſure qu'il s'y forme, y circule auſſi (*o*) & ſe jette de côté

(*n*) *Le corps graiſſeux* eſt, comme ſon nom le porte, un amas de matiere graſſe. Il s'étend entre le canal inférieur & le ſupérieur. C'eſt une eſpéce de couſſinet qui les ſépare.

(*o*) Nous avons dit plus haut, que ce ſang

& d'autre dans les petites veines qui doivent les porter à toutes les parties du corps.

Les deux vaiſſeaux qui contiennent la matiere ſoyeuſe, ſont gros & occupent une partie de la capacité du ventre ; ils vont en s'étréciſſant, juſqu'à la filiere où ils ſe terminent ; & ils ſont alors ſi déliés, qu'il n'en peut ſortir qu'un fil très-mince.

Pour les obſerver commodément & les bien voir, il faut, après avoir fait mourir le Ver dans de l'eſprit-de-vin, l'y laiſſer deux ou trois jours. Ces vaiſſeaux, qui dans leur état naturel ſont ſi minces que l'on ne peut y toucher ſans les déchirer, ſe durciſſent, ainſi que la liqueur qu'ils contiennent, qui devient alors ſolide & caſſante. Elle eſt quelquefois d'un jaune foncé, & quelquefois preſque blanche ; elle eſt auſſi tantôt plus fine & plus belle, tantôt

---

eſt une liqueur blanchâtre, qui circule de la tête vers l'anus dans la Chenille, & de l'anus vers la tête dans le Papillon qui provient de cette Chenille.

plus groſſe & plus coroneuſe, ſelon les climats, ſelon la qualité des Vers & celle de leur nourriture. Les feuilles de mûrier blanc donnent une plus belle ſoie que ceux de mûrier noir.

Le Ver à ſoie, ainſi que les autres Chenilles, change quatre fois de peau avant que de devenir Chryſalide. Si nous oſions ſonder les profondeurs de Dieu, ſi nous oſions l'interroger, nous lui demanderions pourquoi il veut que l'Inſecte ait ſi ſouvent la peine de ſe dépouiller. Sa réponſe nous confondroit ſans doute; humilions-nous & adorons une Sageſſe impénétrable à nos foibles lumieres.

Lorſqu'un Ver à ſoie quitte une peau pour paroître ſous une autre, il laiſſe dans ſa dépouille une empreinte exacte de toutes ſes parties. On y trouve juſqu'à celle de ſes dents; & ce qui n'eſt pas moins merveilleux, il ſort de cette dépouille plus grand que lorſqu'il y étoit contenu. » *Malpighi* aſſure » que le vieux crâne qu'un Ver à ſoie » a laiſſé, n'eſt quelquefois que le tiers » ou le quart de ſon nouveau crâne. » Le même Auteur ayant ouvert un

» Ver à soie prêt à muer, a trouvé » son nouveau crâne vers le premier » anneau, c'est-à-dire, assez éloigné » de l'ancien. La raison en est que e » nouveau crâne, qui ne pouvoit pas » être contenu en entier sous l'ancien, » qui lui formoit une boëte trop étroi- » te, s'est allongé, qu'il a pris une » figure oblongue, & qu'il s'est étendu » au-dessous du premier anneau de la » vieille peau.

C'est dans la retraite & par la sobrieté que l'on doit se disposer à paroître avec éclat. Le Ver à soie reste immobile, & cesse de manger un jour ou deux avant la mue, & encore un jour après. Il tenteroit vainement de se servir ce jour-là de ses membres qui viennent de sortir de leur envelope; & quelque pressé qu'il soit de la faim, il faut qu'il jeûne au moins quelques heures, jusqu'à ce que ses dents, encore molles, soient durcies par l'action de l'air qui les sèche; sans quoi il ne sauroit hacher les feuilles dont il doit se nourrir.

» Quand le tems de sa métamor- » phose ou transformation est arrivé,

» ſon corps devient luiſant & com-
» me tranſparent. D'abord il ſe pur-
» ge par la diéte, il devient flaſque
» & mollaſſe; puis il cherche un en-
» droit où il puiſſe travailler à la ſtruc-
» ture de ſa coque, ſans être interrom-
» pu. On lui préſente quelques menus
» brins de balai ou un cornet de papier.
» Il s'y retire, & commence à porter
» ſa tête à droite & à gauche, pour
» attacher ſon fil de tous côtés. Tout
» ce premier travail paroît informe;
» mais il n'eſt pas ſans deſſein. Le Ver
» ne donne à ſes fils aucun arrangement;
» il ne les ſerre point l'un ſur l'autre,
» & ſe contente de porter çà & là
» une eſpéce de coton ou de bourre,
» qu'on appelle l'*Araignée* ou la *Bou-*
» *rette*, pour écarter la pluie. Car la
» Nature l'ayant deſtiné à travailler ſur
» les arbres en plein air, il ne chan-
» ge point de méthode lorſqu'il ſe trou-
» ve à couvert. (*p*) Cette ſoie groſ-

(*p*) Les Diſciples de *Deſcartes*, qui prétendent que les Animaux ſont des machines, ne doivent pas triompher de cette manœu-

» ſiere fait comme la baſe de ſa coque,
» dite ordinairement *Coucon* ou *Cocon*.
» Le Ver continue de filer plus fin,
» tirant la tête en bas, puis la portant
» en haut, croiſant enſuite vers les cô-
» tés & en tout ſens; il forme ainſi
» pluſieurs zigzags. Il fait alors ſes
» mouvemens dans des eſpaces bien plus
» courts, & il ſe trouve peu-à-peu,
» entierement environné de ſoie qui le

---

vre du Ver à ſoie; les hommes ſeroient auſſi des machines, ſi on l'étoit pour ſe mettre à l'abri de la pluie, quand il n'y a pas de pluie à craindre, & pour faire mille autres choſes auſſi inutiles, comme ſe couvrir d'habits quand il fait chaud; boire & manger ſans avoir ni faim ni ſoif; &c. Prendre étant à couvert, les mêmes meſures que ſi l'on étoit expoſé à la pluie, n'eſt pas une grande faute. On ne pouroit accuſer le Ver à ſoie d'imprudence, que dans le cas où il travailleroit étant expoſé à la pluie, avec auſſi peu de précaution que s'il étoit à couvert. Ce n'eſt pas, au reſte, que je veuille ici attribuer aux Animaux une grande étendue de raiſonnement. Une Hirondelle & un Limaçon, dont j'ai parlé a l'article des Abeilles, (Tom. I. page 209.) prouvent que les Animaux ont des vûes fort courtes.

» dérobe à la vûe. Il finit ſa loge, » en tirant du fond de ſon ſac, une » gomme, dont il forme un fil moins » beau, & qu'il épaiſſit avec une forte » glu qui ſert à lier & à coller tous » les derniers rangs de ce fil les uns » ſur les autres. Voilà donc trois en- » velopes toutes différentes, qui le » garantiſſent par dégrés. La bourre ſou- » tient les gouttes de pluie ; la belle » & fine ſoie forme un tiſſu qui empê- » che le paſſage de l'air. La ſoie collée » & qui forme cette coque épaiſſe, qui » touche le Ver, non ſeulement ar- » rête l'eau & l'air, mais rend l'inté- » rieur de cette maiſon inacceſſible au » froid. Le coucon eſt ovale, & gros » à-peu-près comme un œuf de Poule. » (*q*) Il eſt tantôt blanc, tantôt d'un » jaune-citron, tantôt d'un jaune-oran- » gé. Le Ver ne met guère que deux » ou trois jours à le perfectionner.

(*q*) Ce n'eſt que dans les pays chauds & en plein air que l'on a *le bonheur* d'en avoir de ſi gros. Ceux des Vers que nous tenons enfermés dans des chambres, ne ſont guère plus gros que des œufs de Pigeon.

Il

Il semble que ce seroit ici le lieu de décrire les soins amusans que l'on donne à ces petits Animaux, la récolte de leur soie, la maniere de la devider, de la préparer : mais nous croyons devoir renvoyer ces détails à la fin de leur Histoire. Nous les puiserons dans d'excellentes sources, entre autres, dans l'*Histoire des Voyages* par M. l'Abbé Prévôt.

Les deux vaisseaux qui contiennent la soie, s'étréciſſent tellement, à mesure qu'ils approchent de la filiere, que lorsqu'ils sont prêts à y entrer, les deux semblent n'en faire plus qu'un seul. Ils font tous deux, en même tems, l'émission de la matiere soyeuse ; aussi le fil qui en sort, est-il double : les meilleurs microscopes sont les seuls qui puissent faire appercevoir la séparation des deux brins dont il est composé, & leur applatissement ; car ils ne sont pas ronds, & s'ils nous le paroissent, c'est que dans leur milieu, ils sont creusés en gouttieres.

» *Malpighi* prétend qu'on distingue six » couches différentes dans la coque d'un » Ver à soie. Il a eu la curiosité de

» mesurer la longueur du fil qui se peut » devider de dessus une coque, & il l'a » trouvée de neuf cents trente pieds de » *Bologne*. *Boyle* (r) fait mention d'une » Dame, qui ayant pris la peine de » devider la coque d'un Ver à soie, trou- » va, suivant le calcul qu'on en fit, » que le fil en étoit long de plus de trois » cents lieues d'*Angleterre*. Mais il y » a certainement de l'erreur. J'ai sou- » vent mesuré, dit M. *Lyonnet*, le fil » d'une coque de Ver à soie, & je ne » lui ai trouvé ordinairement qu'entre » les sept & neuf cents pieds de longueur.

(r) „ Boyle, (*Robert*) célébre Physicien, „ né à *Lismore* en *Irlande*, en 1727. voyagea „ en *Hollande*, en *France*, en *Italie*, & se fit „ estimer par sa probité & par sa science. „ *Charles II.* le Roi *Jacques*, & le Roi *Guillau-* „ *me*, prenoient un grand plaisir à s'entre- „ tenir souvent avec lui. Il mourut à Lon- „ dres en 1691. Les *Anglais* ont donné en „ 1744. une magnifique édition de ses Ouvra- „ ges, en 5. vol. in-fol. Son Discours sur *la* „ *profonde Vénération que l'esprit humain doit* „ *à Dieu*, est le plus estimé de ses Traités Théologiques. (*Diction. hist.* de M. l'Abbé *Ladvocat.*)

Semblables aux anciens peuples d'*Egypte*, qui vivoient dans des cabanes, & bâtiſſoient pour leurs morts de ſuperbes tombeaux, qu'ils appelloient *Maiſons éternelles*, les Vers à ſoie, après avoir humblement rampé ſur les mûriers, ſe conſtruiſent avec beaucoup de travail & de peine, de riches ſépultures. Ils ne le feroient pas, s'ils devoient y être dévorés par la corruption, y être réduits en cendres : ils ne ſe bâtiſſent cette retraite, que parcequ'ils ſavent en quel état brillant ils en doivent ſortir. Ces deux deſtinées ſi différentes, donnent bien de l'avantage à la conduite des Vers à ſoie ſur celle des Egyptiens.

Dès que le Ver a tapiſſé intérieurement ſon tombeau d'un ſatin impénétrable à l'humidité & au froid, il ſe change en *Féve*, c'eſt-à-dire, en *Chryſalide*. Il eſt immobile, & ne prend aucune nourriture pendant environ huit jours qu'il reſte dans cet état. On lui trouve alors, pour peu qu'on l'obſerve, toutes les parties d'un Papillon, mais d'un Papillon qui eſt en quelque ſorte emmailloté. On les trouve même

dans la Chenille, long-tems avant qu'elle devienne Chrysalide ; M. *de Réaumur* les y a vûes. Il y a vû jusqu'aux œufs que cette Chenille devoit pondre après sa derniere métamorphose.

Il est aisé au nouveau Papillon de percer son envelope de Chrysalide, elle est très-mince à l'endroit par où il en sort : car il a eu la précaution de laisser à sa petite pelotte de soie, un côté foible, dont il pût facilement écarter les fils pour s'échaper.

Agréablement surpris de se voir rendu à la lumiere : tandis qu'il s'occupe de son bonheur, qu'il se plaît à reconnoître les lieux qu'il a habités dans son enfance, ses aîles, qui d'abord ne paroissoient pas, se dévelopent, s'étendent, s'affermissent à mesure qu'elles se sèchent ; tout cela se fait en un quart d'heure ou une demi-heure.

Le Papillon du Ver à soie est dans la classe des Papillons nocturnes ou *Phalénes*, qui n'ont point de trompe sensible. Il ne mange point ; il n'est destiné qu'à peupler & mourir.

Sur sa tête, un peu au-dessus de deux grands yeux en réseaux, sont im-

plantées deux antennes de l'espéce de celles que M. *de Réaumur* nomme *antennes en plumes*. Son corcelet, qui est cuirassé, porte ses quatre aîles & ses six jambes. Il a tout le corps blanc; velu, assez gros; il a sur les aîles, quelques taches d'un blanc sale ou jaunâtre.

Ces aîles, qui ne le porteront jamais dans les airs, il ne fait que les agiter de plaisir en cherchant sa femelle, & sur-tout lorsqu'il l'a trouvée. Il ne passe que quelques heures avec elle, & ce sont les dernieres de sa vie. J'ai regret, pour ce petit Animal, qu'il ne jouisse pas plus long-tems du bonheur d'être, qu'il ne voltige pas sur les fleurs. Mais du moins il ne termine pas sa trop courte carriere, sans avoir produit son semblable; & souvent des hommes qui ont vécu près d'un siécle, meurent sans avoir joui de cette consolation si douce, si capable de nous faire regarder la mort, d'un œil tranquille.

La femelle du Papillon, que produit le Ver à soie, est beaucoup plus pesante que le mâle, parcequ'elle por-

te cinq ou six cens œufs. Elle les pond en fort peu de tems. Elle y répand une liqueur qui les féconde. On distingue aisément ceux qui n'ont pas été arrosés de cette liqueur, & qui par conséquent ne doivent rien produire : ils restent jaunes, comme ils étoient au moment de la ponte, & ils s'applatissent. Les autres, au contraire, changent du jaune au violet, & conservent leur rondeur.

» Les envelopes, ou coques de ces » œufs, sont fermes & solides ; elles » ne sont pourtant point composées, » comme celles des œufs des Oiseaux, » d'une matiere analogue à celle des » coquilles : *Malpighi* regarde la leur, » comme analogue à la corne. Elle est » ferme, sans être friable ; on la cou- » pe avec des ciseaux. On pouroit em- » pêcher, pendant des tems très-longs, » des œufs de Ver à soie d'éclore, sans » les faire périr. Nous ne commen- » çons, dit M. *de Réaumur*, à comp- » ter la vie des Animaux, que du tems » où ils ont commencé à vivre pour » nous : mais tous les Physiciens savent » que le petit Animal existe au moins

» dans l'œuf, dès que l'œuf eſt fécondé.
» Des expériences connues ont appris
» que ce petit Animal peut y être rete-
» nu, plus ou moins de tems, ſelon que
» l'œuf eſt plus-tôt ou plus-tard fomenté
» par une chaleur convenable. Dans les
» pays où l'on éléve des Vers à ſoie,
» les femmes accélerent l'accroiſſement
» des petits Vers renfermés dans les
» œufs, en portant les œufs dans leur
» ſein. En quelques ſemaines elles met-
» tent en état de percer leur coque &
» d'en ſortir, des Vers qui n'en ſeroient
» ſortis qu'après cinq ou ſix mois, s'ils
» avoient été expoſés à l'air libre. En
» tenant les mêmes œufs dans des lieux
» froids, on les conſerve une année, &
» des années, ſans que les petits écloſent.
» Le Papillon mâle du Ver à ſoie meurt
» incontinent après s'être ſéparé de la
» femelle, laquelle meurt auſſi après
» avoir fini ſa ponte. Les œufs qu'elle
» a pondus, s'ils ont été fécondés, éclo-
» ront au Printems ſuivant; & c'eſt
» ainſi que ſe perpetuent ces précieu-
» ſes Chenilles. Cependant, ſi l'on en
» croit *Aldrovandus*, d'après *Jérôme*
» *Vida*, il y a un moyen d'avoir des

» Vers à soie sans graine, c'est-à-dire, » sans œufs. Tout le secret consiste à » nourrir uniquement de feuilles de » mûrier, pendant huit jours au moins, » une Vache prête à faire son Veau, » en continuant de faire manger au » Veau nouvellement né, ainsi qu'à la » mere, de ces mêmes feuilles, pour » toute nourriture, pendant quelques » jours. Ensuite on tue le Veau, & » on le coupe par morceaux, qu'on » mettra dans un lieu bien exposé, jus- » qu'à ce que le tout se pourrisse; & de » cette pourriture on verra naître des » Vers à soie plus forts que ceux de » graine, lesquels dureront dix ans sans » dégénérer.

Cette recette est une mauvaise copie d'un vieux conte auquel on ne pardonne d'être dénué de toute vraisemblance, que parcequ'il a fourni à *Virgile* un des plus beaux morceaux de Poësie qui soient dans ses Géorgiques.

Le Ver à soie, cette Chenille, selon nous, si riche, si précieuse, n'a rien de distingué; & le Papillon qu'elle produit, est aussi très-commun. Mais quel être est assez heureux pour réunir tous

les avantages ? Le Paon chante mal, le Roſſignol a un plumage ſombre, le Cerf a les jambes trop menues, le Bœuf eſt lourd, le Cheval eſt fougueux, le Chien eſt gourmand. Si quelqu'un des Animaux doué pour un moment de la faculté de parler, diſoit à l'Homme : » Vous ſeul pouvez être parfait, » *vous avez de la raiſon ;* l'homme ne pouroit-il pas lui répondre, en appliquant à ſa raiſon, ce que le Sénateur *Paul-Emile* diſoit de ſa femme à ceux qui lui en faiſoient l'éloge :

Mon ſoulier eſt bien fait, mon ſoulier plaît aux yeux ;
Mais *vous ne ſavez pas* où mon ſoulier me bleſſe.

l'Animal lui répliqueroit ſans doute : Faites de votre ſoulier ce que *Paul-Emile* ne pouvoit faire du ſien, c'eſt-à-dire, ôtez à votre raiſon un peu de ſon élégance, & donnez-lui un peu plus de ſolidité.

Ce bon mot de *Paul-Emile* eſt cité dans le Traité du *Vrai Mérite*. Un jeune homme, nouvellement ſorti du Collége, & qui avoit très-peu de goût, ſuppoſant que ces Vers étoient de M. *de*

Claville, (Auteur *du Vrai Mérite*) dit que ces trois souliers là étoient bien le pendant des trois Dieux, dont le même M. *de Claville* se moque dans un autre endroit, en citant ce très-mauvais vers sans hémistiche.

Dieu, notre *Dieu*, n'est pas un *Dieu* nud de puissance.

On lui fit voir combien lourdement il se trompoit, & que les trois souliers avoient autant de graces dans les deux autres vers, que les trois Dieux sont insupportables dans celui-ci. Il en convint de bonne foi : on jugea par l'air de candeur avec lequel il en convint, qu'il deviendroit un jour un homme aimable ; & on ne se trompa point.

Une jeune Demoiselle un peu trop vive, & qui par conséquent disoit quelquefois des choses dont elle avoit à se repentir, voyant dans une Bibliothéque sur le dos de ce Livre, TRAITÉ DU V. MÉRITE. s'écria : *Et quel est donc ce cinquiéme mérite ?* Sa mere lui répondit : » On rencontre quelque-» fois une vérité, en disant une sottise. » Ce que vous lisez Ver *Mérite*, doit se

lire *Vrai Mérite*, (& vous devez le savoir ;) mais peut-être y-a-t-il bien » en effet, quatre autres mérites avant » celui dont il est parlé dans cet Ouvrage, qui d'ailleurs ne laisse pas que » d'être agréable.

Ce trait de précipitation d'une jeune étourdie m'en rappelle un qui est d'un grand Homme, (car les grands Hommes n'en sont pas exempts) mais il y a un air de noblesse & de dignité dans leurs fautes mêmes. Le Chevalier *Folard* se glorifioit d'être l'inventeur de la *colonne*, (disposition de troupes dans une bataille.) le Maréchal *Keyc*, qui l'écoutoit, lui dit en badinant, qu'il se trompoit, & que c'étoit *Moyse*. - *Moyse*, répondit *Folard* avec transport, *je ne connois point cet Officier ; dans quelles troupes servoit-il ?*

Il y a long-tems que l'on fait usage des Vers à soie. Il paroît que les premiers Peuples qui se sont parés de leurs dépouilles, sont les Perses, à la défaite desquels ils ont beaucoup contribué. (Les soldats d'*Alexandre* n'avoient point d'habits de soie, & l'on a toujours vû je ne sais par quelle sa-

talité, les Nations qui n'en portent pas, vaincre celles qui en portent.) Cette branche du luxe passa des *Perses* aux *Grecs*, dans le tems que ceux-ci commençoient à se corrompre. Les *Romains* mépriserent long-tems la soie, & enfin l'admirent au nombre des superfluités qui furent une des premieres causes de leur décadence. L'usage qui en avoit sans doute été introduit en *Sicile* sous les derniers Empereurs, mais qui en avoit été prudemment banni par les Vainqueurs des Romains, par les Barbares, y fut rétabli vers l'an 1130. par le Prince *Roger*. Il revenoit triomphant de la conquête de la Terre sainte: il amena d'*Athénes*, de *Corinthe* & de *Thébes*, des Vers à soie & des Ouvriers pour la mettre en œuvre. Ne semble-t-il pas que l'expédition des Croisades dût être funeste à ceux mêmes à qui elle reussissoit le mieux? On n'en rapporta que des maladies & des vices.

De la *Sicile* & de la *Calabre*, la soie passa dans nos Provinces Méridionales: on employa en mûriers, des terres que l'on auroit pû employer beau-

coup plus utilement. *Louis* XI. en 1470. établit en *Touraine*, des Manufactures de soie, & accorda aux Ouvriers qu'il y fit venir, de grands priviléges, dont une partie est conservée à leurs successeurs. *Henry* IV. sous le régne duquel ces Manufactures étoient déja devenues un mal nécessaire, (*f*) les encouragea beaucoup, & *Louis* XIV. par la même raison, les augmenta encore. La soie étoit encore si rare du tems de *Henry* II. que ce Prince fut le premier qui en porta des bas.

Faut-il proscrire tout-à-fait l'usage de la soie ? Non. Mais il faut le modérer. Celui qui veut que l'on multiplie beaucoup les productions des Arts, me paroît être ennemi des mœurs, de la vertu, du bien public. (Et je crois, pour son honneur, qu'il l'est sans le savoir.) Celui qui veut que l'on brise les

(*f*) Moins nous aurions eû de soie chez nous, plus l'amour du luxe nous en auroit fait aller chercher dans les Indes. Un Roi attentif fait trouver à ses Sujets, autant qu'il est possible, dans ses états, tout ce qu'ils peuvent souhaiter: son intérêt & le leur le demande.

ſtatues, que l'on déchire les tableaux, que l'on brûle les Livres, que l'on renverſe tous les atteliers, me paroît ou un barbare, un homme ſans ame, s'il ne raiſonne pas, ou s'il raiſonne, un Philoſophe trop ſévere, dont la doctrine peut devenir dangereuſe. Voilà ce qui me paroît; je laiſſe à nos Maîtres, je laiſſe aux Hommes à talens ſupérieurs, le droit de décider, qui n'appartient qu'à eux.

Après l'Hiſtoire des Vers à ſoie, on verra volontiers, ſans doute, comment on les éléve *à la Chine*. Cette méthode peut ſervir de modéle. Le premier effet de la deſcription que l'on va lire, doit être de nous engager à faire de la ſoie, un uſage très-modéré, quand nous aurons vû combien de petits ſoins elle exige des femmes qui la travaillent, (*s*) & combien de peine elle leur donne.

Il y a deux manieres de recueillir la ſoie dans les pays chauds : l'une, fort aiſée, eſt de laiſſer travailler tout na-

(*s*) On laiſſe aux femmes ce travail minutieux & délicat.

turellement les Vers en plein air, & de ramaſſer les coques qu'ils laiſſent ſur les arbres ; l'autre, très-difficile, mais beaucoup plus lucrative, & que l'on préfere par cette raiſon, eſt de raſſembler dans un logement fait exprès, une grande quantité de Vers à ſoie, & d'en former, pour ainſi dire, une république ouvriere. (*t*)

Ce logement doit être une grande ſale quarrée, n'ayant que trois ouvertures ; ſavoir, une porte au Sud ou Sud-Eſt ; & deux fenêtres, l'une à l'Orient, l'autre à l'Occident. On ouvre ces deux fenêtres pour donner paſſage à l'air, quand les œufs ou les Vers en ont beſoin ; car ils ont tour-à-tour beſoin de chaleur & de fraîcheur.

» L'expérience a fait reconnoître, » 1°. que les œufs demandent beau» coup de chaleur avant que d'éclore ; » 2°. qu'étant éclos & ſemblables à des » Fourmis, ils ont beſoin de beau» coup de chaleur ; 3°. que lorſqu'ils de» viennent Chenilles, & qu'ils appro-

(*t*) Tout ce qui ſuit, eſt extrait de l'*Hiſtoire-Générale des Voyages* de M. l'abbé *Prévôt*.

» chent du tems de la mue, ils doivent
» être entretenus dans une chaleur plus
» modérée ; 4°. qu'après la grande mue,
» c'eſt la chaleur qui leur convient ;
» 5°. que ſur leur déclin, & lorſqu'ils ap-
» prochent de la vieilleſſe, la chaleur doit
» leur être communiquée par dégrés ;
» 6°. que le grand chaud leur eſt néceſ-
» ſaire lorſqu'ils travaillent à leurs co-
» ques.

» On doit éloigner d'eux tout ce qui
» leur eſt incommode. Ils ont une aver-
» ſion particuliere pour le chanvre,
» pour les feuilles mouillées & pour
» celles qui ſont échauffées par le So-
» leil. Lorſqu'ils ſont nouvellement
» éclos, ils ſont incommodés par la
» pouſſiere qui s'éléve en nettoyant leur
» loge, par l'humidité de la terre, par
» les Mouches & les Couſins, par l'o-
» deur du Poiſſon grillé, des poils brû-
» lés, du muſc, & de la fumée ; par
» l'haleine ſeule, ſi elle ſent le vin, le
» gingembre, la laitue ou la chicorée
» ſauvage ; par le grand bruit, la mal-
» propreté, les rayons du Soleil, la
» lumiere d'une lampe pendant la nuit ;
» par l'air qui paſſe au travers d'une fen-

» te, par un grand vent, par l'excès du » chaud & du froid, sur-tout par le » passage subit de l'un à l'autre. (*u*) (*Hist. gén. des Voyages*, Tom. VI. in-4°. 231.)

» On choisit, pour loger les Vers à » soie, un terrein sec, qui s'éléve un » peu sur le bord d'un ruisseau, parce- » que les œufs doivent être souvent la- » vés dans l'eau courante, loin de tout » ce qui a l'apparence de fumier ou d'é- » gout; loin des bestiaux & du bruit: » car les odeurs désagréables (*v*) & le » moindre bruit, l'aboiement même d'un » Chien ou le cri d'un Coq, y causent » de l'altération lorsqu'ils sont nou- » vellement éclos.

» L'édifice doit être quarré, & les » murs fermés soigneusement, pour y

---

(*u*) A combien de maux, dont la Nature les avoit affranchis, les Vers à soie sont exposés, quand nous les gouvernons à notre maniere! combien ils deviennent plus délicats, plus foibles, plus sensibles aux moindres impressions de l'air!

(*v*) Il en faut excepter la fiente de Vache, brûlée, ou non brûlée, qui est un parfum pour eux.

» entretenir la chaleur. Il doit contenir » neuf ou dix rangées de tablettes, neuf » ou dix pouces l'une au-dessus de l'au- » tre, & disposées de maniere qu'il reste » un espace ouvert au milieu, & que le » passage soit libre autour de la loge.

» Quand les femelles sont prêtes à » pondre (*x*) on les met sur des feuil- » les de papier composé d'écorce de » mûrier, & non de toile de chanvre. » On les couvre pendant la ponte, par- » ceque l'obscurité les empêche de dis- » perser trop leurs œufs; » ce qui exi- geroit beaucoup plus de papier, & don- neroit beaucoup plus d'embarras.

Quatre ou cinq jours après la ponte, on les enléve de dessus leurs œufs, les unes mortes, les autres mourantes, » & » on les enterre assez profondément; (*y*) » car elles infecteroient, sans distinction, » tous les Animaux qui pouroient y tou- » cher. On prétend même que, si elles

(*x*) Elles percent leurs coques environ le quatorziéme jour, à compter de celui où elles ont commencé a filer; on les laisse ensuite douze heures avec les mâles; ce terme expiré, on les en sépare, & c'est alors qu'elles pondent.

(*y*) On enterre de même les mâles.

» étoient enterrées dans divers endroits
» du même champ, il ne produiroit
» point, pendant plusieurs années, de ron-
» ces ni de plantes épineuses. D'autres
» assurent que rien n'est meilleur pour
» engraisser le Poisson dans les étangs.

» A l'égard des œufs, ceux qui s'at-
» tachent ensemble, doivent être mis au
» rebut. On suspend ensuite les feuilles
» aux solives de la loge. Le feu qui
» l'échauffe, ne doit produire ni flam-
» me ni fumée. Il faut prendre garde
» aussi qu'aucune corde de chanvre
» n'approche des Vers ni des œufs.
» Lorsque les feuilles ont été suspen-
» dues plusieurs jours, on les prend
» pour les rouler, sans les serrer trop;
» bien entendu que les œufs doivent
» être dans l'intérieur. Il ne reste plus
» qu'à les suspendre au même lieu,
» pour y demeurer dans cette situation,
» pendant tout le cours de l'Eté & de
» l'Automne. (z)

(z) Cette ponte est ordinairement faite au commencement de Juin. On la hâte le plus qu'on peut, afin qu'elle soit faite avant que les Mouches & les Cousins ne se répandent dans l'air, & ne la puissent venir troubler.

» A la fin de Décembre, on met les » œufs dans de l'eau fraîche de rivie- » re où l'on a fait dissoudre un peu de » sel, en observant qu'elle ne se glace » point, & les couvrant d'un plat de » porcelaine, afin que les feuilles ne » nagent point au hazard.

On les en retire deux jours après. On les fait sécher aux solives d'où on les a tirées. On les roule de nouveau, & on les enferme chacune dans un vase de terre long & étroit. Tous les dix jours environ, on les expose au soleil, on les remet ensuite dans leurs vases de terre, où la chaleur qu'ils ont reçue, se conserve & commence à les dilater.

Lorsqu'ils doivent bientôt éclore; ou on les laisse dans la loge, ou on les suspend pendant trois nuits aux branches d'un mûrier, pour qu'ils y reçoivent la neige & la pluie. L'objet de ceux qui suivent cette derniere méthode, est de concentrer la chaleur dans les œufs, en en refroidissant les dehors. (*a*)

(*a*) C'est ainsi qu'en *Angleterre* on plonge les enfans dans l'eau froide au moment de

Il arrive auſſi de-là que les Vers ſont plus vigoureux, & qu'ils font une ſoie plus forte & plus aiſée à devider.

On les fait éclore plus ou moins vîte ſelon que les feuilles de mûrier ſont plus ou moins avancées; on les hâte, en expoſant plus ſouvent au ſoleil, les papiers ſur leſquels on les conſerve, & on les retarde en ne les y expoſant pas.

Trois jours avant que les Vers commencent à éclore, les œufs paroiſſent enfler, & leur rondeur prend une petite pointe; enſuite ils changent de couleur & deviennent d'un gris cendré. » On roule alors trois feuilles enſem-» ble, pour les mettre dans un lieu » chaud, qui ſoit à couvert des vents » du Sud. Le lendemain, vers dix ou » onze heures, on eſt ſurpris en les » ouvrant, de les trouver pleines de » Vers, qu'on prendroit pour autant » de petites Fourmis blanches. Les » œufs qui ne ſont point éclos une de-

---

leur naiſſance: ce qu'un grand Homme appelle les plonger dans le *Styx*, pour les rendre impénétrables aux traits des maladies.

» mi-heure après, doivent être jettés, » comme ceux qui ont la tête plate, » ceux qui ſont ridés ou comme écor- » chés, ou jaunes, bleu-céleſtes, ou » couleur de chair. La bonne eſpéce a » la couleur d'une montagne vûe dans » l'éloignement. » On jette auſſi ceux qui ſont éclos avant que l'on mette les trois feuilles enſemble, parceque les Vers qui ſont nés plutôt ou plus tard que le plus grand nombre, feroient auſſi plutôt ou plus tard les autres opérations, telles que manger, muer, filer, &c. ce qui demanderoit des ſoins ſéparés & fort embarraſſans. On incline vers un autre papier couvert de feuilles de mûrier, celui où ſont les Vers qui viennent d'éclore. L'odeur des feuilles les attire, & bientôt on leur voit prendre à tous, le chemin du nouveau papier. Il eſt bon de peſer, avant qu'ils le quittent, celui ſur lequel ils ſont éclos : on le péſe encore après qu'ils en ſont deſcendus, on ſouſtrait ce dernier poids, du poids total que l'on a eu par la premiere opération ; & le reſte eſt le poids des Vers, ſur lequel on régle celui des feuilles

que l'on doit leur donner.

Le Ver à soie mange en vingt-quatre heures le double de ce qu'il pése ; il faut par conséquent à trente livres de Vers, soixante livres de feuilles ; c'est-à-dire, vingt onces à chaque repas le premier jour ; car ce jour-là, on leur fait faire quarante-huit repas dans les vingt-quatre heures, & ils n'en refusent pas un. (Ils mangent également le jour & la nuit.) Le second jour, ils n'en font que trente, & toujours en diminuant, jusqu'à leur entiere maturité, dont le terme ordinaire est de vingt-cinq jours. Le nombre des repas diminue de jour en jour, mais chacun de ces repas devient beaucoup plus fort. La couvée ne pesoit le premier jour que trente livres, & n'a mangé que soixante livres de feuilles en quarante-huit repas. Si le lendemain elle pése quarante livres, elle mangera quatre-vingts livres de feuilles en trente repas ; & ainsi de suite jusqu'aux différentes mues, où les Vers mangent de moins en moins, & enfin plus du tout. On juge, par le poids des Vers, quel sera celui des coques, en

ſuppoſant qu'il n'arrive aucun accident.

» On a beſoin d'une femme pour »l'éducation de la couvée. Avant que » de prendre poſſeſſion de cet office, » elle doit s'être lavée, & s'être re- » vêtue d'un habit qui n'ait rien de » déſagréable dans l'odeur. Elle doit » avoir paſſé quelque tems ſans man- » ger, & ſur-tout n'avoir pas manié » de chicorée ſauvage, parceque l'o- » deur en eſt fort nuiſible aux jeunes » Vers. Son habit doit être d'une étoffe » légere & ſans doublure, afin qu'elle » puiſſe mieux juger du dégré de cha- » leur, & diminuer ou augmenter le » feu dans la loge. Ces Inſectes ne ſau- » roient être ménagés avec trop de » ſoin. Chaque jour eſt une année » pour eux. Il a ſes quatre ſaiſons. Le » matin eſt leur Printems, le Midi » leur Eté, le ſoir leur Automne, & » la nuit leur Hyver. » (*Hiſt. gén. des Voyages*, Tom. VI. in 4°. p. 230.)

Les trois premiers jours, on donne aux Vers encore foibles, des feuilles un peu découpées, pour qu'ils aient moins de peine à attraper, ſi on le peut dire, la chair qui entoure les fibres

des

des feuilles. Lorſqu'ils ont acquis plus de force, on leur donne les feuilles entieres, peut-être parceque comme ils ſont voraces, ils mangeroient trop, ſi on continuoit de leur épargner la peine de rompre les fibres.

» Le quatriéme ou cinquiéme jour, » la couleur des Vers commence à » tourner ſur le rouge ; il faut alors » augmenter leur nourriture, ſans la » couper ſi menue. Lorſqu'ils devien- » nent noirs, on leur donne les feuil- » les entieres, & la quantité doit en- » core augmenter ; enſuite lorſqu'ils » redeviennent blancs, & que leur » appétit commence à diminuer, il faut » auſſi diminuer leur nourriture. On » doit la diminuer encore plus lorſ- » qu'ils deviennent jaunes ; enfin l'u- » ſage de la *Chine* eſt de ne leur rien » donner lorſqu'ils ſont devenus tout- » à-fait jaunes. Ils doivent être de mê- » me à chaque mue.

» En les faiſant ſouvent manger, on » les fait croître plus vîte, & c'eſt de- » là que dépend le principal profit des » Vers à ſoie. S'ils parviennent à leur » maturité dans l'eſpace de vingt-cinq

» jours, une claie qui en eſt couverte,
» & dont le poids eſt d'un *Tſyen*, c'eſt-
» à-dire d'un peu plus d'une drag-
» me, (*b*) produira ving-cinq onces
» de ſoie. Mais s'ils ont beſoin de
» vingt-huit jours, ils ne donneront
» pas plus de vingt onces. S'ils retar-
» dent juſqu'à la fin du mois, ou juſ-
» qu'à quarante jours, on n'en tire que
» dix onces.

Quand les Vers deviennent d'un jaune tranſparent, & qu'ils ſont prêts à filer, on les remet ſur de nouveaux papiers & à des diſtances ſuffiſantes, pour qu'ils ne s'embaraſſent pas les uns les autres. Il faut alors redoubler d'attention & de propreté, & entretenir continuellement dans la loge un feu doux, qui n'ait point plus de chaleur qu'il n'en faut pour ſoutenir les Vers dans l'ardeur du travail, & pour rendre la ſoie plus tranſparente.

Les Coques étant achevées dans l'eſpace de ſept jours, on les raſſemble en tas; ſeulement on en ſépare un

(*b*) Une dragme eſt la huitiéme partie d'une once.

petit nombre, dont on deſtine les Papillons à créer une nouvelle race pour la récolte ſuivante. (c) Ils percent ordinairement leurs Coques le ſeptiéme jour après qu'elles ſont filées, & par conſéquent le quatorziéme après qu'ils les ont commencées.

» Lorſque les Vers ſont prêts à fi-
» ler, ſi l'on a ſoin de les mettre ſur
» le dos d'une coupe renverſée, & de
» les couvrir de papier, ils fileront
» une piéce de ſoie plate, ronde &
» menue, comme une eſpéce d'oublie,
» qui ne ſera pas chargée de cette ma-
» tiere viſqueuſe qu'ils rendent dans
» les Coques, lorſqu'ils y demeurent
» long-tems renfermés; & qui ſera
» auſſi facile à devider que les Coques,
» ſans demander tant de précipitation.

Nous ne dirons rien ici, ni des différentes façons que l'on donne à la

(c) Vingt & un jours après la ponte que doivent faire les femelles qui vont ſortir de leurs coques, on peut avoir de nouveaux Vers éclos. On peut ainſi faire trois récoltes pendant environ quatre mois que durent les feuilles du mûrier.

ſoie, ni des machines ſimples & admirables avec quoi on la devide & on en fait des étoffes ſi magnifiques, qu'elles ne devroient orner que les Temples, les Palais, & ceux qui les habitent: les détails que demanderoient toutes ces façons, toutes ces manœuvres, n'appartiennent pas à l'Hiſtoire naturelle. Elle a rempli ſon objet, lorſqu'elle a ſuivi le Ver à ſoie, depuis le moment de ſa naiſſance, juſqu'à celui où, après avoir abandonné ſa dépouille à l'Homme induſtrieux & avide, il a acquis des aîles, & a ceſſé de vivre.

Mais il ne ſuffit pas de ſavoir comment les *Chinois* gouvernent cet Inſecte, car ce n'eſt là qu'un objet de curioſité; il faut ſavoir ſur-tout comment nous le devons gouverner dans notre climat, qui eſt fort différent du leur. La Société d'Agriculture de *Tours* vient de donner là-deſſus un excellent Mémoire intitulé, *Précis ſur l'éducation des Vers à ſoie.* (Brochure de 95. pag. in 8°.) Ce Mémoire fait un honneur égal & à l'Académie de *Tours*, qui l'a ſut rendre auſſi intéreſ-

sant qu'utile, & à M. *l'Escalopier*, Intendant de cette Province, qui a engagé l'Académie non seulement à le composer, mais à le distribuer *gratis*. En voici un extrait.

Logement du Ver à soie.

EN Orient, on peut mettre les Vers à soie dans des lieux qui ne soient pas trop exposés au soleil, parceque dans ces climats brûlans, il fait assez chaud par-tout. Mais dans un climat tempéré, comme la *Touraine*, il faut que les maisons où l'on éléve ces Insectes, soient bien exposées, & que la piéce qu'on leur destine, soit au premier ou au second étage. Le rez-de-chaussée est ordinairement trop froid, ou il y régne en certains tems une chaleur étouffée & mal-saine, ou une humidité qui leur est encore plus nuisible.

Il faut que l'air circule librement dans leur loge, & que ni les Mouches ni les Cousins n'y puissent entrer. On réunit ces deux objets, en garnissant les fenêtres de canevas au lieu de verre. Il faut les tenir éloignés des

mauvaiſes odeurs, & par conſéquent des fumiers, excepté celui de Vache, que le raiſonnement & l'expérience démuotrent n'avoir pas les mauvaiſes qualités des autres. La preuve d'expérience eſt que des Vers de rebut, des Vers languiſſans, que l'on a jettés par hazard ſur du fumier de Vache, y ont acquis en peu de tems beaucoup de vigueur & d'embonpoint. (*d*)

Les moyens d'augmenter les richeſſes ne ſont malheureuſement preſque jamais poſſibles, qu'aux perſonnes déjà riches. Pour élever, par exemple, beaucoup de Vers à ſoie, & en tirer beaucoup de profit, il faut leur préparer un logement commode & ſpacieux; & c'eſt une dépenſe que ne peuvent pas faire ceux qui auroient le plus de beſoin du profit qui en réſulte : & ceux qui pouroient la faire, & qui, à cette ſeule condition, en partageroient l'avantage avec ceux pour qui ils l'auroient

(*d*) Cette découverte bien ſuivie & portée auſſi loin qu'elle puiſſe aller, rendroit peut-être plus facile & plus fructueuſe l'éducation des Vers à ſoie.

faite, ont l'esprit aussi faux qu'ils ont le cœur dur, puisqu'ils n'apperçoivent ni ne sentent pas tout le bien physique & moral qui en résulteroit pour eux-mêmes.

Ce logement, pour dix onces de Graine, c'est-à-dire d'Œufs, doit avoir sept toises de long, sur trois de large, & deux de hauteur. On trouve là-dessus tous les détails nécessaires dans les Ouvrages de M. *de la Plombanie*, & dans la deuxiéme Edition du Traité des Mûriers & Vers à soie. Mais il s'agit ici d'opérations moins étendues & moins dispendieuses.

Arrangement intérieur du logement du Ver à soie.

LA piéce où l'on veut élever des Vers à soie, doit être bien blanchie & tenue proprement. On doit aussi avoir l'attention de placer dans le milieu de cette piéce, & à quelque distance des murs, les tablettes qui serviront d'Atteliers aux Vers, pour qu'ils n'aient pas à craindre les Rats & les Souris, qui leur font beaucoup de tort.

» Un Attelier ou Tabarinage de » grandeur médiocre, doit avoir com- » munément cinq pieds neuf pouces » de longueur, sur deux pieds de hau- » teur & deux pieds & demi de lar- » geur. Il est composé de quatre mon- » tans entretenus par des traverses. » Sa hauteur totale est divisée en cinq » espaces qui forment autant de ta- » blettes, de maniere que, déduction » faite des épaisseurs des bois, il reste » environ dix-huit pouces de vuide en- » tre chaque tablette. » (*fig.* 27. & 28.) (*e*)

Ainsi le Tabarinage entier est composé de cinq Tabarinages partiels, ou cinq tablettes enchassées dans les montans l'une au-dessus de l'autre, & séparées par des intervalles d'environ dix-huit pouces. On fait ces tablettes de planches très-minces, bien séches, bien purifiées à l'air, de sorte que si elles ont été enfermées dans une cave ou dans un grenier, elles

(*e*) Ces deux figures représentent l'une la face d'un Tabarinage, & l'autre le côté.

n'aient plus ni humidité, ni aucune odeur de moisissure, de poussiere ou de Souris.

Si l'on a beaucoup de Graine à faire éclore, on peut doubler les tablettes, en en mettant d'intermédiaires C. C. Ce n'est aussi que quand on en a beaucoup, qu'on met les Vers qui en proviennent, dans les corbeilles que représente cette figure : quand on en a peu, il suffit de mettre les Vers sur des claies d'osier ou de roseau écrasé, (*f*) ou sur des tablettes que l'on borde en ce cas-là, d'une tringle mobile, B. ou de petits fagots de bruyere, de genêt ou de chiendent, pour empêcher que les Vers qui ramperont bientôt sur les tablettes, ne se jettent à bas. Quelques économes font la tablette supérieure très-étroite, & les autres successivement plus larges, jusqu'à la derniere, qui est la seule qu'ils gar-

(*f*) Celles de roseau sont préférables, parcequ'elles ont, comme celles d'osier, l'avantage de laisser passer l'air par leurs interstices, & que de plus le roseau ne se charge point d'ordure & se nettoie aisément.

raiſſent d'une tringle ou de quelque autre bordure. Par cette méthode, les Vers qui tombent d'une tablette, ſont reçus ſur celle d'après, & de celle-là ſur une autre, juſqu'à la derniere. Il eſt auſſi ſimple, & d'un plus grand profit, de faire toutes les tablettes de même largeur, & de les border toutes; cependant on n'abandonne pas encore tout-à-fait la premiere de ces deux méthodes. Voilà l'Homme, il n'ignore ſouvent pas ce qui eſt le mieux; mais il préfere ce qui eſt moins bien, dût-il être plus difficile & plus déſagréable à exécuter. C'eſt en ſuivant cette bonne Logique, qu'il eſt deſcendu par dégrés, de l'heureuſe ſimplicité de la Nature, à l'eſclavage accablant ſous lequel il gémit aujourd'hui, ſans vouloir s'en affranchir.

On ne doit point regarder comme faiſant partie de cet eſclavage, les petits travaux qui ne ſervent au contraire qu'à varier nos momens, & à quoi on ne ſauroit trop nous exercer dès nos premieres années. La Nature nous y porte alors; ce n'eſt qu'à force de lui réſiſter, que nous nous accou-

tumons dans la suite, à l'oisiveté. Nous sentons, malgré nous, combien un travail peu pénible, & sur-tout sans contention d'esprit, est préférable au triste plaisir de ne rien faire. L'Homme paresseux & stupide, qui croise ses bras & regarde un beau paysage où rien n'est produit par son travail, ne trouve dans son cœur que du vuide ou des remords. L'Homme intelligent & actif, qui voit croître un arbre qu'il a planté, qui voit prospérer ses Abeilles, ses Vers à soie, dit en s'applaudissant : Voilà mon ouvrage ; je me suis amusé, je jouis, & j'ai de plus, le bonheur d'être utile à la société.

» Lorsque les Vers à soie ont acquis » tout leur accroissement ; lorsqu'ils » sont prêts à monter ; pour lors on » enléve toutes les tringles mobiles » des mannes (ou corbeilles,) pour » en substituer d'autres à coulisses sur » le fond de chaque tablette, que l'on » nommera rayons. Elles sont au nom- » bre de trois, non comprises celles » des deux extrémités, qui n'ont que » moitié de la largeur des deux autres.

» Les trois rayons du milieu ſont per-
» cés ſur toute leur longueur de ſoixan-
» te & douze trous propres à recevoir
» dix-huit rangées de bruyeres, de
» quatre brins chacune, diſpoſées avec
» régularité en éventail : les deux des
» extrémités percées de trente-ſix
» trous, ne portent que deux brins
» de bruyeres à chaque rangée ; & le
» tout forme, ainſi qu'on le peut voir
» ſur la planche gravée, quatre ca-
» banes ou berceaux continus (A A
» A A.) par la réunion des brins de
» bruyeres à leur rencontre au haut
» des tablettes.

» Lorſque les Vers ſont prêts à mon-
» ter, on les place ſous les cabanes
» avec une palette. (*fig.* 29.) Il eſt
» évident qu'ils ont toute la facilité
» poſſible pour s'y loger & s'y ſoute-
» nir lorſqu'il ſurvient de vives cha-
» leurs, qui leur cauſent de grandes
» foibleſſes : auſſi a-t-on remarqué qu'il
» en tombe beaucoup moins que dans
» toute autre maniere de les cabaner,
» ce qui eſt un très-grand avantage : par-
» ceque les Vers une fois tombés
» des bruyeres, y remontent rare-

» ment, & sont regardés comme perdus.
» Ce Tabarinage n'a été fixé qu'à
» huit pieds de hauteur : parcequ'au-
» de-là, les manœuvres pour le ser-
» vice des Vers, deviennent trop diffi-
» ciles ; & que la chaleur tendant tou-
» jours à s'élever, il pouroit arriver
» que la température de l'air ne seroit
» pas la même pour les Vers de la
» premiere & de la derniere tablette.
» Comme on peut le construire sans
» cloud ni chevilles, avec de simples
» assemblages à queue d'hironde, il
» est très-facile de le démonter après
» le travail des Vers, & de disposer
» du logement qui n'aura été occupé
» que pendant environ deux mois,
» tems de la plus grande durée de
» l'éducation des Vers.
» Quelque simple que soit ce Taba-
» rinage, qui peut suffire pour faire
» une once de Graine dans les tems
» favorables, en faisant éclore à trois
» tems différens ; on ne peut encore
» se dissimuler qu'il est, par bien des
» raisons, difficile aux habitans de la
» campagne, de s'en procurer un sem-
» blable. Pour remédier à cet incon-

» vénient, & simplifier autant qu'il » est possible, toutes les opérations » du Cabanage, on propose de for- » mer des Plateaux de trois, quatre » ou six pouces de diamétre, avec » épaisseur suffisante, de les percer de » plusieurs trous, pour recevoir des » brins de bruyeres, qu'on disposera » en forme de Volant, (*fig.* 30.) & » dont la hauteur sera proportionnée » à la convenance des lieux. Ces Pla- » teaux ou Volans seront facilement » placés sur des lits, des armoires, » des tables, des coffres, & ont éga- » lement l'avantage de loger une gran- » de quantité de Vers.

Du choix & de la qualité de la Graine.

» DE toutes les Graines étrangeres » de Ver à soie, celle d'*Espagne* a jus- » qu'à ce jour, passé pour la meilleu- » re, après celles de *Sicile* & de *Pié-* » *mont*. » Mais celle qui a été jettée par les Papillons, dans le pays même où l'on veut la cultiver, doit être préférée à toute autre, & parceque » étant

» naturaliſée au climat, elle a plus » d'affinité & d'analogie avec le mû- » rier duquel elle a reçu ſa principale » ſubſtance; » & parceque l'on peut s'aſſurer en la tirant de bonne main, que le germe de la fécondité n'y a pas été méchamment détruit par le feu.(g)... Quel ſeroit le motif de cette inſigne trahiſon ? C'eſt le beſoin qu'ont les hommes de ſe tromper les uns les autres, pour faire chacun leur bien particulier. (*h*)

» On reconnoît que la Graine eſt pro-

[*g*] Souvent ceux qui nous la vendent, la font auparavant paſſer au four:

Ils trouvent en cela double profit à faire;
Leur bien premierement, & puis le mal d'autrui.

c'eſt-à-dire, qu'ils font venir notre argent chez eux, & nous privent d'une production qui nous rendroit leur commerce moins néceſſaire.

[*h*] Il n'y a peut-être qu'une ſeule ſociété où les hommes trouvent leur bien particulier en contribuant au bien général, & cette Société eſt imaginaire; c'eſt l'*Utopie*, ou la *République heureuſe* de *Thomas Morus*, dont j'ai parlé Tom. I. pag. 112.

» pre à produire avantageuſement, ſi
» elle eſt caſſante; ſi elle contient une
» liqueur qui ne ſoit ni trop épaiſſe ni
» trop fluide; ſi elle porte un œil vif,
» lucide; ſi ſa couleur tire plus ſur le
» gris obſcur que ſur toute autre; ſi
» enfin en la mettant dans du vin,
» elle ſe précipite au fond du vaiſ-
» ſeau, au lieu de ſurnager. »

Un gros de Graine, qui eſt le produit d'onze ou douze femelles, contient au moins cinq mille Vers ou Graines: mais il en périt toujours au moins la moitié; on n'en peut par conſéquent eſpérer que deux mille cinq cens Cocons, qui donnent dix-huit à vingt onces de ſoie. Ainſi une once de Graine donneroit entre huit & dix livres de ſoie. La plus grande réduction que l'on doive faire de ce produit à cauſe des mauvaiſes années, c'eſt de le réduire à cinq livres, année commune.

» Les meilleurs Cocons ſont ceux
» qui ſont les plus fermes, les plus
» durs, & dans leſquels on ſent re-
» muer le Ver en les agitant légere-
» ment. Les premiers formés ſont tou-

» jours préférables, (*i*) parcequ'ils » annoncent les Vers les plus vigou- » reux, & conſéquemment les plus » propres à la propagation. Les Co- » cons mâles ſont ſerrés, longs, poin- » tus; & la Soie en eſt ordinairement » plus fine que celle de la femelle: » le Cocon de la femelle eſt gros, » rond, fort ventru; & la Soie en eſt » plus unie, & un peu plus égale que » celle du mâle.

On peut diſtinguer dans les Vers, même avant qu'ils aient formé leurs Cocons, les mâles d'avec les femelles. Les premiers ont les yeux plus marqués & plus diſtincts. On pouroit les cabaner & les faire filer ſéparément. Le triage des Cocons ne ſeroit plus alors néceſſaire pour ſéparer les mâles d'avec les femelles, mais ſeule-

---

(*i*) Il y en a de deux ſortes, de gros & de petits que l'on nomme cannelés. On préfere la Graine des Papillons qui ſortent de ces derniers. D'ailleurs, les petits Cocons ſont un peu plus peſans que les gros. Trois cents de ces Cocons péſent environ autant que trois cents deux gros.

ment pour choisir dans chacune de ces deux classes, ceux qui sont d'un jaune-pâle ; cette couleur étant, dans les quatre espéces de jaunes, celle qui produit la Soie la plus parfaite. (*k*)

Les Cocons étant triés, (le moment de cette opération est lorsqu'on les détache des bruyeres, & on les en détache dès qu'ils sont finis,) on en fait des chapelets, dont chacun en contient un cent ; & on a l'attention de ne les percer qu'à la superficie, pour ne point laisser d'entrée à l'air dans cette Coque où le Ver commence à se changer

(*k*) L'Auteur, sans le dire tout-à-fait, me paroît donner ici à entendre que les Papillons sortis des Cocons de la meilleure Soie, produiront des Vers dont les Cocons seront aussi de cette espéce de Soie, à moins qu'en les élevant mal, on ne les laisse dégénérer. Pourquoi, si ce n'étoit-là sa raison, avoir égard à la qualité de la Soie, quand il ne s'agit que de choisir de bons mâles & de bonnes femelles ? Et si c'est-là sa raison, il en faut conclure encore que les Cocons qui joindront à l'avantage d'être d'un jaune-pâle, celui d'avoir été filés promptement, comme il vient de le dire, seront préférables à tous égards.

en Chryſalide. Il y reſte environ douze jours, & en ſort Papillon. Le moment de ſa ſortie eſt preſque toujours au lever du Soleil.

Si l'on n'avoit pas fait le triage des mâles & des femelles lorſqu'ils étoient en Vers ou en Coques, on le pouroit faire avec plus de certitude de ne ſe pas tromper, lorſqu'ils ſont devenus Papillons. Mais il y a un inconvénient à attendre ſi tard; c'eſt qu'il peut arriver que dans cet aſſemblage fortuit, il ſe trouve plus de mâles que de femelles. Or un mâle vigoureux peut ſervir à deux femelles, & une femelle ne peut ſouffrir qu'un mâle. On perd donc beaucoup de mâles, & par conſéquent beaucoup de Graine, lorſque pour n'avoir pas fait le triage des Vers ou des Coques, on trouve en faiſant celui des Papillons, ou trop de mâles ou trop de femelles. Ce dernier cas arrive lorſque l'on a, par exemple, deux mille mâles & quatre mille cinq cens, ou ſeulement environ quatre mille femelles; car tout mâle ne peut pas ſuffire à deux femelles. Ainſi la négligence & la pareſſe portent toujours avec elles leur punition.

» On reconnoît le Papillon mâle » par ſon mouvement, ſon agitation » continuelle, & par le fréquent bat- » tement de ſes aîles: la femelle s'an- » nonce par une blancheur ſupérieure » à celle du mâle, par la groſſeur de » ſon ventre, par ſon peu d'activité, » & principalement parcequ'elle ne » bat jamais des aîles.

Quand on n'a pas ſéparé d'avance les Cocons des mâles & ceux des femelles, il faut mettre tous les Papillons pêle-mêle ſur une étamine ou un camelot noir. Il faut enſuite les tranſférer par couples ſur une autre étamine, afin que chaque femelle ait ſon mâle, s'il eſt poſſible. On les y laiſſe quatre heures; après quoi on les ſépare doucement les uns des autres, pour ne pas bleſſer les femelles. On jette les mâles, comme inutiles, on met (ſi j'entends bien une note qui eſt au bas de la page 23. du Mémoire que j'analyſe,) on met les femelles pendant une demi-heure, ſur la premiere étamine, pour qu'elles y vuident leurs eaux; & cette demi-heure paſſée, on les rapporte ſur l'étamine où s'eſt fait

l'accouplement. Elles y pondent dix ou douze heures après, chacune quatre à cinq cents Œufs, c'eſt-à-dire l'une dans l'autre, environ quatre cents cinquante. Ces Œufs ſe colent à l'étamine par une matiere glutineuſe dont ils ſont mouillés : on les y laiſſe juſqu'au mois de Septembre qu'on les en détache. » Pour les détacher, on ſouffle deſſus quelques gorgées de vin ; on enveloppe le morceau d'étamine dans un drap ou couverture, pour donner le tems au vin de pénétrer la matiere glutineuſe : on laiſſe le tout dans cet état pendant une heure, après laquelle on enléve facilement la Graine avec la barbe d'une plume, & on l'enferme, ſans la preſſer, dans de petits cornets de papier. »

On conſerve cette Graine dans des boëtes qui ferment exactement, & que l'on n'ouvre plus juſqu'à ce que l'on en veuille faire uſage. On les enferme dans des armoires, parmi des habits, & non du linge ; & l'on a ſoin que ces armoires ſoient inacceſſibles au moindre froid, & à la moindre humidité.

De la méthode & des moyens de faire éclore la Graine du Ver à soie.

LA saison de faire éclore la Graine est au commencement du Printems, lorsque la séve est en action dans toutes les plantes, lorsque les feuilles du mûrier paroissent, c'est-à-dire vers le dix ou le quinze d'Avril dans les années primes, & vers le douze de Mai dans les années tardives.

» Il y a deux manieres de faire cou-» ver la Graine ; la naturelle & l'arti-» ficielle. »

La premiere, qui consiste à abandonner la Graine aux douces influences de l'air ; & qui par cette raison est la meilleure, n'est praticable que dans le petit nombre d'heureux pays où une température d'air tiéde, qui s'échauffe peu-à-peu, dévelope insensiblement dans les Œufs, les principes de fécondité qu'ils renferment.

La méthode artificielle est beaucoup moins propre à tirer des Vers, une Soie belle & forte ; elle est aussi plus embarassante & plus sujette aux incon-

véniens ; mais le luxe la rend néceſſaire : on ne ſauroit obtenir par la méthode naturelle, toute la Soie que les caprices de la mode exigent.

Pour faire ce qu'on appelle la Couvée artificielle, on diviſe la Graine par onces. On en forme de petits paquets qu'on envelope d'un linge recouvert de coton, ſans trop ſerrer la Graine. Des femmes la portent ſur elles, pour la faire éclore. Il s'éxhale de leur corps une chaleur plus modérée, plus douce, & par conſéquent plus générative que celle du nôtre, & d'ailleurs les tendres ſoins de la maternité leur conviennent bien mieux qu'à nous.

» Auſſitôt que vous aurez vû, dit » le P. *Vaniere* dans ſon charmant Poë- » me de l'Economie champêtre ; auſſi- » tôt que vous aurez vû la femelle » du Paon à la tête de ſa *bégayante* » *Couvée*, volez au bois, jeune & » belle fille, cherchez dans les buiſſons » touffus ; (*l*) & ſi vous y trouvez les

(*l*) C'eſt-là que la femelle du Paon va ordinairement cacher ſes œufs.

» œufs qu'elle a abandonnés, (car » elle abandonne les derniers qui reſ- » tent à éclore) ne rougiſſez pas d'ou- » vrir votre corſet, de faire éclore par » la douce chaleur de votre ſein, ce » bel Oiſeau dont vous ſerez la mere. » C'eſt ainſi qu'autrefois la tendre *Li-* » *vie* ſe plaiſoit à échauffer des œufs » dans ſon ſein, & à leur donner une » naiſſance royale. »

Continuò nemorum cæcos ſcrutare receſſus;
Ovaque ſi reperis, formoſa puella, teporem
Ne pudeat calidas intra ſupplere papillas,
Maternaſque vices pulchræ conferre volucri.
Cæſareo ſic ova ſinu tepefacta fovebat
Livia, regales gaudens excludere pullos.

Les femmes qui portent ſur elles de la Graine des Vers à ſoie, pour la faire éclore, ne l'approchent que peu-à-peu de leur peau; & ſi elles finiſſent par la mettre dans leur ſein, ce n'eſt qu'après l'avoir amenée par dégrés à cette chaleur ſouvent trop vive. Quand elle l'a été trop, on s'en apperçoit au ſecond jour. La Graine, au lieu d'être gris-blanc, comme elle ſeroit ſi elle alloit

alloit éclore, eſt rougeâtre ; ce qui annonce qu'elle a été trop échauffée, & qu'il n'y a plus rien à en attendre. Je crois qu'il ſeroit à propos de ne faire couver la Graine qu'à des filles très-jeunes, & qui ne ſoient pas encore arrivées au terme où le tempérament ſe dévelope & devient impétueux. Il ne ſeroit ſans doute pas bien non plus que cette Graine fût couvée par de vieilles femmes en qui toute chaleur eſt éteinte. (On eſt, à cet âge là, dans l'heureuſe néceſſité de chercher à réparer par les qualités de l'ame, celles du corps que l'on a perdues.) Une vieille femme ne feroit éclore que des Vers foibles & mal conſtitués, comme une vieille Abeille ne fait qu'une cire brune.

Quand la Graine a été couvée ſoigneuſement & à propos ; (*m*) quand elle eſt, le ſecond jour, d'un gris-blanc qui annonce qu'elle va éclore, » on

(*m*) Il y a des femmes qui, au lieu de couver elles-mêmes la Graine, la mettent dans des boëtes ſous une Poule, & recouvrent ces

» la met dans des boëtes séches, pro-
» pres, sans odeur, bien fermées, ayant
» dix pouces de longueur, sur sept pou-
» ces de largeur, & deux pouces seu-
» lement de profondeur, afin que la
» Graine ne soit pas l'une sur l'autre.
» On garnit ces boëtes de papier blanc
» & de coton, on les approche d'abord
» du feu pour les sécher, & on ne met
» dans chacune que deux onces de
» Graine au plus : on la recouvre en-
» suite légerement de coton (*n*) & d'un
» papier criblé de plusieurs petits trous
» ronds, de la grandeur des plus pe-

---

boëtes de paille & de quelques Œufs ; ce qui ne doit donner à la Graine que bien peu de chaleur. D'autres personnes la font éclore ou au bain-marie ou dans de la cendre, ou en la tenant près d'elles dans leur lit, & en y restant pendant les deux jours qui doivent décider du succès. Par ce moyen, la Graine reçoit une chaleur toujours égale, elle éclot presque toute ensemble ; ce qui rend beaucoup plus simple & plus facile le soin des Vers qui en naissent, comme on verra bientôt.

(*n*) » Plusieurs Auteurs desapprouvent » l'usage du coton, attendu que les Vers » s'embarrassent dedans.

» tits tuyaux de plumes à cure-dent,
» sur lequel on pose quelques feuilles
» de Mûrier des plus tendres, afin qu'au
» moment que le Ver vient à éclore,
» il puisse en montant, passer par les
» trous du papier, & trouver à se nour-
» rir. Il seroit bien plus avantageux de
» se servir de petits filets dont l'éten-
» due seroit proportionnée à la largeur
» & à la longueur de la boëte.

On place sur un lit, entre deux oreillers, sous une couverture de laine, les boëtes où est la Graine prête à éclore : on entretient par le feu, la chaleur de la chambre toujours au même dégré ; ou pour produire plus efficacement, plus promptement & avec moins de frais, la maturité de la Graine, on met sur les oreillers, des bouteilles d'eau chaude, que l'on renouvelle sans interruption, jusqu'à ce que tous les Vers soient éclos : cela ne doit durer que trois jours, ou six tout au plus. Ce qui reste de Vers à naître après ce terme, on le doit regarder comme perdu, & l'abandonner.

» A mesure que les Vers sortent des
» Œufs ou Graines qui les contenoient,

» on les place par couvée, ſuivant la » date de leur naiſſance, dans de nou- » velles boëtes garnies de feuilles de » mûrier. » Une once de Graine ſuffit pour garnir de Vers, ſept ou huit boë- tes, c'eſt-à-dire que l'on met dans cha- cune le nombre de Vers qu'a produit environ un gros de Graine, & chaque gros en produit près de cinq mille, comme on l'a vû plus haut; ainſi une boëte qui contenoit deux onces de Grai- ne, garnit de Vers, quatorze ou ſei- ze boëtes, & donne par conſéquent ſoixante & dix ou quatre-vingt mille Vers, dont environ la moitié réuſſira; & ces quatre-vingt mille réduits à qua- rante mille, feront à-peu-près vingt livres de ſoie à raiſon de dix-huit onces par deux mille cinq cens Vers.

» Sur chaque boëte remplie de Vers, » il faut marquer les jours de leur naiſ- » ſance, & obſerver, tant qu'on peut, » en les changeant, de ne les point » mêler avec ceux d'une journée diffé- » rente; il faut auſſi bien prendre garde » de les toucher avec les doigts pour » les tranſporter d'une boëte dans l'au- » tre: on ſe ſert, pour cet effet, d'une

» petite cuiller d'argent, d'une fiche » d'yvoire, d'os, ou d'un morceau de » bois léger, plat & mince; le plus » sûr encore est, lorsqu'on le peut, » de les enlever avec les feuilles aux- » quelles ils s'attachent.

De l'ordre qu'il faut observer depuis la naissance du Ver jusqu'à sa premiere mue.

L'Intervalle entre la naissance des Vers & leur premiere mue, n'est que de six ou sept jours; durant lesquels il faut leur donner deux fois par jour des feuilles de mûrier, tendres, nouvellement cueillies, séches & propres. Il faut qu'elles soient bien rangées au fond de la boëte, & qu'elles le couvrent, mais point tout-à-fait, de sorte que les Vers puissent aller librement de l'une à l'autre.

Le moyen de les conserver dans ce premier âge, où ils sont très-délicats, est de les tenir proprement, de les bien nourrir, & d'empêcher que les variations de l'air ne soient sensibles dans l'endroit où on les éléve. Ce der-

nier ſoin eſt le plus difficile : il conſiſte à leur donner un dégré de chaleur toujours égal. M. *de Réaumur* croit que le dix-huitiéme dégré de ſon Thermomêtre eſt celui qui convient le mieux au tempérament du Ver à ſoie ; mais comme la ſaiſon de la ponte eſt ſujete aux viciſſitudes, même dans la *Touraine* & les autres Provinces méridionales de la *France*, & que par conſéquent on n'y peut donner ce dégré de chaleur aux Vers à ſoie, qu'en répandant autour d'eux un feu artificiel qui les affoiblit, qui les envelope de vapeurs étouffantes ; il vaut mieux les accoutumer au quatorziéme ſeulement, parcequ'il approche davantage de celui que notre Atmoſphere a dans ce tems-là, & que ſi elle ne l'a pas tout-à-fait, on peut plus aiſément le leur procurer, ſoit par un poële, dont le tuyau ſeulement paſſe dans la chambre où ſont les Tabarinages, ſoit par de petits fourneaux où l'on brûle un peu de braiſe, & non pas du charbon, parceque l'odeur en eſt mortelle.

Peut-être en ſuivant une gradation exacte & preſque inſenſible, dans l'é-

ducation des Vers à soie, on pouroit en obtenir, en deux ou trois ans, une race assez forte pour soutenir, sans le secours du feu, les intempéries de nos climats. On pouroit ne donner à ceux de la premiere année, qu'une chaleur de quatorze dégrés; & à mesure qu'ils grandiroient, les laisser exposés à l'action de l'air extérieur: la Graine qu'ils jetteroient, produiroit l'année suivante, des Vers plus robustes, à qui le douziéme dégré de chaleur suffiroit; & la soie de ces Vers l'emporteroit, en force & en éclat, sur celle de l'année précédente, comme celles des Vers élevés sous le quatorziéme dégré, l'emporte sur celle des Vers à qui on a donné le dix-huitiéme. En général, on peut dire que la Nature ne refuse aucune des formes que nous voulons lui donner, pourvû que nous la pliions doucement, car elle résiste quand nous lui donnons de trop violentes secousses, & elle devient alors intraitable. Rien n'est impossible, que ce qui est commencé avec trop de précipitation. Les Sereins, par exemple, que nous faisons tellement dégénérer en les associant à no-

tre belle éducation moderne, que ce ne seront bientôt plus que des Insectes, il y auroit moyen de les rendre peu-à-peu, assez forts pour vivre en plein air dans nos jardins, dans nos parcs, dans nos forêts, comme les Chardonnerets & les Linots. Si les Sereins qui s'échapent tous les jours, ne survivent pas à leur liberté, c'est qu'on ne les a pas accoutumés de loin en loin, à respirer un air vif & pur, c'est qu'au lieu de ne leur faire manger que du grain & du mouron, on les a brûlés de biscuits, on les a tenus dans des chambres étouffées, & on leur a donné à grignoter du sucre & des os de Séche, qui ne valent pas à beaucoup près, pour eux, le sable, la craie & les pierres qu'ils auroient trouvés dans les champs.

Plus le dégré de chaleur que l'on entretient autour des Vers à soie, est élevé, plus ils sont foibles & délicats, & plus par conséquent il est dangereux de les exposer à l'action de l'air: il faut néanmoins renouveller chaque jour l'air dans la piéce où ils sont, parceque sans cela ils étoufferoient; mais on a soin

de ne l'y introduire par les portes & par les fenêtres, que dans les momens où il eſt le plus doux, & on y rappelle enſuite peu-à-peu, le dégré de chaleur ordinaire.

Lorſque les Vers commencent à grandir & à ſe fortifier, lorſqu'ils approchent de leur premiere mue, on leur donne plus d'eſpace, on les change de boëtes, & on en met moins dans chacune; ou, ce qui vaut encore mieux, on fait des eſpéces de cartons compoſés d'une feuille de gros papier blanc à cinquante ou ſoixante ſols la rame; on plie & on reléve les bords de ces feuilles, de maniere que les Vers ne peuvent point ſe jetter à bas. Le moment de cette tranſmigration eſt lorſqu'on renouvelle leur nourriture; on les emporte, ſans les toucher, avec les feuilles fraîches ſur leſquelles ils viennent de s'attacher. Pour leur rendre plus agréable leur nouveau ſéjour; on frotte les papiers avec du thym, avant que de les y dépoſer.

Il y a deux façons de porter ces petits cartons remplis de Vers, ſur les tablettes du Tabarinage; l'une eſt de

les prendre par les deux angles opposés de la diagonale ; ce qui n'empêche pas que la feuille ne fléchisse un peu dans le milieu, & que quelques Vers ne roulent & ne se froissent. L'autre méthode, beaucoup meilleure, & aussi aisée à suivre, est de passer sous ces feuilles ou cartons, une petite planche de bois blanc très-mince, qui leur soit à-peu-près égale en longueur & en largeur, & les souléve sans les déranger, comme la pelle tire le pain du four.

Avant que de considérer le Ver à soie dans son second âge, c'est-à-dire depuis sa premiere mue, il est à propos de faire quelques observations sur la nourriture qui lui convient le mieux.

Du choix de la nourriture du Ver à soie, de sa qualité & de la méthode de la cueillir.

LA seule nourriture vraiment propre à cet Insecte, est la feuille de Mûrier. Il y en a quatre sortes : le noir, le sauvageon blanc, le Mûrier d'*Espagne*, & le Mûrier blanc enté.

La feuille du Mûrier noir ne doit servir qu'au défaut des autres, elle ne donne jamais une soie de bonne qualité, elle est d'ailleurs souvent attaquée par les Fourmis, qui sont des ennemis du Ver à soie. La feuille de sauvageon blanc produit de belle soie; mais en produit peu; celle du Mûrier d'*Espagne* en produit beaucoup, mais elle n'est ni belle ni bonne. (*o*) La nourriture la plus propre au Ver à soie, est la feuille du Mûrier franc ou enté avec la greffe du Mûrier blanc: cet arbre a d'ailleurs l'avantage de se multiplier aisément, & de donner des feuilles avant les autres espéces de Mûrier.

» Toute personne qui veut s'instruire »sur l'éducation du Ver à soie, ne doit pas »ignorer que le Mûrier blanc se dépouil»le chaque année trois fois de ses feuil»les; (*p*) que cette nouvelle produc-

(*o*) Le Mûrier d'*Espagne*, qui fait de mauvaise soie en *Touraine*, en fait sans doute de fort bonne en *Espagne*. La Nature a mis dans chaque climat, ce qui y convient le mieux.

(*p*) „ Les jeunes arbres doivent toujours

» tion s'appelle regain ; & que si l'on » manque de donner sans discontinuer, » de la feuille de la premiere poussée, » les Vers à soie en souffrent infini- » ment.

» Qu'il est de la plus grande consé- » quence de ne jamais donner beau- » coup de feuilles à la fois, parcequ'el- » les chargent trop les litieres qui de- » viennent humides, se putréfient, & » gâtent les Vers.

» Que les nourriciers les plus intelli- » gens ne se contentent pas de les nour- » rir avec la même feuille ; mais qu'ils » exigent encore, autant qu'il est pos- » sible, que ces feuilles croissent dans » le même terrein.

» Qu'ils ont de plus, l'attention, » quand ils cueillent les feuilles de Mû- » rier, de préférer celles de la circon- » férence de l'arbre, à celles qui crois- » sent dans l'intérieur, sur-tout si l'ar- » bre est bien touffu ; qu'ils choisissent

---

» être élagués de toutes leurs branches inutiles, » sur-tout dans le centre, avant que l'on » fasse usage de leurs feuilles.

» ceux qui croiſſent dans les endroits
» bien expoſés, & rejettent ceux qui
» viennent dans des lieux aquatiques
» & ombrageux.

» Qu'ils rebutent pareillement celles
» qui ſont jaunes; celles où la roſée
» & le ſoleil ont formé des taches, (q)
» ou qui ont été gâtées par la grêle;
» celles qui ſont meurtries, écraſées;
» celles qui croiſſent auprès du lierre,
» parceque cette plante eſt préjudicia-
» ble au Ver; celles qui dans les gran-
» des chaleurs ſont recouvertes d'une
» eſpéce de ſuc gluant, miellé, ou qui
» étant cueillies ſur des arbres ſitués
» ſur le bord des chemins, ſe trouvent
» couvertes de pouſſiere: parcequ'on
» a reconnu que les premieres faiſoient
» périr tous les Vers; & que celles de
» la ſeconde eſpéce les dégoûtoient.
» Il eſt cependant facile de remédier à

(q) „ Il ne faut pas rejetter ni confondre
„ les feuilles tachées avec celles qui ſont en-
„ tierement gâtées du brouillard. On ne ri-
„ que rien de préſenter au Ver, les premie-
„ res, parcequ'il ſait bien lui-même rejetter
„ la tache & conſommer le reſte.

» ces deux inconvéniens, en mettant » les feuilles nouvellement cueillies, » dans des paniers d'osier, que l'on se- » coue à plusieurs reprises, dans l'eau » claire & fraîche, & faisant ensuite » sécher ces feuilles sur des draps avant » de les donner aux Vers.

» Qu'il y en a encore qui ont grand » soin de mettre en réserve les arbres » les plus gros & les plus vieux, dont » les feuilles sont les plus grandes & » plus nourrissantes pour le tems que » le Ver est prêt à faire sa Coque; par- » ceque dans ce tems, il est insatia- » ble, & que si on lui donnoit des » feuilles tendres à discrétion, il en » mangeroit au point de devenir hy- » dropique. (r)

» Qu'il se trouve quelques nourri- » ciers qui, ayant une plantation con- » venable, en laissent tous les ans un

(r) „ Si le Ver a été exactement nourri „ avec la feuille de la première poussée, com- „ me on l'a déja dit, on peut se dispenser de „ cette réserve; parcequ'à mesure qu'il gros- „ sit, la feuille prend également de la force, „ & augmente en suc nourricier. «

» tiers en réserve sans les effeuiller. Ils » prétendent que les Mûriers qui ont » été une année entiere en repos, (*f*) » produiront l'année d'après, le dou- » ble de feuilles, & qu'elles sont d'une » bonne qualité.

» Qu'il y a des années où les Mû- » riers sont attaqués de Punaises, dont » l'odeur est mortelle pour les Vers, » & qu'il faut éviter avec grand soin » de leur donner des feuilles frappées » de cette odeur. (*s*)

» Et qu'enfin, un quarteron ou qua-

(*f*) „ Il faut vérifier ce fait par des expé- „ riences sur quelques arbres, avant d'en- „ treprendre cette réserve sur un grand nom- „ bre; car plusieurs Naturalistes prétendent „ que le Mûrier veut être dépouillé tous les „ ans, de ses feuilles. Il est expressément or- „ donné dans le *Languedoc*, de les effeuiller „ chaque année.

(*s*) „ L'injection d'eau de savon est un mo- „ yen sûr pour détruire ces Punaises, ou la „ vapeur de fiente de Bœuf desséchée & „ brûlée au pied de l'arbre. „ Il faut sans doute aussi que ces feuilles, qui doivent con- server un peu de l'odeur du savon ou de la fiente de Bœuf, soient passées à l'eau claire, avant qu'on les donne au Ver à soie.

» tre onces pesant de feuilles, suffisent » par jour, pour trois repas à un millier de Vers sortis de la deuxiéme » mue; (*t*) une livre après la troisiéme mue, pour pareil nombre de repas; & une livre pour chaque repas, » après la quatriéme mue: d'où l'on » peut conclure que chaque millier de » Vers consomme environ cinquante » livres pesant de feuilles, depuis leur » naissance jusqu'à ce qu'ils montent » dans les bruyeres, & qu'une once de » Graine qui réussit au mieux, & produit dix livres de Soie, a consommé » un millier pesant de feuilles. D'après » ce qu'on vient de dire, on peut savoir » à-peu-près combien il faudra d'arbres » de la même grosseur & étendue pour » nourrir chaque once de Graine, en » faisant dépouiller un arbre de ses » feuilles, & les faisant peser.

On doit être encore plus attentif à la maniere de cueillir les feuilles, qu'au choix que l'on en fait: car de la mé-

(*t*) Le gouvernement du Ver à chaque mue, sera expliqué plus bas.

thode de les cueillir dépend non seulement la vie du Ver à soie, mais la conservation du Mûrier.

C'est faire beaucoup de tort à un Mûrier, que de rompre ou même d'offenser légerement ses branches. Le seul remède à une branche cassée, est de la couper sur le champ en bec de flûte.

Quand on a de forts Tabarinages, & que par conséquent on ne peut pas s'assujettir au petit soin de cueillir la nourriture des Vers feuille à feuille, en pinçant la queue de chaque feuille avec l'ongle ou avec le ciseau; il faut du moins n'employer à cette récolte ni des enfans, ni encore moins des étourdis, mais des personnes raisonnables & prudentes » qui auront l'attention de cou» ler la main le long des branches, sans » en atteindre la pointe ou le bouton, » & de la retirer sans violence, de » façon que les feuilles ne soient point » comprimées, meurtries ou brisées. » En les arrachant de l'arbre, & en les » mettant dans les sacs, le pouce & » le doigt suivant doivent former une » espéce d'anneau: les autres doigts du

» cueilleur doivent être plus écartés » qu'approchés les uns des autres ; par » ce moyen on enléve la feuille de » l'arbre, ſans violence & ſans l'é- » craſer.

Il faut que les cueilleurs aient les mains propres, qu'ils n'aient rien touché dont l'odeur ſoit forte & déſagréable ; ni épicerie, ni ſel, ni tabac ; qu'ils n'aient touché ou même mangé ni ail ni oignon, qu'ils n'aient point fumé ; & que s'ils ont pris du tabac en poudre, ils aient bien eſſuyé leurs doigts, & ſur-tout qu'en cueillant les feuilles, ils n'en laiſſent pas tomber deſſus.

Lorſque le tems ſe charge & annonce de la pluie, on amaſſe des feuilles pour deux ou trois jours, on les met au large ſur des tablettes bien ſéches ; on les remue pluſieurs fois chaque jour, afin qu'elles ne s'échauffent pas. Si la pluie dure trop long-tems, & que l'on ſoit obligé de cueillir des feuilles encore humides, ce mal n'eſt pas ſans remède ; on les jette dans un drap bien ſec & échauffé au feu, on les couvre d'un autre drap auſſi chaud que le pre-

mier ; on les remue, on les reſſaſſe, tant que l'humidité dont elles étoient remplies, ſe ſoit attachée aux deux linges : & on les donne alors, ſans rien craindre, aux Vers à ſoie. Ceux que l'on peut appeller ſauvages & libres, qui n'ont que la Nature pour mere, n'ont pas beſoin d'une nourriture ſi ſoignée : ils vivent ſur les arbres comme les autres Chenilles, & ſe portent bien comme elles ; tandis que ceux que nous élevons avec tant de peine, ſont ſujets à être malades comme nous.

Il y a des années malheureuſes, où en même tems que la Graine de Ver à ſoie réuſſit très-bien, les Mûriers manquent. Il arrive auſſi preſque chaque année, ſur-tout dans les pays un peu froids, qu'on eſt obligé d'attendre à couver la Graine plus tard que le commencement de Mai, parceque les Vers ſeroient éclos avant les feuilles. Ce délai produit un grand mal ; les Vers ont à eſſuyer les chaleurs & les orages, qui en font périr plus de moitié : ce qui n'arrive pas dans les années primes, telles qu'a été l'année 1762. Il faudroit donc trouver de quoi nour-

rir les Vers, & dans les tems où les Mûriers manquent, & les autres années avant la naissance des feuilles. La laitue, les ronces, le chêne, le charme, &c. sont de foibles supplémens au Mûrier: mais voici une expérience commencée à *Nérac*, (*u*) qui, si elle a tout le succès qu'on en espere, parera à tous les inconvéniens, même à celui de la disette dans les années stériles.

Une suite de raisonnemens très-sages, de raisonnemens puisés dans la Nature, a guidé les Savans qui ont fait cette expérience; & le motif le plus pressant qui les a portés à la tenter, » c'est qu'ils ont remarqué qu'on ne » réussira que difficilement à faire dans » un climat froid, des récoltes abon- » dantes de Soie, tant qu'on ne trou- » vera pas le moyen de nourrir les Vers » un mois avant que les Mûriers pous- » sent, par une substance qui leur soit » propre, & qui puisse suppléer en quel-

(*u*) *Nérac* est une jolie Ville de Gascogne dans le *Basadois*. La *Baise* la sépare en deux parties appellées *le grand* & *le petit Nérac*.

» que façon à la feuille tendre & nou-
» velle que le pays refuse. Ce moyen
» est de faire sécher de la feuille de Mû-
» rier de la poussée d'Automne, dans
» un grenier où on la répand négligem-
» ment. Les Vers étant éclos au com-
» mencement de Mars ou d'Avril, on
» fera bouillir de l'eau dans un vase,
» on y laissera tremper, pendant une
» minute, cette feuille séche; lorsqu'on
» l'en retirera, on aura la satisfaction
» de la voir verte & tendre, comme
» si elle étoit nouvellement cueillie.

» On doit l'essuyer avec soin avant
» de la donner au Ver; & observer en-
» suite de la tenir, au moyen d'un ther-
» momètre, au même dégré de cha-
» leur propre à la faire éclore.

» Pour perfectionner cette décou-
» verte (du rajeunissement des feuilles),
» on a imaginé de séparer la substance
» de la feuille, sous la forme d'extrait;
» ce qui se fait en pilant dans un mor-
» tier, une certaine quantité de feuil-
» les fraîches, pour en exprimer le
» jus, que l'on peut épaissir, par le
» feu, jusqu'à la consistance de conser-
» ve. Cette substance extraite sera dé-

» poſée dans des vaſes à gouleau : on
» la recouvrira d'huile de quatre travers
» de doigt d'épaiſſeur, pour la conſer-
» ver ſaine. On continuera, comme
» dans la premiere expérience, à ra-
» maſſer la pouſſée de la feuille d'Au-
» tomne : on extraira la ſubſtance du
» tiers de ſon produit, & les deux au-
» tres tiers ſeront mis dans des gre-
» niers pour ſe deſſécher.

» Lorſqu'on voudra ramollir la feuil-
» le ſéche, on jettera dans l'eau bouil-
» lante, une quantité proportionnée
» de cette ſubſtance extraite ; elle pro-
» duira bien plus d'effet, (*v*) que l'eau
» pure employée ſeule dans la premie-
» re expérience.

Quoique l'Auteur de ce Mémoire n'en diſe rien, il entend ſans doute, qu'après le premier mois, lorſque les nouvelles feuilles ſont ouvertes, on en mêle d'abord quelques-unes parmi celles de l'année précedente, & que de proche en proche, on en augmente telle-

(*v*) C'eſt-à-dire, qu'elle répandra ſur les feuilles plus du ſucs nourriciers.

ment la quantité, que l'on finiſſe par ne donner plus aux Vers, que des feuilles nouvelles.

Je ne doute pas que cette ingénieuſe méthode ne réuſſiſſe ; mais je crains bien (& c'eſt plus pour les Vers que pour nous, car nous ne perdrions peut-être pas à avoir moins de Soie ;) je crains bien que les Vers que l'on élévera ainſi, ne dégénerent, ne deviennent une eſpéce bâtarde & imparfaite : jamais l'Art ne ſupplée entierement à la Nature ; elle ſemble vouloir le punir de la témérité qu'il a de l'eſpérer.

Du gouvernement du Ver à ſoie dans ſes différents états.

LEs Vers à ſoie ſubiſſent quatre mues ; après quoi ils ſe changent en Chryſalydes dans les Coques d'où ils doivent ſortir Papillons. Ainſi la courte durée de leur vie peut ſe partager en cinq âges. Leur premier âge, c'eſt-à-dire celui qui ſe termine à leur premiere mue, eſt le plus critique, parce-qu'ils ſont alors très-délicats. Leur

premiere mue eſt quelquefois longue & pénible. Elle commence, comme nous l'avons dit, le ſix ou ſeptiéme jour après leur naiſſance. Ils s'endorment alors, la tête leur groſſit, le nez ou le muſeau leur tombe, & ils changent de peau : ils reſtent ordinairement dans cet état, trois ou quatre jours, & quelquefois juſqu'à neuf lorſque le tems eſt froid ou pluvieux. Il y a ſix ou ſept jours d'intervalle entre chacune des autres mues, comme entre la naiſſance & la premiere mue.

La quantité de nourriture & le tems de la leur diſtribuer, varient ſelon les âges. Voici la régle qu'il y faut obſerver.

» Depuis le moment qu'ils ſont » éclos, juſqu'à la ſeconde mue, on » leur donne à manger deux fois le » jour, à ſix heures du matin, & à » pareille heure le ſoir.

» Depuis la ſeconde juſqu'à la troi» ſiéme, on leur en donne à ſix heures » du matin, à deux heures après mi» di, & à dix heures du ſoir.

» De la troiſiéme juſqu'à la quatriéme mue, on en diſtribue deux fois

» dans

» dans la matinée, autant l'après-midi ; » & on a grand soin de donner le premier repas de bonne heure, & le dernier fort tard.

» Depuis cette derniere mue jusqu'à » ce qu'ils fassent leur Soie, on leur en » donne régulierement de quatre en » quatre heures, jour & nuit. Il faut » être alors très-attentif à ne les point » laisser manquer de feuilles fraîches » & nourrissantes ; leur avidité à cet » égard annonce clairement leurs be- » soins. »

Par la même raison que l'on augmente leurs provisions de feuilles, à chaque mue, on doit aussi les changer de boëtes & les mettre plus au large, à mesure qu'ils grandissent. On met quatre à cinq mille Vers naissans dans une boëte de dix pouces de long sur sept de large. Après les trois ou quatre premiers jours, il faut prendre de nouvelles boëtes, & ne mettre que mille ou douze cents Vers dans chacune. » Après » la premiere mue, on n'en doit mettre » qu'un millier au plus ; après la deu- » xiéme, trois cents ; après la troisié- » me, cent ; après la quatriéme, cin-

» quante pendant quatre jours; & trente ou trente-cinq depuis le quatriéme jour juſqu'à ce qu'ils montent » dans les bruyeres pour filer.

Il n'eſt pas poſſible dans de grands Tabarinages, de compter ſi ſcrupuleuſement les Vers que l'on met dans chaque boëte, il ſuffit d'avoir attention qu'ils ſoient à l'aiſe. On doit auſſi, quand on a beaucoup de Vers, préférer les mannes ou corbeilles garnies de papier, aux boëtes, & ſur-tout aux cartons, parceque ceux-ci prennent facilement l'humidité. Les mannes doivent avoir deux pieds de long ſur quatorze ou quinze pouces de large, avec un rebord de trois pouces.

On nettoie les Vers de cinq ou ſix jours, depuis leur naiſſance juſqu'à la troiſiéme mue: de-là juſqu'à la quatriéme, tous les trois jours; & enſuite tous les deux jours, & même tous les jours, vers la fin; parcequ'alors ils conſomment beaucoup, & par conſéquent rendent beaucoup par la tranſpiration & par les excrémens: d'où il arriveroit que la peſte ſortiroit de leur litiere, ſi on la leur changeoit moins ſouvent. Les

nourriciers ſoigneux & attentifs, nettoient non ſeulement les Atteliers, mais balaient pluſieurs fois le jour les chambres où ils ſont, après les avoir arroſées avec de l'eau & du vinaigre aromatique.

La façon de changer de litiere les Vers à ſoie, eſt de leur donner des feuilles fraîches; & lorſqu'ils ſont le plus empreſſés à les dévorer, de les tranſporter avec ces feuilles, auxquelles ils ſont pour lors attachés. Par la même méthode, on ſépare quand on veut, les Vers ſains, des Vers malades qui ſont mêlés avec eux dans la même boëte ou dans la même manne. On leur jette des feuilles fraîches : les malades n'y touchent pas, les autres les ſaiſiſſent avec avidité, & on les enléve.

Au lieu d'ôter ainſi l'une après l'autre, les feuilles chargées de Vers, on ſe ſert à la *Chine*, d'un expédient que l'on commence auſſi à employer en *Touraine*, & qui abrége beaucoup le nettoiement. On étend le long des Atteliers, des filets à larges mailles, encadrés dans des baguettes : on répand beaucoup de feuilles ſur ces filets; auſſi-

tôt les Vers sains passent par les mailles, s'attachent aux feuilles ; on léve le filet, il ne reste dessous, que la litiere, les Vers malades & les morts; on jette tout cela, & l'Attelier est nettoyé. (*x*)

» Il n'est pas moins important pour » la conservation du Ver à soie, qu'il » n'éprouve aucune odeur forte, com- » me celle du musc, &c. ou désagréa- » ble, comme celle de la respiration & » de la sueur des personnes mal-saines, » & sur-tout des femmes malades. Le » nourricier lui-même, par précaution » & pour fortifier le Ver, fera bien de » manier ou mâcher à jeun quelques » herbes suaves ou aromatiques ; c'est- » à cette intention qu'on place dans le

(*x*) Ne pourroit-on pas remettre aussitôt sur l'Attelier, le filet que l'on vient d'en ôter ; & quand on voudroit changer les feuilles, mettre encore un nouveau filet sur celui-là ? Les Vers sains passeroient de l'un sur l'autre, sans avoir touché aux tablettes ou aux mannes ; ce qui seroit un bien pour eux : & les malades & les morts resteroient avec la litiere sur le filet de dessous, qui garni de nouvelles feuilles, seroit à son tour mis dessus celui sous lequel il vient d'être.

» logement des Vers, plusieurs fagots
» de thym, de fenouil, de serpolet, à
» portée de ceux qui les élévent, afin
» de ne jamais les toucher, ni leur don-
» ner à manger, sans avoir manié pen-
» dant quelque tems, un de ces fagots
» d'aromates : mais ce qui éxige le plus
» d'attention, est d'éloigner d'eux toute
» matiere grasse, onctueuse & encore
» moins huileuse, attendu que l'huile
» est absolument mortelle pour ces In-
» sectes.

En observant dans l'éducation du Ver à soie, tout ce qui vient d'être dit, on le conduit jusqu'à son cinquiéme âge, c'est-à-dire jusqu'après sa quatiéme mue. Voici les sous-divisions de ce dernier âge, & les soins que chacune exige.

1°. Ver en fraise.

2°. Ver mût ou qui veut monter pour filer.

3°. Maniere de le faire monter.

4°. Dans quel tems il faut le retirer de sa cabane pour en faire de la Graine ou pour en retirer la Soie.

Du Ver en fraise.

» ON dit que le Ver est en fraise, » quand il est disposé à digérer, cuire » & perfectionner la matiere de la Soie » qui doit former sa Coque. On recon- » noît qu'il est dans cet état, lorsque » cinq, six ou sept jours après ses qua- » tre mues, selon toutefois qu'il est » plus ou moins vigoureux, il commen- » ce à devenir plus clair; que le tour » de sa gorge enfle; que sa tête en se » fléchissant, forme une espéce de nez » & des yeux; que son museau s'allon- » ge & devient pointu; que les an- » neaux dont son corps est composé, » perdent leur couleur verdâtre, pour » en prendre une d'un jaune doré, qui » augmente à mesure que la Soie se » forme, & qu'il se vuide de la liqueur » aqueuse qu'il contient.

» Le Ver, dans cet état, demande » à être nourri à discrétion; c'est-à-di- » re, qu'on ne doit point le laisser man- » quer de feuilles ni le jour ni la nuit: » la feuille la plus forte, la plus dure, » la plus solide, en un mot, celle qui

» est de la premiere poussée ou du tems
» de la naissance du Ver, est la meil-
» leure. Il faut aussi qu'il soit à son
» aise, dans un lieu clair, & où l'air
» puisse être aisément renouvellé par le
» moyen des portes & fenêtres du loge-
» ment, lorsque le tems humide ou
» pluvieux ne s'y oppose pas.

Du Ver mûr ou qui veut monter.

DE plusieurs signes auxquels on reconnoît que le Ver est prêt à monter, les plus clairs, & les plus décisifs sont que la couleur jaune doré, qu'il avoit étant en fraise, se change en couleur de chair transparente, sur-tout sur la queue, (*y*) & que le Ver s'agite beaucoup, ne mange plus, & monte le long des Atteliers.

Quand on voit les Vers s'agiter ainsi, & perdre leur couleur jaune, il est

(*y*) Cela vient apparemment de ce que la liqueur jaune qui va devenir Soie, & qui rempliſſoit les inteſtins du Ver, commence à s'élever dans le réſervoir d'où elle doit ſortir par les filieres.

tems de les mettre sur les Atteliers ou Tabarinages garnis de bruyeres.

De la maniere de faire monter le Ver.

LE Mémoire de la Société de *Tours*, que je suis ici pas à pas, est certainement d'une grande utilité pour la *Touraine*. C'est le but que se propose la Société de *Tours*, & elle y a atteint; mais elle auroit pû le rendre encore utile à d'autres Provinces, en le détaillant davantage, en décrivant sur-tout avec plus d'étendue l'ancien & le nouveau Tabarinage, afin que l'on vît mieux la difference de l'un à l'autre, sans qu'il fût nécessaire d'avoir recours aux Ouvrages de M. *de la Plombanie*, que tout le monde ne peut pas se procurer. Je trouve, par exemple, établi au commencement de cet article, comme une verité de fait, » que chaque tablette » du nouveau Tabarinage peut conte» nir plus de deux mille Cocons, au » lieu de sept ou huit cents, que con» tient dans le même espace, le Ta» barinage ordinaire; qu'il s'en trouve » très-peu de *chiques*, c'est-à-dire, dont

» les Vers meurent en travaillant ; & » qu'enfin les Cocons doubles ſont auſſi » fort rares. » (z) Pour bien ſentir les raiſons de tout cela, il faudroit bien connoître l'ancien & le nouveau Tabarinage : or ce Mémoire ne fait pas aſſez connoître du moins l'ancien.

» La maturité du Ver étant bien re- » connue, on étend dans chaque caba- » ne (a) un des cartons ou feuilles de

(z) Les Cocons ſe trouvent doubles, ou parcequ'un Ver étant mal à ſon aiſe durant ſon travail, abandonne le Cocon qu'il a commencé, pour en faire un autre, ou parceque les Vers n'ayant pas de quoi s'étendre, travaillent trop près les uns des autres ; ce qui fait que les Cocons ſe joignent, que la Soie ſe devide difficilement, & qu'elle eſt moins bonne.

(a) „ On a obſervé qu'il eſt avantageux „ de commencer à cabaner le Ver par le bas „ de l'Attelier, & ainſi de ſuite, pour en cueil- „ lir les Cocons dans le même ordre ; car quoi- „ que les caſes du haut ſoient garnies de Vers : „ il ne laiſſe pas, malgré cela, d'en monter „ encore d'autres, qui ont à peine commen- „ cé leur travail, qu'il eſt tems de cueillir „ les Cocons formés par les premiers Vers : „ d'où il réſulte que ces derniers ſont abſo- „ lument perdus pour le nourricier. „

» papier dont on a parlé, sur lesquels » on aura passé du thym, du serpolet, » du fenouil, ou toute autre plante aro- » matique agréable ; on pose dessus avec » une palette, les Vers les plus sains, » les plus vigoureux ; on leur donne à » manger jour & nuit, peu & souvent, » de la même feuille que dans l'état » précédent. On a l'attention d'ouvrir » les fenêtres de tems à autre, afin de » leur procurer de l'air, & de les pré- » server de la chaleur ; & l'on peut » alors se dispenser de les nettoyer & » de changer les litieres aussi souvent.

Après avoir cherché pendant quelque tems avec inquiétude, un rameau de bruyere qui lui convienne, le Ver se repose, il évacue quelques gouttes d'une humeur aqueuse ; il se place entre les brins de bruyere qu'il a choisis, & ne les abandonne plus. Il faut, si on le voit suspendu la tête en bas, s'empresser de recourber le rameau, & de le plier du côté opposé, afin que le Ver puisse prendre une situation plus commode, ou même de le couper tout-à-fait, & de mettre le Ver dans un cornet de papier ; sans l'une de ces précautions, il périt.

Lorſqu'il eſt bien établi dans ſon berceau de bruyere, il attache à pluſieurs brins, ſa premiere Soie, qui eſt brute & groſſiere : on la nomme *fleuret ;* & lorſqu'elle eſt façonnée, *filoſelle*. Cette premiere Soie doit être forte & ſolide, pour ſervir d'appui à l'édifice que le Ver va conſtruire ; elle doit devenir de plus en plus fine, à meſure qu'elle approche du centre où il ſe retirera ; car il faut à un Inſecte auſi délicat, une envelope commode, où rien de rude ne le gêne ni ne le bleſſe.

On peut tirer de ces deux faits, deux réflexions inportantes, dont l'une nous porte à admirer la ſageſſe de Dieu, & l'autre à rougir de notre vanité. La premiere Soie doit être épaiſſe & dure ; elle doit devenir plus douce, plus belle, à meſure qu'elle ſort de la filiere : la premiere Soie eſt pour cette raiſon, moins digérée, moins élaborée dans l'eſtomac du Ver, & elle achéve d'y recevoir ſon plus haut point de perfection, pendant que le Ver travaille & emploie la Soie brute. Ainſi dans la Nature, tout eſt comme il doit être, tout ſe rapporte, tout ſe combine, ſinon le

mieux poſſible, parceque Dieu ne l'a pas voulu, du moins beaucoup mieux que ne le pouroit faire toute la Sageſſe humaine. La Soie ſe perfectionne à meſure que le Ver approche du centre de ſa Coque; & ce n'eſt que pour qu'il y trouve une retraite plus douce. Ainſi nous pouvons dire à ces hommes frivoles, qui tirent vanité d'un bel habit: » Ne croyez pas que cette Soie fine & » brillante, qui vous donne tant d'éclat, » ſoit un préſent que vous fait la Natu- » re, elle n'avoit produit cela que pour » ſervir de tombeau à un Inſecte. Il eſt » vrai que c'étoit par une ſorte de reſ- » pect pour l'homme ſon chef-d'œuvre, » qu'elle ne lui avoit donné ni ce moyen, » ni aucun autre de ſe couvrir. Mais » depuis qu'il s'eſt dégradé, elle a dit » avec indignation: Puiſqu'il lui faut » des habits, qu'il ramaſſe, s'il veut, » les dépouilles des Plantes, des Ani- » maux, des Inſectes; qu'il ſe couvre » ridiculement de tout cela; & que » devenu fou, parcequ'autrement il » ſeroit trop malheureux, il admire ſa » parure, & ſoit content de lui-mê- » me. »

Le Ver à soie passe cinq, six & quelquefois sept jours (*b*) à faire sa Coque. Le premier jour, il forme ce qu'on appelle l'Araignée, c'est-à-dire l'espéce de toile qui est destinée à soutenir sa Coque. Il s'envelope les deux jours suivans, dans une espéce de gaze, & enfin il achéve son ouvrage dans l'obscu-

(*b*) J'ai dit dans le premier Volume de cet Ouvrage (*page* 117) que le Ver à soie finit sa Coque en deux ou trois jours. Je n'en ai point parlé par expérience; j'ai vû ou j'ai cru avoir vû cela dans quelqu'un des Livres que j'ai compilés. Pareille mépriſe arrive tous les jours; nous nous trompons, & par une suite de cette erreur, nous trompons ceux qui nous croient sur notre parole. M. *de Voltaire*, en parlant de lui-même & d'autres Hommes du premier mérite, dit dans une Lettre au P. *Berthier*, Auteur du Journal de *Trévoux*: „ Nous sommes en *France*, envi„ron cinquante empoisonneurs, Prélats, „ Maréchaux de camps, &c. qui avons fait „ un objet de cent mille écus de papier & „ d'encre. „ Il ne le dit pas sérieusement, & il auroit tort; car il parle de l'Enciclopédie; mais il y a toujours un peu de vérité cachée sous ce badinage. Si M. *de Voltaire* parle ainsi de lui-même, que ne dois-je pas dire de moi?

rité, en continuant de porter, comme on l'a vû (Tome I *page* 116.) » ſa » tête & par conſéquent ſa filiere, d'*a* » en *b*, (*fig.* 5.) de *b* en *d*, de *d* en *c*, » juſqu'en *r* ; & d'aller de ce point, » par d'autres zigzags, couvrir la partie » de ſa Coque *r*, *z*, *z*. » Lorſqu'il ne lui reſte plus que l'eſpace qu'il doit occuper, & que, ſans doute par un effet de l'ordre admirable des choſes, ſa Soie eſt à-peu-près épuiſée ; ce qui lui en reſte, qui eſt moins beau, mais apparemment plus fin, plus cotonneux, il l'emploie à tapiſſer l'intérieur de ſon petit tombeau, & le recouvre d'une glu épaiſſe, & unie, qui en ſe ſéchant, devient un ſatin gommé.

Trois ou quatre jours après avoir mis les Vers ſous les fagots de bruyeres, où ils doivent monter, (ce qu'on appelle les mettre en cabane) il faut, ſi les rameaux ſont chargés de Vers, ſoit que tous ces Vers filent ; ou ſeulement une partie, ôter ceux qui ne ſont pas encore montés, & les porter ſur les feuilles de Mûrier dans d'autres cabanes garnies de bruyeres. On ne ſauroit trop avoir attention, quand on

approche des cabanes, de ne les pas ébranler, le moindre mouvement peut empêcher les Vers de continuer leur travail, & quand ils l'abandonnent, tout eſt perdu pour leur maître ou plutôt leur eſclave. (*c*)

Les Vers pareſſeux, que l'on vient d'enlever de la cabane où ils ont refuſé de monter, on les tranſporte dans une autre, & on leur donne des feuilles nouvelles. On les excite au travail, par la diéte, ou en brûlant de l'eau-de-vie près des Atteliers, ou en y répandant de fort vinaigre ſur des cailloux rougis au feu. » On les viſite de nou-» veau trois ou quatre jours après, on » en ôte encore ceux qui n'ont point » monté ſur les nouvelles cabanes; pour » lors on les réunit avec ceux des au-

(*c*) Cette vérité, que nous ſommes les eſclaves des Animaux dont nous tirons quelques ſervices, eſt plaiſamment & ingénieuſement prouvée par un Ane, dans *Thimon le Miſantrope*, Comedie de M. *de l'Iſle*, Auteur de l'*Arlequin Sauvage*, deux piéces remplies d'une excellente Morale, & que l'on ne ſauroit par conſéquent trop lire ou voir repréſenter.

» tres cabanes, qui ſont dans le même
» cas ; on leur donne, pendant qua-
» tre à cinq jours, à manger, avec la
» précaution de leur diminuer la nour-
» riture.

» Lorſqu'on s'apperçoit qu'ils com-
» mencent à ſe racourcir & à rougir,
» alors on leur enléve tout-à-fait les
» feuilles, & on les met dans des cor-
» nets de papier, ou bien ſur des brouſ-
» ſailles de même matiere que les ca-
» banes, (*d*) & par préférence ſur des
» fagots de chiendent. On eſt auſſi obli-
» gé de prendre ce parti, lorſque les
» Vers ſont naturellement courts, &
» qu'ils ne peuvent pas monter.

» Après avoir eu ſoin des pareſſeux,
» il faut viſiter les cabanes des Vers
» que l'on aura nettoyés, afin de re-
» tirer ceux qui ſeront tombés, & de
» les mettre pareillement dans des cor-

(*d*) „ Les Vers y font bien leurs Cocons ;
„ mais la Soie qu'on en tire, n'eſt pas ſi bon-
„ ne que celle de ceux qui ont monté. C'eſt
„ ce qui fait qu'on ne doit jamais faire uſa-
„ ge des Cocons de cette eſpéce, pour faire
„ la Graine.

» nets de papier, ou sur des brouſſailles,
» ſans les toucher en aucune maniere,
» de peur de les bleſſer & de les ren-
» dre incapables de filer.

Tant que dure le travail du Ver, il faut parfumer la chambre, & frotter de fort vinaigre ou de plantes aromatiques, les planches des Atteliers, chaque fois qu'on les nettoie.

» Quoique les Vers ne ſoient ordi-
» nairement que ſix, ſept ou huit jours
» à perfectionner leurs Cocons, ils y
» reſtent cependant enfermés pendant
» dix-huit ou vingt jours: mais il ne
» ſeroit pas prudent de ne les retirer
» de la cabane qu'après ce tems; par-
» ceque les Papillons perçant leurs Co-
» ques, ne produiroient que du *fleuret*.
» La bonne régle eſt donc de détacher
» les Cocons de la bruyere, exactement
» le huitiéme ou le neuviéme jour, à
» compter de celui que l'on a nettoyé
» les Vers pour en ſéparer ceux qui n'ont
» pas voulu monter. Les bons nourri-
» ciers tiennent à cet effet un regiſtre
» du jour où on a mis les Vers dans la
» cabane, & de celui où on les a ſevrés.

Nous touchons au moment où le la-

borieux économe va être récompensé de ses peines par une abondante récolte de Soie ; mais il faut dire auparavant quelque chose des maladies auxquelles l'Insecte qui l'a produite, est sujet dans les Attelliers où, pour nous enrichir de sa dépouille, nous l'obligeons à vivre à notre maniere, & nous l'éloignons par conséquent de celle de la Nature.

Des Maladies du Ver à soie.

ON distingue deux sortes de Maladies des Vers à soie ; les Maladies naturelles, qui sont ses quatre mues, & les Maladies accidentelles, qui sont les effets ou de l'air étouffé qu'ils respirent dans les Atteliers, ou des alimens mal préparés & nuisibles qu'on leur y donne.

Les mues ne sont pas proprement des Maladies pour les Insectes qui vivent en plein air ; ce n'est pour eux qu'un état d'inertie, de repos, une préparation à un état plus parfait. S'ils sont alors abattus, languissans, s'ils souffrent même un peu, au moins n'ont-ils besoin d'aucun secours étranger ; la Main Divine qui les a renversés, les re-

léve. Les mues de nos Vers à soie domestiques, puisqu'elles ne deviennent critiques & dangereuses que par l'éducation trop délicate qui les a précédées, pouroient donc aussi passer plutôt pour accidentelles que naturelles. Mais, comme elles sont plus encore l'ouvrage de la Nature que de l'éducation, elles sont aussi plus faciles à guérir que celles qui ne sont qu'accidentelles. Le principal reméde, dans le tems de la mue, est une diéte de trente-six heures, & le Ver s'y porte alors de lui-même : on y ajoute, pour les Vers à soie domestiques, parcequ'ils sont foibles, l'attention de les mettre sur des plantes aromatiques, comme pouliot, fenouil, lavande, thym, marjolaine, &c. & de les parfumer avec quelques-unes des plantes qui ont déja été indiquées.

Outre la mue, qui est elle-même une vraie Maladie pour nos Vers à soie ; il y a une autre Maladie qui leur arrive entre la premiere & la quatriéme mue ; on la nomme Leucophlegmatie.

On reconnoît qu'un Ver est prêt à muer » par sa retraite d'avec les autres, » par son enfoncement dans la litiere,

» par ſon immobilité, par le gonflement » de ſa tête, & enfin par la blancheur » de ſa bouche.

» On reconnoît en général qu'il eſt » malade, s'il eſt luiſant; mollaſſe, ſi » en le prenant avec les doigts, il ne » s'y attache que foiblement; & ſi » enfin il ſe laiſſe aller comme s'il » n'avoit pas la force de s'y ſoutenir.

Ces derniers ſymptomes ne ſont cependant pas les mêmes dans toutes les Maladies du Ver à ſoie, témoin la Leucophlegmatie. Quand le Ver en eſt attaqué, » ou il devient roide, ne » marchant point, reſtant fixé & adhé- » rant au même endroit, (ce qui pour » l'ordinaire n'empêche pas qu'au bout » de trente-ſix heures, il ne ſe dé- » pouille, & que quelque tems après, » il ne recommence à manger & ne » guériſſe), ou il marche preſque ſans » ceſſe; ſa peau devient luiſante, onc- » tueuſe, elle enfle juſqu'à ce qu'elle » créve d'elle-même, & que l'Inſecte » périſſe; ce qui arrive ordinairement » deux jours après la mue générale.

Ainſi il y a deux ſortes de Leucophlegmatie. Elles viennent toutes deux, ou

de ce que l'on a donné aux Vers, des feuilles humides, ou de ce que l'on a laissé dans la chambre quelque ouverture aux vents d'Oueſt ou Marins, ou de ce que cette chambre eſt immédiatement ſous un toît de tuiles qui ne ſont pas aſſez cuites. Dans ce dernier cas, ou lorſque les vents Marins ont eu un libre accès dans la chambre, ou lorſque l'on a donné aux Vers pendant pluſieurs jours, des feuilles humides; ils ſont attaqués de la Leucophlegmatie de la ſeconde eſpéce, & en meurent ordinairement. Ils ne tombent guère que dans la premiere, lorſqu'on ne leur a donné des feuilles humides que pendant un jour, & même deux, ou que l'on n'a laiſſé pénétrer dans les Atteliers que très-peu de vent nuiſible; & alors il eſt aiſé de les guérir, en leur faiſant reſpirer quelques parfums, & en les abandonnant au ſeul ſecours de la Nature. Les Vers frappés de l'une ou de l'autre Leucophlegmatie, ſont nommés Vers *gras*.

» Quoique celle de la deuxiéme eſ-
» péce ſoit réputée mortelle, on fera
» néanmoins très-bien de tenter les par-

» fums avec l'encens & le benjoin, & » de renouveller l'air du logement, en » ouvrant les fenêtres oppoſées aux » vents d'Oueſt ou de Mer. »

Les Maladies dont il nous reſte à parler, arrivent après les quatre mues, & ſont occaſionnées par les alimens & par l'air. Les mauvais alimens font ce qu'on appelle des Vers *Porcs*, des *Arpettes*, & des *Clairettes* ou *Luzettes*. Le mauvais air rend ces même Inſectes, ou Courts, ou Muſcadins.

Les *Porcs* ſont ceux qui, après la quatriéme mue, & ſouvent lorſqu'ils alloient filer, ont une eſpéce de jauniſſe œdémateuſe, qui ſe déclare par une enflure univerſelle, & par quelques taches d'un jaune doré, qui commence à la tête, pour ſe répandre enſuite ſur tout le corps. Si outre cela ils ſont mouillés ſous le ventre, d'une humeur jaunâtre, il faut les regarder comme incurables, & les jetter. Cette Maladie vient ou de l'humidité, ou du vent du Midi, ou de ce que l'on a donné aux Vers, des feuilles brouies. Elle ſe guérit par les contraires. On allume un feu clair & ſans fumée, à quelque diſtance

de l'Attelier, on met les Vers à la diéte, & on leur fait reſpirer des parfums de thym. On ferme les fenêtres du Midi, & on ouvre celles du Nord, pourvû que le vent ne ſoit pas trop froid. On donne aux Vers des feuilles bien ſéches & bien ſaines.

Les *Arpettes* ſe rapetiſſent ſi fort après la quatriéme mue, qu'on croiroit qu'ils n'en ſont qu'à la ſeconde ou à la troiſiéme. Ils s'accrochent fortement à tout ce qu'ils touchent. Les *Clairettes* ou *Luzettes* ne different des *Arpettes*, qu'en ce qu'ils éprouvent, dès la ſeconde ou troiſiéme mue, les mêmes accidens qui n'arrivent aux *Arpettes* qu'après la quatriéme; (*e*) qu'ils ſe retirent à l'écart ſur les bords des tablettes, & que leur corps eſt enflé & rempli d'eau. Il n'y a point de reméde à ces Maladies, ſi les Vers ne

(*e*) La reſſemblance, & pour ainſi dire, l'identité de Maladie des *Arpettes* & des *Clairettes*, m'a engagé à les reunir dans cet article, quoique pour plus d'exactitude il eût fallu parler des *Clairettes* à l'article des Maladies qui arrivent avant la quatriéme mue.

ſont promptement ſecourus : » Mais » ſi, dès les premiers ſymptomes, on » les ſépare d'avec les ſains, & qu'on » les mette dans un coin du logement, » ſur des roſeaux verts, on eſt aſſuré » d'en ſauver la plus grande partie. »

Il y a des Vers qui ſont naturellement gros & courts, & ce n'eſt pas une Maladie. » On nomme *Courts* ou *Cour-* » *chés*, ceux qu'on apperçoit, dans le » tems de la montée, rappetiſſés & » courts. Cette Maladie vient de ce » que les Vers ont été expoſés à l'air » humide. Malgré cette ſituation, on » en peut encore tirer parti, ſi on les » met filer dans des cornets de papier, » ou bien ſur des fagots de chiendent, » en donnant à ces cornets un point » d'appui fixe.

Un Ver peut être *Muſcadin* dans ſes différens états, depuis ſa naiſſance juſqu'après qu'il a fini ſon Cocon. (*f*) Lorſqu'il l'eſt à ſa naiſſance, il paroît

(*f*) Excepté néanmoins dans l'intervalle des quatres mues, où cet accident ne lui arrive pas.

jaune

jaune en sortant de sa Coque. Cette Maladie vient de ce que l'on n'a pas assez préservé la Graine, de l'humidité, de l'air trop chaud ou trop froid, ou enfin de ce qu'elle a été couvée à un dégré de chaleur trop fort.

Lorsque le Ver devient Muscadin après sa derniere mue, dans le tems de la fraise, » il paroît d'un rouge sa-» le, il maigrit, se desséche, & se cou-» vre quelquefois d'une farine blanche.

» S'il le devient lorsqu'il commence » son Cocon, il reste suspendu à quel-» que brin de Soie, ou il se desséche » totalement, ou la peau lui créve par » trop d'embonpoint.

» Si enfin il le devient après avoir » achevé son travail; au lieu de se chan-» ger en Papillon, il se desséche & dé-» génere dans une espéce de substance » blanche, qui paroît neutre, (g) puis-

(g) Je pourai expliquer un jour les termes de Chymie dans un petit Traité élémentaire de cette Science, la plus merveilleuse dans ses productions & l'une des plus utiles à la Société, mais que par malheur nous tournons souvent contre nous-mêmes.

» qu'elle ne fermente ni avec les aci-
» des, ni avec les alkalis.

» M. *Sauvage*, qui a travaillé en
» Phyſicien éclairé, ſur les Vers à ſoie,
» attribue cette Maladie à la mauvaiſe
» qualité de l'air que ces Inſectes reſ-
» pirent. (*h*) Il a toujours obſervé que
» ceux qui en étoient attaqués, avoient
» été trop preſſés dans les Atteliers, &
» que l'air n'y circuloit point, par l'e-
» xactitude trop grande qu'on avoit ap-
» portée à fermer toutes les portes &
» fenêtres du logement.

» La ſeconde eſpéce de *Muſcadins*;
» (ceux qui le deviennent dans le tems
» de la fraiſe) eſt la ſeule pour laquelle
» on puiſſe indiquer des remédes. Le
» plus connu eſt le bain d'eau claire
» fraîche, dans lequel on plonge les
» Vers malades: on peut même les laiſ-
» ſer dans cet élément une demi-heure;

(*h*) „ On aſſure que cette Maladie eſt con-
„ tagieuſe, & qu'elle ſe communique au Ver,
„ par tous les effets & inſtrumens qui ſervent
„ à ſon éducation, & encore par l'infection
„ qui s'éléve de la litiere qu'on a laiſſé trop
„ long-tems ſéjourner dans les Atteliers.

» pendant ce tems, on nettoie les Ateliers, & on les parfume: plusieurs » nourriciers les exposent avec succès » sur des roseaux verds, comme on l'a » indiqué pour les *Clairettes*, ou sur » des plantes aromatiques.

Pour prévenir les Maladies des Vers à soie, on ne sauroit trop recommander encore, aux nourriciers, les attentions suivantes.

Si d'une distribution à une autre, les feuilles restent, & que les Vers refusent de manger; le seul parti qu'il y ait à prendre, est de changer la litiere, de nettoyer les Atteliers, de mettre pendant quelque tems, les Vers à la diéte, (c'est par la diéte, qu'il faut commencer dans toutes leurs maladies) de ne leur donner que peu de feuilles à la fois, & de ne leur en donner de nouvelles que quand ils auront mangé la premiere distribution.

S'ils ne profitent pas, & qu'il en meure beaucoup; il les faut changer d'Atelier, & ne les remettre sur celui d'où on les aura ôtés, qu'après l'avoir frotté d'herbes odoriférentes, dont on frottera aussi tout ce qui l'environne. On

parfumera le logement avec l'encens, le benjoin, &c. Il vaudroit encore mieux les changer de logement, s'il étoit possible.

Quand on a eu l'imprudence de laisser quelque fenêtre ouverte pendant le brouillard, il faut, dès qu'il est tombé, » ouvrir les fenêtres du côté opposé au » vent; car rien n'est si préjudiciable » aux Vers, que de laisser souffler le » vent dessus, de quelque endroit qu'il » vienne.

» Si les Vers, dans un tems humide » & pluvieux, paroissent étonnés, as- » soupis & sans appétit, le nourricier » doit diminuer la feuille, faire des » feux clairs dans le logement, le par- » fumer avec du vinaigre aromatique » composé de toutes sortes de plantes » odoriférentes agréables. Pour ré- » pandre ce parfum, il fera rougir un » caillou ou une pierre; il jettera des- » sus, de ce vinaigre composé, ou tout » autre vinaigre fort.

On peut réparer, par ces divers moyens, la plûpart des fautes que l'on aura faites en manquant aux soins prescrits pour la distribution de l'air & des

alimens dans les Tabarinages. Mais il eſt un autre mal que l'on ne ſauroit prévenir, & à quoi il eſt aſſez difficile de remédier ; ce ſont les variations de l'Atmoſphere, ſur-tout le chaud & le froid exceſſif. » Un vent dur, un tems » froid empêche les Vers d'entrer en » mue ; ou s'ils ſurvivent à cette épreu- » ve, ils ne font leurs Coques que fort » tard, ou même point du tout, à » moins qu'on ne remédie ſur le champ » à cet effet de l'air, en promenant » dans le logement une baſſinoire rem- » plie de braiſe uſée, dans laquelle on » mettra quelque odeur qui flatte le » Ver. On peut encore brûler dans » différens endroits du logement, & » ſur-tout auprès de la porte & des » fenêtres, de la fiente de Vache ou » de Bœuf, ſéchée au Soleil ; parceque » les Vers aiment beaucoup cette odeur. » Mais, de quelque maniere qu'on » échauffe le logement du Ver, il faut » bien ſe garder de pouſſer la chaleur » trop loin ; les inconvéniens qui en » ſont les ſuites, ſont ſi conſidérables, » que les Vers, qui l'ont eſſuyée une » ſeule fois en leur vie, périſſent à

» coup sûr. On a des exemples de cette » vérité dans les Orages & dans les » grandes chaleurs qui surviennent vers » le mois de Juin, puisque c'est le » tems où il périt ordinairement le » plus de Vers & de Chenilles, par » l'intempérie de l'air, & que les effets » du Tonnerre (*i*) sont plus rédouta- » bles pour les Vers à soie, que tous » les accidens & maladies qu'on vient » de détailler. »

De la maniere d'étouffer le Ver dans sa Coque, pour en tirer la Soie.

C'Est un Phenoméne bien compliqué, & bien étrange, mais aussi bien digne d'être observé, & bien propre à élever notre ame, que la chaîne des événemens, que la succession presque insensible des choses. Si les Hommes

(*i*) » L'effet du Tonnerre & des Orages » est d'affoiblir le Ver au point de le faire » périr : le reméde le plus efficace est de brû- » ler de l'eau-de-vie dans le logement, pour » ranimer le Ver & prévenir son affoiblisse- » ment. »

ſont des Animaux carnivores, comme la configuration de leur bouche l'indique, il leur a ſans doute fallu beaucoup de tems, ils ont eu une longue horreur à vaincre, pour ſe déterminer à manger des cadavres, à vivre de la chair des autres Animaux, & enfin de celle de leurs ſemblables. Ces premiers actes de cruauté leur étant devenus familiers, ils devinrent capables de toutes les vexations qui ne nous révoltent plus, ni quand nous en ſommes les objets, ni même quand nous en ſommes les auteurs; (*k*) parceque nos inſtituteurs, ou par ignorance, ou, ce qui eſt encore plus affreux, de propos délibéré, pour empêcher que nous ne ſoyons un jour trop bons, nous accoutument dès nos premieres années, au ſpectacle horrible que l'on couvre du beau nom d'Ecole du monde.

(*k*) Je ſuis fâché qu'il me faille dire ici à la plûpart des hommes ce qui devroit être écrit dans le cœur de tous les hommes, que celui qui eſt la victime d'une injuſtice, eſt bien moins à plaindre que celui qui la commet.

La propriété excluſive & tyrannique, (car il pouroit y avoir une propriété modifiée & douce, qui n'auroit pas de mauvaiſes ſuites) cette propriété excluſive, qui n'eſt venue qu'après la voracité, a commencé par faire dépendre le bonheur de chaque homme, du malheur de ceux à qui le ſang, ou la reconnoiſſance, ou d'autres nœuds auſſi ſacrés le lioient le plus intimement. Un pere meurt, ſon fils devient libre & riche; un créancier meurt ſans laiſſer de preuves d'une ſomme qu'il a prêtée, ſon débiteur peut dire qu'il ne lui doit rien. Un homme meurt revêtu d'une charge qui paſſe ſur le champ à un autre; les cris de douleur de la famille du mort vont ſe mêler aux cris de joie de la famille du nouvel inveſti. Quels accords & quelle muſique!

Quand on eſt arrivé au point de pouvoir ſe réjouir de la mort d'autrui, d'en faire même l'objet de ſes vœux; il eſt tout naturel qu'alors on ne craigne plus de ſe ſouiller du ſang des Animaux, que l'on tue une Hermine, ſeulement pour le plaiſir de ſe faire un manchon de ſa peau; que dans une Fête de Vil-

lage on immole une Oie au barbare amuſement de la populace ; que l'on aille repaître ſes yeux d'un combat d'Animaux furieux, pour le ſeul plaiſir de voir le ſpectable ſanglant de la mort; qu'on aſſemble dans une baſſe-cour, des Pigeons, des Poules, des Faiſans & d'autres Animaux, ſeulement pour immoler à quelques riches voraces, les petits qui en naîtront ; qu'on éléve des Abeilles pour les faire périr quand on aura recueilli leurs parfums divins ; qu'on prenne des ſoins continuels pendant deux mois, pour amener à bien quelques milliers de Vers à ſoie, que l'on étouffe enſuite, afin de parer de leurs dépouilles, des perſonnes qui ſouvent ne valent pas ces Inſectes qu'on leur ſacrifie.

Voilà un fort long détour pour venir à la maniere d'étouffer les Vers à ſoie dans leurs Coques ; voilà auſſi, je penſe, une répétition de ce que j'ai dit, à-peu-près en mêmes termes, dans un autre endroit de cet Ouvrage ; mais je compte ſur l'indulgence des belles ames, c'eſt-à-dire, de ceux de mes Lecteurs à qui ſur-tout je déſire plaire. S'il

s'en trouve parmi eux, qui du haut d'une paisible solitude, puissent voir les choses de ce monde, sous le même aspect où je les vois au moment que j'écris, il n'est pas besoin que je demande grace à ces Lecteurs-là.

» Il faut étouffer le Ver dans sa Co-» que, six ou sept jours après qu'on aura » retiré les Cocons des cabanes, par-» cequ'un plus grand délai peut mettre » le Ver en état de travailler dans l'in-» térieur de son Cocon & d'en altérer » la qualité.

» Il y a deux manieres d'étouffer le » Ver dans sa Coque. »

La premiere est d'exposer les Cocons pendant trois jours, ou même pour plus de sûreté, pendant quatre ou cinq jours, à la plus grande ardeur du Soleil, de les y laisser au moins cinq heures chaque jour, de les mettre, en les retirant de-là, dans des couvertures de laine bien échauffées, soit au Soleil, soit au feu, & de porter ces couvertures dans un lieu frais, pour que la chaleur se concentre & qu'elle étouffe les Vers qui sont alors Chrysalides ou Féves. Quoique l'on soit sûr qu'ils sont

morts après cette opération répétée quatre ou cinq fois, il eſt cependant à propos de ne point garder long-tems les Cocons ſans les devider, parcequ'ils ont encore bien des dangers à craindre, & ſur-tout l'humidité.

L'autre moyen d'étouffer le Ver, eſt le plus ſûr & le plus court, il abrége ſon ſupplice; (préférez-le par cette derniere raiſon, dût-on vous accuſer d'avoir pitié des Vers à ſoie.) Ce moyen conſiſte à mettre dans un four, des corbeilles ou des ſacs remplis de Cocons. Le premier ſoin que l'on doit avoir, eſt que le four ne ſoit pas trop chaud, car cela nuiroit à la Soie; il faut y entretenir un feu modéré & toujours égal. On s'aſſure du dégré de chaleur en préſentant par intervalles, l'avant-bras découvert à l'entrée du four, & on diminue le feu quand il eſt trop chaud pour que l'on y puiſſe laiſſer le bras pendant quelque tems.

Environ trente ou quarante minutes après que l'on a mis les Cocons dans le four, on entend un pétillement ſemblable à celui de quelques grains de ſel qui brûlent; cela annonce la mort

des Vers. » Pour plus de certitude, » on ouvre un Cocon avec des ciseaux, (on en ouvre un double par préférence) » on appuie le doigt un peu fort, » sur le ventre de la Féve; & si l'im- » pression y reste, c'est une preuve qu'il » est tems de tirer les Cocons du four: » le changement de couleur du Cocon, » est encore un indice certain que le Ver » est étouffé. »

On envelope dans des couvertures de laine bien chaudes, les Cocons en les ôtant du four, & on les laisse dans ces couvertures jusqu'à ce qu'il n'y reste plus du tout de chaleur. C'est par cette précaution que l'on achéve sûrement de tuer les Vers. On les étend ensuite sur un plancher propre & sec; ou mieux encore, sur des draps, pour les exposer pendant quelque tems au Soleil.

Cette opération faite, il n'en reste plus qu'une; c'est de tirer la Soie, c'est-à-dire, de la devider; mais il vaut mieux, suivant un sage conseil, que la Société de *Tours* donne ici aux économes, il vaut mieux qu'ils portent leurs Cocons à la Manufacture Royale du Ti-

rage des Soies à la Croisade établie à *Tours*. L'Entrepreneur de cette Manufacture est toujours un honnête homme, on le choisit avec beaucoup d'attention & de soin : les Particuliers peuvent lui remettre sans inquiétude leur Soie brute, il leur rend fidélement tout ce que l'on en a pû tirer ; & la Soie qui passe par sa Manufacture, est si bien purgée, si bien débarrassée de toute ordure ou matiere étrangere, que les Fabriquans la trouvent égale en qualité à celle d'*Espagne* & de *Piémont*.

Les personnes soupçonneuses peuvent, avant que de porter leur Soie au Tirage, savoir à-peu-près ce qu'elle leur rendra. » Cent Cocons pésent environ » une demi-livre ; & il en faut deux » mille quatre ou cinq cents, qui pé- » sent onze à douze livres, pour faire » une livre de Soie. Le tirage de cha- » que livre ne se paye qu'une livre quin- » ze sols à l'Entrepreneur de cette Ma- » nufacture, non compris deux livres » cinq sols que le Roi lui accorde par » chaque livre, pour indemnité.

Les avantages que la multiplication des Vers à soie procureroit à la Géné-

ralité de *Tours*, terminent d'une maniere intéreſſante, ce Mémoire plein de ſageſſe & de clarté. Le Roi, pour aggrandir cette branche de Commerce, a établi dans la *Touraine* huit pepinieres de Mûriers, où l'on en diſtribue gratuitement à quiconque veut élever des Vers à ſoie. Si les Particuliers s'empreſſent de concourir aux vûes du Roi, qui ne tendent qu'à augmenter leur bonheur, voici le bien qui en réſultera, & pour chacun d'eux, & pour toute la Province.

Tout Propriétaire peut augmenter beaucoup ſon bien & mettre ſes Cloſiers ou Locataires de campagne fort à leur aiſe, par l'éducation des Vers à ſoie. La preuve en eſt aiſée.

Mille livres de feuilles nourriſſent les Vers qu'a produit une once de Graine; les frais d'achapt & de conſervation du millier de feuilles peut être évalué à vingt francs; (*l*) ceux relatifs à l'éducation, à trente ou trente-cinq

(*l*) Ainſi la livre de feuilles revient à environ deux liards.

livres. Une once de Graine produit, année commune, cinq livres de Soie. La livre de Soie vaut vingt francs. Donc il y a, même pour un Particulier qui n'a point de Mûriers, & qui se décharge sur des mercenaires, de l'éducation de ses Vers à soie, cent pour cent à gagner.

Qu'un Propriétaire emploie un arpent de terre en Mûriers, il n'en jouira pas pendant les dix premieres années, ou du moins n'en tirera que quelques légumes; mais aussi cet arpent bien planté de Mûriers, lui produira, après ce terme, cent francs par an, au lieu de quinze francs que rapportent les meilleures terres. Supposons qu'il ne mette dans un arpent que vingt-quatre Mûriers: six grands Mûriers entés produisent un millier de feuilles. Supposons qu'au lieu de six Mûriers, il en faille douze pour donner cette quantité de feuilles; ses vingt-quatre Mûriers le mettront en état de nourrir deux onces de Graine, qui donneront dix livres de Soie estimées deux cents francs: qu'il en abandonne la moitié à son Closier, à qui il aura laissé le soin des Vers;

il aura encore cent francs de profit clair.

» Il nous reste à démontrer, continue l'Auteur de ce Mémoire, l'avantage général que peut retirer le » Commerce, de l'éducation des Vers » dans la Généralité de *Tours*. Cet objet est peu susceptible de détails; il » suffit de dire que, suivant les états qui » constatent la quantité de Soie qu'a » produit cette Généralité depuis plus » de dix ans, on est en état d'assurer » que ses Manufactures peuvent aisément compter sur un produit annuel » de cinquante milliers de Soie, pour » peu que l'émulation augmente & que » l'éducation des Vers prenne faveur, » comme on a lieu de l'espérer. On laisse » à juger si une branche annuelle de » Commerce de plus d'un million, ne » mérite pas une attention particuliere; » Commerce d'autant plus précieux, » qu'il n'est dû, pour ainsi dire, qu'à » la seule industrie des habitans, qu'il » facilite le paiement des impositions, » & qu'en outre, il contribue au soutien & à l'amélioration d'une des plus » belles Manufactures du Royaume. »

Après ce Traité économique de l'éducation du Ver à Soie, voyons quelques traits du tableau poëtique qu'en fait le P. *Vaniere* dans ſon ſeptiéme Livre de la *Maiſon champêtre*.

» Il faut, dit-il, que la vigilante di-
» rectrice des Atteliers, ait grand ſoin
» de pourvoir à tout ce qui eſt néceſ-
» ſaire pour la nourriture & le travail
» du Ver à ſoie, lorſque nouvellement
» éclos, il eſt encore ſobre; car quel-
» ques jours plus tard, il proménera
» ſon inquiétude & ſon appétit dévo-
» rant ſur toutes les tablettes où l'on
» aura répandu des feuilles de Mûrier;
» & alors toute la famille ſuffira à pei-
» ne pour le ſervir.

Maturant (*Puellæ*) hæc cuncta, brevem dum luminis uſum
Accipit, & primos tenui dans corpore motus,
Opportuna, cibi parcus, facit otia Vermis.
Nam menſas cùm dein latè diffuſus in omnes,
Crevit, & arboreas properat depaſcere frondes;
Vix operi & gregibus ſatis eſt domus omnis alendis.

Je trouve ici deux conſeils économi-

ques fort intéreſſans. 1°. Si une pluie imprévue vous empêche de cueillir de nouvelles feuilles quand vos Vers auront mangé les leurs, traitez-les en Dieux, régalez-les de fumée; brûlez autour d'eux de petits morceaux de peau de Cochon; par ce ſtratagême, vous tromperez leur faim. (*m*) 2°. Quand vous jetterez la litiere, vous mettrez encore deſſus, un peu de feuilles fraîches, afin que s'il reſte quelques Vers que vous n'ayiez pas vûs, ils viennent ſur les nouvelles feuilles, & que vous les portiez où ſont les autres.

» Les Vers à ſoie épuiſés par le long » jeûne de la mue, ſe jettent avidement ſur les feuilles qu'on leur préſente, & en les mangeant font retentir leurs tablettes d'un bruit confus & doux, ſemblable à celui d'une

(*m*) On peut douter de la bonté de cette recette, & ſur-tout que le parfum de Cochon flatte le goût délicat & dédaigneux du Ver à ſoie. Il vaut mieux s'en tenir à ce que preſcrit la Société de *Tours*, c'eſt-à-dire faire ſécher des feuilles entre deux draps, & les donner ſur le champ aux Vers.

» pluie d'Automne ou de Printems, » qui tombe sans impétuosité sur un toît.

» Dès que les Vers sont rassasiés, ils » s'ennuient de la vie, ils font les ap- » prêts de leur tombeau, ils se dispo- » sent à tirer de leur bouche le fil pré- » cieux qui doit bientôt les dérober à » notre vûe.... C'est alors, jeunes fil- » les, que vous devez faire des vœux » pour que le Ciel ne soit obscurci pen- » dant quelques jours d'aucun nuage, » pour que ni le Tonnerre ni le Vent, » ne vienne troubler l'Atmosphere. Si » par malheur il arrive un de ces vastes » Orages qui ébranlent les fondemens » de la Terre, le Ver à soie effrayé se » laisse tomber du haut des bruyeres, » se cache sous les feüilles & y meurt » par une lâche crainte de la mort; » crainte, à la verité, très-déraisonna- » ble, mais que l'on peut bien pardon- » ner à un Insecte, puisque parmi les » hommes mêmes, il se trouve des » ames assez foibles (c'est-à-dire qui » ont été assez mal formées dans leur » jeunesse,) pour que le Tonnerre » leur cause aussi des terreurs mor- » telles. »

. . . . . Vacui jejunia ventris
Sedat ubi Bombix, tabulata per omnia lenis
Fit ſtrepitus; qualem audimus cùm, nube ſolutâ,
Depluit & ſurdo ſtrepit altum murmure tectum.
Jam ſatur & vitæ Bombix pertæſus inertis,
Cogitat exequias, & quod ſtruat ore ſepulchrum
Lanivomo . . . . . .
. . . . . .
Tranquillos ſine nube dies orate, Puellæ:
Nam tenebris ſi fortè minax horreſcit Olympus,
Et vaſto quatitur Tonitru, quo mœnia mundi
Diſſiluiſſe putes; Bombix perterritus altas
Continuò ſedes atque interrupta relinquens
Stamina, ſub foliis latitat, nec fila retexit
Ampliùs ignavâ moriens formidine lethi.
Ignoſcenda quidem Tineæ formido; virorum
Si ſtupeant ſimili Bombicina corda pavore.

» Il faut écouter avec attention les » petits mouvemens que fait le Ver » dans ſa Coque, juſqu'à ce qu'il en » ait entierement fini la texture inté- » rieure. Sitôt que le repos régnera dans » les Coques de ſoie, & qu'il s'y ſera

» fait un profond ſilence, hâtez-vous » de les détacher des bruyeres, & de » les expoſer à un ſoleil ardent, ou de » les jetter dans un vaſe plein d'une eau » très-chaude. Ce n'eſt qu'en tuant le » Ver de cette maniere ou de quelque » autre, que vous pouvez arrêter l'im- » patience avec laquelle il romproit ſa » priſon.

» Celui que vous laiſſerez vivre, vous » le verrez bientôt percer la ſienne, & » en ſortir bruſquement pour jouir de » ſa nouvelle métamorphoſe. Vous le » verrez charmé de ſe trouver volatile, » s'applaudir de ce miracle, regarder » avec étonnement les aîles qui ſortent » de ſes épaules, & les cornes qui s'é- » lévent de ſa tête; mais n'oſant com- » pter ſur la force & le jeu de ſes aîles, » vous verrez le nouveau Papillon les » agiter ſeulement de plaiſir, ſans en- » treprendre de s'élever dans les airs. »

Arrectâ vigiles explorent aure Puellæ;
Et cùm facta quies operum eſt, intùſque ſiletur,
Protinùs avulſos ramis flaventibus undâ
Folliculos fervente doment, vel ſole perurant,

Carceris antè ſui capiant quàm tædia Vermem.

Namque terebrato Bombix erumpit ab ovo,
Impatiens reddi luci, cupiduſque videndi
Adnatas humeris alas, adjectaque fronti
Cornua & in volucrem verſæ miracula formæ.
Sed non tanta novis tamen eſt fiducia pennis,
Auſit inexpertas (*n*) ut tollere corpus in auras;
Obſtupet ipſe ſui memor, & ſtridentibus alis
Papilio fremit attonitus.

(*n*) Je n'ai pas rendu dans la traduction, le mot *inexpertas*, il eût été difficile de le bien rendre. Je traduis librement, on y eſt obligé quand on travaille d'après un auſſi bon Original que le Poëme de *Vaniere*.

DE LA MANIERE DE GOUVERNER LES ABEILLES.

IL ſemble que nous nous ſoyons fait une loi d'eſtimer les choſes en raiſon inverſe de leur valeur, c'eſt-à-dire de les eſtimer d'autant plus qu'elles valent moins. Nous ſommes, par exemple, bien plus empreſſés à nous procurer les aiſes du corps, à nous en accabler, juſque-là qu'elles nous deviennent meurtrieres, qu'à orner notre ame des vertus qui nous rendroient heureux. Le pain & les légumes, qui ſont des nourritures ſaines, n'exigent que très-peu de ſoins & d'apprêts; les liqueurs, les ragoûts, les pâtiſſeries, qui nous empoiſonnent, ne ſe font qu'avec une profuſion, & ſur-tout avec une perte de tems que nous ne ſaurions trop regretter. On refuſe d'employer chaque jour quelques heures au travail facile & ſain de l'Agriculture; tandis que l'on emploie les jours entiers, les nuits même, ou à des études profondes qui détrui-

ſent le tempérament, ou à des repas, des viſites, des ſpectacles & des jeux, qui n'amuſent que très-peu, quelque variété que l'on y mette, & qui ſemblent tracer autour de nous un cercle d'ennuis que nous ne pouvons franchir. C'eſt par une ſuite de la même façon de raiſonner, que l'on préfere le travail du Ver à ſoie, quelques ſoins qu'exige cet Inſecte, aux préſens divins de l'Abeille, qui n'exige que très-peu de ſoins comme on va voir.

Il eſt bon de donner au jeunes perſonnes des deſcriptions de manœuvres champêtres, & des détails économiques. Les unes ſervent à leur faire aimer une vie active & laborieuſe, & les autres à les en rendre capables. C'eſt dans ce deſſein que j'ai analyſé le Mémoire de la Société d'Agriculture de *Tours* ſur les Vers à ſoie. Je voudrois pouvoir analyſer de même un autre Ouvrage très-curieux ſur les Abeilles; & je l'entreprendrois, ſi cela ne devoit me mener trop loin.

Cet Ouvrage a pour titre, *Nouvelle Conſtruction de Ruches de Bois :* il eſt le fruit du loiſir & des expériences de M. *Palteau*,

M. *Palteau*, premier Commis du Bureau des Vivres de la Généralité de *Metz*. On doit beaucoup de reconnoissance à quelque Citoyen que ce soit, qui travaille au bien public, qui cherche à augmenter la richesse de l'Etat; mais quand ce Citoyen est un homme de finance qui prescrit des bornes à sa cupidité, qui, au lieu de chercher à envahir le bien public, va puiser dans la Nature des ressources innocentes, & les offre à qui en veut profiter, qu'elles obligations ne lui a-t-on pas !

L'Ouvrage de M. *Palteau* a été rédigé par un Curé des environs de *Metz*, qui n'est pas consommé dans les Lettres, & qui par cette raison auroit peut-être dû écrire plus simplement, plus succinctement, se donner moins d'effor, répandre moins de fleurs sur son style, & se renfermer dans des limites plus étroites; mais il s'excuse si modestement de tout cela dans sa Préface, que l'on ne peut s'empêcher de lui pardonner de petits défauts qu'il reconnoît avec tant de candeur & de bonne foi. Ecoutons-le se justifier sur son style. » Si nous avons choisi la

» forme du Dialogue, ce n'eſt pas que
» nous nous flattions d'en avoir le ve-
» ritable ton... Nous avions de grands
» modèles ſous les yeux en fait de
» Dialogues ſur l'Hiſtoire de la Natu-
» re, & en particulier M. *Bazin* (*o*)
» ſur l'Hiſtoire des Abeilles; mais ces
» modèles n'étoient propres qu'à nous
» déſeſpérer & à nous faire abandon-
» ner l'entrepriſe. Les graces du ſtyle,
» la délicateſſe & l'enjouement d'un
» Dialogue bien ſuivi & bien entendu,
» qu'on trouve dans ces Ouvrages, ont
» fait depuis long-tems notre admira-
» tion; mais nous n'avons jamais pré-
» tendu les égaler. Trop heureux, ſi
» nous avons réuſſi à nous faire enten-
» dre ſans ennuyer.

Sans vouloir me donner pour un *Coriphée* (*p*) dans l'art d'écrire, ſans oſer

---

(*o*) M. *Bazin*, ami de M. *de Réaumur*, a abrégé, a élagué ſes Mémoires ſur les Inſectes, qui véritablement avoient beſoin de l'être.

(*p*) „ Ce mot vient du Grec, & s'eſt naturaliſé dans notre langue, pour ſignifier „ celui qui eſt à la tête de quelque choſe, „ ou qui ſe diſtingue par quelque choſe de

me flatter d'avoir pour le fonds les talens de M. *Palteau*, & de son Associé, je puis dire au moins que j'ai acquis, par une longue habitude d'écrire, une certaine facilité qu'il ne seroit pas naturel qu'ils eussent. Ce ne sera qu'à raison de ce dernier & foible avantage, que peut-être un jour dans une Compilation d'un genre différent de celle-ci, j'entreprendrai de faire un relevé exact de l'Ouvrage de M. *Palteau*, qui contient des vûes & des expédiens admirables sur la maniere de gouverner les Abeilles. Les jeunes gens qui voudront posséder parfaitement cette belle partie de l'Economie champêtre, ne peuvent mieux faire que de lire M. *Palteau*; on ne lui reproche que quelques défauts de style, & de la prolixité. Je vais tirer d'une de nos meilleures Feuilles Périodiques (*q*) l'extrait qui y a été donné de cet Ouvrage.

„ louable, entre plusieurs autres. (Manuel Lexique.)

(*q*) *Année Littéraire* 1757. Tome II, page 323.

Nouvelle Conſtruction de Ruches de bois.

» L'Agréable & l'utile, ces deux » qualités ſi fort recommandées dans » toutes ſortes d'Ouvrages, ſe trouvent, » Monſieur, dans un volume *in*-12. » intitulé : *Nouvelle Conſtruction de* » *Ruches de bois, avec la façon d'y gou-* » *verner les Abeilles, inventée par M.* » *Palteau, premier Commis du Bureau* » *des Vivres de la Généralité de Metz,* » *& l'Hiſtoire Naturelle de ces Inſectes:* » *le tout arrangé & mis en ordre par* » *M*** avec des figures en taille-dou-* » *ce. A Metz, chez Joſeph Collignon,* » *à la Bible d'or ;* on le débite auſſi à » Paris, chez *Hériſſant*, rue Saint-Jac- » ques, à S. Hilaire.

» Le grand nombre d'Ouvrages qui » ont été faits ſur cette matiere, me » diſpenſe, Monſieur, de remettre ſous » vos yeux des détails connus ſur les » mœurs, les travaux, l'induſtrie, le » gouvernement, la police des Abeil- » les. Je ne m'arrêterai qu'à la partie » utile de ce Livre, aux avantages qui » réſultent de la nouvelle conſtruc-

» tion des Ruches de bois. Ce seroit
» ici le lieu d'en faire la description; (r)

(r) M. *Freron*, Auteur de l'Année Littéraire, ne met point de gravures dans ses Feuilles. On trouvera dans la derniere Planche de cette *Histoire des Insectes*, (*fig.* 31.) le dessein d'une Ruche de la nouvelle & ingénieuse construction de M. *Palteau*. A. est la Ruche. B. le cadran, C. est une hausse ou allonge; voici l'explication de ces deux dernieres piéces, tirée de l'Ouvrage même de M. *Palteau*.

„ Une hausse est une boëte qui a un pied
„ en quarré, sur trois pouces de hauteur,
„ le fond y compris, qui doit avoir trois li-
„ gnes d'épaisseur.... Les hausses doivent
„ être de bois de Pin ou tout au moins de
„ Sapin.

Il est impossible, & il seroit d'ailleurs inutile, dans un extrait aussi abrégé que celui-ci, de s'étendre davantage sur le méchanisme & l'usage de ces hausses.

Le cadran est une piéce de bois mince & ronde, (*fig.* 32.) qui est posée sur la bouche de chaque Ruche. „ Ce cadran est attaché
„ avec un clou au milieu, de façon qu'on
„ puisse le tourner avec facilité; il a quatre
„ pouces de diamétre, & est divisé en quatre parties: la premiere, A. contient cinq petites arcades dans le bord, de la hauteur de cinq lignes sur quatre de largeur. On tour-

» mais, comme il eſt difficile de s'en
» former une juſte idée ſans le ſecours
» des figures, je vous renvoie au Livre
» même, où vous trouverez des Planches
» très-bien gravées qui vous en facili-
» teront l'intelligence. Les principaux
» avantages de cette nouvelle métho-
» de ſont, 1°. que les Ruches ne ſont
» point expoſées au pillage des Mouches

---

ne le cadran du coté des arcades, dans le tems que le pillage eſt à craindre, ou dans le tems qu'on ne veut pas permettre des ſorties libres à ſes Abeilles. La ſeconde, B. eſt percée de pluſieurs petits trous propres à donner de l'air aux Abeilles, & à les empêcher cependant de ſortir, comme au commencement & à la fin de l'Hyver. La troiſieme, C. eſt la grande ouverture pour donner un libre paſſage aux Abeilles, dans les tems de leurs grands travaux, & dans la ſaiſon des Eſſaims. On doit la regarder comme vuide, quoique la figure la repréſente comme pleine. La quatriéme, D. eſt pleine, quoiqu'elle ſoit repréſentée comme vuide. Elle ſert à empêcher que l'air ne puiſſe pénétrer dans la Ruche, dans quelques circonſtances aſſez rares, c'eſt-à-dire quand les froids ſont exceſſifs. Cette partie a au milieu un petit anneau, pour tourner le cadran du côté qu'on déſire.

» voisines ou étrangeres. Combien de
» Ruches ne périssent pas tous les ans
» par cette guerre injuste que des Mou-
» ches, trop paresseuses ou trop écono-
» mes, vont faire à des Ruches rem-
» plies de Miel ? Souvent, outre la
» perte de la Cire & du Miel de la Ru-
» che pillée, on a encore la douleur de
» voir l'extinction de deux peuples,
» dont l'un s'obstine à détruire l'autre
» pour envahir ses provisions, & l'au-
» tre emploie, prodigue même la vie
» de ses citoyens pour défendre ses
» foyers, & s'opposer à la violence du
» raviſſeur. Le moindre mal qui puisse
» résulter de ce brigandage, c'est de
» perdre totalement la provision de
» la Ruche attaquée. Dans l'ancien sys-
» tême il est impossible d'éviter ce mal-
» heur, par l'insuffisance des moyens
» qu'on a employés jusqu'à présent pour
» l'empêcher. M. *Palteau* a imaginé un
» cadran qui, tourné dans un certain
» sens, est une barriere suffisante pen-
» dant tout le tems que cet accident est
» à craindre. Par le moyen de cette
» même machine, les Guêpes & les
» Frelons les plus affamés & les plus

» aguerris, ne peuvent rien contre la
» Ruche la moins nombreuſe, au lieu
» qu'il leur eſt aiſé de pénétrer dans les
» Ruches ordinaires; la bouche étant
» toujours ouverte, ils peuvent ſe pré-
» ſenter en foule, forcer, maſſacrer
» les ſentinelles, & renverſer tout ce
» qui s'oppoſe à leur paſſage. Ce même
» cadran met les Abeilles parfaitement
» à couvert des attaques & des incur-
» ſions des Rats, des Mulots, des Oi-
» ſeaux, des Renards. Tous ces enne-
» mis percent ou renverſent aiſément
» les Ruches communes; un voleur noc-
» turne les détache d'un coup de main
» & les emporte. Il n'en eſt pas ainſi de
» celles de bois, contre leſquelles les
» vents, les orages, les voleurs mê-
» mes ſe trouvent arrêtés. L'Auteur
» fait voir encore que les Vers, les
» Papillons, les Araignées, la Vermi-
» ne, qui déſolent les anciennes Ruches,
» de quelque maniere qu'on les conſ-
» truiſe, n'ont aucune priſe ſur les nou-
» velles. 2°. Un autre avantage que
» celles-ci procurent à ceux qui s'en ſer-
» vent, eſt une grande facilité de s'ap-
» proprier le ſuperflu de la proviſion de

» leurs Ruches. Suivant la méthode or-
» dinaire, on est obligé de prendre les
» précautions les plus scrupuleuses pour
» ôter aux Abeilles l'excédent de leur
» Cire & de leur Miel. L'homme le
» plus intrépide n'entreprend pas sans
» frayeur cette dangereuse opération.
» D'ailleurs, combien ne fait-on pas
» périr de ces Insectes tandis que
» l'on taille & que l'on tranche à la
» hâte dans l'intérieur de leurs Ruches ?
» On est si convaincu des dangers & de
» l'insuffisance de cette pratique, que,
» pour arracher ces provisions, on prend
» le parti d'étouffer les Abeilles avec
» du soufre, de façon qu'il n'en ré-
» chappe pas une seule : coutume bar-
» bare, également contraire au bien
» public & à celui des particuliers. On
» évite tous ces inconvéniens par le
» moyen de la nouvelle construction ;
» elle laisse la liberté d'opérer tranquil-
» lement & sans péril, comme vous
» pourrez le voir en lisant tout l'arti-
» cle. 3°. Ce qui fait encore périr les
» Abeilles dans les Ruches, c'est la
» mal-propreté, le froid, la pluie qui
» les pénétre & y introduit une humi-

» dité pernicieuſe à ces Inſectes, au
» Miel, à la Cire: au lieu que les nou-
» velles Ruches ſont conſtruites de ma-
» niere qu'on peut les nettoyer tous
» les jours, les garantir de la rigueur
» des ſaiſons, les proportionner aux
» Eſſaims qu'on y reçoit, donner dans
» tous les tems aux Abeilles la nourri-
» ture & les remédes qui leur ſont né-
» ceſſaires, renouveller leur Cire quand
» elle eſt trop vieille, &c. Concluez,
» Monſieur, que l'uſage de ces Ruches
» doit produire un revenu certain, con-
» ſidérable, facile & ſupérieur à celui
» des Ruches ordinaires. L'Auteur prou-
» ve cette conſéquence par des ſuppu-
» tations & des calculs qui emportent
» une conviction entiere. Il fait voir
» enſuite combien le commerce de la
» Cire ſera agmenté par cette nouvelle
» conſtruction. Si juſqu'à préſent on n'a
» vû que très-peu de Ruches dans les
» endroits les plus propres à nourrir
» les Abeilles, il ne faut s'en pren-
» dre qu'à la façon dont on a été obli-
» gé de les gouverner. Le peu de pro-
» fit qu'on en retire, les accidens mul-
» tipliés qui les font périr, la difficulté

» de les approcher & de les soigner,
» ont dégoûté la plûpart des parti-
» culiers. La coutume de les étouffer
» pour avoir leurs provisions, en a
» empêché la multiplication. Comment
» veut-on que les Abeilles deviennent
» communes, tandis que d'un côté
» on en éléve très-peu, & que de
» l'autre on en détruit presque autant
» qu'il en vient de nouvelles chaque
» année ? Voilà la véritable cause de la
» rareté de ces Insectes laborieux, &
» ultérieurement la vraie raison pour
» laquelle il y a si peu de Cire & de
» Bougie dans le Royaume. Il s'en faut
» beaucoup que l'Europe même en
» puisse fournir assez pour tous nos be-
» soins. Nous en tirons de Barbarie,
» de Smirne, de Constantinople, d'A-
» lexandrie & des Isles de l'Archipel.
» On peut évaluer la consommation qui
» se fait en France de cette Cire étran-
» gere, à plus de dix mille quintaux par
» année, c'est-à-dire, à plus d'un mil-
» lion de livres pesant. On pouroit
» épargner au Royaume une bonne par-
» tie des sommes considérables que
» nous sommes obligés de porter dans

» les Pays étrangers. La nouvelle mé-
» thode en fournit les moyens ; elle
» remédie à tous les inconvéniens de
» l'ancienne. Il y a très-peu de Pro-
» vinces en France qui ne puiſſent four-
» nir à l'entretien des Abeilles ; ce n'eſt
» donc pas la matiere à Cire qui nous
» manque ; ce ne ſont que les ouvrie-
» res néceſſaires pour la mettre en œu-
» vre. Le nombre des fleurs qui rem-
» pliſſent la campagne, eſt immenſe, en
» comparaiſon de celui des fleurs des
» jardins, des champs & des prairies
» qui environnent chaque village : c'eſt-
» à-dire, que la quantité des fleurs,
» qui ont de la Cire & du Miel en pure
» perte, ſurpaſſe infiniment la quantité
» de celles ſur leſquelles les Abeilles
» en vont recueillir. Voilà donc une
» quantité prodigieuſe de Cire & de
» Miel perdue pour le Royaume cha-
» que année, parceque nous manquons
» d'Abeilles qui aillent la ramaſſer ;
» & ces Abeilles ne nous manquent
» que faute d'une méthode propre à
» les élever & à les conſerver. Cette
» méthode nous eſt offerte ; elle léve
» tous les obſtacles, & l'on ne peut

» trop savoir gré à l'Auteur d'une dé-
» couverte aussi utile. Ce n'est point
» une invention enfantée par le seul
» désir de passer pour Auteur. M. *Pal-*
» *teau* paroît si éloigné de toute espè-
» ce de fausse gloire en ce genre, que
» dans la crainte de ne pouvoir con-
» tenter le Public, il a eu recours à
» un de ses Amis qui s'est chargé d'ar-
» ranger & de disposer les matériaux
» qu'il lui a fournis : exemple qui ne
» sauroit être trop imité par ceux qui
» ne sont point exercés dans l'art d'é-
» crire. Nous voyons paroître tous les
» jours des Ouvrages utiles qui sup-
» posent de grandes connoissances &
» beaucoup de recherches, & qui n'ont
» d'autres défauts que d'avoir été écrits
» par ceux qui les ont faits. Tels sont
» la plûpart des Livres de Commerce,
» d'Agriculture & de Finance, pour
» lesquels il ne suffit pas d'avoir passé
» sa vie à la campagne, dans une bou-
» tique ou à un bureau ; il faut encore
» savoir écrire. L'Ami à qui M. *Palteau*
» a confié le soin de la partie littérai-
» re de son Livre, a choisi la forme
» du Dialogue comme la moins fatigan-

» te pour bien des Lecteurs que la mo-
» notonie de la dissertation ennuye,
» & comme la plus propre à éclaircir
» une infinité de petites pratiques, à
» détailler un grand nombre de man-
» œuvres, & à développer bien des
» opérations qui, sans cette précau-
» tion, ne seroient point assez sensibles.
» Un jeune homme, qui a de grandes
» dispositions & une grande avidité
» pour les connoissances utiles, vient
» chercher des lumieres & des éclair-
» cissemens chez l'Auteur de cette nou-
» velle construction. Il fait des diffi-
» cultés & des réflexions qui ne sup-
» posent que du bon sens & des étu-
» des ordinaires. L'Auteur répond à
» toutes ses objections, & le Lecteur
» est aussi satisfait de la solidité de ses
» réponses, que de la clarté, de l'or-
» dre, de la précision qui régnent dans
» tout l'Ouvrage. »

DES ANIMALCULES.

LA terre nous paroît immenſe, les hautes montagnes nous paroiſſent ſoutenir le ciel, un arbre dont nous ne ſaurions voir le couronnement ſans lever la tête, nous ſemble un objet d'une grandeur prodigieuſe ; & nous ne nous trompons pas, tout cela eſt vrai par rapport à nous. Mais ſoyons pour un moment tranſportés dans les régions céleſtes, & à quelques millions de lieues de la terre : nous nous demanderons les uns aux autres, en nous la montrant : » Qu'eſt-ce que ce petit corps » que l'on voit là-bas ſuſpendu & na» geant dans l'eſpace des airs? » & nous aurons encore raiſon. Nous pouvons prononcer avec la même certitude, qu'une épingle & qu'une goutte d'eau ſoutenue à l'extrémité de cette épingle, par l'air environnant, ſont de petits objets, & que les Animalcules, qui nagent dans cette goutte d'eau, en ſont de très-petits. Ces Animalcules, au

contraire, regardent (& cela eſt vrai par rapport à eux) ils regardent la goutte d'eau comme un océan, l'épingle comme l'axe d'un monde, dont nos doigts ſont les bornes, & nos doigts leur paroiſſent auſſi éloignés d'eux, que l'aſtre de *Saturne* nous paroît éloigné de nous.

On pouroit nous demander comment nous ſavons que les Animalcules jugent ainſi de la goutte d'eau, de l'épingle, & de nos doigts. C'eſt par un principe dont la Nature ne s'écarte jamais, c'eſt par la proportion. Un Animalcule eſt à une goutte d'eau, ce qu'un homme eſt à l'Océan : donc une goutte d'eau paroît aux yeux d'un Animalcule, ce que l'Océan paroît à ceux d'un Homme.

Les Animalcules ſont répandus dans toute la Nature. Nous les reſpirons avec l'air, ils entrent dans tous nos alimens. Ils vivent & ſe multiplient dans toutes les parties de notre corps. Ceux que l'on trouve, ſoit dans les chairs mal-ſaines, & fétides, ſoit dans les liqueurs corrompues, ſont plus gros & moins agiles, que ceux que l'on

trouve dans les chairs vives & dans les liqueurs légeres & ſpiritueuſes.

On en trouve une grande quantité & des plus petits, dans l'eau même, quoiqu'elle ſoit le fluide le plus ſimple, (*f*) & par conſéquent le moins propre à les nourrir. Ils s'y multiplient, & il paroît démontré que c'eſt par la voie de la génération. On les y voit ſouvent ſe joindre deux à deux, & ce ne peut être que pour ſe battre ou pour s'accoupler ; mais ſeroit-il poſſible que la colere s'introduisît dans leurs petites ames ? Pourquoi d'ailleurs ne ſe battroient-ils jamais que deux à deux ?

On trouve dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences de l'année 1707. qu'un particulier fit ſur les Animalcules l'expérience ſuivante.

Il fit bouillir enſemble de l'eau & du fumier ; l'ébullition étoit le moyen de tuer les Animalcules qui y étoient

(*f*) L'Air eſt compoſé de vapeurs de toute eſpéce, & de ce que l'on appelle parties hétérogénes ; ce qui le rend bien plus propre que l'eau à nourrir les Animalcules.

déjà, & d'empêcher leurs œufs d'éclore. D'un autre côté, si les Animalcules naissoient de la corruption, il en auroit dû naître de ce mélange d'eau & du fumier.

Il en mit dans deux bouteilles qu'il boucha très-exactement ; il en laissa une telle qu'elle étoit, & fit tomber dans l'autre une goutte d'eau remplie d'Animalcules. S'il avoit trouvé quelque tems après, des Animalcules dans les deux bouteilles, celle où il n'avoit rien ajoûté, auroit servi à prouver qu'ils naissent de la seule corruption ; car les Vers & les Œufs ayant été tués dans l'eau bouillante, il est certain que si dans cette même eau bien bouchée on avoit trouvé des Animalcules, on auroit pû les regarder comme un fruit spontanée de la corruption. Mais on n'y en trouva point, & on en trouva au contraire un nombre infini dans celle où il avoit jetté une goutte d'eau qui en étoit remplie.

Les Animalcules se reproduisent donc par la génération ; & leur fécondité est aussi étonnante que leur petitesse : elle est telle que, si chaque instant qui les

fait naître par millions, ne les faisoit mourir de même, ils rempliroient l'air & les eaux. » M. *Leuwenhock*, à qui » l'Histoire Naturelle a tant d'obligations, & qui a observé avec exactitude, jusqu'aux plus petits Ouvrages » du Créateur, a assujetti ces matieres » aux sens, & prouvé d'une maniere » inconteſtable, que le nombre d'Animalcules que contient l'*Ovaire* (s) » d'une Merluche, est dix fois plus » grand que celui de tous les hommes » qui vivent sur la surface de la terre. » (*Diction. Univ. de Médecine.*

» Comme j'examinois avec un excellent microscope, dit un Auteur anonyme, quelques petits grains de sable que j'avois passés au tamis, je » découvris un Animal qui avoit un » grand nombre de pieds, le dos blanc » & couvert d'écailles; mais beaucoup » plus petit que tous ceux qu'on a découverts jusqu'ici. Car, quoique le microscope grossît chaque grain de sable comme une noix ordinaire, ce-

(s) La partie où sont les œufs.

» pendant cet Animal ne paroiſſoit pas » plus gros que l'eſt un grain de ſa- » ble vû ſans le ſecours du microſco- » pe. » *Diction. Univ. de Médecine.*

Un autre Obſervateur a trouvé dans une goutte d'eau de pluie corrompue, quatre ſortes de ces Animalcules. Il enleva une goutte de cette eau avec la tête d'une épingle, la partie ſupérieure qui étoit chargée d'une écume épaiſſe, contenoit des Animaux preſque gros, en comparaiſon de deux autres eſpéces qu'il apperçut dans la partie intermédiaire, & ſur-tout en comparaiſon de ceux qu'il vit nager &, pour ainſi dire, voltiger dans la partie inférieure. Ceux-ci étoient d'une petiteſſe & d'une agilité incroyable.

Les eaux ſtagnantes & bourbeuſes, dont les unes ſont rouges, les autres vertes, reçoivent cette couleur des Animalcules dont leur ſurface eſt chargée. Mais dans celles qui ſont vertes, il y a, outre les Animalcules, beaucoup de mouſſe & de petites plantes.

La plûpart de ces Animalcules deviennent des Inſectes volans, parceque la plûpart ſont nés d'Inſectes volans.

qui ont déposé leurs œufs dans l'eau ; on en a un exemple dans les Moucherons. On peut voir ce que nous en avons dit à l'article de ces Insectes.

M. *Grav*, de la Société Royale de Londres, a observé que l'eau commune contient un nombre infini d'Animalcules globuleux, d'une petitesse incroyable, qui ont deux petites taches noires, & le reste du corps aussi transparent que l'eau même ; & qu'ils y vivent encore pour la plûpart, après qu'on l'a fait bouillir. » On trouve » dans les rivieres, après qu'il a plu, » ajoûte-il, une si grande quantité de » ces petits Animaux, qu'il semble que » l'eau doit une partie de son opacité » & de sa blancheur à ces globules. » L'eau de pluie contient un grand » nombre de globules, mais celle de » neige en contient encore davantage. » La rosée qui s'attache aux vitres des » fenêtres, en est remplie : & d'autant » que la pluie & la rosée montent & » descendent continuellement, je crois » qu'on peut dire que l'air en est rem- » pli. »

Leuwenhock a calculé que mille

millions de ces Animalcules qu'on découvre dans l'eau commune, ne sont pas si gros pris ensemble, qu'un grain de sable ordinaire.

Comment *Leuwenhock*, qui n'étoit qu'un homme, & dont par conséquent le pouvoir & les lumieres étoient très-limités, a-t-il pû mesurer la mille millioniéme partie d'un grain de sable? Il ne faut pas s'en étonner. L'industrie & le raisonnement savent vaincre bien des obstacles; & d'ailleurs, on n'est pas hors de la portée de l'homme, c'est-à-dire, on est encore bien loin de l'infiniment petit, quand on n'a mesuré que la mille millioniéme partie d'un grain de sable. Quoi qu'il en soit, il faut avouer que cette opération est belle, & qu'elle fait honneur à l'esprit humain. On la fait avec le secours du microscope & du micromêtre, dont l'un sert à grossir les objets, & l'autre à les mesurer.

Lorsque l'on a constaté qu'un Animalcule, par exemple, est à un grain de sable ordinaire, ce que le grain de sable est à une noix dont on détermine à-peu-près la grosseur; on déter-

mine auſſi à-peu-près (car quelques millions de grains plus ou moins font une bien petite erreur) on détermine à-peu-près combien de millions de grains de ſable peuvent être contenus dans un volume égal à une noix ; & ſi l'on trouve que ce nombre peut être d'environ mille millions, on en conclue que cet Animalcule eſt mille millions de fois plus petit que le grain de ſable.

Que l'on ne nous vante plus à préſent la petiteſſe des Anguilles du vinaigre, ce ſont de groſſes Anguilles, ce ſont des Anguilles monſtrueuſes en comparaiſon de nos Animalcules ; & qui ſait ſi ces Animalcules ſi petits n'en contiennent pas encore d'autres qui échapent à nos obſervations ? Avec quels tranſports nous devons-nous écrier ici : Grand Dieu, que tes œuvres ſont admirables !

Pluſieurs Savans ont crû que les Animalcules étoient ce que d'autres Savans appellent Molécules organiques, c'eſt-à-dire, de petites parties de matiere vivante, qui circulent dans tous les corps, & ne s'éteignent ni ne meurent pas. Mais ſi ces particules

existent, comme on a lieu de le croire, il les faut bien distinguer des Animalcules, car ceux-ci meurent; on les tue de même que les autres Insectes, avec de l'esprit de vitriol, ou avec une dissolution de sel commun, &c.

Lorsqu'on a la gale, si l'on se frotte avec quelques onguents où il entre du vitriol, ou du soufre, ou des sels, ou du mercure simple, précipité ou sublimé, ou tels autres remédes corrosifs & pénétrans, on est sûr d'être bientôt guéri, c'est-à-dire, de tuer bientôt certains Animalcules hexapodes, à museaux pointus, qui s'introduisent dans l'épiderme, dans la superficie de la peau, & y causent outre des démangeaisons fort incommodes, des extravasions de sérosité, des vessies dans lesquelles ils déposent leurs œufs, l'espoir de leur postérité & le fléau des malheureux sur lesquels ils s'attachent.

On conçoit aisément que ceux de ces petits Animaux qui, par les mouvemens que fait un galeux, tombent sur une serviette, sur un habit, dans un gant, vont s'attacher à la peau de celui

celui qui s'en servira, & lui porter cette maladie aussi incommode, aussi gênante qu'elle nous paroît honteuse, & qu'elle l'est en effet lorsqu'elle est produite par la paresse & la mal-propreté.

Ainsi aux Insectes destinés à nous tourmenter, à la Puce, au Pou, à la Punaise, &c. il nous faut joindre encore l'Animalcule de la gale. Mais n'y joignons pas celui de la fièvre, & celui de la peste, qui n'est qu'une espéce de fièvre. Ceux-ci sont chimériques, & prouvent qu'il est difficile d'arrêter l'imagination; elle va toujours plus loin que la vérité ne la conduit. On a trouvé des Animalcules, dans l'eau, dans les liqueurs, dans les chairs, dans toutes sortes de matieres : on en a trouvé dans la gale, on a reconnu qu'ils étoient la cause de cette maladie; on a cru qu'ils l'étoient aussi de la fièvre & de la peste. Mais il est bien prouvé qu'au lieu d'en être la cause, ils n'en sont que l'effet.

CONCLUSION.

JE ne m'étois pas proposé de faire deux volumes de l'Histoire des Insectes: je sais que cette partie de l'Histoire Naturelle, quoique très-curieuse, n'est ni la plus belle, ni à beaucoup près, la plus utile. Je parcourrai peut-être encore successivement, les Quadrupédes, les Oiseaux, les Poissons & les Plantes; mais je tâcherai de mettre dans tout cela beaucoup plus de précision & de variété que dans l'Histoire des Insectes. Ce qui augmente sur-tout le volume de celle-ci, c'est un Discours préliminaire d'environ cent pages, qui appartient bien moins à l'Histoire des Insectes, qu'à celle de toute la Nature. Que l'on supprime ce Discours; l'Abrégé du Mémoire de la Société d'Agriculture de *Tours*, sur les Vers à soie; l'Extrait de l'Ouvrage de M. *Palteau* sur les Abeilles, & quelques autres Instructions destinées aux personnes qui veulent joindre de bonnes pratiques

d'économie, à des connoissances agréables ; cet Ouvrage se trouvera alors renfermé dans de justes bornes.

Les sources d'où je l'ai tiré, sont si abondantes & si belles, que j'aurois voulu pouvoir les épuiser. Il en est encore quelques-unes dont je me suis fait la violence de ne pas approcher, parceque j'étois sûr d'y trouver de nouveaux trésors, que j'aurois été tenté de piller. Telle est, par exemple, l'Histoire des Insectes, en deux volumes in-4°. que M. *Geoffroy* a donnée depuis peu au Public, & que le Public a reçue avec un empressement qui me feroit craindre pour le succès de la mienne, si j'avois travaillé sur le même plan & dans les mêmes vûes que Monsieur *Geoffroy*.

J'ai dit plusieurs fois, dans le cours de cet Ouvrage, qu'il ne faut pas avoir pour les Insectes une admiration profonde, qui n'est dûe qu'aux grandes productions de la Nature ; qu'à la vérité, le jeu & la délicatesse de leurs organes sont merveilleux, mais qu'il est absurde de regarder en eux, comme des talens ou des vertus, ce qui n'est

que l'effet néceſſaire de leur conſtitution, & de la place qu'ils occupent dans l'ordre des choſes, dans l'enſemble de l'Univers ; j'aurois pû ajouter (ſuivant une ſage maxime ancienne, dont nous devrions rougir de nous tant écarter) que rien n'eſt vraiment beau que ce qui eſt grand ; que la plus haute perfection où puiſſe atteindre les petits corps, c'eſt d'être jolis ; que l'organiſation d'un grand Animal eſt beaucoup plus variée, plus finie, plus multipliée, ſi je l'oſe dire, & par conſéquent plus admirable, que celle d'un petit.

Le plus célébre Naturaliſte moderne, M. *de Buffon* établit cette vérité, & dont tous nos ſavans Naturaliſtes conviennent enfin, & qu'ils commencent à remettre en honneur : elle eſt auſſi expoſée avec force dans un Mémoire dont l'Extrait va terminer cet Ouvrage. Je le tiredu *Journal Encyclopédique*. (mois de Mai 1763.)

Mémoire sur les Insectes, en forme de Lettre aux Auteurs de ce Journal. Par M. P.

» JE viens, MM. de lire un Ouvrage » nouveau sur la nature & la formation » des Insectes, les idées de l'Auteur » me rappellent quelques réflexions que » j'avois faites autrefois sur le même » sujet, & que je vais vous commu- » niquer.

» Pour l'Etre incréé, disois-je en moi- » même, rien n'est grand, ni petit : les » mots de *petitesse* & de *grandeur* ne » sont que des termes de comparaison » de l'Etre créé, fini & borné ; car tou- » tes les substances vivantes s'anéan- » tissent dans l'idée de l'immensité de » Dieu. Qu'est-ce donc que cet étonne- » ment de quelques Philosophes, ces » prodiges & ces miracles qu'ils apper- » çoivent par-tout, & dont ils chargent » continuellement la Nature ? Pourquoi » s'arrêtent-ils avec tant de complai- » sance devant ce vil Insecte que je » foule à mes pieds ? ils ne cessent de » le contempler & de l'admirer. Eh

» quoi ! l'homme, ce chef-d'œuvre de » la Nature, n'eſt plus pour eux le Roi » des Animaux ! c'eſt cette Mouche, » ce Scarabée, ce Fourmi-Lion, qui les » ravit & qui exalte leur imagination ! » O Philoſophes ! d'où viennent vos er- » reurs ? de l'imperfection de vos ſens, » de votre maniere de juger. Pour la » Nature, il n'eſt point de miracles ; » c'eſt la foibleſſe de votre entende- » ment qui prodigue ce nom à tout ce » qui vous étonne.

» Vous tranſportez votre maniere de » juger, dans la Nature ; & ce qui ſe- » roit difficile pour vous, vous ſemble » également difficile pour elle. Ainſi, » plus l'Inſecte eſt petit, plus le pro- » dige eſt grand. Quoi, dites-vous, une » Mouche, une Araignée, un Puceron » a un cœur, des poumons, une bou- » che, des pattes, &c. comment exé- » cuter une ſi petite machine avec tant » de reſſorts ? que l'Auteur de la Na- » ture eſt grand dans une Araignée ! » Eh non, non, vous dis-je, il eſt grand » dans le tout, il eſt grand par lui-mê- » me ; pourquoi le rendre plus grand » par de plus petites choſes ? Quand le

» Prophête s'écrioit : *O Jehova ! quàm* » *magna sunt opera tua !* (O Dieu ! que » tes œuvres sont admirables !) » il n'a- » voit pas sans doute en vûe une Puce, » une Araignée, &c. mais cet ordre, » cette harmonie qui régne dans le cours » des Astres, l'Homme sur-tout ; l'Hom- » me, sur le front duquel il semble que » Dieu ait imprimé le sceau de sa gran- » deur.

» Quelques Naturalistes modernes » me paroissent ressembler à ces deux » jeunes hommes qui se promenant dans » la galerie d'un excellent Peintre, dé- » tournoient leurs regards des tableaux » de grande composition, pour admirer » quelques Mouches imparfaitement » dessinées, quelques ébauches de pay- » sage : c'est un grand Peintre, disoient- » ils entr'eux ; observez cette Mouche, » comme elle ressemble : on diroit » qu'elle marche : eh ! laissez-là ces Mou- » ches, s'écria le Peintre indigné ; ju- » gez moi par mes Ouvrages.

» Les Insectes ont leurs mœurs, leurs » manieres, leur savoir-faire. Qu'y a- » t-il d'étonnant ? Tout Animal ne doit- » il pas avoir l'esprit de son individu

» & celui de l'espéce à laquelle il
» appartient ? L'esprit de son individu
» ne lui donne-t-il pas celui de sa
» conservation ; & l'esprit de son sexe
» & de son espéce ne lui donne-t-il pas
» aussi celui de réunion, & d'associa-
» tion ? C'est une loi nécessaire & pres-
» crite à tout être vivant ; les Insectes
» la suivent, qu'y a-t-il d'extraordinaire
» & de si merveilleux ?

» Un homme sage ne voit, ce me
» semble, par-tout que les effets né-
» cessaires des causes naturelles. Un
» Insecte dévore-t-il vos grains, rava-
» ge-t-il vos guérêts ? cherchez à le dé-
» truire ; vous rendrez à vos semblables
» un service bien plus grand que de
» leur donner la description & l'histoire
» d'un Insecte inutile & très-souvent
» nuisible. Un Insecte, a dit quelque
» part un célébre Naturaliste moderne,
» le Pline & l'Aristote du siécle, ne doit
» pas occuper plus de place dans la tête
» d'un Naturaliste, qu'il n'en occupe
» dans l'Univers. A force de considérer
» les petites choses, on oublie les gran-
» des. Toutes les espéces supérieures
» ne sont pas encore décrites ; pourquoi

» s'attacher minutieusement aux espé-
» ces inférieures ? La science tirera-
» t-elle sa clarté de ces petites descrip-
» tions ?

» Tous les êtres vivans ou végétans
» ne sont que la modification d'un mê-
» me jet, dont la Nature n'a fait qu'al-
» longer, raccourcir, ou détourner cer-
» taines parties. Cette uniformité dans
» la production des individus, se recon-
» noît sur-tout par les parties intérieu-
» res, où l'on trouve assez en général
» le même ordre, le même arrange-
» ment, la même distribution. L'enve-
» loppe, dont chaque être est revêtu,
» semble masquer cette uniformité ;
» mais pour peu qu'on y fasse attention,
» on peut même encore la reconnoître
» à l'extérieur, & on la reconnoîtra sû-
» rement, si l'on prend deux êtres qui,
» dans la chaîne des individus, ne soient
» pas à de grandes distances les uns des
» autres, comme en comparant un Che-
» val à un Rat, ou à une Souris. Si les
» formes sont semblables, la Nature
» travaille donc toujours sur le même
» plan & avec le même fonds. La ma-
» tiere de son travail est cette substance

» universelle & productrice répandue
» par-tout, composée de particules vi-
» vantes & organisées. Les moyens de
» nutrition, de développement sont aussi
» les mêmes. La plante pompe par ses ra-
» cines & par ses feuilles, les particules
» de matiere vivante qu'elle incorpore
» & assimile à sa substance. La nourri-
» ture que l'Animal prend, est un fonds
» de particules semblables, qui se mou-
» lent avec ordre dans toutes les par-
» ties de son corps; c'est du surplus de
» cette matiere organisée, que se for-
» me le petit individu, Animal ou Plan-
» te. Ces moyens constans & uniformes
» de reproduction, de nutrition, de
» développement, paroissoient sensible-
» ment dans les grands Animaux: mais
» si l'on descend de ceux-ci à de plus
» petits, on diroit que la Nature ait
» voulu nous dérober sa marche, &
» cacher sa maniere. La reproduction
» des Animaux ovipares, quoique la
» même que celle des Animaux vivi-
» pares, est cependant beaucoup plus
» enveloppée: de même, les métamor-
» phoses des Insectes, leurs transforma-
» tions, les différens états par lesquels

» ils passent, nous porteroient à croire,
» au premier coup d'œil, que les moyens
» de reproduction leur sont particuliers:
» car enfin une Mouche, un Papillon ne
» produisent pas une Mouche un Papil-
» lon semblable à eux; mais un Ver,
» un Insecte rampant. C'est sous cette
» forme lourde & grossiere, que l'A-
» nimal passe ses premiers jours. Il s'en
» dépouille ensuite pour en prendre une
» plus élégante, & se change enfin en
» une Mouche, ou Papillon agile, vif,
» & plein d'ardeur.

» Cette voie de reproduction paroît
» d'abord ne pouvoir se concilier avec
» les moyens généraux: l'individu, qui
» naît de la Mouche, ne devient Mou-
» che lui-même qu'après avoir passé par
» des formes, qui semblent n'avoir au-
» cun rapport à l'Animal, d'où elle a
» tiré son origine; & ce n'est qu'au
» moment de sa destruction, qu'il prend
» la forme d'une Mouche ou d'un Pa-
» pillon. Ici l'ordre naturel paroît en-
» tierement détruit: non seulement la
» Mouche mâle & femelle ne produi-
» sent pas un petit individu semblable
» à eux, mais le tems de la reprodu-

» tion de ce nouvel individu n'eſt point
» marqué dans l'âge ordinaire des au-
» tres Animaux. C'eſt dans le Printems
» de leurs jours qu'ils goûtent les plai-
» ſirs de l'amour ; l'Inſecte, au contraire,
» ne s'y livre que dans les derniers mo-
» mens de ſa vie. Expliquons toutes
» ces différences. La forme principale,
» conſtitutrice & caractériſtique de tout
» Animal, eſt celle qu'il a, lorſqu'il a
» acquis le développement néceſſaire
» pour reproduire ſon ſemblable. Tou-
» tes les formes qui précédent cet état,
» ne ſont que paſſageres & accidentel-
» les. Les Œufs, par exemple, ſont une
» forme paſſagere de tout Animal ovi-
» pare. Dans les Inſectes, l'Œuf, le
» Ver, la Chenille, la Chryſalide, la
» Nymphe, qui produiſent la Mouche
» & le Papillon, ſeront des formes
» paſſageres & accidentelles de ces der-
» niers états. On en peut dire autant
» de la Grenouille ſous la figure du
» Tétard.

» La forme premiere & eſſentielle
» du Ver à ſoie, eſt celle de Papillon,
» puiſqu'il a cette forme ſous celle de
» Nymphe, ou de Chryſalide ; il l'a

» encore sous la forme grossiere du Ver;
» mais cette forme premiere est cachée
» & enveloppée sous les différentes
» membranes dont l'Animal est revêtu.
» Ces différentes enveloppes, sous les-
» quelles le Papillon est renfermé, sont
» autant de liens dont il se débarasse à
» mesure que ses membres acquierent
» de la consistance, du volume & de
» la force. La surabondance de nourri-
» ture que l'Animal prend, n'est pas
» employée, comme le prétend un cé-
» lébre Naturaliste, à former un grand
» corps organisé, qui retient la consti-
» tution intérieure & essentielle de l'A-
» nimal. Il ne se fait pas de production
» nouvelle, mais un simple développe-
» ment : si la Chenille devient Papillon,
» ce n'est pas que sous cette forme elle
» manque des organes nécessaires pour
» la génération; le Papillon existoit sous
» la forme de Chenille, & n'a fait que
» quitter l'enveloppe qui le cachoit. Le
» Papillon, sous la figure de la Che-
» nille, a toutes les parties propres à
» la génération; il peut produire des
» corps organisés, puisqu'on a trouvé
» des Œufs en grand nombre dans le
» corps de plusieurs Chenilles.

» La Mouche cachée sous l'envelop-
» pe du Puceron, produit, avant sa
» transformation, un nombre considé-
» rable de petits Pucerons, ou de pe-
» tites Mouches semblables. Quand le
» Puceron devient Mouche, ce n'est
» point une vraie transformation : ce
» n'est qu'un simple changement de
» peau : il ne se fait pas, comme le
» dit encore le même Naturaliste, de
» production d'un grand corps organi-
» sé, qui soit le superflu, ou plutôt le
» reste de la nourriture organique,
» qui n'avoit pas été employé à la pro-
» duction des petits Pucerons.

» Le Papillon, la Mouche dans l'état
» de Nymphe, est comme la fleur dans
» le bouton (*t*). Le bouton qui enve-
» loppe la fleur, n'est formé que du
» superflu des molécules végétales ; de
» même la Mouche transformée en
» Nymphe, n'est que la Mouche même
» cachée par une enveloppe qui est fer-
» mée du superflu des molécules orga-

(*t*) On trouve dans *la Bibl. de la Nature de Swamerdam*, un très-beau parallele entre les différens accroissemens d'une fleur, & ceux d'un Insecte.

» niques animales. Mais comme dans
» les plantes, la fleur & le bouton ſont
» formés à l'inſtant; de même dans les
» Inſectes, les enveloppes, le Ver, la
» Nymphe, ou plutôt le Papillon ſeul,
» avec ſes différentes enveloppes, eſt
» produit tout d'un coup, à l'inſtant
» de la premiere formation; mais il
» n'eſt alors que groſſierement ébau-
» ché, ſa forme réelle n'eſt pas même
» ſenſible. Ce n'eſt qu'à force d'art &
» d'adreſſe, qu'on eſt parvenu à recon-
» noître les parties de la Mouche ou
» du Papillon ſous les figures de Chry-
» ſalide, de Nymphe & de Ver.

¶ *Je n'avois point trouvé dans les Livres dont je me ſuis ſervi pour cette Compilation, l'Hiſtoire du Ver-Luiſant, & j'étois fâché de n'en pouvoir rien dire. J'ai appris que M* Geoffroy *en parloit ; je viens de parcourir cet article, que je vais extraire. Je ſuis fâché que ce bon & ſavant Ouvrage ait paru trop tard pour que j'aie pû en enrichir le mien.*

DU VER-LUISANT.

C'Eſt en vain, mortel orgueilleux & crédule, que tu eſperes voir clairement ici bas la vérité. Tu la cherches hors de ſon ſéjour; elle habite au-deſſus des voutes céleſtes : mais de ſa lumiere, dont l'éclat nous aveugleroit, elle en a communiqué une petite partie à un être aimable & conſolant comme elle. La pâle lueur qu'il jette, ſuffit pour nous guider dans les ténébres qui nous environnent. Ce ſera ſeulement lorſque la Mort viendra déchirer devant nous le voile

de la nuit, lorſque l'aurore du jour éternel commencera à nous éclairer, que nous commencerons à pouvoir ſoutenir toute la ſplendeur de la vérité; & dès ce moment nous verrons s'affoiblir, nous verrons peu-à-peu diſparoître l'humble phoſphore, qu'une plus vive lumiere doit éclipſer; de même qu'au retour du Soleil, le brillant Inſecte, dont on va lire l'Hiſtoire, rentre dans la claſſe obſcure des Inſectes ordinaires.

M. *Geoffroy* décrit ainſi le Ver-Luiſant, qu'il nomme en Latin *Lampyris, Noctiluca & Cicindela.* » Ses antennes » ſont ſimples, & vont en diminuant » inſenſiblement de la baſe à la pointe. » Son corcelet eſt grand, avec de lar- » ges rebords, ſous lequel ſa tête eſt » attachée. Cette tête rentre dans une » large ouverture pratiquée dans le » deſſous de ce corcelet. »

Il y a trois ſortes de Ver-Luiſant. Dans l'une, dont la femelle eſt ſans aîles, le mâle a de longueur trois lignes deux tiers, ſur une ligne un tiers de largeur; & la femelle a de longueur ſix lignes, ſur deux lignes un tiers de largeur.

» Les Vers de ces trois espéces ont tous
» la singuliere propriété de luire pendant
» la nuit. Les femelles, qui sont dépour-
» vues d'aîles, & qui rampent sur terre,
» ont cette propriété à un dégré beau-
» coup plus considérable que les mâles,
» qui n'ont que quelques points lumi-
» neux. Il paroît que cette lueur a été ac-
» cordée à la femelle, qui ne peut voler,
» pour être apperçue des mâles, qui
» la cherchent en voltigeant. En effet,
» si l'on prend le soir dans sa main,
» des Vers-Luisans vers la fin de Juin,
» qui est le tems de leur accouplement,
» on voit quelquefois le mâle qui vient
» voltiger autour de sa femelle; & par
» ce moyen on parvient à le prendre.
» Cette lumiere que jettent les femel-
» les est souvent si vive, qu'on la pren-
» droit pour un charbon ardent. La ma-
» tiere qui la produit, paroît être un
» véritable phosphore, semblable à la
» matiere lumineuse que donnent cer-
» tains Poissons & les Vers qui habi-
» tent quelques coquilles. Plus l'In-
» secte est en mouvement, plus l'éclat
» de ce phosphore est vif & brillant;
» & lorsqu'il commence à diminuer,

» on n'a qu'à agiter, irriter l'Insecte,
» & le faire marcher; aussitôt la clarté
» augmente & reprend sa premiere vi-
» vacité.

» La tête du mâle est figurée préci-
» sément de même que celle de la fe-
» melle, & recouverte pareillement par
» la plaque du corcelet; seulement elle
» paroît un peu plus grosse que celle de la
» femelle: elle est noire ainsi que les an-
» tennes. Le ventre de ce mâle, moins
» gros & moins long que celui des fe-
» melles, a les plis & les papilles des
» côtés bien moins marqués. Mais la
» plus grande différence qui se trouve
» entre les deux sexes, c'est que le mâle
» est couvert d'étuis bruns, chagrinés,
» chargés de deux lignes longitudi-
» nales relevées, plus longs que le
» ventre, & sous lesquels sont les aîles.
» Les derniers anneaux du ventre ne
» sont pas aussi lumineux que ceux
» de la femelle; on voit seulement
» quatre points de lumiere, deux sur
» chacun des deux derniers anneaux ».

FIN.

SOMMAIRE DU TOME SECOND.

Du Scarabée.

LA Nature ſemble n'avoir voulu que ſe jouer en produiſant le Scarabée & quelques autres Inſectes qui ne ſont pas d'une grande utilité, *page* 1.

Swammerdam, parmi un grand nombre de Scarabées d'eſpéce différente, en avoit deux ſur-tout très-curieux, 2 & 3. Deſcription du Cerf-Volant, (explication du mot *Naſicorne.*) Le Scarabée ne provient pas de bois ſec & vermoulu. Force des cornes du Cerf ou Taureau-Volant. Il fait beaucoup de bruit quand on l'enferme dans une boëte, 3-6. Cruauté des enfans à l'égard du Hanneton. Motifs d'une ſentence de mort prononcée à *Athénes*, contre un enfant cruel. Défauts de notre éducation. Il faudroit accoutumer les enfans aux objets déſagréables, & les éloigner de tout ce qui peut leur endurcir le cœur, 6-8. Deſcription du Hanneton, ſoins de la Providence qui le fait ſortir de terre dans le tems de la naiſſance des petits Oiſeaux à qui il doit ſervir de lait. Le Hanneton rentre en terre à la fin de Juillet, & y reſte ſans manger juſqu'à la mi-Avril de l'année ſuivante. Sa femelle dépoſe ſes œufs dans le fumier, il

en sort de gros Vers qui nuisent beaucoup aux grains, passent quatre années dans l'état de Vers, & en peuvent vivre quatre autres après leur transformation. Comment les enfans les distinguent en *Meûniers* ou *Fariniers*, & en *Moutardiers*, 8-12. Habits que l'on fait aux Hannetons en *Flandres*; combien seroit aimable un enfant qui, après s'etre amusé d'un Hanneton, lui rendroit la liberté. Moiens de détruire ces Insectes, 12-14. Histoire du Hanneton par M. *Roësel*; différence des antennes de la femelle & du mâle. M. *Roësel* ne croit pas que le Hanneton vive d'une année à l'autre. Le Ver du Hanneton s'enfonce de plus d'une brasse sous terre; maniere dont il s'y loge. Ses changemens successifs. Deux sortes de Hannetons. Les uns à plaques rouges paroissent dans les années impaires, & les autres à plaques noires, dans les années paires, 14-16. Le Hanneton est un spécifique contre la rage. Etymologie de son nom, 16, 17. Fouille-merde, ou simplement Escarbot, ou Scarabée pilulaire, qui fait des pilules de ses excrémens. Sa description, ses belles couleurs changeantes, qu'il est aussi impossible d'imiter parfaitement, que l'aiguillon d'une Mouche. Propreté du Scarabée & des autres Animaux qui se nourrissent d'ordures. Conte ridicule des Anciens, sur la génération du Scarabée. Il fuit les odeurs agréables, il est *Nyctalope*, c'est-à-dire qu'il voit mieux la nuit que le jour On en fait une huile qui dissout les hémorroïdes, 17-20. Description du grand Scarabée onctueux, sa

femelle a quelque chose de la face humaine. Pourquoi on le nomme *Proscarabée* & *Scarabée onctueux*. (Il y a des huiles qui ne sont point grasses.) Histoire du *Monocéros* ou *Naficorne*. (*fig.* 18.) Le Ver qu'il produit, a un pouce d'épaisseur, il aime l'humidité ; la fermentation du tan & des autres matieres où il vit, ne lui convient pas moins que l'humidité. Les Poules d'Inde sont friandes de ces Vers, nous pourions aussi en manger, de même que dans le *Hainaut* on mange du lait caillé pourri, assaisonné de poivre & d'ail, & que les personnes qualifiées de la *Tartarie* & du *Mogol*, mettent dans leurs ragoûts, des excrémens pulvérisés du *Grand Lama*, 20-25. Description de la corne du *Monocéros*. Scarabée aquatique nommé *Hydrocantarus*. Le Ver assassin qui vit dans l'eau, devient un Scarabée volatile, comment il suce le sang d'un Ver de terre : avec quels sentimens il faut voir ce spectacle, 26-28. Hannetons lumineux de *Siam*. Hannetons marins transparens. Honneurs ridicules que reçoit un Hottentot quand un Cerf-Volant se repose sur lui. Scarabée du *Japon* qui a une corne sur le nez & une sur l'épaule. Façon singuliere de mourir du Scarabée nommé *Simi*. Monocéros qui a des barbillons à ombelles. Autre Scarabée nommé *Locuyo*, qui a à la tête & sous les aîles, quatre yeux qui sont des phosphores, 28-31.

De la Sangſue.

FOlie & importunité des petits Auteurs qui liſent leurs Ouvrages à tout le monde, & qui, au lieu d'écrire, devroient cultiver la terre. Ils reſſemblent aux Sangſues non venimeuſes ; & les Concuſſionnaires, aux Sangſues venimeuſes, 32-34.

Deſcription de cet Inſecte. Il n'évacue le ſuperflu de ſa nourriture que par la tranſpiration. M. *Morand* a découvert qu'il reſpire par la bouche. Les Sangſues ſont Hermaphrodites comme les autres Reptiles qui n'ont point d'os. Il y a pluſieurs eſpéces de Sangſues, tant de mer que d'eau douce. Elles peuvent vivre pluſieurs mois dans l'eau ſans nourriture ; elles vivent auſſi hors de l'eau ; elles ont pour percer les veines, un inſtrument tricuſpidal. Elles boivent en un repas ſix fois plus de ſang qu'elles ne péſent ; elles guériſſent facilement lorſqu'on les coupe en morceaux. Le ſel les fait mourir. Quels ſont leurs ennemis. D'où vient leur nom Latin *Hirudo*. On les applique aux hémorroïdes externes ; on les applique aux arteres temporales pour certains maux de tête. L'eau ſalée & l'émétique ſont les remédes qu'il faut employer quand on a avalé, en buvant de l'eau de foſſé, une Sangſue ou un Ver Solitaire, qu'on appelle *Tænia*, 34-39.

De la Cantharide.

IL ne faut pas croire aux apparences, 40. Description de la Cantharide ; elle a la tête très-belle ; elle eſt cruſtacée. Ses œufs ſont blancs ; ſes petits reſſemblent à des Chenilles : elle ne ſe multiplie guére que dans les Pays chauds. Elle aime les feuilles du frêne, du peuplier & du roſier ; elle mange auſſi du bled & des herbes. Les Cantharides de la *Chine* ont des raies jaunes ſur les aîles. Le vent du Midi en améne ſouvent beaucoup dans les Pays froids. Elles s'annoncent de loin par une odeur fétide. Maniere de les faire mourir. Uſage affreux qu'une Courtiſane a fait de la poudre de Cantharide. Bonheur de ſon Amant d'être délivré d'elle, au moins par la mort qu'il reçoit de ſes mains. Combien le venin de la Cantharide eſt ſubtile. Ses bons effets en Médecine. Maniere de l'employer pour les maux de dents, qu'il vaut encore mieux prévenir en rinçant bien ſa bouche tous les jours. (*) 40-46.

De la Cigale.

COmparaiſon d'un homme de Lettres à la Cigale, & d'un Riche impitoyable à la Fourmi. Etat heureux du premier, dans l'in-

(*) J'ai oublié de dire, en parlant des préſervatifs contre les maux de dents, que le meilleur eſt de n'habiter jamais des lieux humides & malſains.

digence

diligence même. Les talens sont plus recherchés qu'ils ne l'étoient autrefois ; *La Bruyere* ne mourroit pas aujourd'hui dans un grenier, 47-51.

Description de la Cigale. *Aristote* les réduit à deux especes ; les grandes qu'il nomme *Achetes*, & les petites, qu'il nomme *Tettigonies* ; en Provence, on appelle ces dernieres *Cigalons*, nom agréable, comme celui de *Palumbes*, pour Pigeons ramiers. Petit clavecin que la Cigale mâle porte sous son ventre. M. *de Réaumur* l'a décomposé, & en a tiré des sons. Charmes de l'Harmonie. Effets que produit sur la Cigale la voix de son jeune époux. Comment, tandis qu'il chante, elle perce des arbres pour y déposer ses œufs. Les Vers qui en sortent, dès qu'ils sont éclos, descendent des arbres, s'enfoncent dans la terre à la profondeur de deux ou trois pieds, & y restent environ un an, 51-56. La Cigale est nommée *Grillon* dans les Œuvres d'*Albert le Grand* : elle annonce les beaux jours. Comment, selon *Belon*, les enfans de l'Isle de *Crête*, prennent des Guêpiers avec des Cigales. Ne pourroit-on pas prendre les Guêpiers sans leur faire de mal ? Le Chien d'*Aldrovande* mangeoit des Cigales avec avidité : les Anciens en mangeoient aussi. *Jérôme Mercurial* a observé que, dans les années pluvieuses & mal-saines, la Cigale ne chante pas, 56-61.

De la Punaise.

CEt Insecte qui nous tourmente, est bien

propre à humilier ceux même d'entre nous qui se croient les plus grands, 62.

Linnæus trouve en *Suéde* quarante-trois espéces de Punaises, parmi lesquelles celle de lit est la seule qui ne vole pas. Description de cette Punaise. Expérience faite sur la sagacité de son odorat & de son instinct. Plus nous multiplions nos habits & nos meubles, plus les Punaises y fourmillent. Le sang qu'elles aiment le mieux, est sans doute le sang un peu corrompu des personnes qui font bonne chere. Elles se dévorent les unes les autres, semblables aux Chenilles & aux Antropophages, & différentes de nous, qui nous dévorons avec une cruauté plus raffinée, & pour ainsi dire en détail, 63-66. On dit que les Chartreux n'ont point de Punaises. *Cardan* croit que cela vient de ce qu'ils ne mangent point de viande; mais leur propreté & leur séparation du reste des hommes, y contribuent encore davantage. Combien les fruits & les végétaux sont une bonne nourriture, 66-69. Remédes contre les Punaises, indiqués par *Avicenne*, & par d'autres Savans. Les Chinois aiment l'odeur de cet Insecte. Son nom vient du Latin *Putere* (puer), d'où vient aussi *Punais*, *Putoir* ou *Putois*, 69-71.

De la Sauterelle.

COmbien ce nouvel ennemi est encore redoutable pour nous; combien toutes nos ruses & tous nos efforts seroient inutiles contre

ſes attaques. Des mœurs plus ſimples & plus pures nous mettroient en état de ne pas craindre les ravages des Sauterelles, 72-74.

Deſcription de la grande Sauterelle, la ſeule dont il ſoit parlé dans cet article. *Swammerdam* juge, par la conformation de ſes trois eſtomacs, qu'elle rumine. Elle a une tariere comme la Cigale, à qui elle reſſemble preſque en tout, 74-76. Il ſeroit aiſé de détruire en *Eſpagne* la Sauterelle, qui y eſt connue ſous le nom de *Langoſte*. Pourquoi les Laboureurs Eſpagnols, qui ont toujours négligé de la détruire, vont enfin y travailler avec ardeur ſous le nouveau régne. Progrès de la Sauterelle, depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa derniere métamorphoſe. *Bochart* lui trouve des reſſemblances aſſez futiles, avec dix autres Animaux. Un mêlange agréable de couleurs eſt ordinairement répandu ſur les aîles des Sauterelles. Contes ridicules que l'on fait en *Provence* ſur la *Mante* ou *Prégue-Dieu*. Le reſpect ſuperſtitieux des Provençaux pour cet Inſecte, reſſemble à celui des Egyptiens pour le Crocodile, 76-82. Conjectures ſur ce que les organes de la voix ſont donnés au mâle ſeulement, ſur ce que les femelles des Oiſeaux ne chantent pas non plus, & que les femmes parlent. Bon mot de *Mallebranche* touchant le foin défendu. La Providence s'oppoſe à la trop grande multiplication des Sauterelles les plus nuiſibles. Eſpéce de combats entre une nuée de Sauterelles, & l'armée de Charles XII. Ravages de ces Inſectes à la *Chine*, rapportés par le P. *Du Halde*.

Il eſt impoſſible de les chaſſer ; mais elles ſe détruiſent mutuellement, & c'eſt un nouveau trait de reſſemblance qu'elles ont avec nous. Etymologie Latine du mot *Sauterelle*. Elle ſe nomme en Italien *Cavaletta*, 82-88. Les Orientaux mangent des Sauterelles. Moïſe en permet quatre ſortes aux Juifs. Cet Inſecte eſt utile en Médecine ; façon ſinguliere dont il guérit les verrues, que l'on enléve auſſi avec de l'ardoiſe calcinée, &c. 88-90.

Du Cloporte ou *Clauporte.*

DEs hommes qui pouroient ſe rendre utiles, s'occupent de bagatelles ; ſemblables en cela au Cloporte qui, avec beaucoup de jambes, va cependant très-doucement, à moins qu'il ne ſoit en danger, 91.

Deſcription du Cloporte. Il eſt ce qu'on appelle *Animal vivipare* ; le célébre Chimiſte *Lemery* l'a prouvé ; mais à proprement parler, tout Animal eſt vivipare. Il eſt faux que la Cloporte & la Vipere meurent en jettant leurs petits. La Nature en ce cas-là ſeroit injuſte à leur égard ; elle ne l'eſt pas à l'égard des femmes qui meurent en couche ; elles ne doivent s'en prendre qu'à leur molleſſe. Les Cloportes femelles portent leurs petits attachés à leur ventre, dit *Largius*. Différentes eſpéces de Cloportes, & leurs métamorphoſes. Il ne les faut pas confondre avec les Scolopendres, ſoit terreſtres, ſoit aquatiques, ni avec les Mille-pieds. Mouvement progreſſif de ces dernieres & des Scolopen-

dres, 91-98. Etymologie du mot Cloporte. (Motif & excuses des longues citations que je fais quelquefois. La partie morale de cet Ouvrage, est la seule qui m'appartienne.) différentes préparations de Cloportes pour l'esquinancie, pour les ulceres & pour les hémorroïdes, 98-101.

Du Cancre de mer ou Crabe, & de l'Ecrevisse.

LE Satyre de la *Fontaine* me paroît avoir tort de dire avec tant de fureur,

> Arriere ceux dont la bouche,
> Souffle le chaud & le froid.

(Pensée triviale, employée dans une priere) on peut quelquefois modifier un peu la vérité; exemple du Renard enrhumé & de la Chauve-Souris, tour à tour Oiseau & Souris. Fable ingénieuse de l'homme au cœur vitré, traduite de *Lucien* par M. *Richer*. Quand est-il permis à un honnête homme, d'aller à reculons ou de côté, comme l'Ecrevisse ou le Crabe? Sa conscience seule peut le lui apprendre, 101-104.

On distingue cinq principales espéces d'Animaux crustacés, parmi lesquels le Crabe & l'Ecrevisse. Description du Crabe; il a, selon *Aristote* & *Rondelet*, le bras droit plus grand que le gauche. Il marche en tout sens, & peut vivre trois mois dans une cave, 104-108. La vicissitude continuelle des êtres assure l'im-

muabilité de l'Univers. Il y avoit autrefois des Cancres de rivieres en *Allemagne*, & il n'y en a plus; c'eſt ſans doute que ces rivieres ſont comblées. Tranſports funeſtes de l'amour. Force & activité du Cancre en rut. Foibleſſe & langueur du Cancre qui ſe dépouille de ſon écaille. Il redevient inſolent à meſure que ſes forces renaiſſent. Il eſt le ſymbole des hommes parvenus. Habitation des Cancres; ils ne ſont pas pas ſujets aux influences de la Lune, non plus que les autres Animaux cruſtacés ou teſtacés. Il n'eſt pas vrai qu'ils aiment la muſique. Fable du *Berger* & des *Poiſſons*. Le privilége des folies amoureuſes nous eſt réſervé excluſivement aux Animaux. Bonheur de mourir paiſiblement des mains de la Nature, 108-112. Cancres d'une taille énorme. Il n'eſt pas croyable que les Cancres jettent adroitement de petites pierres aux Moules pour empêcher qu'elles ne ſe ferment, & les haper enſuite tout à leur aiſe. Etymologie du mot Crabe, 112-115.

L'Ecreviſſe de riviere eſt un Poiſſon, Inſecte cruſtacé; l'Ecreviſſe de mer qu'on appelle *Hommar* ou *Homar*, eſt beaucoup plus grande. *Galien* a cru fauſſement que la tête de l'Ecreviſſe n'étoit point ſéparée du corcelet. Suite de la deſcription de l'Ecreviſſe. On trouve autour de ſon eſtomac, & quelquefois dans ſon cerveau, de petites pierres, que l'on nomme, à cauſe de leur figure, *Yeux d'Ecreviſſe*. Comment ces pierres ſe forment lors de la mue de l'Ecreviſſe, & lui ſervent de nourriture pendant vingt-ſept

jours, de même que son ancien estomac, que le nouveau digere. Tout cela a été soigneusement observé par *Van-Helmont*, & par MM. *de Réaumur* & *Geoffroy* le jeune, 115-120. Des Charlatans ont trouvé moyen de contrefaire les pierres d'Ecrevisse. Maniere de les distinguer. Comment les malheureux Habitans de la *Bessarabie* & de l'*Ukraine*, amassent les Ecrevisses, & au lieu de les manger, les font pourrir pour en tirer les pierres. Affreuse nécessité où ils sont presque réduits d'être fripons. Les bonnes gens qui ne sont stupides que parceque les riches & les grands, qui ne sont rien moins que bons, les tyrannisent, ne se trompent pas, lorsqu'ils croient qu'une patte d'Ecrevisse étant cassée, il en revient une autre. Une patte d'Ecrevisse revient aisément, mais elle est aussi très-fragile. Le P. *Du Tertre* dit qu'il seroit à souhaiter pour les filous, qu'il en fût de même de leurs bras, quand on les saisit. Un mois ou cinq semaines d'Eté suffisent pour reproduire une patte d'Ecrevisse, & en toute autre saison, il faut huit ou neuf mois. Les Ecrevisses sont carnacieres. Quelle est la meilleure façon de les prendre. Comment on les fait rougir sans qu'elles soient cuites. Conte ridicule sur leur reproduction, 120-127. Idée agréable que donnent les Auteurs de la *Matiere Médicale*, d'une Ecrevissiere artificielle. Etymologie du mot Ecrevisse. Ce Poisson purifie le sang; la Tortue a aussi, dans un dégré supérieur, cette propriété. Ce que c'est que Poisson testacé, & Poisson crustacé, 127-129.

De l'Huître.

BOnheur des Animaux, prouvé par la Fable des compagnons d'*Ulysse*, & par des Dialogues Italiens & Français. Discours d'une Huître à Ulysse. Combien notre bonheur pouroit, si nous voulions, l'emporter sur celui des Animaux, 180-134.

Il y a deux principales espéces d'Huîtres. La plûpart des hommes en mangent *brutalement* sans chercher à les connoître. Description de l'Huître. *Aristote* met ce Poisson au rang des Zoophites ou Plantes-Animaux. De même que le chêne, le senevé, &c. sont contenus dans des germes très-petits, on voit aussi dans les œufs d'Huîtres, de petites Huîtres toutes formées. Description anatomique de ce Poisson. Il est dans sa coquille, l'emblême d'un Sage qui sait trouver son bonheur en lui-même. Réglement de police & d'économie pour la pêche des Huîtres, après le tems du frai. Méthode pour les rendre vertes. Quels ennemis elles ont à craindre. Déclamation contre les Pédans qui veulent trouver dans le ciel les causes de tout ce qui arrive sur la terre, & qui soumettent presque tout, sans en excepter les Huîtres, aux influences de la Lune. Histoire mensongere du prétendu moyen dont les Chinois se servent pour multiplier les Huîtres, de même à-peu-près que les dents du Serpent de *Béotie* plantées par *Cadmus*, produisirent des hommes, 134-142. Comment il arrive que des arbres

qui bordent la mer, ſont chargés d'Huîtres. Différentes grandeurs & couleurs des Huîtres. Comment on diſtingue les fécondes de celles qui ne le ſont pas. Tems où elles ne ſont pas bonnes, & où il eſt défendu en *Eſpagne*, d'en draguer, c'eſt-à-dire, d'en pêcher. Il y a ſur les Huîtres, & ſur pluſieurs autres Poiſſons, des Vers-Luiſans, qui jettent un grand éclat pendant la nuit. Il y a des Poiſſons, tels que le Hareng, qui ſont couverts tout entiers d'une matiere lumineuſe. Etymologie du mot Huître, 142-146. Réflexion ſur les nuances preſque inſenſibles qui ſéparent chaque claſſe d'êtres. L'Huître ſe plaît dans des marais d'eau douce. Les meilleures Huîtres ſont celles d'Angleterre. Friponnerie inſigne d'un Huîtrier Anglais. Il méritoit d'éprouver toute la ſévérité de la juſtice. L'Huître eſt un mets pur, naturel, ſes propriétés. (Note ſur la bierre.) La Médecine n'emploie que les écailles d'Huîtres, & point la chair. Méthode de préparer ces coquilles ſelon M. *Homberg*. On en donne aux enfans, dans l'eſtomac deſquels le lait s'aigrit, & on en met dans un onguent qui guérit les hémorroïdes. Pourquoi cet Ouvrage eſt parſemé de recettes, de remédes, 146-154.

Deſcription de la Mere-Perle, ou de l'Huître à écailles nacrées. Origine des Perles. Il paroît que c'eſt une maladie des Huîtres. On trouve des Perles dans certaines Moules. A combien de dangers, dont l'humanité frémit, s'expoſent les Plongeurs qui vont chercher dans les abîmes de la mer, cette précieuſe

inutilité. Combien sont coupables, & les Marchands qui emploient les Plongeurs, & les personnes qui achetent les Perles que ces Marchands apportent des Indes, 154-160. Différentes couleurs des Perles. *Tavernier* en a vû de noires. Quelles sont les plus belles Perles; les coliers que l'on en fait, marquent l'esclavage des personnes qui les portent. Usage des Perles en Médecine. Il entre de la poudre de Perles dans le fard dont se servent les femmes qui ont besoin de ce foible moyen de plaire. Etymologie du mot *Perle*. Les Apothicaires Charlatans mettent sans nécessité, des Perles dans les remédes, la Nacre seule feroit le même effet, c'est seulement pour rendre ces remédes plus chers, 160-165.

De la Moule & de la Pinne-Marine.

LA Nature semble avoir mis jusque dans les êtres les moins sensibles, l'amour des lieux où elle les a fait naître. Combien la Moule qui ne voyage pas même autour du rocher qu'elle habite, est plus heureuse que nous qui voudrions parcourir l'Univers, 166, 167.

Description de la Moule ou Moucle de mer (que l'on nomme aussi Caïeu.) M. *de Réaumur* a prouvé que les Moules peuvent marcher. Les Pêcheurs les jettent dans des marais salans, pour les rendre plus délicates. Nouvelle preuve que les Moules marchent & ont une espéce de bras qui ressemble à une lan-

gue allongée, avec quoi elles avancent vers l'endroit où elles veulent aller ; mais le principal usage qu'elles font de cette espéce de langue, qui est aussi leur filiere, c'est d'en tirer de la soie, qu'elles attachent aux corps qui les environnent, afin de s'y fixer. Différence du fil de la Moule à celui de l'Araignée ou du Ver à soie, 167-173. L'incertitude de nos connoissances doit nous les faire estimer bien peu ; un Savant de la *Rochelle* prouve assez clairement que la Moule ne marche pas. Ce Poisson a beaucoup d'ennemis, entre autres le *Trochus*, qui perce sa coquille & la suce par cette ouverture. Différentes espéces de grandes Moules, toutes sont mal-saines & quelquefois venimeuses, 173-176.

Description de la Pinne-Marine. Les Anciens faisoient de son fil, une belle étoffe nommée *Byssé* ou *Byssus*. Conte ridicule sur la prétendue union qui régne entre la Pinne-Marine & le petit Crabe qu'elle a ordinairement dans le corps. Il y a des Pinnes-Marines d'un pied de long, & même de deux, 176-178.

De la Séche ou Seiche.

CE Poisson, lors qu'il veut échapper à son ennemi ou saisir sa proie, s'envelope plus réellement d'un nuage, que ne faisoient les Héros de *Virgile* & d'*Homere*. Il est carnacier. Les Animaux carnaciers sont rusés & méchans, les frugivores, excepté l'homme, que l'édu-

cation a dépravé, & que l'éducation peut corriger, ſont ordinairement bons & ingénus, 178-180

Deſcription de la *Séche*. Ses ſuçoirs & leur uſage. Son bec. Sa veſſie, contenant la liqueur noire, que *Cicéron* appelle encre. Fraie de la *Séche*, comment il eſt fécondé par le mâle. Différentes conjectures ſur la cauſe de l'émiſſion de la liqueur noire de la *Séche* & du Clamar. Ces deux Poiſſons voraces, ſont à leur tour la proie d'autres Poiſſons plus forts qu'eux. Réflexion ſur ces mots de la Fable de *Philémon* & *Baucis* :

Le Vieillard déploroit ces ſeveres deſtins :
Les Animaux périr ! car encor les Humains ;
Tous avoient dû tomber ſous les céleſtes armes :

Moyens d'empêcher que l'Homme de Finance ne dévore le Laboureur, comme le Loup dévore l'Agneau, 180-188. Uſage du ſuc noir de la *Séche* dans l'*encre de la Chine*. Maniere facile de prendre des *Séches* mâles quand on en peut avoir une femelle, ſelon *Oppien* dans ſon *Halieuticon*. On prend les Hommes à-peu-près de même ; mais les Femmes ſont ordinairement plus prudentes, témoin les deux veuves & la capricieuſe Egyptienne de *Zadig*. Réponſe à une femme qui prétendoit conclure à l'avantage de ſon ſexe, de ce qu'un Moineau mâle avoit le premier quitté ſa femelle. Une meilleure éducation pour les deux ſexes, tariroit la ſource de ces débats éternels, entre les Hommes & les

Femmes, 188-193. La Séche n'eſt point du nombre des *Zoophytes pourvues de membres.* On mange par fantaiſie de ce Poiſſon, quoique mauvais. Divers uſages de l'os de Séche. Etymologie du nom de ce Poiſſon, 193-196.

Du Grillon.

IL n'eſt pas juſqu'aux moindres Inſectes, qui, s'ils ſe liguoient contre nous, ne puſſent nous livrer de rudes combats. Remercions la Providence de ce qu'elle n'a pas permis que les Animaux fuſſent comme nous, auſſi méchans qu'ils peuvent l'être, 197-199.

Deux ſortes de Grillon, le Sauvage ou Champêtre, & le Domeſtique. Deſcription de ce dernier, & de l'eſpéce de clavecin, ſemblable à celui de la Sauterelle, qu'il porte ſous ſon ventre; le triſte bruit qu'il fait, réjoüit ſa femelle. Les Inſectes ont ſans doute la faculté d'entendre, quoique l'on n'apperçoive pas toujours l'organe par où ils reçoivent les ſons, 199-202.

Deſcription du Grillon Sauvage. Sa voracité, ſes fureurs de jalouſie, ſa ſortiſe. Maniere de le prendre. Comment il ſe loge. Différentes inflexions qu'il donne ſans doute à ſon chant. Il vole un peu, & ſaute avec grace. Il ne mord point; on dit cependant qu'il va attaquer le Coucou dans ſon nid & le tue. Cela n'eſt pas vraiſemblable. Régles de critique propoſées par M. *Lyonnet*, d'après leſquelles on peut juger, ſi l'on doit s'en rapporter, ou non, à l'autorité de tel ou tel Naturaliſtes, 202-209.

Grillon Domeſtique différent de la Blatte, du Scarabée noir, &c. Où on le trouve, de quoi il vit. Bien des perſonnes aiment ſa muſique lugubre. On décompoſe les organes de la voix de cet Inſecte, & ceux de preſque tous les Animaux. Fanatiſme du Peuple qui les nomme *petits Chevaux du bon Dieu*. Ils ſont à-peu-près chez nous, ce que les Dieux Pénates étoient chez nos peres. Le bruit du tambour & l'odeur du vitriol ou du ſouffre tue le Grillon. Etymologie de ſon nom. Ses effets en Médecine, 209-214.

De la Grenouille.

LEs dégrés d'être Phyſique, ſe meſurent par les dégrés de bonheur, & ceux-ci par la qualité & la quantité des organes qui ſervent aux ſenſations. En partant de ce principe, l'Homme pouroit être, s'il vouloit, le plus heureux des Animaux. La Grenouille (*fig.* 19.) qui eſt un des Animaux qui approchent le plus de l'Homme, eſt auſſi un des plus heureux. Qu'elle approche de la conformation de l'Homme, cela peut ſe prouver par les admirables métamorphoſes, repréſentées autour du baſſin de *Latone* à *Verſailles*. Tableau du bonheur de la Grenouille, 215-218.

Accouplement de la Grenouille. On le nomme en *Hollande*, équitation. Il dure ſix ſemaines. Œufs de Grenouille, Tétard qui en ſort. (*fig.* 20.) Ses divers accroiſſemens. La Nature comparée à une mere qui tend

la main à ſes enfans encore foibles. Le Tétard devenu un peu grand, imite la Grenouille. Tout eſt Singe dans ce monde ; preuve riſible de cette vérité dans deux petits Rois ſauvages. Bouche du Tétard, ſituée comme celle du Chien de mer. Comment l'un & l'autre hape ſa proie. Comment une nouvelle Grenouille quitte ſa robe de Tétard. (*fig.* 21.) D'où viennent les petites Grenouilles qui tombent quelquefois avec la pluie. Circulation du ſang & mouvement muſculaire. Vers qui croiſſent dans les poumons des Grenouilles ; les petits de ces Vers ſavent en naiſſant, comment ils doivent s'attacher à leur proie. Elle eſt moins malheureuſe que nous, elle ne porte en elle-même que des ennemis étrangers, 218-227.

Du Polype d'eau douce.

N'Avoir aucun rang dans la Société, c'eſt quelquefois y jouer le plus grand rôle. Tenir le milieu, comme fait le Polype ; entre deux claſſes d'êtres, c'eſt réunir les avantages de toutes les deux. Dieu qui modifie ainſi ſes productions à ſon gré, ſemble nous avoir communiqué une partie de ſa toute-puiſſance. Nous ſavons donner peu-à-peu à la Nature les formes même pour leſquelles elle a le plus d'éloignement. Preuve de cela dans les enfans d'une Nourrice, que cette femme améne au point de careſſer de bon cœur un enfant étranger, qui vient leur enlever ſon lait & ſes ſoins, 228-233.

Les êtres amphibies qui appartiennent à

deux classes, ont toujours, sans en excepter les Zoophytes, plus de tendance vers l'une que vers l'autre, & cela constate heureusement leur état dans la Nature ; car si c'est plutôt un bien qu'un mal de n'être rien dans la Société, il n'en est pas de même de n'être rien de décidé dans la Nature. Le Polype est plus Animal que Plante, & parmi les Animaux, il appartient aux Insectes. Il s'étend & se raccourcit depuis dix-huit lignes, jusqu'à une ligne & demie (*fig.* 22 & 23). Bonne foi de M. *Backer*, qui avoue devoir à M. *Tremblay* ses plus belles découvertes sur le Polype. Comment celui-ci s'est assuré que le Polype est Animal, & s'en est assuré par des expériences que M. *Flogues*, Président de la Société Royale de *Londres*, & M. *de Réaumur*, ont répétées avec les mêmes résultats, 234-237. Le Polype se multiplie de deux façons, dont l'une est merveilleuse. Coupez-le en plusieurs morceaux, vous faites autant de Polypes. Un homme qui s'est voué à la retraite, & qui fait sa principale étude du cœur humain, raconte successivement cette maniere de multiplier les Polypes, à un berger, à un avare & à une petite fille. Ils en sont affectés chacun selon son état & son caractere ; la petite fille se trouve être la plus raisonnable des trois. Citation de *Plutarque* sur l'usage de la chair des Animaux, 237-241. Un jeune Polype sort du corps de son pere (*fig.* 24.) comme une branche du tronc d'un arbre. Il se reproduit aussi de bouture, ce qui lui est commun avec quelques autres Insectes aquatiques, le Ver So-

litaire, & le Dragoneau. Maniere de tirer celui-ci du corps humain. Diverſes ſituations du Polype dans l'eau ; uſage qu'il fait de ſes pattes. Pourquoi il eſt un peu indolent, 241-246. A quelles marques on diſtingue les quatre principales eſpéces de Polypes. Polype à cinquante pattes, qui fait la roue, & retire, au moindre danger, ſes pattes dans ſa tête, comme le Limaçon, ſes cornes. Il ſe nomme Polype à panaches, ou à plumets, 246-248. Inſecte aquatique à fourreau, qui peut vivre deux ou trois mois à l'ardeur du Soleil, & qui recommence à ſortir de ſon fourreau quand il ſent que l'eau le gagne, 248. Queue du Polype & ſon uſage. Meurtriſſures auxquelles il eſt expoſé, quand on le tient dans des vaſes. Le remède à ce mal, eſt l'amputation du Polype entier: on en a deux ſains au lieu d'un malade. Crochets inviſibles des pattes du Polype. Forme & uſage de ſa bouche. Mouvement merveilleux de ſes pattes lorſqu'il ſaiſit un Ver. Elles ſont fortes, quoiqu'elles ſoient dans leur plus grande extenſion, auſſi minces que des toiles d'Araignées, 249-253. Etoiles de mer. On en diſtingue ſur-tout trois eſpéces. Elles ont chacune cinq pattes ; mais celles de la troiſiéme eſpéce ſe diviſent en une infinité de ramifications ; on en a trouvé juſqu'à 81920. L'Etoile de mer fait, comme le Polype, un Eprevier de ſes pattes, pour attraper ſa proie. On pouroit nommer le Polype Etoile d'eau douce. Il dévore des Poiſſons beaucoup plus gros que lui ; il reſſemble en cela à ces Serpens énormes qui avalent un chameau

tout entier, & à ces Concuſſionnaires qui dévorent les peuples. Les eſtomacs des Animaux voraces ſont très-larges, & très-ſuſceptibles d'extenſion. Souvent un Polype voit ſortir des petits, du corps de ceux qui tiennent encore au ſien. Il multiplie beaucoup. Comment la nourriture paſſe de ſon corps dans ceux des petits qui y ſont attachés. Comment ceux-ci ſe détachent, 253-258. Comment le Crapaud de *Surinam* porte ſes petits ſur ſon dos. Autre Inſecte ſingulier qui jette des œufs, dans chacun deſquels ſont contenus pluſieurs Vermiſſeaux, couverts chacun de leur enveloppe particuliere. Quelle eau convient au Polype. Avec quelle facilité il tue & mange un gros Ver. Avec quelle prudence il l'attaque. (*) Le Ver, lorſqu'il ſe ſent pris fait le mort, comme le Chaſſeur devant l'Ours; mais il eſt rare que ce ſtratagême lui réuſſiſſe, 258-262. Comment on trouve le Polype, & de quoi on le nourrit. Le Polype ménage & reſpecte ſon ſemblable, en quoi il differe de l'homme. Soins de propreté qu'exige le Polype. L'eau de puits & de fontaine lui eſt mortelle. Toute ſorte d'air lui convient. Il a pour ennemi domeſtique un Pou qui le dévore. Il aime la lumiere. Précautions qu'il faut prendre quand on fait voyager les Polypes. Ce que devient un Polype mort quand on le touche. En combien de tems il ſe reproduit quand on l'a coupé.

(1) On pourroit me reprocher ici que j'ai renverſé l'ordre des choſes, qu'il auroit fallu dire comment le Polype attaque le Ver, avant que de dire comment il le mange, & on auroit raiſon.

Comment on le retourne, 262-270. Hiſtoire d'une Plante microſcopique très-curieuſe. (*fig.* 26.) Elle eſt tranſparente, & reſſemble à un flacon de Florence, 270-273.

Du Ver à Soie.

GRands événemens ſouvent produits par de bien petites cauſes. Pluſieurs exemples de cette vérité, 274-276.

Deſcription du Ver à ſoie. Le renverſement de toutes les parties de la Chenille dans le Papillon, eſt une preuve que la toute-puiſſance de Dieu ne fait que ſe jouer dans les différentes combinaiſons des êtres. Suite de la Deſcription du Ver à ſoie. Cet Inſecte eſt du nombre des Chenilles raſes. Il a une eſpéce de corne ſur l'onziéme anneau, 276-281. Configuration intérieure du Ver à ſoie. Sa filiere, ſes deux vaiſſeaux de matiere ſoyeuſe. Comment on peut les obſerver commodément, après avoir fait mourir le Ver dans l'eſprit-de-vin. Il faut adorer les ſecrets de Dieu, qui nous cache la raiſon pourquoi il aſſujettit les Inſectes à pluſieurs mues. Empreinte juſte & délicate qui reſte du corps de la Chenille, dans l'enveloppe qu'elle quitte, 281-285. C'eſt par la retraite qu'il faut ſe diſpoſer à un état brillant. Métamorphoſe du Ver à ſoie en Chryſalide; comment il file ſa coque; il y travaille avec une ardeur & une intelligence bien propre à déconcerter les Carthéſiens. On doit avouer cependant qu'il y a de la biſarrerie, & quelquefois de la ſtu-

pidité dans la conduite des Animaux, 285-288. Les Coques ou Cocons des Vers qui travaillent en plein air, ſont plus gros & d'une plus belle ſoie, que ceux des Vers que nous élevons dans nos Atteliers. Deſcription des deux vaiſſeaux d'où la matiere ſoyeuſe paſſe dans la filiere. *Malpighi* diſtingue ſix couches différentes dans chaque Cocon. Il en a meſuré le fil, qu'il a trouvé être de 930 pieds de *Bologne*; & une Dame Anglaiſe, dit *Boyle*, a prétendu que ce fil étoit quelquefois long de plus de trois cens lieues d'*Angleterre*, en quoi elle ſe trompe de plus de 299. lieues. Les Vers à ſoie ont de meilleures raiſons que n'avoient les anciens Egyptiens, de ſe conſtruire de riches tombeaux. Ils y reſtent huit jours. Comment ils en ſortent. M. *de Réaumur* a vu dans la Chenille femelle, les œufs qu'elle doit pondre lorſqu'elle ſera Papillon, 288-292. Le Papillon du Ver à ſoie eſt un Papillon nocturne ou Phaléne. Deſcription de cette Phaléne. Sa ponte. Changement de figure & de couleur de ſes œufs. On les peut garder pluſieurs années ſans les faire éclore. Idée ſur la reproduction des Vers à ſoie, auſſi chimérique que ce que l'on a vu plus haut, ſur celles de l'Ecreviſſe & de l'Abeille, 292-295. La Phaléne du Ver à ſoie n'eſt pas belle. Chaque Animal a à ſe plaindre de quelque choſe, comme l'Homme de ſa raiſon. Bon mot de *Paul-Emile* ſur ſon ſoulier, mis en oppoſition avec ce mauvais vers.

Dieu, notre *Dieu* n'eſt pas un *Dieu* nud de puiſſance.

Etourderie d'une jeune personne qui lit sur le dos d'un livre, *Traité du cinquième Mérite*. Distraction du Chevalier *Follard*, à qui le Maréchal *Keize* parloit de *Moyse*, & qui lui répond, *Je ne connois point cet Officier*, 296-299. Histoire du Ver à soie. Le luxe a porté cet Insecte successivement, & pour leur malheur, des Perses aux Grecs, de ceux-ci aux Romains; puis en Sicile, au retour des Croisades, & de-là en *France*. *Henri II.* est le premier, en France, qui ait porté des bas de soie. Usage modéré que l'on doit faire de la soie. Réflexions sur les deux excès, ou de vouloir trop multiplier les Arts, ou de les vouloir anéantir, 299-302. Description curieuse du gouvernement des Vers à soie, à la *Chine*, extraite de l'*Histoire Générale des Voyages*, 302-315. (Les Chinois observent la sage méthode d'exposer les œufs de leurs Vers à la neige & à la pluie, comme les Anglais, qui sont en cela le peuple le plus sage de l'*Europe*, trempant dans l'eau froide, leurs enfans qui viennent de naître. 308). Gouvernement des Vers à soie en *Touraine*, extrait d'un Mémoire de la Société d'Agriculture de *Tours*. Logement du Ver à soie. Dureté de cœur, & mauvaise économie des personnes riches, qui n'avancent point d'argent aux pauvres qui éléveroient de ces Insectes, s'ils avoient de quoi fournir aux premieres dépenses. Arrangement intérieur du Tabarinage, ou logement du Ver à soie, (*fig.* 27. & 28.) Absurdité où tombent la plûpart des hommes, de préférer ce qu'ils

ſavent être moins bien, à ce qu'ils ſavent être mieux. Invitation au travail, 315-323. Palette avec quoi on tranſporte les Vers d'une tablette ſur une autre, (*fig.* 29.) Avantage du nouveau Tabarinage que l'on propoſe dans ce Mémoire. Forme d'un plateau & d'un fagot de bruyere, (*fig.* 30.), où l'on peut cabaner les Vers à ſoie, quand on n'a point de Tabarinage, 323-326. Choix & qualité des œufs, que l'on appelle auſſi graine. Friponnerie inſigne que font ſouvent ceux qui nous envoient cette graine. Moyens de reconnoître les mâles & les femelles dans les Cocons, & même lorſqu'ils ſont encore Vers. Comment on les raſſemble pour les accoupler, lorſqu'ils ſont Papillons, &c. 326-334. Méthode de faire éclore la graine de Ver à ſoie. L'une de ces méthodes, eſt qu'une femme les porte dans ſon ſein; une femme pouroit de même faire éclore un œuf de Poule ou de Paon. Précautions que doit prendre une jeune perſonne pour ne pas trop échauffer les œufs de Ver à ſoie, ce qui les empêcheroit d'éclore. Une vieille femme les échaufferoit trop peu. Réflexions ſur la Vieilleſſe. Comment il faut arranger les Vers ſur les tablettes, à meſure qu'ils éclоſent, 334-341. Ordre qu'il faut obſerver depuis la naiſſance du Ver, juſqu'à ſa premiere mue. Tentative que l'on pouroit faire pour rendre peu-à-peu nos Vers à ſoie moins foibles, moins languiſſans, pour les rendre même capables de ſupporter toutes les variations de notre atmoſphere; ce qui pouroit auſſi être éprou-

vé sur les Serins, que nous associons trop à la molleſſe de notre éducation. Eſpéce de boëte de gros papier, qui ſert à tranſporter les Vers d'une tablette à l'autre. Palette de bois très-mince, que l'on paſſe ſous ces cartons, 341-346. Choix de la nourriture du Ver à ſoie. Méthode de la cueillir. Précautions de propreté qu'exige cette récolte. Comment il faut gouverner les Mûriers. Une once de graine de Vers à ſoie, produit environ vingt mille Vers; & ces vingt mille Vers conſomment un millier de feuilles. Il faut faire proviſion de feuilles pour pluſieurs jours, quand on voit apparence de pluie. Succès d'une très-belle expérience faite à *Nerac*, dont le réſultat eſt un moyen ſimple & naturel, de rendre les feuilles de la derniere pouſſée d'Automne, auſſi fraîches au commencement du Printems, que ſi elles étoient nouvellement écloſes. L'avantage qui réſulte de-là, eſt, que l'on peut commencer plutôt la Couvée, & finir l'éducation des Vers avant la chaleur, les orages, le retour des Mouches & des Couſins, &c. 346-359. Gouvernement du Ver à ſoie dans ſes différens états; il ſubit quatre mues, dont la premiere eſt vers le ſeptiéme jour après ſa naiſſance. Méthode de le gouverner, de le nettoyer, de lui augmenter, de lui retrancher la nourriture dans ſes différens états, 359-366. Ver en fraiſe. Ver mûr, ou qui veut monter ſur les bruyeres pour y filer ſa Coque. Comment on fait monter le Ver, & comment il travaille. Pourquoi la premiere ſoie eſt

coroneuſe & groſſiere. La Nature ne nous avoit pas deſtiné à nous couvrir de ſoie, ni d'aucun autre vêtement ; elle nous abandonne avec mépris les dépouilles des Animaux & des Plantes, depuis que nous nous ſommes rendu tout cela néceſſaire, 366-372. Je me ſuis trompé ſur l'eſpace de tems que le Ver met à conſtruire ſa Coque. Nous nous trompons même de bonne foi les uns les autres. Plaiſanterie de M. *de Voltaire* ſur l'*Encyclopédie*, Ouvrage dans lequel il a donné pluſieurs articles, 373. Soin que l'on doit avoir de ſéparer les Vers pareſſeux à filer, de ceux qui travaillent, dès qu'ils ſont montés. Nous ſommes vraiment les eſclaves des Animaux, comme dit l'Ane de *Thimon le Miſanthrope*. Il faut parfumer les Atteliers des Vers pendant qu'ils filent, 373-377. Maladies du Ver à ſoie ; (les principaux remédes ſont, la propreté, la diéte & les parfums). On nomme Vers *gras*, ceux qui ſont attaqués de *Leucophlegmatie*, c'eſt-à-dire, d'enflure ; on nomme *Porcs*, ceux qui ont une eſpéce de jauniſſe œdémateuſe, c'eſt-à-dire, accompagnée d'enflure. On nomme *Arpettes*, *Clairettes*, ou *Luzettes*, & en général *Vers-Courts*, ceux qui ſe contractent, ſe raccourciſſent ſenſiblement. Ce que c'eſt qu'un Ver Muſcadin, & comment on guérit cette maladie, qui eſt ſouvent mortelle, 378-390. Maniere d'étouffer le Ver dans ſa Coque. Réflexion ſur la longue viciſſitude qui nous a amenés au point de nous réjouir de la mort, les uns des autres, & de travailler avec beaucoup d'ardeur & de peine

à

à des choſes ou criminelles, ou nuiſibles ou du moins frivoles, telles que d'élever des Vers à ſoie, 390-394. Comment on tue le Ver à ſoie dans ſa Coque. Il vaut mieux faire devider la ſoie dans les Manufactures, que de la devider ſoi-même. Profit que trouveroient les Propriétaires, à s'aſſocier avec leurs Cloſiers ou Locataires de campagne, & à mettre beaucoup de terres en mûriers. Le Miniſtere encourage cette plantation. Les Vers à ſoie bien gouvernés feroient en *Touraine*, une branche de commerce annuelle de plus d'un million, 394-400. Tableau de l'éducation du Ver à ſoie par le P. *Vaniere*, 401-406.

De la maniere de gouverner les Abeilles.

LEs choſes les plus utiles, les plus propres à nous rendre heureux, ſont celles qui nous coûteroient le moins, & ſont auſſi celles que nous négligeons. Nous préférons le vain éclat de la ſoie, aux tréſors réels du Miel & de la Cire. Il faut par des deſcriptions agréables & par des détails économiques, inſpirer aux jeunes gens l'amour de la vie champêtre & les en rendre capables, 407 & 408.

Indication d'un excellent Ouvrage ſur les Ruches de bois par M. *Palteau*, Homme de Finance, & cependant vrai Citoyen, qui joint à cette derniere qualité, celle d'Auteur modeſte. Extrait de cet Ouvrage, tel qu'il eſt dans l'*Année Litteraire* 1757. 408-411.

Ruche de la nouvelle construction de Monsieur *Palteau*. Hausse ou allonge de cette Ruche. (*fig.* 31.) Cadran que l'on fait tourner sur l'ouverture de cette Ruche. (*fig.* 32.) Avantages considérables qui résultent de cette nouvelle méthode; inconvéniens non moins considérables de l'ancienne, 411-418. Nous détruisons l'espéce des Abeilles, au lieu de l'augmenter. Nous tirons chaque année plus d'un million de livres de Cire de la *Barbarie*, de *Smyrne*, &c. tandis que par le défaut d'ouvrieres, les trois quarts des fleurs qui couvrent nos champs, se fanent sans que leurs sucs aient été pompés & mis en réserve pour notre usage, 418-420. Eloge de la modestie de M. *Palteau*, qui s'est associé un Ami un peu plus versé que lui dans l'art d'écrire, c'est en cela un modèle à suivre, 420-422.

Des Animalcules.

TOut est relatif. Deux Animaux d'espéce différente, jugent différemment du même objet, & tous deux ont raison, chacun eû égard à soi, 423.

Quantité prodigieuse d'Animalcules dans tous les corps. Il paroît qu'ils se multiplient par la voie de la génération. Expérience curieuse faite sur ce sujet, 424-426. Combien, selon *Leuwenhock*, il y a d'Animalcules dans l'ovaire d'une Merluche. Il s'en trouve de si petits, qu'ils ne sont à un grain de sable, que ce qu'un grain de sable est à une noix. On en a vû de quatre sortes dans une goutte

d'eau. La plûpart deviennent Insectes volans. L'air en est rempli. *Leuwenbock* prétend qu'il en faut mille millions pour égaler un grain de sable. Ils sont par conséquent infiniment plus petits que les Anguilles du vinaigre. Différence des Animalcules, à ce qu'on appelle Molécules organiques, 427-432. La cause de la gale sont des Animalcules. Comment ils se communiquent d'un corps à un autre. Ce ne sont point des Animalcules qui produisent la fiévre & la peste, 432.

Conclusion.

POurquoi cet Ouvrage est plus volumineux qu'il ne sembleroit devoir l'être. Eloge de l'Histoire des Insectes de M. *Geoffroy*. Les Insectes méritent moins d'admiration que les Animaux. Il n'y a de vraiment beau, que ce qui est grand. Cette vérité si bien prouvée par M. *Buffon*, l'est encore dans un Mémoire solide & bien écrit, dont on trouve ici l'Extrait. Détails Physiques de la génération & du développement des Insectes, 434-447.

Du Ver-Luisant.

LA vérité ne brille de toute sa lumiere que dans le ciel, elle n'est ici bas qu'un phosphore, 448.

Description du Ver-Luisant. Il y en a de trois sortes. C'est sur-tout la femelle qui est lumineuse. Elle attire le mâle par cette lumiere. Différence du mâle à la femelle.

Figure 18. Scarabée, Monoceros ou Nasicorne, *page* 23.
Fig. 19. Grenouille, 216.
Fig. 20. Tétard, 220.
Fig. 21. Métamorphose du Tétard en Grenouille, 224.
Figures 22 & 23. Polype dans ses deux extrémités de raccourcissement & d'extension, 235
Fig. 24. Petit Polype attaché au corps de son pere, 241.
Fig. 25. Polype retourné, 269.
Fig. 26. Végétation microscopique, 270.
Fig. 27 & 28. Tabarinage pour les Vers à soie vû en face & de côté, 320.
Fig. 29. Palette à prendre les Vers, 324.
Fig. 30. Bouquet de bruyere en forme de Volant, 326.
Fig. 31. Ruches de bois, 412.
Fig. 32. Cadran de la même ruche, *ibid.*

Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 4.

Fig. 3.

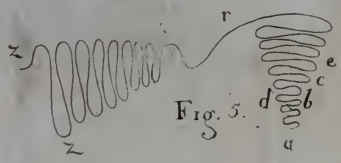


Fig. 5.

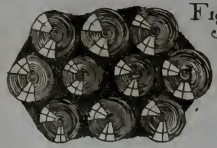


Fig. 7

Fig. 6.

Fig. 8.

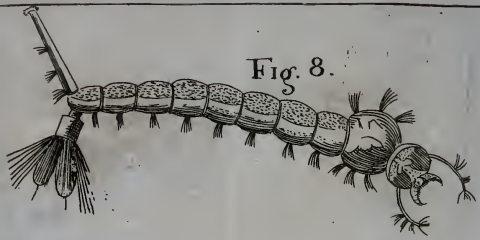


Fig. 10.

Fig. 9.

Fig. 12.

Fig. 11.

Fig. 13.

Fig. 17.

Fig. 16.

Fig. 14.

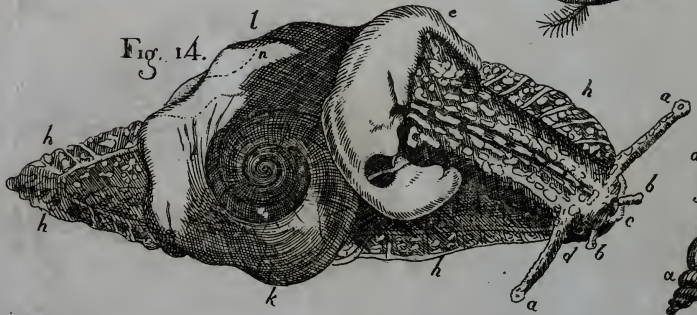


Fig. 15.

Fig. 19.

Fig. 21.

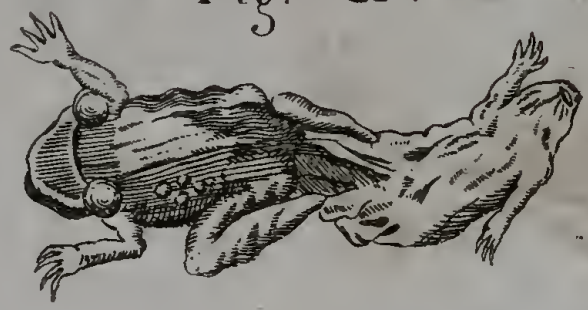


Fig. 181.

Fig. 20.

Fig. 25.

Fig. 26.

Fig. 22.

Fig. 24

Fig. 23.

Fig. 32.

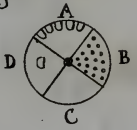


Fig. 31.

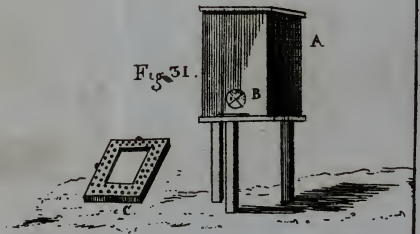


Fig. 29.

Fig. 30.

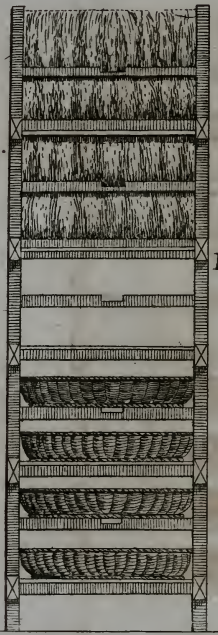


Fig. 28.

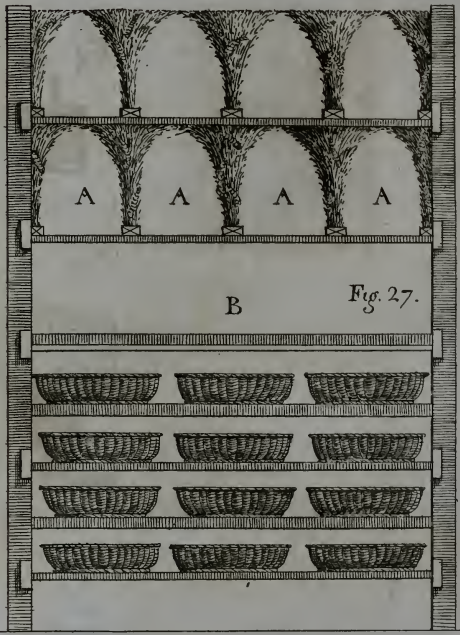


Fig. 27.

NOMS

De quelques-uns des Hommes célébres dont il eſt parlé dans ce ſecond Volume.

M. MORAND, *page* 35.
LA BRUYERE, 51.
ALBERT LE GRAND, 57.
BELON, 58.
MERCURIAL, 60.
CARDAN, 66.
AVICENNE, 70.
BOCHART, 79.
MALLEBRANCHE, 83.
DU HALDE, 86.
LEMERY, 94.
LANGE, 95.
RONDELET, 106.
GALIEN, 116.

VAN-HELMONT, 118.
DU TERTRE, 125.
HOMBERG, 152.
TAVERNIER, 160.
OPPIEN, 188.
M. DE VOLTAIRE, 190.
MM. BACKER ET TREMBLEY, 235.
BOYLE, 250.
M. PALTEAU, 490.
M. GRAY, 425.
M. DE BUFFON, 436.
M. GEOFFROY, 435 & 448.

ERRATA DU TOME PREMIER.

DE même qu'il eſt à propos d'accoutumer les jeunes gens à lire les Préfaces des Ouvrages qui leur ſont deſtinés, il ſeroit bon de les accoutumer auſſi à corriger de leur main, les fautes indiquées dans les Errata. *La premiere de ces deux précautions fera qu'ils ſeront préparés à ce qu'ils devront lire, & qu'ils liront avec plus de fruit. La ſeconde fera qu'ils liront ſans obſtacle, & ſans crainte de trouver louches, ou même inintelligibles, les choſes les plus claires.*

Page xxxvij. Il faut mettre en une ligne, ce vers Alexandrin, qui eſt en deux :

Quand l'eau courbe un bâton, ma raiſon le redreſſe.

Page 24. *ligne* 4. auſes, *liſez* ruſes.

Ibid. ligne pénult. ſtigmatiques, *liſ.* ſtigmates.

P. 172. *l.* 15. nous tuent, ou nous guériſſent, *liſ.* nous tuent quelquefois, ou nous guériſſent.

P. 268. *l.* 4. *de la note.* le Ciel, *liſ.* les Cieux.

P. 351. *Je dis que la piqûre du Scorpion eſt mortelle ; pluſieurs Savans prétendent que c'eſt une erreur.*

Page 17. *ligne* 3. le Hanneton eſt un ſpécifique, *liſ.* on dit que le Hanneton eſt un remède.

P. 20. *l.* 9. *en remontant*: qui diſſout, *liſ.* que l'on emploie pour.

P. 88. *l.* 2. de la note. *Néron*, liſ. *Titus.*

Ibid. l. dern. Après ces mots, je vais le tranſcrire ici, *ajoutez*: „ on a trouvé depuis „ peu, dans les ruines d'*Herculanum*, un pe„ tit char d'yvoire traîné par un Aigle bridé, „ & dans le char, une Sauterelle qui tient „ les rênes. On croit que ce morceau de „ Sculpture eſt ſymbolique. On prend le „ char pour l'Empire Romain, l'Aigle pour „ *Néron*, & la Sauterelle pour une Courti„ ſanne nommée *Locuſta*, dont *Agrippine*, „ mere de *Néron*, ſe ſervoit pour gouverner „ ce Prince.„

P. 203. *l. dern.* qui va comme un Mouton, &c. *Il faudroit effacer ce vers.*

P. 219. *l. dern.* ſpaſmodique eſt.... *liſ.* le ſpaſme eſt une eſpéce de crampe ou engourdiſſement.

P. 298. *l. dern.* ver Mérite, *liſ.* Ve, Mérite.

APPROBATION

de M. COSTE, *Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris.*

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Histoire abrégée des Insectes.* Cet Ouvrage qui, outre qu'il contient un Extrait de ce que les Auteurs les plus estimés ont écrit sur l'Histoire des Insectes, renferme encore un grand nombre de traits d'une excellente Morale, ne peut que contribuer beaucoup à former le cœur & à orner l'esprit des jeunes personnes à qui il est consacré. A Paris, ce 3 Octobre 1763.

COSTE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre amé PANKOUCKE, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Histoire abregée des Insectes ;* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce necessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date des Presentes : Faisons defenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la

pate d'icelles, que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle ſous le contreſcel des Preſentes; que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Delamoignon; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur Delamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur De Meaupou: le tout à peine de nullité des Preſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes Ayant-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons qu'à la copie des Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'execution d'icelles, tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le dix-huitieme jour du mois de Janvier, l'an de Grace mil ſept cent ſoixante & quatre, & de notre Regne le quarante-neuviéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1147. fol. 47. conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 26 Janvier 1764.

LE BRETON, *Syndic.*

A SENLIS, de l'Impr. de N. DES ROCQUES.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Otta
Date due